

NOS ÉCOLES LAÏQUES

1846-1946



ALBUM
SOUVENIR

UN SIÈCLE D'APOSTOLAT

PREFACE

Le centenaire de La Commission des Ecoles catholiques de Montréal aura provoqué d'heureuses initiatives: en mai, fête intime dans chacune de nos écoles; en juillet, célébration officielle dans le parterre de l'Administration et dévoilement d'une plaque commémorative; en octobre, publication d'un numéro-souvenir de « L'école canadienne » où figure, entre autres documents, la contribution du personnel enseignant religieux et laïque. Chaque communauté d'hommes et de femmes — vingt-deux en tout — a écrit le récit de sa collaboration à l'oeuvre éducatrice de notre Commission. Quatre membres du personnel laïque ont signalé l'apport de ce personnel: un fait magnifique mais forcément présenté en raccourci.

Or les directeurs et les directrices laïques de langue française de nos écoles ont saisi l'occasion que leur offrait le centenaire, pour mettre en lumière leur contribution à la formation des enfants. Ils nous présentent aujourd'hui un aperçu de leur travail. Personne ne trouvera à redire à ce geste. De même que les communautés religieuses, à bon droit, mettent de temps à autre le public au courant de l'effort qu'elles fournissent dans le domaine de l'enseignement, il est juste qu'à leur tour les éducateurs laïques rendent compte à ce même public de la façon dont ils servent ses intérêts culturels.

Je les félicite cordialement de leur initiative. Ce volume fera ainsi mieux connaître le rôle de l'enseignement primaire et mieux apprécier la carrière féconde mais par trop méconnue de l'éducateur laïque. Enfin il invitera les jeunes maîtres à s'inspirer toujours de l'esprit de leurs devanciers. Ils voudront, en ce cas, accomplir leur tâche le plus parfaitement possible et pousser toujours plus avant leurs études, afin de donner aux enfants qu'ils ont la charge d'instruire et d'élever une formation de plus en plus indispensable au bonheur de la jeunesse et à l'honneur de notre groupe ethnique.

TREFFLÉ BOULANGER,
directeur des études.

AVANT-PROPOS

Ce volume n'offre que l'historique des cinquante-trois écoles de langue française dirigées par des laïques sous le contrôle de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal.

Nous avons dû passer sous silence la collaboration inappréciable des éducateurs dont le dévouement se déploie dans les institutions religieuses, l'oeuvre de nos collègues irlandais catholiques et celle des maisons d'enseignement indépendantes. Rappelons que sur les trois mille huit cent quarante et un éducateurs de la Commission, on compte mille neuf cent quarante-deux professeurs séculiers: neuf cent trente-huit hommes et mille quatre femmes. Sur les deux cent quarante-cinq écoles de la Commission, soixante-dix-huit sont dirigées par des laïques.

Il a fallu également taire les entreprises merveilleuses dues à l'initiative des nôtres. Organisations publiques ou privées: cercles d'études, cours du soir, écoles de parents, scoutisme, société du Bon Parler français, festivals, école de Tourisme, centre de Psychologie et de Pédagogie, institut d'Education physique, institut de Phonétique et combien d'autres. Ne conviendrait-il pas de signaler aussi l'action de nombreux professeurs qui nous ont quittés pour occuper des postes dans l'inspection, l'enseignement normalien ou universitaire, dans les professions libérales, le journalisme, la finance, voire même dans la politique ?

L'édition de ce volume-souvenir a requis le concours de collaborateurs dévoués et de généreux souscripteurs. Aussi exprimons-nous notre gratitude à MM. le Président de la Commission des Ecoles catholiques, le Directeur des études, le Président de l'Alliance des Professeurs catholiques de Montréal, le Rédacteur de L'école canadienne, à tous nos collègues et en particulier aux membres du comité de publication: MM. Adjutor Perron, Adélard Duguay, J.-Emile Cloutier, Isidore-A. Ferland, J.-Roméo Renaud, Gustave Huneault, Ligouri Louis-Seize, Fernand Lavigne, J.-M. Cameron, J.-Amédée Lussier, J.-Walter Héroux, Eugène Nepveu, Charles Denhez; Mlles Thérèse Thériault, Anne-Marie Thibault, Mercédès Grégoire, ainsi qu'à Mlles Fabiola Gauthier, Cécile Shaffer et Louisette Goulet.

Nous avons placé les monographies dans l'ordre chronologique correspondant à l'entrée des écoles dans la Commission et non d'après la date de leur fondation qui, pour un certain nombre, remonte à des années antérieures à l'annexion des municipalités scolaires à la Commission des Ecoles catholiques de Montréal.

Il a déjà été fait mention des écoles laïques de Montréal dans deux ouvrages: « Notices sur les Ecoles », Montréal 1915; « Le 100e Anniversaire de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal », L'école canadienne 1946; mais personne jusqu'ici n'avait traité exclusivement des écoles à direction laïque. Avec empressement, nous avons saisi l'occasion du CENTENAIRE de la Commission pour souligner les services de cette classe d'éducateurs et lui en offrir l'irréfutable témoignage.

Puisse ce document attirer sur eux la bienveillante attention du peuple canadien qu'ils veulent continuer de servir avec dignité, zèle et compétence.

LE COMITÉ DE PUBLICATION

GUSTAVE BELLEFLEUR,

président.

N.B.—Nos remerciements les plus sincères à Monsieur Anthime Saint-Jacques qui a bien voulu aller photographier gratuitement une vingtaine de nos écoles.

Table des Matières

Dédicace	7
Son Excellence Mgr Joseph Charbonneau (photo)	9
M. Alfred Fervac-Larose (photo)	11
Lettre de M. A.-F. Larose, président	13
M. Trefflé Boulanger (photo)	15
Préface de M. Trefflé Boulanger, directeur des études	17
Avant-propos de M. Gustave Bellefleur	19
Table des Matières	23

PREMIERE PARTIE — MONOGRAPHIES DES ECOLES

Ecole Le Plateau, <i>Robert Rose</i>	29
Ecole Champlain, <i>Emile Lanthier</i>	40
Ecole Olier, <i>René Gauthier</i>	44
Ecole Sainte-Hélène, <i>Palmer Paré</i>	51
Ecole Marchand, <i>J. Bibaud-Maheu</i>	57
Ecole Victor-Rousselot, <i>J.-Marius Cameron</i>	61
Ecole Garneau, <i>Thérèse Thériault</i>	66
Ecole de-la-Dauversière, <i>Georges-Etienne Dion</i>	72
Ecole Saint-Jean-Berchmans, <i>Sylvestre Sylvestre</i>	74
Ecole de-Lévis, <i>Emile Desrosiers</i>	79
Ecole Sainte-Jeanne-d'Arc (filles), <i>Cécile Shaffer</i>	82
Ecole Sainte-Jeanne-d'Arc (garçons), <i>Narcisse Painchaud</i>	93
Nos Inspecteurs (photos)	95
Ecole Georges-Etienne-Cartier, <i>Dinora Racicot</i>	97
Ecole Frontenac, <i>Wilfrid Labrecque</i>	100
Ecole Saint-Raymond, <i>Thérèse Nantel</i>	103
Ecole Saint-Marc, <i>Anne-Marie Thibault</i>	106
Ecole Saint-Philippe-Bénizi, <i>Henri Villeneuve</i>	114
Ecole Saint-Antonin, <i>Thomas Pinsonneault</i>	121
Ecole Souart, <i>Albertine Rodier</i>	123
Ecole Saint-Gérard, <i>I.-A. Ferland</i>	127

Ecole de-la-Vérendrye, <i>Gustave Lacombe</i>	133
Ecole Saint-Jean-Vianney, <i>Gustave Huneault</i>	134
Ecole Sainte-Marthe, <i>Mercédès Grégoire</i>	140
Ecole de-la-Visitation, <i>Jules-J. Tanguay</i>	145
Nos Directeurs (photos)	149
Ecole Saint-Paul-de-la-Croix, <i>Arthur Thibault</i>	151
Ecole Saint-Vital, <i>Alphonse Laurier</i>	157
Ecole Nicolas-Viel, <i>J.-Ernest Lamy</i>	159
Ecole Saint-Vincent-Ferrier, <i>J.-Walter Héroux</i>	165
Ecole Saint-Ambroise, <i>Alice Lemay</i>	170
Ecole Saint-Barthélemy (filles), <i>Sara Bourbonnais</i>	175
Ecole Saint-Barthélemy (garçons), <i>Roch Pinsonneault</i>	179
Ecole Victor-Doré, <i>Charles Denhez</i>	184
Ecole Le Caron, <i>Geo.-Etienne Carrière</i>	188
Ecole Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, <i>Valéda Morin</i>	191
Ecole Notre-Dame-du-Mont-Carmel, <i>C. Marcogliese et E. Ducharme</i>	194
Nos Visiteurs (photos)	197
Ecole Dollard-des-Ormeaux, <i>Suzanne Denhez</i>	199
Ecole Saint-Clément, annexe, <i>Gertrude Desjardins</i>	202
Ecole Octave-Crémazie, <i>Hermas Carbonneau</i>	204
Ecole Anthelme-Verreau, <i>J.-Emile Cloutier</i>	207
Ecole Edouard-Charles-Fabre, <i>Florestine Dumontet</i>	210
Ecole Barthélémy-Vimont, <i>Armand Viau</i>	212
Ecole Saint-Isaac-Jogues, <i>Jeannette Daigneault</i>	215
Ecole Saint-Gabriel-Lalemant, <i>Anna Poitras</i>	218
Ecole Saint-Jean-Berchmans élémentaire, <i>Régina Laboursodière</i>	222
Ecole Dollier-de-Casson, <i>Frédéric Morency</i>	225
Ecole Saint-Nom-de-Marie, annexe, <i>Alice Beaudry</i>	227
Ecole Saint-Louis-de-Gonzague, <i>Adjutor Perron</i> (photo)	230
Ecole Louis-Jolliet, <i>Joseph Bêlisle</i>	233
Ecole du Christ-Roi, <i>Sylvio Ferland</i>	239
Ecole Saint-Jean-de-Matha, <i>Roméo Gagnon</i>	241
Principaux et instituteurs de 1903 (photo)	245
Ecole Jacques-Viger, <i>Fabiola Gauthier</i>	247
Ecole Ludger-Duvernay, <i>G. Germain, G. Gauthier, J.-G. Roy</i>	258
L'Aide à la Femme, <i>Rhêa Ste-Marie</i>	263
Etablissements Notre-Dame, <i>Lucie-L. Bruneau</i>	265
Ecole Louis-Hébert, <i>J.-Roméo Renaud</i>	269
Les Directrices (photo)	272
Children's Memorial Hospital, <i>Marie-Ange Madore</i>	275
Une oeuvre d'amour, <i>Thérèse Thériault</i>	277
L'instituteur laïque, <i>Charles Denhez</i>	282
Liste des écoles laïques de langue anglaise	287

DEUXIEME PARTIE — SERVICES AUXILIAIRES

Exécutif de l'Alliance des Professeurs catholiques de Montréal (photos)	291
Un siècle d'activités, <i>Léo Guindon</i>	297
La culture physique dans nos écoles, <i>J.-E. Gagnon</i>	300
Les travaux manuels, <i>J.-Amédée Lussier</i>	302
L'inspection médicale des écoles de Montréal, <i>Dr Adélar Groulx</i>	304
L'enseignement ménager, <i>Juliette Mireault</i>	307
Le dessin, <i>Maurice LeBel</i>	309
Le contrôle des absences, <i>Gustave Bellefleur</i>	312
Les brigades de sécurité, <i>Emile Girardin</i>	314
L'école canadienne, <i>René Guénette</i>	316
Le cinéma, <i>Raoul Laberge</i>	319
La bibliothèque des instituteurs, <i>Hélène Grenier</i>	322
Le bureau des oeuvres sociales scolaires catholiques, <i>Alice LeBel</i> (photos)	327
L'éducation physique chez les filles, <i>Cécile Grenier</i>	331
Les classes auxiliaires, <i>Albert Crépeau</i>	335
Les principaux (photo)	337
Le solfège, <i>G. Bellefleur</i>	337
Les bibliothèques scolaires, <i>Joseph-A. Brunet</i>	339
Les cours du soir, <i>J.-E. Cloutier</i>	341
L'Association des Principaux de langue française de Montréal, <i>Adjutor Perron</i>	344
Nos souscripteurs	346

Première Partie

Monographies des Ecoles

Le Plateau



L'école supérieure *Le Plateau* est la plus ancienne des écoles laïques pour garçons de La Commission des Ecoles catholiques de Montréal. En fait, c'est la première école construite par le Bureau des commissaires catholiques.

Résumer en quelques pages l'histoire de cette institution presque centenaire n'est pas une mince besogne. D'ailleurs, à l'occasion de la célébration de son centenaire en 1954, dans quelque huit ans, la direction se propose de publier en un fort volume l'histoire détaillée et complète du *Plateau*.

Nous nous bornerons donc ici à indiquer les grands faits et les grands noms de ses trois époques. Les trois sites différents qu'a occupés *Le Plateau*, rue Côté (1854-1872), rue Ste-Catherine (1872-1931), rue Calixa-Lavallée (1931-1946), formeront la division de ce travail.

Pour la deuxième partie, nous avons puisé largement dans le Livre d'or de l'Académie commerciale catholique de Montréal publié en 1906 par A. Leblond de Brumath, ancien principal.

Première époque: Origine de l'école. — (1854-1872)

L'ÉCOLE DE LA RUE CÔTÉ. — L'histoire du *Plateau* se rattache évidemment à celle de l'enseignement en général, mais plus particulièrement à l'enseignement par les laïques.

Dès les premiers temps de Ville-Marie, le séminaire de Saint-Sulpice, pour ne pas laisser les enfants dans une ignorance absolue,

s'était chargé de faire la classe aux petits garçons, pendant que Soeur Bourgeois se consacrait exclusivement à l'éducation des filles. En 1686, M. de la Faye, prêtre de Saint-Sulpice, de concert avec monsieur Gabriel Souart, donna à quatre citoyens un emplacement situé en face du séminaire pour y bâtir une école.

Deux ans plus tard, trois pieux laïques, MM. Jean-François Charron, Pierre Leber et Jean Fredin établirent une maison à Montréal afin d'y former des hommes compétents pour les écoles de campagne. L'existence de cet établissement, abandonné par la mère-patrie à ses seules ressources, devait devenir de plus en plus précaire et chancelante.

Les progrès de l'instruction furent bien lents. Ce n'est qu'en 1801 que le Parlement vota la première loi relative à l'éducation, sous le nom de « Acte pour établir des écoles gratuites et pour le progrès de l'instruction ». Cette loi autorisait l'établissement d'une corporation, qui fut nommée l'*Institution Royale*. Mais les maisons dépendantes de cette corporation devaient être essentiellement anglaises et protestantes: aussi les Canadiens français refusèrent-ils d'y envoyer leurs enfants; ils fondèrent des écoles paroissiales.

C'est ainsi qu'en septembre 1854, sur les plans de l'architecte J.-N. Beaudry, M. Auguste Laberge éleva à l'angle sud-ouest des rues Vitre et Côté (alors Cotté), une école modèle bilingue de soixante pieds de largeur sur quarante pieds de profondeur.

La direction en fut confiée à M. William Doran, l'un des quatre professeurs laïques que les Messieurs de Saint-Sulpice avaient fait venir d'Irlande pour enseigner l'anglais aux enfants canadiens-français de Montréal dans le but de les détourner des écoles protestantes.

M. Doran avait un sous-maître. Quoique son nom ne soit pas explicitement mentionné, nous pouvons conclure que le sous-maître en question était bien monsieur Garnot, puisqu'une résolution en date du 29 octobre 1856 vote une somme de douze livres par année en faveur de monsieur P. Garnot, professeur français à l'école modèle, en plus du salaire qui lui est payé par monsieur Doran.

M. Doran resta principal jusqu'à sa mort, en 1859. Monsieur Urgel-E. Archambault lui succéda le 1er mai 1859. Les premiers professeurs qui lui furent adjoints comme collaborateurs furent messieurs Garnot, Gervais et Anderson.

L'école modèle ou l'école Doran devint l'école Archambault, puis l'Académie commerciale catholique de Montréal, suivant la teneur d'une résolution en date du 1er mai 1860.

Voici la liste des professeurs qui ont enseigné à l'école de la rue Côté: MM. Anderson, Archambault (Jos.), Boire, Bond, Boucher, Brunet, l'abbé Chabert, Demers (Ph.), Demers (F.-X.-P.), Desjardins, Desplaines, Duke, Garnot, Gervais, Keegan, McCready, McKay, Ryan, Swift et Tétreault.

Avant de clore ce chapitre, il convient de rappeler brièvement la carrière de celui qui devait, pendant trente-trois ans, rester à la tête de l'école comme principal.

Né à l'Assomption en 1834, monsieur Urgel-E. Archambault suivit les cours de l'École normale Jacques-Cartier, débuta comme instituteur à Saint-Ambroise-de-Kildare, puis passa à l'Assomption, à Châteauguay, à Saint-Constant avant de devenir, en 1859, principal de l'Académie commerciale catholique de Montréal.

A cette dernière fonction s'ajoutèrent pour M. Archambault celles de principal de l'École Polytechnique (1873), de directeur général et de secrétaire-trésorier des écoles catholiques de Montréal. Il fut aussi professeur d'économie industrielle à l'Université Laval, membre du comité d'administration du fonds de pension des professeurs, marguillier de l'église Notre-Dame, vice-président de la Société Saint-Jean-Baptiste, administrateur du *Journal de l'Instruction publique*.

En 1878, M. Archambault fut nommé commissaire de la province de Québec, pour la partie scolaire, à l'Exposition de Paris. Il fut créé, en 1881, chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre, et en 1886, officier d'Académie. Il décéda le 20 mars 1904.

Comme on le voit, monsieur Archambault s'est identifié pendant quarante-cinq ans avec notre système scolaire. Par son zèle, son dévouement et ses qualités administratives, il est parvenu, au milieu de nombreuses difficultés, à créer et à consolider un système d'écoles dont Montréal a raison d'être fier.

Doué de beaucoup d'esprit d'initiative, travailleur infatigable, puissamment secondé par une Commission scolaire éclairée, il a réussi à mener à bonne fin tout ce qui pouvait relever le niveau de l'enseignement primaire catholique dans notre ville.

Il veillait surtout avec un soin jaloux au choix judicieux des meilleurs professeurs, dont il savait au besoin prendre les intérêts, tout en ménageant ceux de la Commission qu'il représentait.

M. Urgel Archambault demeure la figure dominante de toute l'histoire de notre école, le grand *ancêtre*, le *patriarche* à qui doit aller le suprême hommage, chaque fois qu'on parle du vieux *Plateau*.

Deuxième époque: Son développement. — (1872-1931)

L'ÉCOLE DE LA RUE STE-CATHERINE. — La maison de la rue Côté devint bientôt insuffisante. La population catholique de Montréal ne tarda pas à comprendre que, pour ne pas rester en arrière des autres éléments de la population, il convenait de donner à sa plus importante école un édifice digne de sa mission.

C'est en 1870 que la Commission scolaire décida d'ériger le superbe édifice de la rue Sainte-Catherine ouest, au numéro 1999 (aujourd'hui 117). L'année suivante l'institution s'y transporta.

Le plateau sur lequel l'édifice est assis s'élève de plus de vingt-cinq pieds au-dessus des rues environnantes et présente une superficie de plusieurs arpents. On y arrive, de la rue Ste-Catherine, par une avenue de soixante-six pieds de largeur, bordée d'une haie vive.

La construction a un développement de cent soixante-cinq pieds de largeur sur quarante-cinq pieds de profondeur; l'architecture est du style ogival du seizième siècle, avec un pavillon central en saillie sur les façades d'avant et d'arrière, et deux autres aux extrémités.

Le pavillon central porte un cadran de grande dimension qui donne l'heure au loin; au-dessus de la porte d'entrée, on voit, sculpté en relief, l'écusson spécial de l'académie, avec la devise: *Suaviter et Fortiter*.

Derrière l'école s'étend une immense cour de récréation, bordée par les rues Ontario et Saint-Urbain.

A l'intérieur, rien n'a été négligé pour offrir aux élèves un séjour salubre, commode et attrayant. Le chauffage se fait par circulation d'eau chaude, et la ventilation par le mouvement de doubles-châssis à coulisses.

Les fenêtres ogivales du dernier étage, ainsi que celles du pavillon central, sont garnies de vitraux de couleur; le vestibule, le parloir et la bibliothèque principale sont pavés en mosaïque de *Minton*; des lavabos en marbre sont distribués en différentes parties de l'édifice, avec un service d'eau qui assure partout la fraîcheur, la pureté de l'air, et le maintien de la propreté des élèves et de l'édifice même.

Les onze salles de classe sont réparties dans le sous-sol et dans les premier et deuxième étages; le troisième est occupé par une vaste salle de quatre-vingt-huit pieds de long et de trente-sept pieds de large, qui sert à la fois de chapelle et de lieu de réunion pour les fêtes de l'institution. L'architecte a su tirer un excellent parti de la charpente du comble: il en a formé une voûte en boiserie qui produit un effet d'une grande richesse.

Au premier étage se trouvent le parloir, le bureau du directeur général, celui du principal, la salle de réunion des professeurs, le bureau du comptable, la salle de réunion des commissaires et la bibliothèque.

La bibliothèque de l'académie est riche de près de 7000 volumes et de plus de 2000 brochures, choisis avec un très grand soin. Elle renferme des ouvrages de grande valeur, et même quelques raretés bibliographiques. Toute la bibliothèque est à la disposition du personnel enseignant relevant des commissaires catholiques, et une partie spéciale est à la disposition des élèves, qui reçoivent chaque semaine des livres de lecture.

La nouvelle académie fut inaugurée en 1872 sous le patronage de Lord Lisgar, gouverneur général du Canada, du chanoine Charles Fabre, plus tard archevêque de Montréal, de l'honorable P.-J.-O. Chauvreau, ministre de l'Instruction publique, de M. l'abbé Villeneuve, p.s.s. Tout Montréal assista à l'inauguration.

Le cours d'études s'étendait de la première à la huitième année. L'académie préparait ses élèves à toutes les branches du commerce et de l'industrie. Elle acquit une grande renommée. On l'appelait couramment et indifféremment l'école Archambault ou l'école du *Plateau*. Seuls les documents officiels lui conservèrent le nom d'Académie commerciale catholique.

En novembre 1873, grâce à l'initiative de M. Archambault, les commissaires fondaient l'École Polytechnique, où plusieurs finissants du *Plateau* se dirigèrent après leur huitième année. Cette école, logée à l'académie et dirigée par M. Archambault, a subsisté ainsi jusqu'en 1894.

La population de la ville augmentant, les écoles se multiplièrent. M. Archambault, qui était à la fois principal de l'académie, directeur de l'École Polytechnique et directeur général des écoles de la Commission scolaire se vit dans l'obligation de restreindre ses activités. En 1892, il fut remplacé à la direction du *Plateau* par M. F.-X. Demers et ne conserva que le poste de directeur général des écoles.

Monsieur F.-X.-P. Demers naquit en 1848 à Saint-Philippe de Laprairie. En 1866, il entra à l'École normale Jacques-Cartier, pour en sortir deux ans plus tard avec un brevet modèle, et le prix du Prince de Galles. En 1874, il obtenait de la même institution le brevet académique.

Il débuta dans l'enseignement à l'école de la Rivière Beaudette, qu'il dirigea pendant deux ans. En 1870, il fut appelé comme professeur à l'Académie commerciale catholique de Montréal, puis trois ans plus tard, comme principal de l'académie Saint-Vincent (aujourd'hui école Champlain).

En 1875, ses supérieurs le rappelèrent à l'Académie commerciale, comme assistant-principal. En 1892, il devint principal en titre, succédant à monsieur Archambault; il y resta jusqu'à sa mort en 1889.

Il avait été nommé, en 1880, membre du jury de l'exposition scolaire provinciale et en 1896, membre du Bureau central des examinateurs catholiques.

Monsieur Demers était un travailleur infatigable et un fervent chrétien. Pour le remplacer, la Commission scolaire désigna au poste de principal, monsieur A. Leblond de Brumath, qui resta à la tête de l'académie pendant près de trente ans.

Arrière-petit-fils d'un officier général, petit-fils d'un procureur du roi, chevalier de la légion d'honneur, monsieur Leblond dont le père a été également décoré pour les services qu'il rendit pendant trente ans à son pays, naquit en Alsace en 1854.

Il fit ses études chez les Jésuites où il obtint son baccalauréat, puis il commença son droit à Paris. Bientôt il délaisse les juristes pour la carrière militaire et entre à l'école de cavalerie de Saumur. Après un cours de dix-huit mois, il passe aux cuirassiers. Son engagement terminé, il succombe au désir de voir du pays, et vient s'établir au Canada en 1877.

Fortement recommandé par l'archevêque de Paris et par l'illustre père Monsabré à monsieur le curé Rousselot, alors président de la Commission des écoles, il est nommé professeur à l'école Belmont, puis à Montcalm. Il consacre ses soirées à préparer les examens de nombreux jeunes gens qu'attirent les carrières libérales. Ces cours du soir eurent une renommée et la réputation de monsieur Leblond comme professeur s'étendit au loin.

Son travail de près de trente ans dans l'enseignement à Montréal fut récompensé: il fut choisi, à la mort de monsieur Demers, comme principal de l'Académie commerciale.

Monsieur Leblond a été examinateur des candidats à l'étude de la pharmacie, et de l'art vétérinaire, examinateur délégué du Bureau central, officier d'Académie, bachelier de Laval et de l'Université de France, membre correspondant de la Société de Géographie de Lille. Il a publié quelques ouvrages dont une *Histoire de Montréal*, une *Biographie de Mgr Bourget*, une *Vie de Mademoiselle Mance* et le *Livre d'Or de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal* (dont nous tirons la plupart de nos renseignements pour la rédaction de cette notice même).

Enfin monsieur Leblond a eu l'honneur, vers 1906, d'être choisi parmi les vingt écrivains français et anglais qui ont eu à rappeler, pour le compte des grands éditeurs Morang, de Toronto, vingt des plus belles figures de l'histoire du Canada.

Monsieur le principal Leblond de Brumath aura certes été une des grandes figures de l'histoire du Plateau. Selon l'expression de l'un des professeurs de son temps, il était « la perle montée des principaux ». Sa direction était malléable, élastique. Son sens psychologique lui faisait laisser aux professeurs la plus large liberté dans le choix des méthodes qui leur semblaient les mieux appropriées à leur tournure d'esprit et à celle de leurs élèves. Ce fut un régime de confiance et de liberté.

Il est à noter que c'est à la demande de M. Leblond de Brumath que le 6 octobre 1919, la Commission du district centre changea le nom de l'Académie commerciale en celui d'*Académie du Plateau*. Ce nom officiel devait subsister jusqu'en 1928, alors que la Commission pédagogique résolut de désigner l'institution sous le nom d'*Ecole primaire Le Plateau*.

Vers 1923, l'Académie ouvrit une classe préparatoire à l'école Polytechnique. C'était une neuvième année. Les locaux demeurant les mêmes, on dut retrancher les cours inférieurs. Plus tard, vers 1928, avec l'addition des classes de dixième et de onzième année, les cours inférieurs à la huitième disparurent graduellement.

Le cinquantenaire de l'inauguration du Plateau de la rue Sainte-Catherine a été célébré avec éclat en 1922, sous la présidence de M. Zéphirin Hébert. Trois évêques, anciens élèves de l'école, y assistaient: Mgr Georges Gauthier, archevêque coadjuteur de Montréal, Mgr Guillaume Forbes, archevêque d'Ottawa, et le frère de ce dernier, Mgr John

Forbes, évêque en Afrique. A cette occasion, les Anciens fondèrent leur Association, et depuis, ils participent à toutes les fêtes du Plateau, n'épargnant ni leur temps ni leur générosité.

L'année 1928 vit apparaître une nouvelle figure dans l'histoire du Plateau. En effet, monsieur Leblond de Brumath, épuisé par vingt-neuf années de direction dut céder les rênes à monsieur Joseph-Philippe Labarre qui devait conserver ce poste pendant dix ans.

Monsieur Labarre fit ses débuts dans l'enseignement chez les fils de saint Jean-Baptiste de La Salle. Puis, en 1898, il fonda, à Gentilly, un établissement scolaire qui prit son nom des nombreux conifères qui l'entourent: « Pins Drus ». Cette école abrite une quinzaine d'élèves, pensionnaires et externes. Durant quatre ans le fondateur y maintient et perfectionne un cours commercial bilingue.

Au mois de septembre 1902, monsieur Labarre devient titulaire d'une classe à l'Académie commerciale catholique. Il y séjourne cinq années, au cours desquelles il complète ses études secondaires et obtient le titre de bachelier ès-arts.

En 1907, la Commission des Ecoles catholiques désigne monsieur Labarre au poste de principal de l'école Champlain. Pendant dix ans, les instituteurs et les élèves de cette école bénéficièrent de ses études, de son expérience et de son initiative.

Lorsque la ville de Montréal fut partagée en quatre régions scolaires, en 1917, M. Labarre fut placé à la tête du district nord comme directeur-secrétaire. Son ascension se continue et elle ne suscite aucun étonnement. Elle résulte de la fidélité au devoir.

En 1928, un concours de circonstances particulières amenait monsieur Labarre à la direction du Plateau. Une oeuvre très importante venait de naître, une oeuvre qui, dans l'esprit de ses initiateurs, devait hausser le niveau intellectuel de notre jeunesse canadienne-française et la placer sur un meilleur terrain de concurrence avec celle des autres races: la fondation des écoles primaires supérieures canadiennes-françaises. La tâche était ardue, mais l'ouvrier était de taille.

Le nouveau principal du Plateau était un homme dans la cinquantaine, pas très grand, mais robuste, d'un esprit vif et réfléchi, d'un coeur maternel et d'une volonté inébranlable. Il aimait travailler et ne ménageait ni son temps, ni sa peine.

A son arrivée au vieux Plateau, monsieur Labarre comprit non sans une certaine appréhension qu'il devait partager les lieux avec la direction des études et les membres de la commission administrative. C'était un inconvénient; ce fut aussi un stimulant qui le détermina à demander pour ses futurs élèves une école plus spacieuse. Car, dès sa première année, à la suite d'un mouvement de recrutement, à la tête duquel, nous retrouvons l'un de ses plus dévoués collaborateurs, monsieur W. DuCap, sept classes sont remplies. La vieille Ecole Polytechnique, froide et triste, dut recevoir une centaine d'élèves.

Au début de la deuxième année, l'école a fait sa marque. Les élèves s'inscrivent si nombreux que l'on doit convertir en classes la magnifique salle des séances, et que l'École Technique elle-même, sise rue Sherbrooke, est à son tour envahie et doit prêter quelques-unes de ses salles de cours aux jeunes étudiants du *Plateau*.

Surprise, mais généreuse, la Commission scolaire décide la construction d'une aile nouvelle à côté de la vieille école. Les jours passent et la réputation de l'établissement s'étend de plus en plus. Trois ans à peine après l'arrivée de monsieur Labarre, et sous sa puissante impulsion, les élèves toujours de plus en plus nombreux occupent jusqu'à la salle de délibérations de messieurs les commissaires. Envahie de toutes parts, la Commission scolaire se rend à la demande du vaillant principal du *Plateau*. Une école nouvelle, spacieuse et moderne, surgit en plein parc Lafontaine sur une parcelle de terrain d'environ trois arpents que l'école normale Jacques-Cartier a consenti à céder. Le but poursuivi avec ténacité était atteint en 1931, dès la quatrième année scolaire des écoles primaires supérieures.

Voici la liste des valeureux ouvriers de cette deuxième époque du *Plateau* dans le champ du professorat: MM. Archambault (Jos.), Ahern, André, Anderson, Aubin, Boire, Bond, Boucher, Brunet, Brouchoud, Brossard, Baril, Brisebois, Black, Bergeron, Bernier, Beaulieu, Banks, Breuil, Beauchemin, Bisailon, Brionne, Bessède, Baron, Bellefleur, Berry, Bédard, Bélisle, Chabert (l'abbé), Chatigny, Caron, Crimmen, Charbonneau, Capello, Circé, Cuddihy, Cayouette, Corbeil, Cartier, Côté, Charron, Demers, Dorais, Duncan, Doré, Daly, Desrochers, Ducharme, Desaulniers, Dupuis, Dansereau, DuCap, Duguay, Fortin, Finn, Faméart, Fandrich, Ferland, Granger, Guillemette, Guérin, Guénette, Gagnon, Hébert, Hanck, Juaire, Jasmin, Julien, Juneau, L'Heureux, Lindsay, Leitch, Latrémouille, Larose, Labarre, Liénard, Le Rouzès, Lussier, Ladouceur, Lecomte, Lagacé, Lacharité, Lépine, Lafrance, Lafontaine, LeBel, Lévesque, Labrosse, McKay, Miller, McDonald, Manseau, Martin, McGown, Meloche, Malone, Michal, Morel, McCullen, Massé, McManus, Mooney, O'Donoughue, O'Ryan, O'Breham, Perrault, Poisson, Paradis, Perron, Painchaud, Reynolds, Rondeau, Ravaux, Robitaille, Rainville, Reddy, René de Cotret, Roche, Sullivan, Smith, St-Martin, Scott, Sauvé, Shaffer, St-Pierre, Shore, St-Jacques, Tétrault, Tompkins, Templé, Thibault, Tremblay, Valois, Westlink, Wright.

Troisième époque: Son épanouissement — 1931-1946

L'ÉCOLE DU PARC LAFONTAINE. — *Le Plateau* d'aujourd'hui apparaît plus moderne et plus spacieux que la vieille académie au joli cachet ancien. Il fut inauguré en septembre 1931 pour continuer, avec des horizons plus vastes, une tradition déjà vieille de plus de soixante-quinze ans.

Construite au centre des magnifiques jardins du parc Lafontaine, dans la paroisse de l'Immaculée-Conception, son site est éminemment

propice au travail de la pensée comme aux exercices de jeux et de culture physique. La Providence a sûrement guidé les dirigeants de cette époque dans le choix du cadre de notre école. Loin du bruit, dans le plus beau décor de la nature montréalaise, *Le Plateau* est facile d'accès: les grands circuits Papineau, Ontario, Amherst et Rachel y conduisent à quelques minutes près.

L'école est spacieuse. Elle renferme vingt classes occupées par plus de cinq cents élèves répartis en trois années: 10e, 11e et 12e. Elle possède un gymnase très vaste où s'exercent plusieurs équipes de joueurs de ballon au panier et de balle-molle, une salle de tennis intérieur, une cafétéria moderne où deux cents élèves peuvent dîner à la fois, une salle de bicyclettes, une bibliothèque, deux laboratoires, l'un de chimie et l'autre de physique; un studio d'art où se réunissent, sous la direction d'un professeur artiste, les élèves qui ont des aptitudes pour le dessin; un embryon de musée où l'on peut admirer quelques spécimens d'oiseaux de notre pays; une armoire à trophées où se juxtaposent et se superposent des coupes diverses, témoignages évidents de l'émulation qui règne dans les jeux et de la valeur de l'entraînement sportif dans notre école.

Lors du transfert de l'école de la rue Ste-Catherine à l'avenue Calixa-Lavallée, la Commission scolaire décida de nommer un assistant à monsieur Labarre. Monsieur Joseph Dansereau fut désigné comme principal-adjoint, avec mission d'organiser les études sur une base rationnelle et stable.

Monsieur Dansereau débuta dans l'enseignement, à Saint-Eustache où il passa trois années. Puis il vint à Montréal en 1923 pour enseigner à l'école Saint-Jean-Baptiste jusqu'en 1927, alors qu'il fut désigné pour *Le Plateau*. En 1938, monsieur Dansereau passa à la direction des études, d'abord comme directeur de district, et en 1941 comme directeur des écoles primaires supérieures.

Le nom de M. Dansereau est inséparable de celui du *Plateau* parce qu'en somme c'est lui qui a tout organisé, tant les études que la discipline et l'administration, en plus d'en avoir recruté le personnel enseignant. Travailleur acharné, méthodique et même méticuleux, d'une formation solide et du plus pur classique, d'un commerce des plus agréables, M. Dansereau a su faire profiter *Le Plateau* de ses magnifiques relations sociales et des hauts postes qu'il a occupés dans nos sociétés nationales, notamment dans l'A.C.J.C. et la Saint-Jean-Baptiste dont il a été le président général.

En 1938, *Le Plateau* subit ce qui pourrait être la plus lourde perte de son histoire. En effet, en septembre de cette même année, M. Dansereau est nommé à la direction des études et quelques mois plus tard, M. Labarre devient inspecteur général des écoles normales de la province. C'est un rude coup.

Pour remplacer ces deux pionniers du nouveau *Plateau*, la Commission arrêta son choix sur deux professeurs de l'école. M. Adéard

Duguay remplaça M. Dansereau, et M. Jean Tremblay succéda à M. Labarre.

Après avoir fait ses études classiques au Collège de Montréal, monsieur Tremblay débuta dans l'enseignement à l'école Saint-Jacques, de 1918 à 1920, puis à Saint-Léon de Westmount, de 1920 à 1924. Il vint alors à la Commission scolaire de Montréal à l'école Sainte-Jeanne-d'Arc (alors l'école Laurier), de 1924 à 1930, puis à l'école du *Plateau* jusqu'en 1938. Il quitta cette école quelques mois seulement, de septembre à janvier, alors qu'il fut promu principal de Saint-Jean-Berchmans. Il revenait au *Plateau* comme principal; il y est demeuré jusqu'en 1944, alors que son état de santé l'obligea à démissionner.

Homme de grande érudition, à la parole et à la plume faciles, M. Tremblay a été un principal très représentatif, tout à fait à son aise dans les relations de l'école avec l'extérieur.

Le major Adélar̄ Duguay était professeur de mathématiques au *Plateau* lorsqu'il fut nommé principal-adjoint en 1938. Au départ de M. Tremblay, il accéda au principalat de l'école, et c'est encore lui qui dirige avec une main de maître les destinées du *Plateau*. Il est le digne successeur de cette belle lignée de principaux que nous avons fait défiler sous vos yeux. Il a comme adjoints, M. Alexandre Dupré, attaché à la maison depuis 1931, et M. Robert Rose.

La direction de l'école est secondée par trente-cinq professeurs dûment qualifiés qui dispensent l'enseignement. Tous ont été choisis avec soin, et par leurs connaissances étendues ou spéciales, et par leurs qualités reconnues d'éducateurs. Un très grand nombre d'entre eux sont munis de diplômes universitaires, et tous sont animés de cet esprit caractéristique de dévouement envers notre jeunesse. C'est un corps d'élite aux aptitudes les plus diverses, aux talents les plus intéressants. Nous avons au *Plateau* des diplômés en théologie et en philosophie, des artistes en peinture, en littérature, en science théâtrale, des diplômés de la Sorbonne, des Universités de Montréal et de McGill; des professeurs très versés en matières commerciales, en radiophonie, en télégraphie, en mathématiques, en sciences comptables, en langues française et anglaise.

Au *Plateau*, l'on s'évertue à faire comprendre aux jeunes étudiants le sens de la vie moderne, les problèmes nationaux et sociaux qu'il leur faudra résoudre, les responsabilités qu'ils devront assumer, les difficultés d'ordre économique et religieux qu'ils devront surmonter.

Aussi est-il sorti des bancs du *Plateau* des centaines de citoyens éminents: trois évêques, de nombreux prélats et prêtres, de plus nombreux éducateurs encore, des hommes politiques, des juges, des avocats, des médecins, des financiers, des artistes, des littérateurs, des journalistes, des commerçants, des industriels, etc.

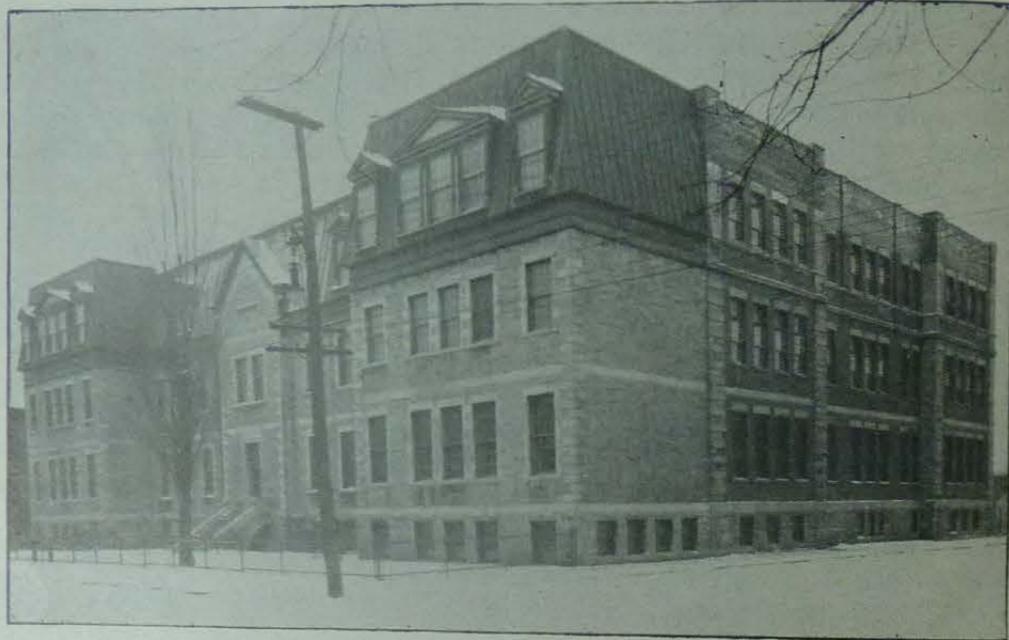
Ont enseigné au *Plateau* du parc Lafontaine: MM. Alin, Allard (abbé), Banks, Berry, Bellefleur, Brunet, Bélisle, Brault, Brisebois, Beaudin, Barry (P.), Bonin, Barry (J.), Bédard (abbé), Charron, Cuddihy, Charette, Charpentier, DuCap, Duguay, Dupré, DeSavoye, Décary, Des-

côteaux, Desautels, Ducharme (abbé), Fandrich, Ferland, Fortin, Fournier, Faubert, Guénette, Gough, Gervais, Gadoury, Guilbault (abbé), Hanck, Hurley, Hénault, Juneau, Kelly, Lafrance, Lépine, Labrosse, Laurier, LeBel, Laurence, Léveillé, Lizotte, Lecomte, Lemay (abbé), Lajoie (abbé), Latour, Lauzon, Mooney, Ménard, Morisseau, Maheu, O'Ryan, O'Brien, Perron, Painchaud, Papillon, Proulx, Perrault, Piotte, Rainville, Reddy, René de Cotret, Rose, St-Jacques, St-Laurent, Ste-Marie, Séguin (abbé), Tremblay, Tolan, Thuot (abbé), Turcotte, Voyer, Villeneuve.

C'est avec une telle phalange de distingués et dévoués professeurs que *Le Plateau* remplit sa belle mission. Il continue de transmettre à ses élèves cette flamme sacrée qui fait les vies utiles. Il ne connaît que des progrès constants. L'avenir est prometteur. Aussi *Le Plateau* s'acheminait-il avec sérénité vers son plein épanouissement, vers son prochain centenaire, en 1954.

ROBERT ROSE,
assistant-principal.

Ecole Champlain



Quelques familles se groupent sur un même territoire, une chapelle s'élève et déjà la paroisse existe. Cette première agglomération de familles s'accroît, puis l'église apparaît. En même temps, l'école s'édifie, accueille les enfants d'âge de scolarité, l'enseignement s'organise, les écoliers s'éduquent et s'instruisent. Le développement incessant de la paroisse augmente la population scolaire. L'école elle-même s'agrandit afin de recevoir toute cette jeunesse à la recherche d'une éducation et d'une instruction conformes à ses besoins. L'école Champlain a connu cette évolution normale.

La paroisse et l'école sont les deux plus fécondes institutions canadiennes-françaises. L'Eglise, le sociologue et l'historien rendent témoignage à l'importance, à la valeur et à la nécessité de ces deux évidentes et indispensables bases de toute société.

Les anciens élèves de Champlain ont gardé de leurs maîtres et de leur école un souvenir reconnaissant. Ils se plaisent à louer la solide formation religieuse, sociale, intellectuelle et physique reçue de la compétence et du dévouement de leurs maîtres. Ces aveux désintéressés et fréquents constituent une appréciation élogieuse du travail accompli par les

anciens professeurs de l'école. De plus, ils réconfortent et stimulent ceux qui poursuivent la même oeuvre d'éducation auprès des élèves actuels.

L'école Champlain est une des plus anciennes maisons d'enseignement de Montréal. Elle est située dans la paroisse Saint-Vincent-de-Paul, à l'angle des rues Fullum et Logan et porte le numéro civique 1620 de la rue Fullum.

Elle compte soixante-seize années d'existence. Fondée en 1870, elle n'a pas cessé de grandir et de s'affirmer. Trois ans après le démembrement de la paroisse Saint-Vincent-de-Paul de celle de Notre-Dame (1867), la première école, nommée académie de Saint-Vincent-de-Paul, fut construite sur le même site, mais elle occupait un terrain plus vaste, qui se prolongeait jusque dans le jardin de la Maison Sainte-Darie, mieux connue sous le nom de prison des femmes. L'inscription atteignait à peine trois cents élèves répartis dans huit classes.

Ce premier bâtiment devint rapidement insuffisant. M. McGown, inspecteur d'écoles, le notait dans son rapport officiel du 22 novembre 1888 : « Il est à désirer que l'agrandissement projeté de cette maison soit au plus tôt mis à exécution, car les enfants sont à l'étroit ». En 1890, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal décida de démolir la première école et d'en construire une nouvelle sur le même site, beaucoup plus spacieuse et mieux aménagée. C'est le corps central de l'école actuelle. Cependant la nouvelle institution ne disposait plus d'autant d'espace à l'extérieur, car la ville avait prolongé la rue Logan jusqu'à la rue Parthenais et une autre partie du terrain avait été vendue à la Maison Sainte-Darie. Pendant les travaux de démolition et de reconstruction, le personnel enseignant et les élèves vécurent tant bien que mal dans une manufacture de la rue Notre-Dame, entre les rues Fullum et Parthenais.

La nouvelle école comprenait les bureaux de la direction, quatorze salles de classe, une salle de récréation et une salle académique. Cette amélioration s'imposait depuis quelques années. Elle profita à l'enseignement des maîtres et contribua au succès des enfants.

L'inscription des élèves ne ralentit pas ; au contraire, elle continua de s'accroître. Aussi bien, seize ans plus tard, soit en 1906, la Commission scolaire reconnut la nécessité d'agrandir l'école. Elle construisit une aile de neuf classes du côté de la rue Logan.

Le nombre des élèves continua d'augmenter. L'inscription de chaque classe devint trop élevée. Cette situation défavorable à l'enseignement fut comprise de la Commission scolaire qui décida d'ajouter sept nouvelles salles. A l'achèvement des travaux en 1933, l'école disposait de vingt-quatre classes, qui furent bientôt remplies par près de sept cents élèves. Et, ce qui ne pouvait déplaire, la façade se trouvait de plus considérablement embellie.

Le personnel enseignant comprend un principal, un principal adjoint, dix-huit instituteurs, cinq institutrices, un professeur de dessin et un autre de travaux manuels. Les élèves peuvent poursuivre leurs études

jusqu'à la neuvième année. Ceux qui obtiennent la promotion de dixième année et qui désirent parfaire leur instruction, s'inscrivent dans les écoles primaires supérieures.

La culture physique et le solfège sont enseignés à tous les enfants. L'Association chorale de l'école a déjà remporté deux fois un drapeau à l'occasion du festival de la chanson. Trois élèves ont aussi conquis la magnifique coupe offerte par M. T. Taggart Smyth lors d'un concours de plongeurs. En 1940, la Ligue du Progrès civique remettait à l'école le trophée d'embellissement. Ces résultats démontrent que *l'école Champlain* ne néglige rien pour la formation complète de ses pupilles.

Des éducateurs d'une valeur pédagogique réelle et d'un dévouement inlassable ont dispensé à des milliers d'enfants une éducation soignée et une instruction solide qui leur ont permis d'édifier solidement leur avenir. Des appréciations élogieuses et des témoignages de gratitude attestent hautement que les anciens élèves n'ont pas oublié ces bienfaiteurs de leur jeunesse.

Je puis difficilement mentionner tous les instituteurs qui enseignèrent à *l'école Champlain* depuis sa fondation. Je me bornerai à nommer ceux qui assumèrent la responsabilité de la direction. Voici leurs noms dans l'ordre de succession :

M. Martineau, de septembre 1870 à septembre 1873.

M. F.-X.P. Demers, de septembre 1873 à septembre 1875.

M. H.-O. Doré, père de M. Victor Doré, ex-président de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal et surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec, de septembre 1875 à septembre 1907.

M. J.-P. Labarre, inspecteur général des Ecoles normales et Chevalier du Saint-Sépulcre, du 8 octobre 1907 à septembre 1917.

M. Emile Lanthier, de septembre 1917 à mai 1946.

Nombre d'événements et de manifestations, survenus depuis la fondation de l'école, mériteraient d'être évoqués; mais les cadres de ce travail ne me le permettent pas. Cependant je rappellerai l'existence du Cercle Champlain, de l'Union Champlain et, plus récemment, la fondation de l'Amicale des anciens élèves. Cette amicale m'a procuré des satisfactions délicates et inoubliables. D'abord j'ai assisté à sa naissance, connu ses débuts, apprécié ses initiatives et ses oeuvres, collaboré à la préparation et à l'exécution des programmes de plusieurs fêtes de l'amitié et du souvenir.

Ces réunions d'anciens camarades comportent de multiples avantages et apportent un profond contentement. Il fait bon se revoir, rappeler le souvenir des maîtres, revivre les années passées sous le même toit, raconter ses occupations et ses projets.

L'Amicale Champlain, fondée en 1931, organisa plusieurs manifestations qui réunirent, chaque fois, quelques centaines d'anciens. Elle a offert à l'école le portrait en peinture de M. H.-O. Doré, le troisième principal. Je déplore toutefois le ralentissement de ses activités depuis deux

ans. Les motifs ne lui manquent pas pour se justifier. Mais je souhaite que la coopération de nombreux et fidèles anciens m'aide à insuffler à notre amicale un regain d'énergie, une inaltérable stabilité. Les quatre présidents furent: MM. Lucien Favreau, Georges Allaire, Raoul Laporte et Eugène Bélanger.

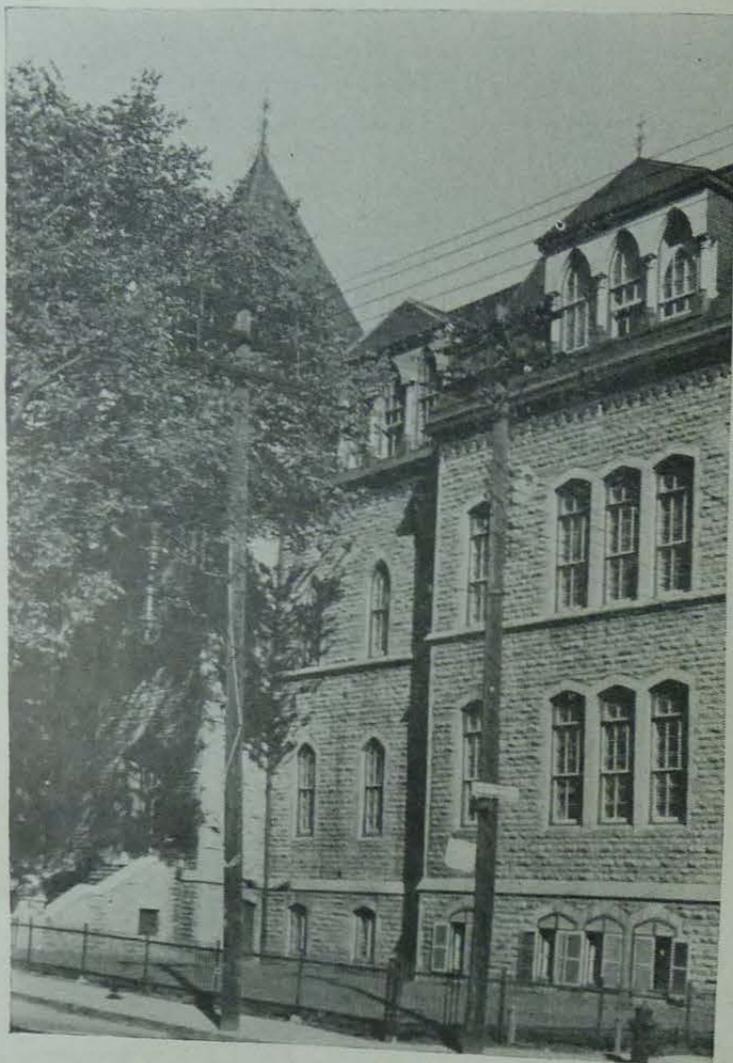
L'école Champlain, s'enorgueillit de compter parmi ses anciens élèves des personnalités dans les professions libérales, dans l'industrie, dans le commerce et dans la finance. Je m'abstiens de citer des noms de crainte d'omissions regrettables. Cependant je ne puis taire l'honneur qu'a Champlain d'avoir fourni deux présidents à la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, et un surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec, MM. Victor Doré et Alfred Larose.

Le personnel de *l'école Champlain* tient à coeur non seulement le maintien de l'enviable renommée qu'il a su se gagner, mais il ambitionne encore de nouveaux succès que par son travail il est bien décidé de mériter. (1)

EMILE LANTHIER,
principal.

(1) M. Gustave Huneault succéda à M. Emile Lanthier décédé subitement le 6 mai 1946.

Ecole Olier



L'école Olier figure parmi les plus anciennes bâties par le Bureau des Commissaires catholiques. En effet, dès 1875, s'ouvrait sur la rue Saint-Denis « l'École modèle Saint-Denis » dont le nom fut changé cinq ans plus tard, en celui d'école Olier. Les seuls détails que l'on connaisse sur cette ancienne maison concernent son site sur le côté est de la dite rue entre ce que nous appelons aujourd'hui les rues Roy et Duluth. Destinée aux élèves résidant au nord de la rue Sherbrooke, cette école comptait une centaine d'élèves avec trois instituteurs et un principal, M. L.-A. Pri-
meau.

Trois ans plus tard, cet immeuble étant devenu trop exigü, la Commission scolaire, présidée par M. Victor Rousselot, p.s.s., décida d'ériger, sur la rue Roy, une nouvelle construction. L'emplacement initial était vaste et entouré d'une clôture élégante, comme nous le montre une photographie du temps. De magnifiques arbres, disparus depuis, étendaient leur ombre sur la cour de récréation. D'abondantes corbeilles de fleurs ornaient les jolis parterres, sis à l'avant, de chaque côté de l'entrée principale. On y érigea un solide édifice de trois étages avec sous-sol, le corps principal de l'école actuelle. L'extérieur en belle pierre taillée est de style ogival, qui, à cause de son aspect à la fois sévère et gracieux, sied si heureusement à notre climat canadien.

Ce premier immeuble devait subir plusieurs modifications; d'abord en 1909, en raison de l'accroissement continu de la population, on dut agrandir considérablement. C'est pourquoi, on y ajouta deux ailes de huit classes chacune, sur les côtés est et ouest. En 1945, l'école Saint-Louis-de-France étant vendue, la Commission scolaire décida de transférer les élèves de cette dernière institution à l'école Olier, ce qui nécessita une nouvelle transformation de la bâtisse. La spacieuse salle académique, témoin de tant d'événements importants de la vie scolaire, dut céder le pas à six ou sept nouvelles classes. Aujourd'hui, la paroisse Saint-Louis-de-France s'enorgueillit de posséder une très belle école pour ses garçons. L'intérieur en a été refait à neuf et les murs sont peints aux couleurs gaies et vives. Tout y respire la propreté, le bon goût; bref, on y vit dans une atmosphère agréable et plaisante. Reconnaissance donc, de la part des professeurs et des élèves actuels, à MM. les commissaires qui ont permis ces améliorations aussi coûteuses que nécessaires.

Lors de son érection, l'école Olier appartenait à la paroisse Notre-Dame. C'est en l'honneur du pieux fondateur des prêtres de Saint-Sulpice qu'elle reçut le nom d'Olier. C'était également rendre hommage à cette congrégation pour le fécond apostolat qu'elle a déployé depuis presque la fondation de Montréal, et les nombreuses initiatives surtout scolaires de la phalange des prêtres éminents qu'elle a valus à notre métropole.

A l'érection de la paroisse Saint-Louis-de-France, l'école Olier sert de chapelle de septembre 1888 à mai 1891. Aujourd'hui le curé en est M. l'abbé Armand Paiement. Notre vénéré prélat a toujours nourri à l'endroit de son école de garçons un amour vraiment paternel. Malgré son âge assez avancé et une santé parfois chancelante, il vient tous les mois présider la lecture des notes. Il est toujours présent aux diverses manifestations organisées par l'école. Au début de chaque année, il vient bénir les enfants et leur prodiguer ses sages conseils. Il tient également à présider à l'église les cérémonies destinées aux enfants: heures-saintes, quarante-heures, mois du Rosaire, etc. L'école Olier s'honore de posséder un pasteur aussi dévoué. La même admiration et la même gratitude vont aux deux aumôniers de l'école, MM. les abbés Brossard et Aird. Tous les deux ne ménagent ni leur temps, ni leur influence, ni même leur argent à l'égard des élèves d'Olier qui leur gardent une profonde reconnaissance.

Depuis sa fondation, l'école Olier compte six principaux. Le premier fut M. L.-A. Primeau, qui occupa ce poste pendant trente-cinq ans, de 1875 à 1910. Il eut comme successeurs MM. A.-C. Miller, S. Hébert, L. Baron, E. Girardin et E. Nepveu, principal actuel. En 1930, un principal-adjoint fut nommé. On se souvient particulièrement de M. W.-L. O'Donoghue. Depuis septembre 1945 l'école compte deux vice-principaux, MM. M.-Percy Burns et Oscar Villeneuve.

Quant aux instituteurs, de trois qu'ils étaient au début, ils sont maintenant vingt-neuf, neuf femmes et vingt hommes. L'école Olier a toujours eu un groupe de professeurs de choix, tel qu'en fait foi le livre d'or de l'école, où sont consignés les rapports des inspecteurs depuis 1890. Tous possèdent un diplôme d'enseignement soit de l'École normale soit du Bureau central. Plusieurs sont bacheliers ès arts, licenciés en pédagogie ou en sciences sociales; d'autres sont porteurs d'un diplôme de psychologie et de pédagogie expérimentale de l'Université de Montréal, ou d'un diplôme de mathématiques des H.E.C.; enfin, deux ou trois ont le titre d'orienteur, et un est licencié en loi. Plusieurs anciens professeurs d'Olier ont reçu des promotions à la direction des études, au principalat ou à l'inspection des écoles.

Cette année, les élèves sont au nombre de huit cent cinquante-cinq répartis en vingt-neuf classes et comprenant deux sections, française et anglaise, selon la langue qui sert de base à l'enseignement.

La section française est composée presque exclusivement d'élèves canadiens-français. La majorité habite la paroisse Saint-Louis-de-France; un bon nombre nous viennent des paroisses environnantes: Saint-Jean-Baptiste, Notre-Dame, etc.

Quant à la section anglaise, moins nombreuse, elle est composée d'Irlandais, de Hongrois, d'Allemands, etc. Tous sont catholiques et appartiennent à la paroisse de leur nationalité.

Depuis sa fondation, l'école a reçu entre ses murs des milliers d'enfants. Un très grand nombre lui font honneur dans toutes les sphères de la société. Elle a donné à l'Eglise une vingtaine de prêtres, un évêque auxiliaire de Montréal et un recteur d'université. Dans le civil, elle compte un juge, des médecins, des avocats, des instituteurs, etc. On ne peut encore évaluer le nombre exact des anciens élèves qui ont fait partie des forces armées et qui ont donné leur vie pour la sauvegarde de nos libertés. Enfin, ils sont légion les citoyens patriotes et les excellents chrétiens qui sont venus chercher à notre école les éléments nécessaires à l'épanouissement de toute vie complète.

L'enseignement a pour but de procurer à l'enfant l'instruction qui se définit: l'acquisition des connaissances par l'intelligence. Voilà la tâche difficile en face de laquelle se trouvent les instituteurs. Mgr Ross a écrit: « L'instruction est un moyen et une aide puissante pour l'éducation intégrale de l'homme ». C'est pourquoi, à l'école Olier, on ne ménage ni son temps, ni son dévouement, ni ses forces pour offrir un enseignement vivant, intuitif, concret, un enseignement qui vise à faire donner le plein épanouissement de toutes les facultés.

Un facteur important, essentiel, pour le bon rendement des élèves est l'esprit familial, qui malheureusement est à la baisse chez nous. Buyse, pédagogue français, insiste beaucoup sur ce point: « L'importance de la famille, comme facteur éducatif, est indéniable: l'exemple des parents, l'atmosphère intellectuelle du foyer, l'intérêt porté par les parents aux études de leurs enfants forment, pour ne retenir que le côté positif de ce facteur, un ensemble efficace des moyens d'action sur le travail scolaire des enfants ».

Une autre condition, indispensable à l'avancement intellectuel, est la valeur intrinsèque des intelligences que nous recevons. Le bon Dieu donne l'intelligence à qui Il veut, et c'est un plan prévu par Lui de toute éternité. En très grande majorité les élèves d'Olier sont intelligents et ils donnent à leurs maîtres de grandes consolations. Aussi l'école a-t-elle toujours joui d'une excellente réputation. Sa renommée ne connaît pas de limites. Dès 1886, elle envoie des travaux d'écoliers: dessins, rédactions, cartes, albums, à l'exposition tenue à Londres pendant cette même année. Les journaux du temps publièrent des rapports élogieux.

Plus près de nous, nous pouvons ajouter la grande satisfaction que nous donnent nos enfants aux examens des certificats de 7^e et 9^e années. Les échecs n'existent pas ou à peu près pas. Nos finissants sont un autre témoignage de la valeur de l'enseignement reçu. En effet, la majorité de ces derniers s'acheminent vers l'excellente école supérieure Le Plateau. Ses professeurs proclament que les élèves d'Olier obtiennent d'heureux résultats. Des témoignages identiques nous parviennent des divers collèges classiques où nos enfants se dirigent de plus en plus nombreux chaque année.

L'enseignement proprement dit s'échelonne sur neuf années d'études, de la 1^{ère} à la 9^{ème} inclusivement. Les arriérés pédagogiques sont l'objet d'un enseignement particulier et forment ce que l'on appelle une classe industrielle. Un professeur spécialisé en est le titulaire. Le programme de tout le cours est celui des écoles élémentaires et complémentaires de la province de Québec. Des directives spéciales nous viennent de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal.

Il existe une étroite collaboration entre le principal et les professeurs. Le premier est responsable de la valeur de l'enseignement qui se donne dans son école. C'est pourquoi le choix d'un principal doit être si judicieux. Le principal actuel, M. Eugène Nepveu, de même que son prédécesseur, M. Emile Girardin, ont certainement réussi à faire d'Olier une école digne de confiance. Tous les deux, grâce à leur initiative et à leur dévouement ont développé dans l'esprit des enfants les belles qualités qui font des hommes complets.

Si l'enfant vient à l'école pour acquérir des connaissances, il y vient d'abord et surtout pour acquérir de l'éducation. Carrel a écrit dans l'Homme cet Inconnu: « La santé de l'intelligence et des sentiments affectifs, la discipline morale et le développement spirituel sont aussi nécessaires que la santé organique et la prévention des maladies infectieuses ». D'où l'importance à attacher à l'éducation.

C'est pourquoi l'école Olier, depuis de nombreuses années, s'est fait un devoir strict, une règle rigide de favoriser les associations et les groupements de jeunes destinés à promouvoir le développement moral des enfants, tout en permettant l'épanouissement des tendances sociales.

Dans le domaine religieux rien n'est négligé. L'enseignement de la religion reçoit de la part de nos instituteurs laïcs un soin particulier. On tâche de donner à l'enfant une compréhension intelligente de ses devoirs de chrétien tout en visant à développer chez lui des habitudes morales et sociales très relevées. C'est dans ce but que nos jeunes connaissent l'oeuvre de l'Apostolat de la Prière et de la Sainte-Enfance. Chaque jour de la semaine, toutes les classes sont représentées à la messe par quelques élèves.

Depuis une couple d'années, nos élèves les plus avancés, une quarantaine, vont faire une retraite fermée à Boucherville. Nous avons aussi notre section juvénile de la Saint-Vincent-de-Paul. Nous tâchons d'inculquer dans les jeunes esprits confiés à nos soins les grandes leçons de la charité préconisée par Frédéric Ozanam. Chaque lundi, une petite collecte est faite dans les classes. Les sommes recueillies et les dons de M. le curé et des professeurs permettent de procurer bottines et caoutchoucs à une cinquantaine d'enfants. Car, il ne faut pas l'oublier, même à l'école Olier, il y a des cas d'indigence.

Toujours pour apporter un complément de formation religieuse, nous avons notre section de J.E.C. Elle existe depuis une dizaine d'années. Dans les débuts nous n'avons pas échappé à la difficulté d'organisation de ces mouvements d'Action catholique. Aujourd'hui, nous enregistrons des résultats consolants qui s'accroissent d'année en année.

Pour les plus jeunes commence à fonctionner, cette année, la « Croisade eucharistique ». Splendide mouvement qui a pour but d'encourager la communion fréquente et l'amour de Jésus dans son sacrement divin.

D'autres organisations ont aussi pour rôle d'aider à la formation de l'enfant. C'est ainsi que notre petite chorale jouit d'une réputation enviable dans le monde scolaire. Le but premier est de développer chez l'enfant le goût du beau chant et de la bonne musique. Franc-Nohain a dit, non sans humour, une grande vérité: « On imagine mal un être humain, homme ou femme, qui, au cours de sa vie entière, n'aurait jamais chanté, même faux ». Grâce au travail de ses membres et à l'habileté de ses directeurs, notre chorale a remporté d'éclatants succès dans divers concours interscolaires auxquels elle a participé. Elle a mérité cinq trophées aux festivals de musique du Québec; en 1937, elle se classa, d'emblée, première de toutes les écoles catholiques et protestantes de la province. Elle a gagné sept fois le drapeau de la section Côte-Cherrier. Deux de ces drapeaux lui furent décernés en permanence, celui de la Presse, en 1935, et celui de la maison Dupuis Frères, en 1943.

Tous connaissent ce vieil adage: *Mens sana in corpore sano*. Le jeune enfant a besoin également, en plus de former son esprit, de dévelop-

per ses muscles, d'acquérir de la souplesse, bref, d'établir une heureuse harmonie entre ses facultés intellectuelles et ses capacités physiques. Cet idéal n'avait pas déplu à Dom Bosco. Il suffit de lire sa biographie pour s'en convaincre. Afin d'assurer ce développement physique, l'école Olier a ses groupes organisés de gymnastique. De plus, chaque titulaire est invité à faire exécuter aux moments propices dans le cours de la journée, divers mouvements de gymnastique, afin de reposer ses élèves et d'atténuer la tension nerveuse provoquée par une attention trop soutenue.

De plus, l'an dernier nous assistions à la réorganisation du corps de cadets. Encore dans ce domaine, nos écoliers ont souvent été à l'honneur. On se plaît à rappeler les succès remportés par nos anciens sous la direction du major Scott, vers 1912.

Le groupe actuel compte une centaine de cadets, officiers et sous-officiers. Tous revêtent l'uniforme réglementaire et ont pour leur entraînement tout l'équipement nécessaire. Le principal, dûment qualifié et instructeur durant de nombreuses années, a la responsabilité de ce corps. Il est secondé par trois professeurs de l'école, tous trois officiers dans l'armée de réserve, qui sont chargés d'entraîner ces jeunes désireux de conquérir de nombreux lauriers. Ainsi l'an dernier, après un an à peine d'entraînement, ils ont réussi à obtenir, lors de leur inspection devant les officiers militaires, la plus haute note des écoles primaires. Ils se sont vus décerner un magnifique trophée en or, don du Comité catholique de la Fondation Strathcona.

Nous avons aussi notre section de brigadiers. Inutile d'insister sur les grands services que rendent ces jeunes chargés de protéger la vie de leurs condisciples.

Enfin, il nous faut signaler les diverses manifestations qui ont marqué les étapes de notre vie scolaire. Rappelons les fêtes du 60^e anniversaire de la fondation de l'école, en 1935; la réception faite à Mgr Whelan, un ancien, en 1941; le 25 mai 1942, séance sur l'abbé Olier, composée de quatre tableaux et quatre causeries. Tous les ans, nous organisons une petite fête en l'honneur de M. le curé, nous recevons la visite de missionnaires et nous assistons à notre séance de fin d'année, agrémentée d'un programme musical et artistique et d'une généreuse distribution de prix.

Nous nous reprocherions de ne pas indiquer quelques activités extra-scolaires des professeurs de notre école. En majorité ils font partie d'un cercle auxiliaire d'Action catholique, qui a ses assises à l'école même. Encore ici, nos maîtres veulent connaître à fond l'Évangile et les directives pontificales pour les faire passer dans leur vie et les inculquer à leurs élèves. C'est l'intention de Pie XI qui veut que les éducateurs se groupent en associations « pour travailler à leur sanctification personnelle, afin de rayonner le Christ et de mieux s'adonner à la formation et à la direction de la jeunesse ». Nous le répétons, c'est par l'étude de l'Évangile que le maître acquerra la véritable connaissance de sa religion et qu'il saisira l'esprit des conseils évangéliques. « Si le chrétien », dit le P. Garrigou-Lagrange, « suit généreusement la voie tracée par Jésus, il sera appelé, non

seulement d'une façon éloignée, mais même efficace, à une haute perfection ». C'est bien là l'idéal que doit atteindre tout éducateur digne de ce nom.

Dans un autre domaine, puisque l'instituteur a besoin de délasserment, nous avons notre équipe de quilleurs qui fait partie de la Ligue des Professeurs. A date, nos joueurs ont remporté deux trophées; il y a tout lieu de croire, que cette année ils décrocheront le championnat.

Enfin, pour clore cette notice, nous voulons rappeler au souvenir de tous, une association qui fait montre de beaucoup d'initiative et de bonté à l'endroit des élèves: nous voulons dire l'*Amicale des Anciens d'Olier*. Fondée en 1932, sous la présidence de son honneur le juge Charles-Auguste Bertrand, l'amicale a toujours déployé une grande générosité: distribution de tire à la Sainte-Catherine, dépouillement d'arbres de Noël, dons de nombreux prix à la fin de l'année. De plus, elle a institué « Un prix des Anciens », formé par l'intérêt de mille dollars, déposés en fidéicommis à la Commission scolaire.

Le banquet aux huîtres annuel qu'elle organisait jouissait d'une belle renommée. C'est avec les profits de cette fête que les anciens pouvaient procurer à nos écoliers les récompenses ci-haut indiquées. Des difficultés d'ordre technique ont obligé à suspendre cette organisation. Nous espérons qu'elle sera reprise prochainement, et partant, que bientôt nos anciens pourront encore fraterniser avec les élèves actuels et leur apporter l'appui de leur encouragement et de leur amitié.

PERSONNEL ACTUEL: MM. Eugène Nepveu, principal; W.-Percy Burns et Oscar Villeneuve, assistants; MM. A. Therrien, J.-C. Paré, R. Gauthier, G. Boucher, C.-F. Lusignan, J. Geoffroy, W. Lalande, E. Côté, G. Desjardins, L. Lapointe, L. Ruest, R. Gervais; Mlles D. Godin, R. Montreuil, M. Cloutier.

Section anglaise: Sister Ambrosia; Mlles M. Audette, C. Emond, H.-A. Enright, I. Peck, M.-C. Murphy, A. Carpentier; MM. L.-H. Sheasgreen, S. Humphries, A. Lagueux, A. Vaupshas, H. Lancour, K. Schreiner, H.-J. Hock.

RENÉ GAUTHIER,
instituteur.

Ecole Sainte-Hélène



Bien des gens d'affaires, pris par toutes leurs occupations, n'ont jamais pensé qu'à deux pas du carré Chaboillez, si bien connu, ils trouveraient, avec un peu de difficulté peut-être, perdue au milieu d'une variété d'industries, une vieille et vénérable école, encore florissante en 1946. Ils seraient sûrement tentés d'y revenir, tant ils seraient charmés par les occupants, les petits et les grands; ils seraient charmés aussi par le bien qu'on y fait. Partout, il fait bon être en contact avec le bien, avec le mieux, parce qu'on espère toujours y gagner soi-même; et c'est ce qui se produit à l'école Sainte-Hélène.

427, rue Montfort... Toc!... Toc!... Vous entrez avec moi? Dans le vestibule, une plaque commémorative indique que l'école fut construite en 1907, d'après les plans de l'architecte Joseph Sawyer, par la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, composée de MM. les chanoines G. Dauth, président, W. O'Meara et F.-L.-T. Adam; des honorables Juges Eugène Lafontaine et C. Piché; de MM. les échevins J.-H. Semple, D. Gallery et L.-H. Lapointe. M. A.-D. Lacroix était directeur général, M. l'abbé Philippe Perrier, visiteur des écoles et M. Ulric Lafontaine, secrétaire-trésorier. Le révérend Frère Gabriel, S.G., était directeur de l'école.

Mais c'était là déjà le deuxième jalon, puisqu'en 1902 le révérend Napoléon Dubuc, montfortain, curé-fondateur de la paroisse, avait ouvert deux classes, rue St-Maurice, au coin de la rue Dupré, et avait confié l'enseignement à deux institutrices. Dès la même année, à la demande du curé, la C.E.C.M. aida la paroisse, en accordant \$5. par élève, d'après la présence moyenne. Deux ans plus tard, les Frères de Saint-Gabriel prenaient la direction des classes de garçons. L'installation bien précaire attire la sympathie de l'inspecteur J.-G.-W. McGown, qui regrette le bruit dans chaque classe, dû aux demi-cloisons... Cependant la discipline est assez bonne. Il s'étonne de ce que la Commission ne construise pas une école. Peu à peu, cependant, la Commission scolaire assume les frais de l'enseignement, du mobilier, du loyer. Enfin, le 28 mai 1906, elle achète un terrain, et c'est là, au coin des rues St-Paul et Montfort, qu'aujourd'hui encore, en 1946, l'école *Sainte-Hélène*, malgré l'aspect sombre de ses briques, continue dans le même esprit, le travail des pionniers.

Pendant quinze ans, les Frères de St-Gabriel déployèrent un grand dévouement pour la cause de l'éducation de la jeunesse canadienne-française du « Griffintown ». Mais, en face de difficultés apparemment insurmontables, ils durent abandonner l'école en 1919. L'année suivante, on confia aux religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, en plus de l'école des filles, celle des garçons.

Honneur donc aux Frères de St-Gabriel et spécialement au Frère Benoît qui vit encore dans une paisible retraite à la maison-mère de sa communauté au Sault-au-Récollet.

Il ne faudrait pas oublier de mentionner le premier concierge de l'école, M. Moïse Dubuc, frère du curé du temps, ainsi que le premier médecin, le docteur Georges-Etienne Cartier, assisté de Mlle Eugénie Guillemette.

En 1920, la Commission nomme M. J.-Damase Langevin, pour diriger l'école des garçons. Il sera lui-même titulaire de la troisième année. Assisté de M. Médéric Tremblay et de Mlles Laurette et Simone Lafresnière, Cécile Blais et Georgiana Garrett, le premier principal laïque continue l'oeuvre commencée et lui donne un nouvel essor. Cet excellent éducateur, d'une grande humilité, se dévoua durant dix ans au service de « ses enfants ». Il conduisit lui-même les élèves aux vêpres durant de nombreuses années, ce qui laissera supposer bien d'autres dévouements plus ou moins facultatifs.

Voici une anecdote que M. Langevin raconta vers 1922: Un jour que le principal accompagnait le visiteur ecclésiastique dans la classe des grands, ce dernier demanda le nom du soldat qui transperça de sa lance le côté de N.-S. en croix. Un élève qui avait distraitemment entendu nommer saint Longin, répondit: « Le soldat Langevin, monsieur l'abbé ».

L'école bénéficia encore longtemps de ce bon esprit dans la personne de deux de ses professeurs: M. J.-M. Tremblay qui prit sa retraite en 1943, et Mlle Laurette Lafresnière, encore à son poste aujourd'hui avec ses petits de deuxième année. Tous deux ont persévéré malgré les nombreuses difficultés et se sont distingués tant par leur remarquable fidélité au devoir que par leur grande générosité envers les nombreux pauvres. Tenir si longtemps, et dans un tel milieu, mérite sans contredit toute notre admiration.

M. J.-D. Langevin, ami intime de M. A.-C. Miller et membre actif du cercle Roy, fonda avec l'aide de ses professeurs, l'*Union des Professeurs Catholiques*. Cette *Union* qui avait pour but immédiat de combattre, en lui faisant contre-partie, le mouvement du « *Bien-être des Professeurs* », mal vu des autorités de la Commission, devint tout de même une étape décisive dans la formation de notre « *Alliance* » actuelle.

D'année en année, l'école progresse et le nombre des élèves s'accroît si bien, qu'en 1929 M. Liguori Louis-Seize, le nouveau principal, obtient de la Commission d'ajouter à ses classes le cours complémentaire. M. J.-M. Tremblay enseigne les huitième et neuvième années: promotion bien méritée par un travail ardu, un amour profond de son devoir et une générosité sans bornes pour ses élèves.

Principal pendant trois ans, monsieur Liguori Louis-Seize fut le premier à pouvoir diriger l'école sans être obligé d'enseigner en même temps, résultat de la classe nouvelle qu'il réussit à ouvrir dès son arrivée.

Il organisa un corps de cadets de quelque quatre-vingt-dix élèves avec uniformes et tambours. Le tout fonctionna très bien durant les années de son principalat. Du fait de leurs costumes, paraît-il, les élèves devinrent presque des modèles...

Lors de l'organisation des « Cantines scolaires », l'école *Sainte-Hélène* fut l'une des premières désignées parmi les trente choisies. Ce mouvement fut lancé par la maison J.-J. Joubert, sous la direction personnelle de Mlle Alice LeBel, alors employée à cette firme. Sur une inscription de deux cent vingt-cinq élèves, on distribuait quotidiennement de quatre-vingt-dix à cent demiards de lait. Plus tard, à la suite de pressions de la part de diverses laiteries de Montréal, la Commission organisa sa propre cantine et demanda à Mlle LeBel, qui possédait toute l'expérience nécessaire, d'en assumer la direction.

Arrivé à *Sainte-Hélène* dans les premiers jours de la dépression, M. Louis-Seize eut à faire face aux nombreux problèmes suscités par cet état de choses. La grande pauvreté qui régnait dans ce milieu exclusivement ouvrier, lui demanda un doigté extraordinaire pour résoudre les difficultés amenées par des parents aigris par le chômage et des enfants insuffi-

samment alimentés. Bref, dans ces années de crise, le milieu familial du quartier était loin d'être propice à une saine éducation.

Le 7 octobre 1932, il y eut grande réception à l'école *Sainte-Hélène* à l'occasion de la nomination de M. Louis-Seize à la direction de l'école Souart, où il est encore. Discours du Rév. Père Thériault, curé, de M.-A.-C. Miller, de M. Charles Denhez, de M. J.-M. Tremblay, de M. Louis-Seize et de M. J.-Marie Falaise, le nouveau principal, qui entre en fonction le 11 octobre suivant.

M. A.-E. Wescott, succédant à M. Charles-A. Shaffer comme inspecteur, vient en décembre 1932 visiter les classes de l'école, dont une est installée provisoirement chez les Chevaliers de Colomb, rue de la Montagne.

En 1937-38, l'école a l'avantage de recevoir les sages conseils de M. Tréflé Boulanger, à ce moment inspecteur urbain. M. Boulanger est devenu depuis le directeur général des Etudes à la Commission des Ecoles catholiques de Montréal. M. l'inspecteur J.-B. Gagnon le remplace l'année suivante. Il nous visitera jusqu'en 1942, alors que la nouvelle division des districts urbains nous amène M. Paul Racicot, inspecteur actuel. Tous ont été d'une grande compréhension et d'une obligatoire indulgence. Il en fut de même d'ailleurs de nos distingués visiteurs ecclésiastiques: MM. les abbés Philippe Perrier, Oscar Maurice, Albert Gariépy et Joseph Lalumière, qui se succédèrent. Tous ont été d'un grand secours pour l'école. Les professeurs actuels apprécient hautement l'amabilité et les précieux conseils pédagogiques de M. l'abbé Lalumière.

En 1939, nos voisines, les Dames de la Congrégation, subissent une grande épreuve. En effet, un incendie fait des dommages considérables à l'école des filles. Chez les garçons, l'eau seule se permet d'occasionner des dégâts... et grande réjouissance chez les élèves quand M. Falaise obtient un congé de trois jours.

En juin 1943, après tant d'années d'enseignement, l'heure de la retraite s'annonce pour un des pionniers de l'école, M. J.-M. Tremblay. Professeurs et élèves se groupent autour de lui pour lui donner un témoignage sensible d'estime. Son successeur, M. J.-E. Ducharme doit ajouter la septième année à cette classe déjà combinée de huitième et neuvième.

Septembre 1943 voit l'ouverture d'une huitième classe, un peu spéciale, formée des arriérés de la 2e et des doubleurs de la 1ère. Mlle Gabrielle Delisle, devenue depuis l'épouse de M. J.-E. Ducharme, professeur de 9ième, accepte cette tâche bien ardue et s'en acquitte avec un succès remarquable. Si les résultats ne sont pas toujours consolants, il reste la satisfaction du devoir accompli et la certitude de la récompense. « Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à Moi-même que vous le faites ».

En octobre 1944, la cure passe des Pères Montfortains aux séculiers. Le rév. Père Martineau, enfant de la paroisse cède donc sa place à M. l'abbé Arthur Payment. Le nouveau curé est un bon père et les élèves l'aiment beaucoup. Comme vicaires, se sont succédé depuis ce moment: le

Rév. Père Dufresne, MM. les abbés J.-C. Valin, Raoul Tessier et Alfred Voukirakis; ce dernier aumônier militaire durant la guerre 1939-45, fournit avec beaucoup d'entrain et de gaieté une somme de dévouement réellement étonnante.

Après treize années d'apostolat à *Sainte-Hélène*, M. J.-Marie Falaise dut, bien à regret, prendre sa retraite en juillet 1945. Bien à regret, avons-nous dit, car malgré ses soixante-cinq ans, ce bon papa était très alerte et jouissait d'une bonne santé. Ses nombreuses années d'enseignement, *sans une seule absence*, constituent probablement un record.

M. Falaise, Breton de naissance, diplômé de l'Université de Rennes, avait fait son service militaire à l'école des officiers de réserve de St-Brieuc. Arrivé au Canada en 1903, il enseigna dans les écoles de la métropole à divers degrés, y compris la 11e année de l'école de Lévis, avant sa nomination au principalat de *Sainte-Hélène* en 1932. Il a donc consacré quarante-huit années de sa vie à l'éducation, dont quarante-deux à Montréal. Le Conseil de l'Instruction publique avait déjà reconnu son mérite en 1930, en le décorant de la Médaille du Mérite scolaire, (2e degré).

L'école *Sainte-Hélène* est fière de compter parmi ses anciens élèves, le Rév. Père Martineau, revenu comme curé de la paroisse, le Rév. Père W. Poirier, montfortain, le Rév. Père Léo Fournier, Montfortain et supérieur du Juniorat de Papineauville; MM. les abbés Armand Hamel, curé en Louisiane; Léo Durocher du diocèse de Sherbrooke et Armand Fournier du Juniorat de Papineauville.

En plus des maîtres déjà mentionnés, l'école garde un bon souvenir de ses anciens professeurs: l'honorable Cléophas Bastien, M. Joseph Guérin, frère de l'ancien principal de l'école Victor-Doré, les frères Jules et Ernest Robitaille; MM. Roméo Lafrenière, M. Jolivet, Emile Brodeur, Raoul Poliquin, Solyme Denis, Jean-Marie Massé, Louis Lecomte; Mlles Victoire Legault, Hermine Huneau, Jeannine Larivière, Pauline Carignan.

A signaler que depuis 1916, M. Edgar Gagnon, un de nos anciens élèves, est sacristain de notre église paroissiale. Il nous est aussi d'un grand secours pour aider à maintenir notre école, car nous avons eu et avons encore dans chacune de nos classes, ou peu s'en faut, « un petit Gagnon » ... soit dit sans malice. Le papa en rirait lui-même.

Une anecdote fera voir combien nos élèves sont parfois bien plus attentifs aux programmes de la radio qu'aux matières de classe... Un professeur de 6e année demandait un jour à ses élèves: « Quel homme très célèbre est né en Corse? » D'un air où perçait l'orgueil de se trouver si savant, un élève s'écriait: « Tino Rossi, monsieur »!

Septembre 1945 trouve à la direction de l'école *Sainte-Hélène*, M. Palmer Paré, qui s'efforce de développer chez les élèves, l'esprit sportif et l'entraide mutuelle. On peut dire, comme les enfants, qu'il n'est pas un « Séraphin », bien que son épouse soit une « Poudrier »...

M. Paré a dû jouer au principal dès ses débuts comme professeur. Nommé à l'école Lamennais, une classe de cent huit élèves lui fut confiée.

Il passait quelques années plus tard à l'école Saint-Gérard sous les ordres de M. L.-P. Lussier, aujourd'hui directeur-adjoint des Etudes à la Commission des Ecoles catholiques de Montréal. En 1935, il devenait assistant-principal à l'école Saint-Gérard, sous la direction de M. Isidore Ferland, pédagogue averti et organisateur hors ligne.

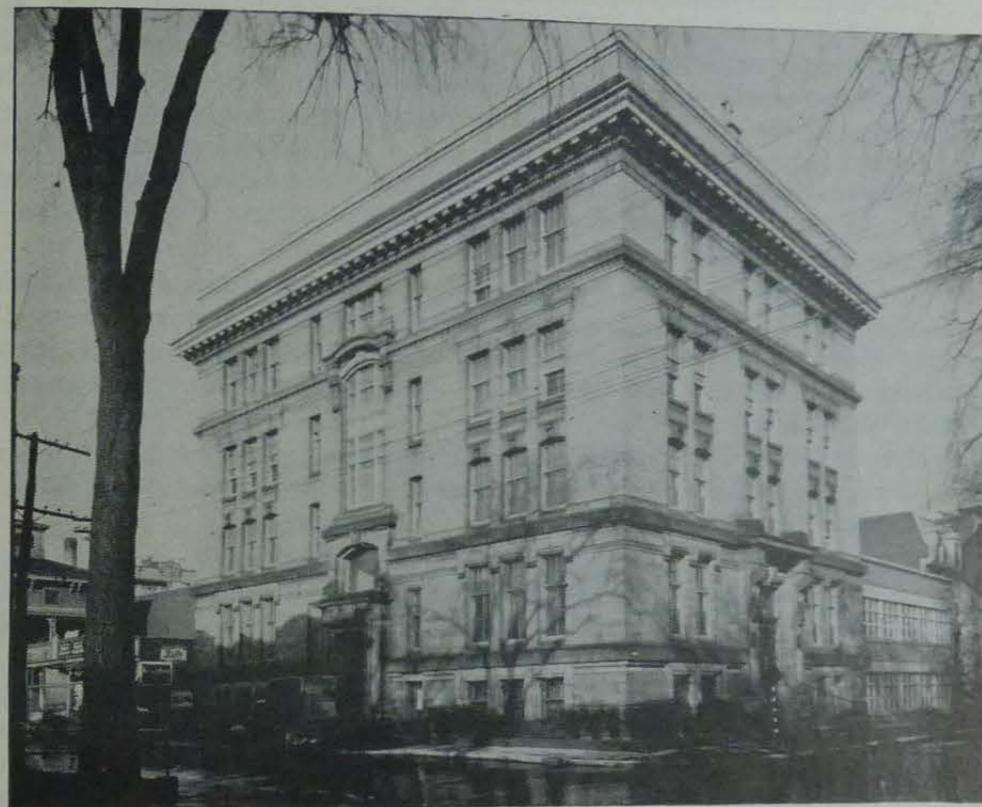
Au printemps de 1946, avec l'aide des professeurs et des élèves, *Sainte-Hélène* a réussi un tour de force: elle a remporté haut la main, le trophée décerné par la Ligue du Progrès civique pour le district No 2, au cours de la campagne annuelle d'embellissement. C'est un témoignage d'estime pour l'immense travail accompli et sans cesse répété.

En septembre 1946, le travail surhumain accompli depuis trois ans par M. J.-E. Ducharme, professeur des classes combinées de 7^e, 8^e, 9^e années obtient une récompense bien méritée. A la demande de M. Paré, M. Alcide Cantin, directeur du district No 2, sépare la septième année. M. Marc-Henri Doray en est nommé titulaire. En 6^e, nous trouvons M. René Sabourin, en 5^e, M. Robert Déziel, en service à *Sainte-Hélène* depuis déjà dix ans; en 4^e, M. Roger Héту, en 3^e, M. Edouard Mondor, en 2^e, Mlles Laurette Lafresnière avec 22 ans de dévouement à son crédit à *Sainte-Hélène*, et Huguette Lavigne; en 1^{ère}, Mlle Berthe Beaudry.

L'école *Sainte-Hélène* compte donc actuellement neuf classes. Elle continue toujours, malgré les obstacles, sa marche vers le progrès.

PALMER PARÉ,
principal.

Ecole Marchand



Première époque — 1869-1910.

En 1869, madame Médéric Marchand ouvrait au numéro treizé, rue St-Dominique, une modeste maison d'enseignement qui débutait avec trente-six élèves. Grâce à l'appui de personnes influentes, la directrice recevait bientôt une subvention des commissaires d'écoles. Monsieur Daniel, p.s.s., s'intéressa à l'institution naissante et il en devint le bienfaiteur insigne par ses conseils et sa générosité. Pendant plus de trente ans, il dirigea les élèves avec un dévouement inlassable.

Du numéro treize de la rue Saint-Dominique, l'école passa au numéro cinquante-quatre. Le nombre des élèves augmentant toujours, il fallut bientôt choisir un local plus vaste. En 1880, l'école fut installée rue Sainte-Elisabeth, et en 1887, rue St-Hubert. C'est là qu'elle fut surtout connue et appréciée du public.

Ses succès furent attestés par les diplômes obtenus aux diverses expositions où les travaux des élèves furent présentés.

Exposition de la Province de Québec, en 1880.

Exposition universelle de Chicago, en 1893.

Exposition universelle de Paris, en 1900.

M. U.-E. Archambault, directeur général des écoles, voulut mettre cette institution sur un pied d'égalité avec l'Académie commerciale catholique. Afin de permettre aux élèves d'occuper des emplois dans les maisons de commerce, on ajouta au programme scolaire, la sténographie et la dactylographie. Mais le but principal de cette maison fut surtout de former des institutrices. De 1881 à 1910, près d'un millier de jeunes filles présentées au Bureau des Examineurs par mademoiselle Bibaud, collaboratrice de madame Marchand, obtinrent des brevets d'enseignement pour les cours élémentaire, modèle ou académique.

De plus, les nombreux diplômes obtenus chaque année à l'Académie de musique de Québec, par les élèves de mademoiselle Lemire, soeur de madame Marchand, ainsi que les expositions annuelles de peinture et de dessin organisées par mademoiselle A. Marchand, prouvèrent que les arts d'agrément n'étaient pas négligés.

La diction fut toujours une partie importante du programme. Messieurs Wiillard, Prad, Dumais, mademoiselle Idola Saint-Jean et madame Houde en furent successivement les professeurs.

Le 26 novembre 1906, la mort soudaine de madame Marchand jetait dans la consternation institutrices et élèves. Mlle Athénaïs Bibaud accepta de continuer l'oeuvre si bien commencée, répondant par là au désir exprimé par la défunte, dans son testament.

L'académie se composait en ce moment de quatre cents élèves et de neuf institutrices. Mademoiselle A. Bibaud, ancienne élève de l'académie, y avait fait ses débuts comme institutrice en 1878, et depuis lors, elle s'était toujours consacrée au bien de l'école. Sa nomination fut donc bien vue de tous, particulièrement par monsieur A.-D. Lacroix, directeur général des écoles et par monsieur Costes, p.s.s., le zélé chapelain de la maison, successeur de monsieur Daniel.

En 1909, après maintes démarches auprès des commissaires, la nouvelle directrice obtient que son école soit placée sous le contrôle immédiat de la Commission scolaire. Et bientôt, l'on vit s'élever le superbe édifice situé à l'angle sud-est des rues Berri et Dorchester. A la demande de mademoiselle Bibaud, cette institution fut nommée *Marchand*.

Deuxième époque — 1910-1941.

En septembre 1910, la nouvelle *académie Marchand* ouvrait ses portes aux nombreuses élèves de l'ancienne maison de la rue Saint-Hubert. Monsieur J.-N. Perrault, directeur général, n'épargna ni son temps ni ses peines dans l'organisation de l'école: ameublement moderne, tableaux scientifiques, cabinet de physique, bibliothèque scolaire, cours spéciaux de

dessin et d'enseignement ménager, tout fut mis en oeuvre pour procurer aux élèves le bien-être matériel, l'agrément et l'instruction. Les institutrices, choisies avec soin, virent leur traitement triplé, quadruplé, et d'année en année, leur travail fut rémunéré plus généreusement.

Ce fut en décembre 1910 que l'inauguration solennelle de l'école eut lieu, sous la présidence de l'honorable juge Lafontaine. La bénédiction fut faite par Son Excellence Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal, accompagné de monsieur Charrier, curé de la paroisse St-Jacques et de monsieur l'abbé Philippe Perrier, visiteur des écoles. Ils étaient accompagnés de plusieurs membres du clergé ainsi que des représentants des autorités scolaires de Montréal et du gouvernement provincial. Un programme littéraire et musical fut exécuté par les élèves, et des discours élogieux furent prononcés par Son Excellence Mgr Bruchési, l'honorable Jérémie Décarie, ministre, monsieur C.-J. Magnan, inspecteur général des écoles et l'honorable juge Lafontaine.

La prospérité, a-t-on déjà dit, émousse le dévouement. Il n'en fut pas ainsi à l'*académie Marchand*: institutrices et élèves travaillèrent joyeusement au milieu du bien-être qui les entourait. Les visiteurs, messieurs les abbés Perrier, Dubois, Reid, Forget, Martineau, Lalumière de même que les inspecteurs, messieurs McGown, Miller, Désormeaux et Shaffer n'eurent que des éloges à leur adresser.

L'enseignement ménager, confié à mademoiselle Marie Gérin-Lajoie, fut hautement apprécié et des parents et des autorités. Avec l'assentiment de la directrice, mademoiselle Gérin-Lajoie organisa des conférences données par des médecins éminents sur l'hygiène et la puériculture.

Mademoiselle Ada Kelly fut chargée de l'enseignement du dessin et les nombreuses élèves qui passèrent à l'école profitèrent largement des leçons de cet excellent professeur.

Lorsqu'en 1921, mademoiselle A. Bibaud, au regret de tous, se retira de l'enseignement, l'*académie Marchand* comptait plus de cinq cents élèves et on devait en refuser de deux à trois cents chaque année, faute de place. Les demandes affluaient de partout, même des paroisses les plus éloignées.

Mademoiselle Auglore Lalime, titulaire de la huitième année, dans cette maison depuis 1913, et ayant vingt-deux ans d'expérience dans l'enseignement, succéda à mademoiselle A. Bibaud, démissionnaire.

Sous la direction intelligente et zélée de cette troisième directrice, secondée par des institutrices dévouées, l'école *Marchand* continua sa marche ascendante. Une dixième année fut formée en 1923. Monsieur Pierre Richard, p.s.s., chapelain, comme ses prédécesseurs, se dévoua généreusement pour inculquer aux élèves des principes solides et sûrs, tant en matière de dogme que de morale.

En 1927, les anciennes élèves, réunies dans la salle de l'école *Marchand*, décidèrent de fonder une association dans le but de se mieux connaître, de se récréer, de s'instruire et de s'entr'aider au besoin. Deux ans plus tard, elles organisaient les fêtes du soixantenaire de l'école.

De tout temps, les anciennes élèves de l'école *Marchand* sont restées attachées à leur Alma Mater. Elles le prouvèrent en maintes circonstances. Elles offrirent aux commissaires un portrait de madame Marchand, fondatrice de l'école. Ce portrait, dû au pinceau de l'artiste Françoise, « ornera toujours le bureau des directrices qui se succéderont à l'école *Marchand* ».

En 1938, lorsque la Commission scolaire décida d'organiser la gymnastique dans les écoles de filles, elle fit appel à l'esprit d'initiative, au talent et au dévouement d'une institutrice de l'école, mademoiselle Cécile Grenier, qui devint alors assistante-directrice en Education physique.

Enfin, les nombreux diplômes obtenus chaque année au Bureau Central des Examineurs et les succès remportés par les élèves du cours commercial spécialisé, qui obtenaient des positions avantageuses dans toutes les branches du commerce, n'étaient-ils pas une preuve que l'école *Marchand* évoluait vers le progrès, dans le même esprit de travail sérieux et profond qui lui avait valu l'encouragement des autorités et la confiance du public?

Son ambition bien légitime d'être élevée au rang d'école supérieure de filles ne devait jamais se réaliser. En 1941, la Commission scolaire actuelle vendit l'immeuble au Gouvernement provincial et la doyenne des écoles laïques féminines dut tristement fermer ses portes. Les regrets furent unanimes.

En cette circonstance, le personnel de l'institution, mesdemoiselles Auglore Lalime, directrice; Blanche-Alice Michaud, Cécile Shaffer, Claire Maguire, Rose-Anne Poitras, Aldée Chevrier, M.-Anna Meek, Alice Meilleur, Yvonne Fortin, Jeanne DePocas, Blandine Chaput, Thérèse St-Laurent, Juliette Morin, Juliette Brault, Ada Kelly, et toutes les institutrices de Montréal exprimèrent le vœu que ressuscite bientôt, dans un autre quartier de la ville, une seconde école *Marchand*, à la mémoire des pionnières de la première heure.

En 1946, année du premier *Centenaire* de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, les institutrices laïques espèrent encore...

J. BIBAUD-MAHEU,
secrétaire de l'Amicale.

Ecole Victor-Rousselot



Au diadème des deux cent quarante écoles dont se pare la Commission des Ecoles catholiques de Montréal en son centième anniversaire de fondation, brille un joyau très cher à nos coeurs. Modeste par ses dimensions, il luit cependant d'un vif éclat.

De fait, l'école *Victor-Rousselot*, desservant la gent écolière masculine de la paroisse Saint-Irénée, ne compte que dix classes prodiguant la science et l'éducation à un peu moins de trois cents élèves. La qualité supplée cependant à la quantité...

Fille cadette de la paroisse Saint-Henri, la fabrique Saint-Irénée naquit le 6 février 1908; elle fut confiée au zèle apostolique de M. le chanoine-curé Remi-Marie Décary. L'éducation de la jeunesse fut le premier souci de ce pasteur entreprenant; et bientôt les écoles surgirent.

La première école pour garçons fut érigée en 1910, à 3420, rue Albert. Les Frères des Ecoles Chrétiennes, dont la réputation n'est plus à faire, en assumèrent la direction jusqu'en avril 1920. Un concours de circonstances a voulu que, le 31 mai de la même année, la direction de l'école passât aux mains des professeurs laïques, en la personne de M. J.-A. Gingras, le premier principal.

Tour à tour, MM. J.-D. Tourigny, (1921), Emile Girardin, (1923), actuellement directeur du district scolaire no 6, J.-A. Dorais, (1929), occupèrent le principalat.

L'accroissement de la population paroissiale, la renommée sans cesse grandissante de l'école, au point de vue enseignement, surtout au point de vue éducation, créèrent une exiguité gênante à laquelle la Commission scolaire décida d'apporter remède.

Dans le quadrilatère borné de trois côtés par les rues Rose-de-Lima, Workman et Delisle, s'élevait l'école protestante Prince Albert, laissée déserte par la pénurie d'élèves. Placé au centre même de la paroisse catholique, de dimensions imposantes, cet édifice serait une précieuse acquisition pour la Commission scolaire. La transaction fut conclue le 31 juillet 1931.

M. le principal J.-A. Dorais, ses collègues et près de trois cents élèves prennent possession des nouveaux locaux le premier septembre 1931.

La nouvelle école portera le nom de *Victor-Rousselot*. C'est à juste titre que nous sommes fiers de ce vocable.

M. Benjamin-Victor Rousselot, P.S.S., un Français, né à Cholet en 1823, vint au Canada en mai 1854. D'aumônier chez les Soeurs Grises de 1854 à 1866, il devient curé de Notre-Dame de 1866 à 1882, et termine ses jours à la cure de Saint-Jacques en 1889. Son activité et son zèle dépassent les cadres de sa paroisse. Educateur émérite, psychologue averti, cœur d'or, il se consacre à des oeuvres multiples. L'asile et le jardin de l'enfance Saint-Joseph, l'institut de Nazareth, l'institut agricole de Montfort, comptent parmi ses fondations. L'église-mère de Notre-Dame lui doit sa décoration intérieure et son majestueux maître-autel; l'église Saint-Jacques, son transept et sa façade, qui ont su résister à un désastreux incendie.

De 1866 à 1886, il présidait aux destinées de la Commission scolaire de Montréal. Ce titre méritait bien qu'une école métropolitaine portât son nom avec fierté, pour perpétuer sa mémoire.

L'école *Victor-Rousselot* est donc ouverte. Les cours se donnent dans des classes vastes, bien éclairées, mais où le système de chauffage fait défaut. A certains moments, les bouches d'air poussent des bouffées intermittentes d'une chaleur sèche. M. Rosario Bergeron, principal, succédant à M. Dorais, décédé en 1934, obtient que des travaux de restauration soient faits. En quelques semaines, l'intérieur de l'école est modernisé; des divisions nouvelles et intelligemment conçues permettent une plus grande liberté de mouvement. Un système de chauffage parfait narguera désormais les rigueurs de l'hiver... Les murs intérieurs se sont parés d'une teinte pâle et gaie, qui apportera une note de gaieté dans le travail quotidien.

Après ces améliorations, l'école comprend dix classes attrayantes. Au rez-de-chaussée, s'étendent la salle de récréation, le logement du concierge et la chambre des fournaises. Au premier étage, sont installés le bureau du principal, la salle des professeurs, le bureau du médecin, la bibliothèque des élèves ainsi que quatre classes. A l'étage supérieur, six autres classes.

En place d'honneur, dans le hall du premier étage, un cadre immense retient l'attention. Enluminé par la plume artistique de monsieur Bertrand,

professeur, il groupe « l'Aréopage » qui a donné à notre école l'éclat dont elle jouit actuellement. On y voit la figure paternelle de l'ancien curé M. Horace Bellerose, celle du distingué directeur des études, M. Trefflé Boulanger et de son assistant dévoué, M. Louis-Philippe Lussier; celle de M. M. Wilfrid DuCap, notre sympathique directeur de district; celle de M. l'abbé Eugène Gareau, visiteur général, dont Son Excellence Mgr Joseph Charbonneau a bien voulu reconnaître les mérites en l'élevant récemment au canonicat; celles de notre visiteur ecclésiastique, M. l'abbé Paul Jarry, de notre inspecteur M. Moïse Caron, de tous nos principaux dont nous aurons l'occasion de souligner plus loin les oeuvres durables et hautement éducatrices.

La restauration de l'école apporta une ardeur nouvelle au travail. On y constatait, disent ceux de l'époque, « un feu nouveau et une atmosphère moins lourde qui, ne tardèrent pas à produire d'heureux effets ».

M. Rosario Bergeron, principal, consolide l'oeuvre si noblement entreprise et déjà couronnée de tant de succès. Aux nombreuses organisations en cours, il en greffera d'autres qui fleuriront d'une heureuse façon. Et sa mort en 1942 laissera en héritage à M. J.-M. Cameron, principal actuel, une institution solidement établie.

Celui-ci, désireux de poursuivre, en le perfectionnant si possible, l'excellent travail accompli, se met résolument à la tâche. La Commission scolaire lui adjoint un excellent groupe de collaborateurs. Huit instituteurs et deux institutrices se partagent l'enseignement dans les dix classes, de la troisième année à la neuvième inclusivement. L'entretien de l'édifice est confié à M. A. Rochon, concierge consciencieux et compétent dont le dévouement va même jusqu'à se charger de certaines surveillances pour permettre un peu plus de repos aux professeurs.

A noter ici que notre école peut s'enorgueillir de compter plusieurs éducateurs de longue et fructueuse carrière: les décorations du mérite scolaire, de nombreuses primes pour succès dans l'enseignement, une moyenne de vingt et un ans d'enseignement en sont des preuves. C'est dire que la discipline et les succès scolaires bénéficient de l'expérience si patiemment acquise. A ce propos, sont-elles nombreuses les écoles de moins de trois cents écoliers qui peuvent se flatter de compter plus de quarante élèves, chaque année, au cours complémentaire? Demandez à notre dévoué visiteur ecclésiastique, M. Paul Jarry, et à notre sympathique inspecteur, M. J.-M. Caron, quelle joie leur apportent la visite de notre école et la vue des cahiers de devoirs?

La qualité distinctive de nos élèves est leur bon esprit. Chez eux, point de fourberie ni de détours; ils vont franchement au but sans gêne aucune, avec une pointe d'indépendance, indice de fortes personnalités naissantes. L'écorce, un peu rude chez quelques-uns, recèle des coeurs bons et forts chez tous.

Je n'en veux d'autre témoignage que celui de toutes les organisations qui fleurissent dans notre école; le zèle du personnel enseignant ne tombe pas en terre stérile.

Au point de vue religieux, nous sommes des choyés. Notre aumônier dévoué M. l'abbé Henri Saey, assume le rôle de catéchiste, comme auxiliaire du nouveau curé, M. l'abbé Aquila Ethier. L'abbé Saey étend sa charité apostolique à la section de la J.E.C. Ce noyau jéciste, habilement dirigé, exerce une salutaire influence parmi nos grands élèves. Il faut y adjoindre la ligue du Sacré-Coeur appréciée pour son discret apostolat et par la démonstration grandiose et pieuse qu'elle nous offre à toutes les Heures saintes.

Plus de soixante enfants de chœur rehaussent de leur présence l'éclat des cérémonies liturgiques. Les deux professeurs chargés de ce groupe d'élite ont su inculquer à leurs dirigés la piété et la dignité qui les caractérisent.

Et quand vous entendrez des voix jeunes, vibrantes, quasi-angéliques, vous constaterez que notre petite maîtrise fait des merveilles sous la baguette magique de son artiste-directeur. En maintes circonstances, du haut de la chaire, monsieur le curé fait mention de la qualité du chant de notre chorale.

Que dire de l'oeuvre éminemment charitable de la Sainte-Enfance? Chaque année, les sommes perçues accusent une progression constante. Il en est de même des offrandes recueillies par toutes les organisations religieuses, sociales ou bienfaisantes qui font d'assez fréquents appels à la générosité de nos élèves.

La formation intellectuelle ne le cède en rien à l'éducation morale. La lecture mensuelle et publique des notes, agrémentée de saynètes et de déclamations, stimule l'ardeur des écoliers et les habitue à affronter un auditoire.

La Caisse populaire connaît une vogue marquée; les dépôts hebdomadaires le prouvent bien. Cette formation à l'économie régulière est un antidote efficace contre la manie trop fréquente chez plusieurs de gaspiller au fur et à mesure les quelques sous qu'ils acquièrent de-ci de-là.

De fervents lecteurs fréquentent notre bibliothèque scolaire; le professeur qui en a la charge n'a pas son émule pour attirer et retenir des adeptes.

La culture physique a pris récemment un nouvel essor. Jadis la cour de récréation se transformait après chaque ondée en une sorte de cloaque boueux où s'enlisait l'ardeur au jeu... Or, en septembre 1945, grâce aux démarches réitérées de M. le principal et à la libéralité de la Commission scolaire, une épaisse couche d'asphalte a recouvert cette vaste étendue terreuse. Les élèves s'en donnent maintenant à coeur joie et s'ébattent dans des conditions d'une propreté exceptionnelle. De nouveaux et nombreux jeux s'organisent, tant et si bien que notre terrain de jeux est maintenant officiellement reconnu comme tel par l'O.T.J. de la Cité. De plus, une heure de gymnastique hebdomadaire, soixante minutes pleinement et énergiquement employées, complète le développement physique des plus âgés. Dans les circonstances solennelles, nous avons recours à notre corps de clairons et de tambours pour donner plus d'éclat à la démonstration.

N'avais-je pas raison, au début de cet article, de prétendre que l'école *Victor-Rousselot* brille d'un éclat particulier?

Nous ne saurions clore ce bref exposé de nos organisations scolaires, sans apporter un tribut d'hommages au dévouement inlassable de nos prêtres, à l'ardeur infatigable du personnel enseignant, au bon esprit de nos écoliers, à la collaboration des paroissiens en général et des parents de nos élèves en particulier; surtout à la Commission des Ecoles catholiques de Montréal qui, depuis cent ans, en notre cité, depuis près de quarante ans dans la paroisse Saint-Irénée, ne ménage rien pour assurer l'éducation des enfants. Félicitations et meilleurs voeux à la vénérée centenaire.

PERSONNEL ACTUEL: — M. J.-Marius Cameron, principal; Mlles Georgiana Rollin et Maria Montpetit; MM. Gustave Viau, Jean Lapointe, Irénée Bertrand, Lucien Montreuil, Elzéar Campeau, Avila Lanthier, Léopold Brunet, Jules-Edouard Robitaille, Adrien Hébert (dessin), A.-Jean Handfield (travaux manuels), Mlle Lucienne Boulanger (garde-malade), Dr Raymond Beaudoin (médecin), Arthur Rochon (concierge).

J.-MARIUS CAMERON,
principal.

Ecole Garneau



Un édifice spacieux, sévère et monotone dans son architecture, imposant par ses formes, s'élève entre terre et ciel dans la grisaille du faubourg Québec. Du haut de ses quatre-vingt-sept pieds, sur une longueur de cent soixante et un par soixante-cinq, il domine les modestes habitations des alentours. Edifice à claire-voie, si l'on considère les multiples fenêtres qui se suivent et se superposent, qui s'ouvrent et se referment sur la vie extérieure.

Nous sommes en l'année scolaire 1911-12. Par un clair matin d'octobre, dans une toilette inachevée, l'école moderne fait ses débuts. C'est dans le vieux Montréal la deuxième construction du genre que la Commission des Ecoles catholiques confie à des institutrices laïques. Don appréciable, autant qu'apprécié.

Dès la première heure, sept cent quatre-vingt-quatorze enfants viennent offrir leur intelligence et leur cœur aux institutrices qui les attendent, dans la grande salle de l'école « si grande ». Spectacle unique,

impressionnant, inoubliable. Jusqu'à ce jour, titulaires et élèves n'ont connu que les petites écoles subventionnées tenues dans des maisons privées: Sainte-Marie, rue Saint-André, près de Dupuis Frères; Saint-François d'Assise, coin Ontario et Amherst; Sainte-Hélène, rue Dorchester, pour ne citer que les plus connues. Ecoles qui ont dû fermer leurs portes, pour ne précédent, devant le vaste immeuble qui se construisait rue Visitation, entre Ontario et Demontigny.

Mademoiselle Maria Bélanger a l'honneur d'être appelée à diriger les premiers pas de cette maison d'enseignement. Admirablement secondée par dix-sept compagnes, mesdemoiselles Auglore Lalime, Blanche Chauvin, Maria Achim, Ethel Crossan, Ernestine Lapointe, Angéline Fortin, Eva Rodier, Marie-Anna Audette, Joséphine Généreux, Bernadette Geoffrion, Hélène Martel, Céline Gaboury, Marie Tremblay, Rose Jetté, Céline Grondin, Cécile Isabelle, Herminie Sicotte, elle édifie pour le présent et pour l'avenir une oeuvre digne et belle, qui dure encore.

Dès le printemps suivant, le personnel enseignant et les élèves changent de maîtres spirituels. Désormais, l'école fera partie du territoire de la paroisse récemment fondée Sainte-Catherine d'Alexandrie; et, détail amusant, la cour qui donne sur la rue Panet continuera à appartenir au Sacré-Coeur. Frontière susceptible de créer certains ennuis, largement compensés par des avantages.

C'est le 18 avril de la même année que Mgr Emile Roy, vicaire général et président de la Commission scolaire, assisté de monsieur C.-H. Rosconi, ptre-curé, bénit l'école nouvelle et la baptise officiellement du nom de Garneau. Choix heureux et vraiment canadien.

Ce grand patriote, né à Québec le 15 janvier 1807, était un enfant étrange, dit-on. Grave, presque taciturne, d'une timidité excessive il ne se plaisait que dans l'étude et la lecture. On raconte que toutes les nuits, ses voisins voyaient briller la lampe de l'étudiant à la fenêtre de la mansarde qu'il habitait.

Il fut admis au notariat en 1830. Pour tenir sa promesse d'écrire l'histoire de son pays, il visita le Canada, les Etats-Unis et l'Europe. Au cours de ses voyages, François-Xavier Garneau fit la connaissance d'hommes célèbres dans les lettres et les sciences. La fréquentation de cette élite aviva son goût pour les lettres.

Journaliste, chroniqueur, poète, il fut surtout notre historien, et c'est ce dernier titre qui retient l'attention. Son histoire du Canada, depuis la découverte jusqu'à nos jours (1840), a puissamment contribué à donner un essor à tout ce qui s'est fait depuis, chez nous, pour la conservation et l'expansion de notre nationalité, pour l'étude de notre histoire, pour le développement de l'instruction publique et de la littérature. Aux pionniers de la terre canadienne, elle a donné l'immortalité du souvenir; à son auteur, le titre d'historien national.

Décembre 1914! Mademoiselle Maria Bélanger, devient madame L.-J.-O. Ducharme. Une institutrice de l'école, qui s'est fait remarquer par son talent, mademoiselle Marie-Anna Audette, la remplace à la direc-

tion. Durant près de vingt ans, elle se distinguera par son autorité, son dévouement et son inlassable charité.

Neuf ans après l'ouverture de l'école s'inscrivent les premières finissantes. En cette circonstance, ainsi le permettait l'usage, la maison prend le titre d'académie. L'année suivante, grandes réjouissances à l'occasion du dixième anniversaire. La jeune académie est alors dotée d'un blason.

Pour s'offrir des occasions de venir se retremper à la source, les finissantes fondent une amicale en 1924. Les annales de l'école conservent à jamais la mémoire du grand succès de la première séance publique donnée par les amicalistes, séance qu'il fallut répéter au profit des oeuvres italiennes. Avec joie, et avec infiniment d'émotion, directrices et institutrices accueilleront toujours les anciennes qui leur apportent, avec les promesses du futur, les chauds effluves du passé.

En 1932, la maladie oblige mademoiselle Marie-Anna Audette à prendre sa retraite. Les autorités scolaires confient à mademoiselle Edesse Blanchard le soin de la remplacer. D'une compétence reconnue, ferme autant qu'habile, mademoiselle Blanchard, assistée d'une collaboratrice active et dévouée, mademoiselle Fabiola Gauthier, n'épargne ni son temps ni sa peine afin que s'étende le rayonnement de sa maison. L'école *Garneau* est alors en pleine majorité.

Aussi, verrons-nous s'organiser une classe familiale pour les fillettes sous-douées, un musée par le cercle des Jeunes Naturalistes, une bibliothèque de 557 volumes; des campagnes en l'honneur de Sa Majesté notre Langue maternelle, les mois du Bon Parler français, les retraites fermées pour les finissantes, les mouvements spécialisés de Jeunesse catholique, qui s'ajoutent aux congrégations déjà existantes. Le tout, afin que l'éducation donnée soit plus à la page, plus complète, plus efficace.

1936! Joyeuses et légères, les cloches carillonnent les noces d'argent de l'école *Garneau*. Une fête intime réunit toute la famille. A l'issue de la séance, présidée par monsieur Victor Doré, président de la Commission scolaire, on sert un goûter, pendant que s'égrène la litanie des: « Te souviens-tu »?

Vers cette même époque, c'est la crise du chômage. Le quartier où se recrutent les élèves est l'un des plus affectés de la ville. La misère est profonde. Le personnel s'émeut; de toutes parts, on s'inquiète, on cherche, on se concerté. Mademoiselle Annette Paulet, présidente de l'amicale, lance un appel vibrant qui fait écho dans le coeur des anciennes et se répercute pendant des années. Grâce aux secours reçus, aux travaux de tricot et d'aiguille exécutés par les institutrices et les anciennes, la Noël 1937 est célébrée dans la joie. Nuit blanche et douce sous les étoiles, sapin superbe chargé de vêtements et de douceurs, veillée au pied de la crèche, enfants qui sourient, bonheur pour tous. « Alleluia! Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ».

En mars 1941, mademoiselle Thérèse Thériault succède à mademoiselle Edesse Blanchard. C'est la quatrième directrice qui préside aux des-

tinées de l'école, depuis sa fondation. Les sillons sont tracés, la moisson lève, abondante et dorée. Récolter, puis avec confiance semer de nouveau, à l'exemple des devancières, n'est-ce pas la tâche qui s'impose? Tâche délicate entre toutes, mais combien agréable et consolante.

Dès l'automne suivant, une maison voisine, l'école Marchand, est contrainte de cesser toute activité. Les autorités scolaires ont vendu l'édifice au Gouvernement provincial pour y établir l'Ecole du Meuble. Bon nombre de jeunes filles viennent continuer leurs études à *Garneau* où cinq institutrices les ont déjà précédées. L'une d'elles, mademoiselle Cécile Shaffer, quittera bientôt sa classe pour occuper le poste d'assistante-directrice à l'école même. Après deux ans de collaboration précieuse, en septembre 1944, elle devra répondre au désir des autorités scolaires en acceptant de diriger dans l'est de la ville, l'école Sainte-Jeanne-d'Arc. Honneur dont s'enorgueillissent toutes ses compagnes! Une autre institutrice de talent et de mérite la remplace aussitôt: mademoiselle Louisette Goulet qui compte à son crédit de nombreux succès.

L'école *Garneau* a les yeux ouverts sur la vie, avons-nous avancé au début. Aucun événement important des domaines scolaire, familial ou social, religieux ou national ne passe inaperçu. Tout ce qui concourt à l'éducation, suivant sa nature et son importance, est matière au programme, ou fait l'objet d'une leçon, d'une causerie ou d'une démonstration.

Que sainte Catherine s'annonce au calendrier liturgique, on note une grande effervescence chez les étudiantes; et si chacune s'apprête à célébrer religieusement le martyr de la sainte patronne, dans le silence et le mystère elle prépare aussi le martyr de son pasteur... Refrains de reconnaissance, vœux et louanges montent alors vers le père dévoué que ses enfants entourent, car l'Eglise et l'Ecole ne font qu'une, à *Garneau*.

Montréal célèbre son Troisième Centenaire. C'est le centre d'intérêt de toute l'année 1942: décoration des classes, excursions, lectures appropriées, rédactions, dessins, exécution d'albums-souvenirs, sketches, récitations, chants, saynètes, leçons de fierté nationale et de solidarité économique.

C'est la Fête de l'Enseignement. — En ce jour ensoleillé du 10 mai 1943, toute la maison est en liesse. Cinq institutrices de l'école: mesdemoiselles Maria Achim, Blanche Chauvin, Bernadette Trudeau, Rose-Anna Poitras et madame Amédée Boivin, qui ont donné à l'enfance plus de trente années de leur vie, reçoivent la récompense de leur dévouement et de leur fidélité à la profession. En termes émus, la gent écolière chante sa gratitude; M. le curé P.-E. Coursol, commissaire, au nom de monsieur Alfred-F. Larose, président, offre les hommages de la Commission scolaire, pendant que monsieur Victor Doré, surintendant de l'Instruction publique, apporte la considération de l'Etat. Son Excellence Mgr Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal, exprime sa vive admiration pour l'apostolat laïque, le remercie et bénit les jubilaires qui ont bien mérité de l'Eglise et de la Patrie. Page unique dans l'histoire de *Garneau*, souvenirs ineffables à jamais gravés dans les coeurs.

Il y a cent ans que F.-X. Garneau publiait sa première Histoire du Canada. — L'école qui porte son nom se fait un point d'honneur de souligner cette date par une soirée récréative qui réunit parents et enfants.

N'est-ce pas en cette année 1946 que la Commission des Ecoles catholiques s'avise d'être centenaire, à son tour? — Occasion propice pour les titulaires de remonter aux origines, de présenter le long chemin parcouru, les difficultés vaincues, les progrès réalisés. En un mot, de mettre les élèves en contact avec l'organisme qui leur distribue largement la science et la vertu.

Pour cette circonstance, dans la soirée du 22 mai, sous la présidence de monsieur Léon Boismenu, prêtre-curé, accompagné de monsieur Trefflé Boulanger, directeur des études, c'est toute la paroisse, enthousiaste et émue, qui se joint aux enfants et se presse dans la salle de l'école. Cette salle « si grande » qui est devenue trop petite. Où convient-il d'arrêter ses regards? — Sur la scène où évolue la belle jeunesse de Sainte-Catherine ou sur les murs tapissés des travaux de l'année où le tout réuni offre l'image d'un travail gigantesque? — Rien d'extraordinaire pourtant, simplement ce qui doit être fait, dans la trame du devoir quotidien.

Que nous célébrions la semaine de la Famille, du Dimanche, de la Messe, de la Collaboration, de la Fierté étudiante, de la Joie, la réponse arrive unanime, affirmative et spontanée.

Qu'il s'agisse de participer aux concours inter-scolaires, aux organisations paroissiales, sans hésiter, titulaires et élèves sont de la partie.

Et si nous entendons l'appel des Oeuvres de Charité, de la Sainte-Enfance, de la Croix-Rouge, de Radio-Ouest, des Enfants d'Europe, l'enthousiasme et la générosité opèrent encore des prodiges.

Sous le regard bienveillant de l'autorité religieuse et sous la conduite d'éducatrices distinguées et compétentes, les écolières de l'institution se préparent, dans la confiance et la joie, à remplir dignement leur rôle futur. Rôle de mères chrétiennes, pour la plupart; d'infirmières et d'employées de bureau pour un bon nombre; d'institutrices qui font honneur à la profession, — deux enseignent à l'école même —; de religieuses qui se souviennent des humbles laïques qui les ont orientées.

En ce premier centenaire de la Commission scolaire catholique de Montréal, l'école Garneau compte six cent soixante-trois élèves distribuées en vingt classes. Le personnel enseignant comprend: mesdemoiselles Thérèse Thériault, directrice, Louise Goulet, assistante-directrice; Jeanne d'Arc Durand, Simonne Bissonnette, Juliette Emond, Marguerite Boivin, Denise Léger, Thérèse Geoffrion, Juliette Lucier, Bernadette Trudeau, Simone Bonin, Maria Achim, Jeanne Fiset, Blanche Chauvin, Rita Granger, Adrienne Messier, Jeanne Deneault, Paule Langevin, Jeanne DePocas, Pierrine Martino, Denise Bélanger, Claire Rivet, institutrices titulaires. Mlle DesNeiges White s'occupe de l'enseignement ménager et monsieur Henri Bisson est professeur de dessin. L'école est sous la direction immédiate de monsieur Alcide Cantin, directeur de district. M. Paul Racicot, inspecteur et M. l'abbé Joseph Lalumière en sont les visiteurs attitrés.

Deux institutrices de la première heure, mesdemoiselles Maria Achim et Blanche Chauvin sont encore au poste d'action. La gent écolière, les compagnes, les années, les événements se sont succédé; fidèles et vigiles elles sont demeurées, semblables à ces phares où viennent se briser écueils et tempêtes et qui toujours tiennent bon en continuant d'éclairer la route.

L'école Garneau doit beaucoup à ces éducatrices chrétiennes. Comme elle doit beaucoup aussi à celles qui sont passées et à celles qui, en cette année 1946, ont continué la tâche joyeusement et généreusement. Elle leur doit les plus belles pages de son histoire.

Pages aux teintes d'espérance qui relatent, de l'institution, les modestes débuts, les ambitions et les succès.

Pages des dévouements obscurs, du labeur patient, des renoncements quotidiens, de courage et d'héroïsme.

Pages voilées de tristesse à l'ombre de la croix, frappées d'épreuves nombreuses, lourdes d'ingratitude et de doutes.

Pages claires des jours heureux, des joies sincères et des consolations offertes par la jeunesse écolière.

Pages aux couleurs de la foi, pages sublimes d'apôtres laïques qui durant des années et parfois toute une vie, impriment sur des âmes d'enfants des caractères d'éternité.

Pages de lumière!

THÉRÈSE THÉRIAULT,
directrice.

Ecole de-la-Dauversière



Vers 1910 le développement industriel battait son plein dans le quartier Maisonneuve. Plusieurs fabriques de chaussures attiraient, dans cette partie de l'est de la métropole, des centaines de familles qui arrivaient d'un peu partout. Il s'ensuivit naturellement une augmentation considérable des inscriptions aux diverses écoles paroissiales, mais particulièrement sensible dans le territoire du Très-Saint-Nom-de-Jésus.

L'école Saint-Edouard, par exemple, regorgeait d'élèves. Les Frères des Ecoles Chrétiennes qui la dirigeaient, devenaient de plus en plus

embarrassés par le nombre sans cesse croissant des marmots qui s'enrêlaient dans les classes. La Commission des Ecoles catholiques de Montréal décida alors d'apporter une solution à ce surpeuplement scolaire en construisant, rue Jeanne-d'Arc, entre Adam et Lafontaine, une autre école qui fut baptisée, on le devine, Jeanne-d'Arc. En 1913, les Frères des Ecoles Chrétiennes en prenaient la direction et y recevaient tous les élèves des classes avancées de Saint-Edouard.

Peu de temps après 1913, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, à la demande de Monseigneur Piette, commissaire d'écoles, confia à des instituteurs séculiers. Monsieur Charles Marchildon en fut le premier principal. Tous les anciens aiment se rappeler la figure de ce chef qui fut, en toute justice, l'âme de l'école.

Au mois d'août 1929, monsieur Alcide Cantin remplaçait monsieur Marchildon. Après onze années de dévouement à l'école de la rue Jeanne-d'Arc, monsieur Cantin fut nommé directeur de district à la Commission scolaire de Montréal. Cette nomination fut à la fois une perte et un gain : une perte pour notre petite école, mais un gain pour la Commission où monsieur Cantin exerce avec tact et compétence ses nouvelles fonctions.

Entre temps, précisément le 1er juillet 1931, l'école Jeanne-d'Arc changea son nom en celui d'école de-la-Dauversière. Depuis 1938, monsieur G.-E. Dion en est le principal.

En 1936, la Commission y exécuta d'importants travaux de réfection. Elle y ajouta six salles de classe, et ce, sans agrandir l'immeuble. Voilà certes du travail admirable. Nous le devons à monsieur J.-Albert Bernier, architecte et directeur des travaux à la Commission scolaire. Cette augmentation du nombre de classes nécessita un assistant à la direction de l'école. Messieurs G.-E. Dion, Maurice Huneault, aujourd'hui principal de l'école de Lévis, et Arthur Ladouceur occupèrent successivement le poste d'adjoint à la direction. Au cours de l'année 1943, il échéait à un ancien titulaire de l'école Souart, licencié en musique et organiste depuis vingt-cinq ans en la paroisse du Très-Saint-Rédempteur, M. Charles-V. Charron.

Une active section juvénile de la Saint-Jean-Baptiste, une superbe brigade de sécurité scolaire et une J.E.C. entreprenante sont les principales sociétés dans lesquelles s'exercent les initiatives des élèves de l'école de-la-Dauversière. Chaque année, un groupe d'une vingtaine de finissants se dirigent vers l'école primaire supérieure pour y poursuivre leurs études.

PERSONNEL ACTUEL : MM. Charles-V. Charron, ass.-principal, L. Veilleux, Y. Beauregard, E. Rousseau, L. Mailhot, H. Bernard, J.-P. Tardif, M. Racine, W. Gamelin, P. Malo, A. Fortier, H. Baril, J. Savard, A. Paquette, A. Desbois, A. Ayotte, R. Lapointe, J. Vaillancourt (dessin), F. Crépeau (tr. manuels) ; Mlles Madeleine Bonin, Henriette Desjardins, Alberta Hinton, Adrienne-Irène Macbeth.

GEORGES-ETIENNE DION,
principal.

Ecole Saint-Jean-Berchmans



« Vous qui êtes professeur à l'école *Saint-Jean-Berchmans* depuis près de vingt-cinq ans, pourquoi n'écririez-vous pas vos souvenirs? Ce serait en quelque sorte l'histoire de l'école ». C'est à peu près en ces termes que M. René Héту, notre principal, m'abordait, il y a quelques jours.

Comment ne pas acquiescer à une telle invitation? D'ailleurs, qui sait, si je n'éprouverai pas un réel plaisir à revivre ces belles années de jeunesse... passée?

Comme mes souvenirs cependant ne remontent qu'à 1922, il est indispensable que je consulte les archives, car l'école *Saint-Jean-Berchmans* existe depuis trente-quatre ans. C'est au printemps de 1912, en effet, que l'on pose la première pierre d'une école de vingt-huit classes, rue Chabot, entre la rue Bellechasse et le boulevard Rosemont. Dès septembre 1914,

trois cent trente-cinq élèves, filles et garçons, s'inscrivent à cette école, que l'on désigne alors du nom d'académie Guay, en l'honneur de M. l'abbé J.-Dominique Guay, premier curé de notre paroisse.

Deux années plus tard, soit en septembre 1916, les religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie prennent la direction de l'enseignement chez les jeunes filles. Elles occupent la partie nord de l'école, et le troisième étage comme résidence. Les garçons restent sous la juridiction d'un principal.

À Rosemont, la population progresse rapidement, et bientôt il faut songer aux concessions réciproques, se serrer les coudes et même voir surgir trois classes dans la salle de récréation. Malgré tout, l'académie Guay ne peut plus répondre aux besoins toujours croissants. Aussi, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal se voit-elle dans l'obligation de construire un nouvel édifice.

À la vérité, c'est avec une certaine appréhension que l'on voit poindre la nouvelle construction. Non pas qu'elle soit considérée comme une nuisance, bien au contraire. Mais quel sort elle réserve à notre magnifique cour de récréation, où les élèves pouvaient s'amuser librement à leurs jeux favoris et même se tenir à l'ombre d'un gigantesque chêne qui faisait la joie et l'orgueil de tous! Le progrès exige de telles rançons... Le chêne est disparu et avec lui les trois quarts de notre belle cour pour faire place à la nouvelle école *Madeleine-de-Verchères*. Au mois de septembre 1927, elle ouvre ses portes. Les religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie quittent alors l'académie Guay, emmenant avec elles les filles des classes supérieures à la deuxième année. Les fillettes des classes inférieures et les garçons demeurent sous la juridiction du principal de l'académie Guay, que l'on désignera dorénavant sous le nom d'école *Saint-Jean-Berchmans*.

Ce changement d'appellation de l'école est dû à la générosité des Pères Jésuites de l'Immaculée-Conception qui consentirent à changer en celui de Charles-Garnier le nom d'une de leurs écoles placée jusqu'alors sous la protection du patron de notre paroisse. Heureux sont ces bons Pères qui comptent tant de saints dans leur communauté et peuvent nous faire un si beau don! C'est un cadeau que nous apprécions. Pour la jeunesse, en effet, saint Jean-Berchmans est une inspiration, un modèle de vie simple et pure, qui passa sa courte jeunesse dans une obéissance parfaite, une application constante et une piété profonde.

En 1927, les religieuses quittent donc définitivement l'école *Saint-Jean-Berchmans*. Une assistante-directrice est alors adjointe au principal de l'école *Saint-Jean-Berchmans* pour s'occuper principalement des classes inférieures, garçons et fillettes. En 1931, l'assistante-directrice devient directrice de ces mêmes classes et le groupement qu'elle dirige prend le nom d'école *Saint-Jean-Berchmans*, élémentaire. À partir de ce moment, le principal de l'école *Saint-Jean-Berchmans* ne conservera plus que la direction des classes de garçons supérieures à la deuxième année, d'ailleurs

toujours en progression, puisqu'on en compte vingt-sept en 1938, avec tout près de neuf cents élèves.

J.E.C., Croisade eucharistique, enfants de chœur, corps de clairons, corps de Cadets, chœur de chant, scoutisme, voilà autant d'activités qui permettent à nos élèves de faire connaître leurs talents, de rayonner par leurs vertus, de développer leur initiative ou d'exercer leur dévouement. Qu'on nous permette donc de dire un mot de chacun de ces mouvements.

J.E.C.: Fondée en 1940 et habilement dirigée par M. Henri Beauvais, diplômé de l'Institut Pie XI, la J.E.C. a rendu d'inappréciables services. En dépit de leur petit nombre, les jécistes réussissent tout de même, sans bruit ni ostentation, autant à semer le bon grain chez leurs confrères, qu'à leur aider dans l'occurrence à extirper l'ivraie menaçante. Impossible d'énumérer ici tous les mots d'ordre, les mouvements, les campagnes dont ils sont les instigateurs. Il nous fait plaisir de souligner cependant le magnifique travail accompli par quelques-uns de nos élèves qui furent présidents de cette section d'action catholique: Paul Charpentier, Léon Guénette, Armand Roy, Gérard Desjardins, André Pilote.

CROISADE EUCHARISTIQUE: — Les Croisés sont recrutés parmi les élèves de la troisième à la sixième année. Au nombre d'une cinquantaine, ils prêchent d'exemple dans la famille et à l'école. Le mercredi de chaque semaine, ils se réunissent par groupe de quinze à vingt sous la direction d'un professeur appelé zélateur. Discussions, suggestions, mots d'ordre, encouragements, cantiques, rendent ces réunions vivantes et fort intéressantes. Monsieur Philippe Daigle, directeur de ce mouvement, mérite des félicitations spéciales pour la magnifique bibliothèque de quelque deux cents volumes dont il a doté nos petits Croisés. Deux autres professeurs, MM. Gérard Ledoux et Roger Dupont, secondent son action avec un même zèle et un égal dévouement.

SANCTUAIRE: — Environ soixante-dix enfants de chœur sont recrutés par la direction de l'école parmi les élèves de la quatrième à la neuvième année. Pour être choisi, il faut une bonne conduite, être ponctuel, pieux et propre. Le service des autels requiert d'ailleurs de telles qualités. En 5e année, les enfants de chœur apprennent les répons de la messe, puis deviennent servants. Trois professeurs sont chargés de leur direction et de leur formation: MM. Roger Côté, directeur du sanctuaire; Charles-Maurice Auger, assistant-directeur, et Ernest Saint-Maurice, particulièrement chargé de la formation des servants de messe.

CHOEUR DE CHANT: — Le chant a toujours été à l'honneur à l'école *Saint-Jean-Berchmans*. Le dimanche, à la messe des écoliers, il faut entendre « La messe chantée et méditée » du révérend Père Jean Laramée, S.J.

La chorale de l'école, composée de quarante membres, fait aussi partie du chœur de chant paroissial. Aux grandes fêtes, les altos et les sopranos mêlent leurs voix aux basses et aux ténors du chœur paroissial. Monsieur Lucien Duchesne la dirige avec compétence.

CORPS DE CLAIRONS: — Depuis nombre d'années, l'école possède son corps de clairons. Trente-sept élèves en font partie, sous la direction de monsieur Georges Kelly. Lors de la célébration de la FÊTE-DIEU, le corps de clairons tient une place d'honneur.

CORPS DE CADETS: — Pour développer l'initiative, le sens des responsabilités, la tenue, la démarche, le corps de cadets de l'école joue un rôle de son influence. C'est une bien grande punition pour un cadet que d'avoir à quitter le corps et à remettre son bel uniforme à l'officier en charge. Combien d'élèves se sont efforcés d'améliorer leur conduite pour ne pas mériter une telle disgrâce! Remplissent différentes fonctions dans l'organisation du corps de cadets, le capitaine Jules Leclerc, assistant-principal, le major Willie Smith, le lieutenant Armand Lussier, le lieutenant Lucien Duchesne ainsi que monsieur Georges Kelly.

SCOUTISME: — Le scoutisme n'est pas sous la juridiction de l'école. Plusieurs de nos élèves peuvent cependant faire partie de la troupe *Saint-Jean-Berchmans*, la plus ancienne à Montréal. Il m'est agréable de souligner qu'en effet, c'est à l'école *Saint-Jean-Berchmans* qu'est né le scoutisme catholique à Montréal, avec monsieur Guido Morel alors professeur, devenu plus tard assistant-principal de l'école et enfin directeur de district à la Commission des Ecoles catholiques de Montréal.

DIVERS: — Nos écoliers bénéficient encore des services très appréciés qui leur sont rendus par la brigade de sécurité et la cantine scolaire.

L'école s'honore d'avoir inauguré les pèlerinages à l'Oratoire *Saint-Joseph* et ainsi d'avoir donné l'exemple à tant d'autres écoles qui sont allées puiser les grâces à ce sanctuaire béni.

Comme toutes les autres écoles, *Saint-Jean-Berchmans* compte, parmi ses anciens élèves, des prêtres, des religieux; elle compte surtout un nombre incalculable de citoyens qui lui font honneur.

Parmi les anciens professeurs qui se distinguent ailleurs, il nous faut citer MM. Alcide Cantin, Guido Morel et Wilfrid DuCap, tous trois actuellement à la direction des Etudes à la Commission des Ecoles catholiques de Montréal; MM. Euclide Deschâtelets, maintenant inspecteur d'écoles; J. Ménard, Eugène Brisebois, Maurice Descôteaux, actuellement professeurs à l'école supérieure « Le Plateau »; M. Gustave Signori, à l'école normale de *Saint-Jean*. Et ceux que nous avons eu l'avantage de garder ici avec nous: MM. Hermann Brazeau et Jules Leclerc, devenus les dévoués assistants de notre principal, M. René Héту. (1)

PRINCIPAUX DE L'ÉCOLE: — MM. Joseph Paulhus (1914-1918), Arthur Ladouceur (1918-1938), Jean Tremblay (1938-sept. à nov.), René Héту (1938 ...).

(1) Monsieur Antonio Girard a été nommé principal-adjoint à l'école Frontenac le 25 septembre 1946.

ASSISTANTS-PRINCIPAUX: — MM. Guido Morel (1928-1932), Hermann Brazeau (1932-...), Jules Leclerc (1944-...).

PERSONNEL ACTUEL: — MM. René Héту, principal; H. Brazeau et J. Leclerc, assistants; S. Sylvestre, L. Cournoyer, W. Smith, P. Charron, G. Dansereau, R. Brossard, H. Allard, A. Lajeunesse, H. Beauvais, L.-P. Daigle, A. Lussier, G. Ledoux, R. Filion, L. Duchesne, A. Prince, C.-M. Auger, R. Dupont, R. Côté, E. St-Maurice, J.-P. Dubreuil, P.-E. Simard, G. Kelly, P.-E. Trudel, H. Bédard (travaux manuels), J. Vaillancourt (dessin); Mlles B. Michaud, S. Lessard.

SYLVESTRE SYLVESTRE,
instituteur.

Ecole de-Lévis



Dès 1905, une première école s'élevait sur l'emplacement actuel de l'école de-Lévis. M. André Lapierre en était le principal. Comme la paroisse Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours n'était pas encore fondée, M. l'abbé Hyacinthe Brisset, curé de Saint-Paul, faisait dire la messe, chaque dimanche, à l'étage supérieur de cette maison, qui portait le nom d'« Académie Lapierre ». Cette partie de la paroisse Saint-Paul était alors connue sous le nom de « Boulevard Saint-Paul ». Deux professeurs du personnel actuel de l'école de-Lévis, MM. Emile Desrosiers et Victor Tremblay, ont commencé leurs études primaires à cette institution.

Peu de temps après, c'est-à-dire en 1906, la nouvelle paroisse fut érigée sous le vocable de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours avec M. l'abbé J.-Moïse Jolicoeur comme premier curé. Une chapelle de deux étages fut construite boulevard Monk, sur le terrain voisin de l'église actuelle du côté sud. Les petits garçons, sous la direction de M. J.-Arthur Deschênes, actuellement dentiste à Lachine, eurent leurs classes à l'étage supérieur de cette chapelle.

Les classes sises au-dessus de la chapelle commençaient à se sentir à l'étroit. En 1908, la Commission scolaire de Ville-Emard fit bâtir une école sur la Sixième avenue (maintenant rue de-Biencourt) et la confia aux révérends Frères de la Congrégation de Sainte-Croix, qui la nommèrent « Ecole Sainte-Croix ». Mais, en 1914, ces religieux quittèrent la paroisse et la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, qui avait annexé la Commission scolaire de Ville-Emard, y plaça un personnel laïque, sous la direction de M. Achille Méthot.

Le cours d'études ne comprenait alors que de la préparatoire à la 4e année inclusivement; mais progressivement il fut prolongé jusqu'à la 8e année inclusivement. Dès leur arrivée en 1914, les professeurs laïques établirent une ligue du Sacré-Coeur et formèrent un corps de cadets sur des bases solides. Notons qu'en 1914 l'école ne comptait que quatorze classes; par la suite onze autres furent ouvertes en différents endroits de la paroisse pour répondre aux besoins toujours croissants de la population.

En 1923, le jour de la Toussaint, un violent incendie détruisit l'école Sainte-Croix de la rue de-Biencourt et les élèves reprirent le chemin de la vieille chapelle, désaffectée depuis qu'une nouvelle église avait été construite et ouverte au culte en 1920.

En 1927, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal achevait la construction d'une école, sur la rue Jolicoeur, pour les élèves catholiques de langue anglaise. Mais, comme en juin, un incendie ravagea la vieille chapelle-école, l'école Sainte-Croix s'installa dans la construction nouvelle qui fut alors nommée « Ecole Berthelet ».

Entre temps, on avait décidé de démolir l'ancienne académie Lapiere alors occupée par les filles. Il fallait donc bâtir deux écoles à Ville-Emard, l'une pour les filles et l'autre pour les garçons. En 1928, les deux écoles étaient terminées, et, comme les religieuses avaient leur résidence à l'angle des rues de-Biencourt et Briand, on leur confia l'école de la rue de-Biencourt; les garçons s'installèrent au nouvel immeuble du boulevard Monk.

Lors de la centralisation de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal en 1928, les commissions de district disparurent. M. Charles Denhez, assistant-directeur du district ouest, fut nommé principal de la nouvelle école appelée alors Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours (garçons) et M. Achille Méthot, principal-adjoint.

A l'automne de 1928, un corps de clairons et de tambours fut formé, grâce à la générosité de la population. Sous la direction de MM. L. Renaud et E. Desrosiers, il a pris part à toutes les démonstrations civiles et religieuses de la paroisse.

En septembre 1929, une classe supérieure de 10e année, destinée à recevoir les grands élèves du quartier Saint-Paul, était ouverte avec M. J.-M. Falaise comme titulaire. L'année suivante, une classe de 11e année fut aussi ouverte avec M. J.-A. Lacroix comme titulaire.

Au cours de l'année scolaire 1930-31, la Commission scolaire, pour remédier à une confusion grandissante dans le nom des écoles, en rebap-

tisa un certain nombre. La nôtre eut l'honneur d'être nommée « de-Lévis », en mémoire du vainqueur de Sainte-Foy, le glorieux chevalier dont la devise était: « Dieu aide ».

Au mois de mai 1939, l'école de-Lévis avait l'insigne honneur de recevoir l'honorable Albini Paquette, secrétaire de la province et l'honorable Cyrille Delâge, surintendant de l'Instruction publique. Ce dernier décerna la médaille de bronze du Surintendant à MM. Achille Méthot, Elphège Lefebvre, Augustin Martel et Lucien Hébert, à l'occasion de leurs vingt-cinq ans de professorat à cette école, c'est-à-dire depuis l'arrivée des laïques en 1914. Fait digne de mention, les trois premiers font encore partie du personnel.

En mai 1942, le chœur de chant de l'école, sous la direction de M. Paul Aubert, se classait deuxième dans le concours de chant grégorien, et premier au concours de chants populaires du Canada au parc Lafontaine. M. Charles Denhez était nommé principal de l'école Victor-Doré, (école des enfants infirmes), au mois de septembre de la même année, et M. Maurice Huneault le remplaçait à la direction.

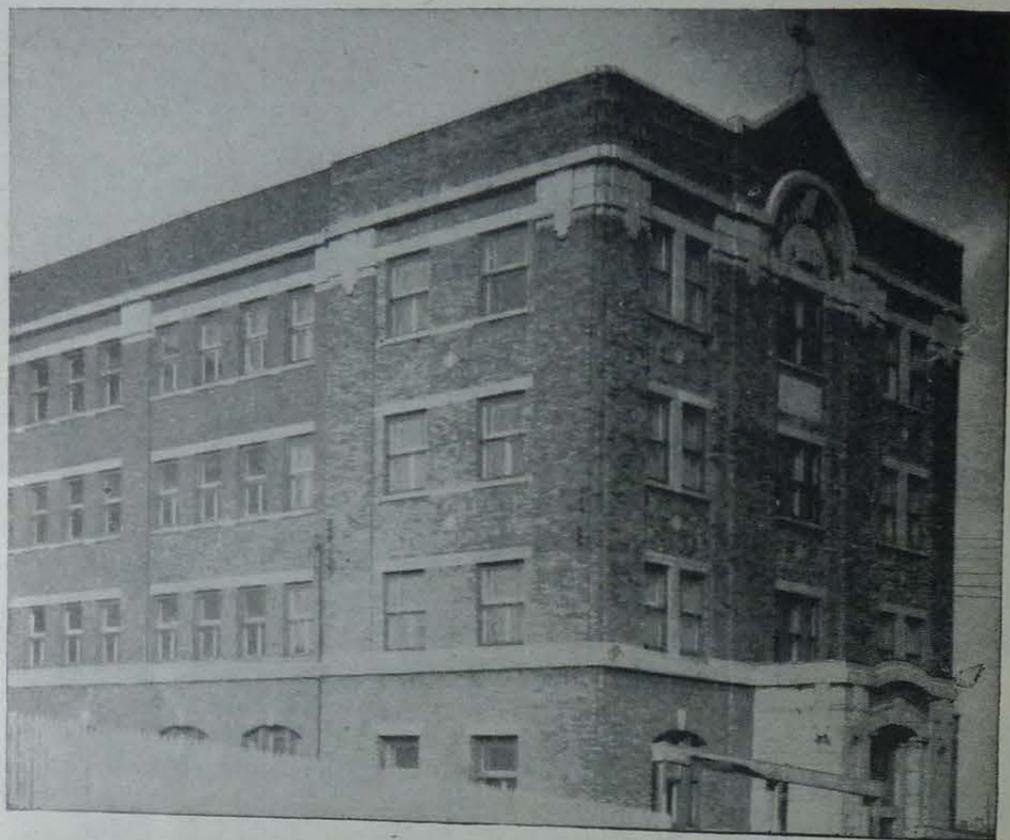
En septembre 1943, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal décidait de centraliser les classes du cours supérieur; alors les élèves des 10e et 11e années allèrent s'inscrire dans les autres écoles supérieures de la Commission scolaire.

Lecture faite de ces notes historiques, la conclusion s'impose que l'école de-Lévis a été et est encore un lieu de labeur, une source de joie et d'espérance, en demeurant toujours une véritable institution de formation physique, intellectuelle, religieuse et morale.

PERSONNEL ACTUEL: Mlles Marcelle Beauchamp, Gilberte Cousineau, Rita Blain, Cécile Thouin, M.-Agathe Leroux, Cécile Carrière; MM. Maurice Huneault, principal, Achille Méthot, assistant; G. Brassard, H. Bergevin, E. Robert, J.-R. Carpentier, E. Lefebvre, V. Tremblay, L. Bouchard, J.-D. Hamel, E. Desrosiers, M. Giguère, P. Aubert, P.-E. Julien, R. Lafrenière, G. Maurais, A. Martel, H. Picquet, W. St-Pierre, J.-B. Lafontaine.

EMILE DESROSIERS,
instituteur.

Ecole Sainte-Jeanne-d'Arc (filles)



Situation

Au centre du quadrilatère tracé par les rues Chambly et Nicolet, Sherbrooke et Hochelaga, se dresse fièrement l'école Sainte-Jeanne-d'Arc.

Quatre étages de briques rouge foncé donnent à ce vaste édifice un aspect plutôt sévère qui contraste avec l'atmosphère sympathique de l'intérieur.

Au temps de la belle saison, l'essaim joyeux de la gent écolière gravit allègrement la côte, car cet édifice est bel et bien situé à mi-pente de la rue Chambly. L'aquilon de l'automne et la rafale de l'hiver rendent l'ascension plus pénible. Sur le chemin de l'école, le personnel médite en pensant qu'elle est rude aussi la montée quotidienne vers le vrai, le beau, le bien, mais qu'il faut quand même aller de l'avant et recommencer chaque jour, sans jamais se lasser.

Voulez-vous faire connaissance avec cette institution? Arrêtons-nous d'abord dans le portique de l'entrée principale où, sur une plaque de marbre, nous lisons l'inscription suivante:

Commissaires de la municipalité scolaire d'Hochelaga en 1914:

Messieurs: Dr B. Bonnier, président,
Denis Messier,
Israël Couture,
A.-A. Desroches,
J.-U. Lambert,
Wilfrid Desjardins, secrétaire-trésorier.
Architectes: Viau & Venne.
Entrepreneur-constructeur: J.-A. Durocher.

Bénédiction

Le 1er septembre 1915, l'école Laurier ouvre ses portes; quatre cent quarante et un élèves s'inscrivent et forment dix classes, dont six de garçons et quatre de filles. Quatre religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie et six institutrices séculières sont les valeureuses pionnières de ce nouveau foyer. Soeur Marie-Elise est au poste de commande.

Le 5 novembre, monsieur l'abbé Hermas Langevin, curé de la Nativité d'Hochelaga, lève sur la nouvelle école une main bénissante. Depuis, maîtres et élèves se succèdent avec une ardeur et un zèle sans cesse avivés.

Division

A cette époque, garçons et filles reçoivent l'enseignement d'une direction unique. En 1917, l'institution est divisée en deux écoles distinctes. Le côté de la rue Chambly abrite environ cinq cents filles. Le corps de logis de la rue Nicolet compte six cents garçons.

En mars 1922, les autorités diocésaines fondent la paroisse Sainte-Jeanne-d'Arc. La salle de l'école sert aux offices religieux jusqu'à l'érection de l'église, en 1923. Monsieur Jean-Baptiste-Henri Latour, D.Ph., devient le curé fondateur.

Nouvelle appellation

L'école Laurier, ainsi nommée dans le but de perpétuer la mémoire de notre grand tribun canadien-français, Sir Wilfrid Laurier, s'enrichit alors, tout comme la paroisse naissante, du patronage de sainte Jeanne-d'Arc. Excelsior! Plus haut! Toujours plus haut!

Pour fixer si heureusement son choix, monsieur le curé Latour évoque sans doute ces strophes dont le rythme pieux entraîne vers les cimes:

De ma paroisse, ô Jeanne d'Arc,
Humble et douce bergère,
Je t'offre toute la jeunesse.
Au sentier du devoir, conduis-la bien toujours.
Comme toi, qu'elle apprenne à faire sa prière,
Et Dieu la bénira largement en retour.

L'humble et douce bergère a-t-elle songé qu'un jour, sur les rives du St-Laurent, on chanterait ses louanges? La grande Jeanne d'Arc n'est-elle pas étonnée d'être la patronne d'une modeste maison d'éducation?

Et pourtant rien n'est plus séant. Inaugurée en 1914, lors d'une guerre qui ravageait l'Europe, l'école changera de direction en 1944, lors du deuxième grand conflit mondial. Qui alors, mieux que la guerrière, l'héroïne, la sainte, pouvait étendre sa bienfaisante protection sur l'institution du savoir et de la vertu?

Changement

Le 1er septembre 1944 marque une ère nouvelle à l'école *Sainte-Jeanne-d'Arc, filles*. Les religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie, qui durant vingt-neuf ans présidèrent aux destinées de cette institution, cèdent le pas à un directorat laïque. Mademoiselle Cécile Shaffer devient l'âme dirigeante de la maison. Elle est secondée à la tâche par mademoiselle Laurette Toupin, assistante-directrice. Cette dernière, partie pour le Brésil, en septembre 1945, est remplacée temporairement par mademoiselle Antoinette Beauregard.

Educatrices religieuses ou laïques, qu'importe! Les unes et les autres se font un honneur de façonner les âmes confiées à leurs soins par le divin Maître et les autorités scolaires. Sous ce toit béni, on sème à pleines mains et à plein coeur la vérité et la charité.

Collaboration avec les autorités paroissiales

L'Eglise et l'Ecole marchent toujours de concert à *Sainte-Jeanne-d'Arc*. Il nous fait grand plaisir de rendre ici un hommage de profonde reconnaissance aux autorités paroissiales. Monsieur Louis-Philippe Carbonneau, prêtre-desservant, messieurs Maurice Filion et Gabriel Miller, prêtres-vicaires, ne sont pas des étrangers à l'école. Ils en sont les visiteurs habitués et sympathiques. Aux heures assignées, chaque semaine, ils apportent les lumières de l'enseignement religieux dans toutes les classes, raffermissant ainsi les explications catéchistiques déjà données par les dévouées titulaires.

Afin que les élèves comprennent davantage la valeur incomparable de la messe, chaque dimanche, monsieur Filion, prêtre-vicaire, dirige du haut de la chaire, la messe chantée et dialoguée du révérend Père J. Laramee, s.j. Cette messe est exécutée par tous les garçons et filles des deux écoles *Sainte-Jeanne-d'Arc*.

Collaboration des parents

Depuis 1944, grâce à la générosité et à l'esprit d'initiative de monsieur L.-P. Carbonneau, prêtre-desservant, les paroissiens de *Sainte-Jeanne-d'Arc* délient spontanément les cordons de leurs bourses lorsqu'il s'agit de procurer à leurs enfants du bien-être et de la joie.

Les premières communiantes profitent de leurs largesses et l'école reçoit annuellement la jolie somme de \$250.00 pour prix et récompenses de fin d'année. Ce geste magnifique donne lieu à une séance des plus animées. Aussi, en cette circonstance, l'Eglise, la Famille et l'Ecole, unies dans une même pensée et un même but, assistent au couronnement de dix mois de labeur.

En voyant les prix nombreux et variés, les élèves, au comble du bonheur, oublient les heures de fatigue et d'inquiétude. Heureux du succès de leurs filles, les parents saisissent l'occasion pour témoigner, à la direction et aux professeurs, leur vive satisfaction et leur reconnaissance.

Education

L'éducation physique, intellectuelle, morale et nationale reçoit dans chacune des classes de l'école une attention marquée.

Tous les talents sont cultivés par des éducatrices soucieuses de donner une formation complète. Diction, chant, musique, arts décoratif, culinaire et domestique rompent la monotonie du programme d'études, et extériorisent la personnalité et l'esprit d'initiative de chaque élève.

Les salles de classes, spacieuses et bien éclairées, meublées convenablement, respirent le confort indispensable. Les titulaires ont soin d'illustrer de façon artistique et intéressante les leçons de toutes les matières au programme. La science ne pénètre-t-elle pas dans l'intelligence par le moyen des sens?

Des feuilles aux teintes riannes et variées servent à exécuter de précieux albums de catéchisme, de géographie, d'histoire du Canada, d'histoire naturelle, de couture et de tricot.

La chorale rehausse d'une harmonie reposante l'éclat des fêtes scolaires et religieuses. Depuis l'an dernier, la messe de Minuit est célébrée dans la salle de l'école. En cette nuit divine, les Noël's anciens éveillent dans les jeunes coeurs vibrants, les mêmes émotions qu'éprouvèrent, à travers les âges, les chrétiens fervents humblement prosternés devant l'Enfant-Dieu.

Un corps sain pour une âme saine, n'est-ce pas ce que désirent tous ceux qui s'intéressent à la jeunesse? Comment atteindre cette fin? Par des exercices physiques éducatifs appropriés aux besoins d'activité, au sexe et à l'âge des enfants. Les parents qui ont assisté nombreux aux dernières démonstrations de culture physique ont eu la preuve que l'école *Sainte-Jeanne-d'Arc, filles*, donne à cet enseignement toute l'attention qu'il mérite.

Le rôle social du médecin et de l'infirmière-visiteuse auprès des enfants malades, débiles, ou ayant besoin d'une protection plus efficace, se double de la sollicitude constante de la direction et des titulaires.

Que de fois, dans la discrétion des bureaux, parents et enfants trouvent l'appui moral qui panse les blessures profondes! Des échanges de vue éclairent la route à suivre et aident à l'acceptation d'un devoir pénible. Santé physique, intellectuelle et morale, rien n'est négligé.

Essor

L'année scolaire 1945-46 voit se réaliser des rêves chers. Deux classes nouvelles sont ajoutées aux quinze déjà existantes en 1944, dont une 9e année où s'inscrivent vingt-deux élèves. C'est le couronnement du cours complémentaire. Malgré le labeur intense que comporte la préparation des examens en vue du certificat, les élèves de ce cours rendent des services signalés, tant par leur savoir-faire que par leur générosité et leur serviabilité bien orientés. Preuve qu'aucun effort ne se perd en éducation, dès la fin de juin, elles recueillent la récompense de leur année de travail et du bon esprit qu'elles ont manifesté en toute occasion. Aux examens du certificat, on ne signale aucun échec. La joie est débordante, enthousiaste et complète.

Action catholique

La Croisade eucharistique forme les benjamines de la 4e à la 6e année inclusivement, à la prière et à la dévotion eucharistique, pierre angulaire de notre foi. Quarante-Heures et Jeudi-Saint voient se succéder, au pied du Tabernacle, les groupes d'adoratrices recueillies, confiés à un chef-moniteur du cours complémentaire.

La Jeunesse étudiante catholique trouve aussi chez les aînées, de la 7e à la 9e année, un élan généreux. Les militantes s'efforcent de répandre, dans le milieu, le désir du mieux et de la saine joie qui rend belle et féconde la vie étudiante. Trio dirigeant et équipières scrutent, dans les réunions régulières et les discussions sérieuses, le secret du remède qui guérit, de l'étincelle qui ranime, de l'huile qui fortifie.

Bibliothèque

Les grandes se réjouissent, cette année, de posséder une bibliothèque qui fut organisée en tendant la main à droite et à gauche. Les jécistes, groupées en comités chargés de classes respectives, se font les propagandistes de la bonne lecture chez les jeunes en activant la vente des journaux étudiants: François, Hérauts, Sais-tu? Jec. Elles n'hésitent pas, au cours des récréations, à raconter maintes historiettes tirées des périodiques à répandre.

Dans la grande salle, au kiosque des journaux désigné par des illustrations où chacune met à profit son initiative, les jécistes vendeuses se montrent actives et persévérantes, à l'heure de la rentrée de l'après-midi.

Loisirs

Comme il faut à tout prix que la vie étudiante soit belle pour se reposer du labeur ardu, les comités jécistes forment des équipes de jeux, de la

7e à la 9e année d'abord, puis pour la masse des élèves ensuite. Le « Jean-Joie » sert de guide et d'habile suggestionneur, au besoin. Son riche répertoire de rondes, de chansons et de mots d'ordre répand la vraie joie. La vie est belle, magnifique quand on met la débrouillardise au service de la bonne cause.

Cours spéciaux

Afin que ces femmes en herbe, dont nous avons la charge, apportent, dans leurs foyers de demain, tout le savoir-faire et les admirables qualités de nos mères canadiennes-françaises, l'école *Sainte-Jeanne-d'Arc*, filles, se réjouit, cette année, de l'ouverture d'une salle d'enseignement ménager. Bien que ce local soit sommairement installé, les élèves dégustent des mets préparés et servis par des aspirantes « cordons bleus » adroitement initiées. Elles réussissent aussi avec dextérité une reprise, un tricot, un morceau de couture, se préparant ainsi à devenir des « femmes de maison dépareillées ».

Organisations

Tout ce qui s'entreprind à l'école *Sainte-Jeanne-d'Arc* est mené à bien, dit-on, sous l'irrésistible poussée du chant de ralliement: « Réunis ensemble, qu'il fait bon s'aider ». Une collaboration étroite et fructueuse entre directrice, titulaires et élèves a tôt fait de déclancher une vive émulation lorsqu'il s'agit des oeuvres scolaires, paroissiales, patriotiques et sociales. Les objectifs sont vite atteints et dépassés.

Patriotisme

Si nous voulons pour l'Eglise des chrétiennes convaincues, dignes et généreuses, nous voulons aussi former pour la Patrie des citoyennes capables de porter bien haut et sur tous les champs d'action le flambeau d'un patriotisme vivant et éclairé. Chaque semaine, avec toute la fierté qu'on se doit de réveiller chez les nôtres, les élèves, dans une tenue impeccable, entonnent l'hymne national « O Canada ». Quelle émotion! Entendre ce chant jaillir de 460 petites poitrines canadiennes-françaises, c'est vibrer de foi et d'espérance. Notre race n'est pas morte... et ne mourra pas tant qu'on apprendra à nos enfants à aimer et à chanter ainsi leur hymne national.

Personnel

En cette année du premier Centenaire de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, le personnel de l'école *Sainte-Jeanne-d'Arc*, filles, comprend 460 élèves réparties dans dix-sept classes. Mesdemoiselles Cécile Shaffer, directrice, Antoinette Beauregard, supp. à la direction; titulaires des classes régulières, Mlles Marie-Antoinette Sauva-

geau, Jeanne DuPaul, Jeanne-Mance Lavallée, Gabriëlle Boudriau, Jeanne Thérien, Marie-Jeanne Desrosiers, Rita Bourque, Justine Barrette, Claire Brault, Marie-Claire Desjardins, Louise Sauvé, Alice St-Pierre, Denise Beaupré, Claire Fauteux, Louise Lacasse, Aline Boudrias, Marie-Claire Papin. Mademoiselle DesNeiges White dirige les cours d'enseignement ménager et monsieur Henri Bisson est professeur de dessin.

A cette liste s'ajoutent les noms de M. Guido Morel, directeur de district; J.-René Côté, inspecteur; et P.-E. Robillard, prêtre-visiteur.

Parmi les institutrices, plusieurs ont suivi avec succès les cours de perfectionnement en dessin, anglais professionnel, culture physique, pédagogie, psychologie. Toutes s'efforcent d'enrichir leurs méthodes d'éducation des bienfaits du renouveau dans tous les domaines.

Depuis près d'un quart de siècle, mademoiselle Alice St-Pierre, doyenne de l'école, prodigue son talent, sa santé et son dévouement aux enfants de la paroisse. Leur affection reconnaissante lui est acquise. Les fillettes d'autrefois, mamans d'aujourd'hui, sont heureuses de confier leurs petites filles à leur ancienne institutrice, sachant qu'elles seront entre très bonnes mains.

Qu'il nous soit permis d'offrir à toutes les institutrices dévouées et compétentes de notre chère école, un sincère témoignage d'estime et de reconnaissance.

Puissent notre foi, notre langue et nos institutions trouver, à l'école, une saine et persévérante émulation sans cesse tournée vers l'épanouissement d'un idéal digne de Celui qui fut l'Éducateur par excellence! Nous Lui confions le faisceau de nos désirs les plus chers. C'est le voeu ardent que nous formons en cette année 1946, à l'occasion du premier *Centenaire* de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal.

CÉCILE SHAFFER,
directrice.

Ecole Sainte-Jeanne-d'Arc (garçons)



L'école *Sainte-Jeanne-d'Arc*, encore connue sous l'ancienne appellation d'école Laurier, occupe le centre d'un rectangle formé par les rues Nicolet, Hochelaga, Chambly et Sherbrooke.

Construite en 1914 par la Commission scolaire d'Hochelaga, l'école Laurier est un vaste édifice de quatre étages, assis sur le roc, signe assuré d'une longue durée. Lorsque, de la magnifique cour pavée et ensoleillée, où les enfants prennent leurs joyeux ébats, on pénètre à l'intérieur de cet imposant immeuble, la première impression de sévérité s'oublie vite, tant l'atmosphère est sereine et l'accueil de son personnel, charmant. Comment expliquer cela? C'est que des coeurs aussi généreux que sympathiques l'animent.

Divisée en deux parties, l'école *Sainte-Jeanne-d'Arc*, ainsi appelée depuis 1932, abrite environ mille enfants. La partie ouest est occupée par les jeunes filles et la partie est, par les garçons.

Le 5 novembre 1915, monsieur l'abbé Hermas Langevin, curé de la paroisse de la Nativité d'Hochelaga, pria le plus grand des Maîtres de faire descendre ses abondantes bénédictions sur la nouvelle école. Et depuis, professeurs et élèves se doivent de rendre grâce à Dieu pour les nombreux bienfaits dont ils sont comblés.

En mars 1922, une subdivision d'Hochelaga est érigée en paroisse; dès lors, la salle de récréation sert aux offices religieux jusqu'à la construction de l'église actuelle, en 1923. Monsieur J.-B. Latour, D. Ph., en fut le premier curé. Prêtre d'une compréhension remarquable, monsieur Latour a toujours donné le meilleur de lui-même à la cause de l'enseignement. Les élèves l'aiment et le considèrent comme un bon père.

Lors de son ouverture en septembre 1915, l'école Laurier comptait six classes de garçons et quatre de filles, toutes dirigées par les religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie.

Les élèves se faisant de plus en plus nombreux, on décide de confier la section des garçons aux religieux de Sainte-Croix. Le révérend Frère Rodriguez en garde la direction jusqu'au printemps de 1919, poste qu'il doit abandonner pour raison de santé. Le rév. Frère Henri le remplace jusqu'à la fin de l'année scolaire.

Au mois de septembre de la même année, l'école passe à une direction laïque et monsieur Irénée Beauchemin en devient le premier principal. Il occupe ce poste avec tact et compétence jusqu'en décembre 1921, date à laquelle il est promu directeur de district à la Commission des Ecoles catholiques de Montréal. Monsieur Alcide Cantin lui succède par intérim, jusqu'au printemps de l'année suivante. Monsieur Alfred Bonneville devient alors principal et dirige les destinées de l'école durant vingt et un ans. En 1932, la Commission scolaire de Montréal lui adjoint monsieur Ludger Rheault à titre d'assistant-principal. Au mois d'août 1942, monsieur Bonneville se retire de l'enseignement, avec une santé altérée. Le 27 avril 1946, la mort nous le ravissait à l'âge de soixante-six ans, après une carrière toute remplie de dévouement.

Le principal actuel, monsieur Narcisse Painchaud, le remplace en septembre 1942, toujours assisté de monsieur Ludger Rheault.

A sa réunion officielle du 7 avril 1932, la Commission pédagogique décide de changer le nom de l'école. Elle s'appellera désormais *Sainte-Jeanne-d'Arc*, garçons. L'école s'honore d'avoir une telle patronne. N'est-elle pas le modèle du vrai patriotisme, du courage, de la persévérance dans l'épreuve et d'une foi inébranlable? A l'exemple de la France tout entière qui vénère son héroïne, nos écoliers de *Sainte-Jeanne-d'Arc* jouissent de l'exemple de ses vertus et du secours de sa protection. Puisse-t-elle leur continuer ses faveurs!

L'école et la paroisse

La bonne entente et l'esprit de corps incitent l'école à collaborer avec les autorités de la paroisse. Les servants de messe, les membres du sanctuaire reçoivent des dirigeants les conseils salutaires qui les invitent

à donner le bon exemple à leurs camarades. Le personnel et les élèves reconnaissent la sollicitude dont ils sont entourés, aussi assurent-ils les autorités de la paroisse de leur profonde reconnaissance. A messieurs J.-B. Lion et Gabriel Miller, vicaires, nos sincères remerciements et nos meilleurs vœux. Le dévouement qu'ils portent à l'enseignement de la religion dans les différents degrés du cours, complète le travail des titulaires. La générosité des paroissiens de Sainte-Jeanne-d'Arc et l'initiative de son desservant, monsieur Louis-Philippe Carbonneau, permettent à la direction de l'école d'organiser une magnifique distribution de prix à la fin de chaque année scolaire. Parents et élèves comprennent encore mieux au soir de la distribution des récompenses, que le seul moyen d'atteindre le but primordial de toute formation et l'unique façon de la réaliser se trouvent dans la collaboration de l'école et des parents.

La formation religieuse, intellectuelle, morale, physique et nationale tend à former l'homme complet de demain. *L'école Sainte-Jeanne-d'Arc*, garçons, place la religion à la base de son enseignement. C'est ce qui explique que, chaque année, nombreux sont les élèves qui la quittent pour continuer leurs études ailleurs, en vue de réaliser un jour leur plus grand désir: devenir prêtre. Au dire de monsieur l'abbé Delorme, préposé au recrutement des vocations sacerdotales, la paroisse Sainte-Jeanne-d'Arc peut se glorifier de fournir un grand nombre d'aspirants à la prêtrise. Certains mouvements spécialisés ont été formés sous la direction de monsieur l'abbé Maurice Filion. Qu'il me suffise de mentionner la Croisade Eucharistique pour les jeunes et la J.E.C. pour les aînés.

Oeuvres

Une telle préparation ne peut donner que d'excellents résultats. S'agit-il de souscrire aux oeuvres de la Fédération des Oeuvres de Charité canadiennes-françaises, de la Sainte-Enfance, de la collecte des vêtements, de secours alimentaires, l'appel n'est pas plus tôt lancé que déjà l'objectif est dépassé. Aucune récompense pour stimuler l'effort; seul l'appel à l'amour de Dieu et du prochain remporte ce résultat. Aussi le visiteur de notre district, monsieur l'abbé Paul-Emile Robillard, encourage-t-il les élèves à pratiquer toujours cette grande vertu de la charité.

Formation

L'école est fière de ses résultats. Très rares sont les élèves qui n'obtiennent pas leurs certificats d'études. Ce n'est cependant pas le but principal des professeurs; à l'instar de leurs confrères, ils cherchent avant tout à donner à leurs élèves le goût de l'étude, une formation générale et solide. L'enfant cherche à se renseigner et si l'effort du professeur ne répond pas toujours à son attente, c'est que souvent des circonstances défavorables entravent leur marche. Qu'on me permette de souligner que nombre de maisons de courtage viennent recruter leur personnel parmi nos finissants. Preuve que l'élève laborieux trouve à *Sainte-Jeanne-d'Arc* la préparation nécessaire pour réussir dans la vie.

La morale qui doit être à la base de toute formation trouve son champ d'action dans toutes les sphères. Les sports qui entrent en ligne de compte avec l'éducation contribuent largement à former l'esprit et la conscience de nos jeunes. L'école veut ainsi promouvoir et stimuler l'enthousiasme par une saine émulation à base d'esprit sportif. La salle de récréation a été aménagée spécialement à cet effet. On l'a dotée de plusieurs jeux et les élèves, à tour de rôle, peuvent s'adonner à leur amusement préféré: jeux de sacs de sable, ballon au panier, badmington, tennis sur table, balle molle, ballon, etc. Et pour donner plus d'adresse et de souplesse à leurs exercices, la gymnastique enseignée par des professeurs d'expérience complète leur développement physique. Les mesures disciplinaires du corps de cadets habituent nos garçons à l'obéissance et à la tenue.

L'école s'efforce de promouvoir l'amitié, l'union et la pratique de la charité chrétienne. Que de fois nos dévoués brigadiers n'ont-ils pas fait l'admiration de tous ceux qui les ont vus à l'oeuvre. Le dimanche par exemple, ce sont eux qui voient au bon ordre, à la tenue dans l'église. Sur le chemin de l'école que d'accidents de tous genres, que de soucis épargnés aux parents grâce au zèle des brigadiers. Si les élèves savent montrer tant de dévouement au besoin et d'aisance en face d'un public averti, c'est que des exercices fréquents sur la scène leur ont donné de l'assurance. Chaque semaine, il y a exercice de sortie rapide. Qu'il me soit permis de signaler que, lors de la visite de monsieur Jean-Baptiste Gagnon, inspecteur du Gouvernement, quatre cent cinquante-trois élèves ont évacué l'école, par une seule sortie, en deux minutes six secondes. Temps record pour un édifice de quatre étages.

Aucune semaine ne se termine sans une démonstration de patriotisme. Une courte causerie donnée par un élève, sur un sujet historique, commentée ensuite par un professeur, rappelle aux élèves un passé glorieux. Puis viennent les recommandations, les manquements signalés au cours de la semaine, et le tout se termine par le chant « O Canada ».

L'école *Sainte-Jeanne-d'Arc*, garçons, ne s'occupe pas exclusivement du développement intellectuel des enfants qui lui sont confiés. Depuis trois ans une classe industrielle a été formée où ils apprennent, en plus des matières au programme, la menuiserie, la cordonnerie, la peinture. Le professeur cherche à développer chez eux l'initiative et l'habileté.

L'hygiène est l'objet d'une attention toute particulière. Le docteur J.-M. Pellerin dispense à qui veut bénéficier de sa vaste érudition les conseils appropriés. Nos enfants sont en bonne santé. Une garde-malade aussi dévouée que renseignée assiste le médecin. Les trois quarts de son temps sont consacrés au service des élèves.

Voilà un bref aperçu de l'organisation de l'école *Sainte-Jeanne-d'Arc*, garçons. Il faut voir la gent écolière à l'oeuvre pour bien comprendre le travail fructueux qui s'effectue quotidiennement.

Le corps enseignant

Le savoir est dispensé libéralement par un personnel compétent et expérimenté. Le dévouement et l'esprit qui l'animent en font, je dirais, une sorte de pépinière pour l'enseignement des classes supérieures.

Qu'il me soit permis d'apporter à tous mes collaborateurs le témoignage de ma haute estime et de ma plus profonde considération pour le divin Maître dans l'accomplissement de leur tâche, pour qu'à leur exemple, leurs élèves grandissent en esprit de foi et s'épanouissent heureux au soleil de notre beau Canada.

PERSONNEL ACTUEL: MM. Narcisse Painchaud, principal, Ludger Rheault, adjoint; Jean-Paul Bélanger, Roland Cardinal, Chas-Auguste Nadreau, Gérard Turgeon, Daniel Proulx, Philippe Shaigetz, Fernand Vercaingne, Albert St-Jean, Sylvio Dugas, Robert Bellemare, Raoul Tétrault, Pierre Caron; Mlles Estelle Pariseau, Lucille Marien, Georgette Lapalme, Madeleine Brault; MM. Henri Bisson, dessin, Ferdinand Crépeau, travaux manuels.

NARCISSE PAINCHAUD,
principal.

Nos Inspecteurs



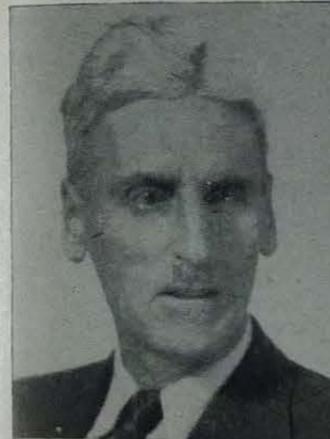
M. Chs-A. Shaffer



M. J.-R. Désormeaux



M. J.-M. Caron



M. H. Dussault



M. J.-R. Longtin



M. R. Lagarde



M. P. Racicot

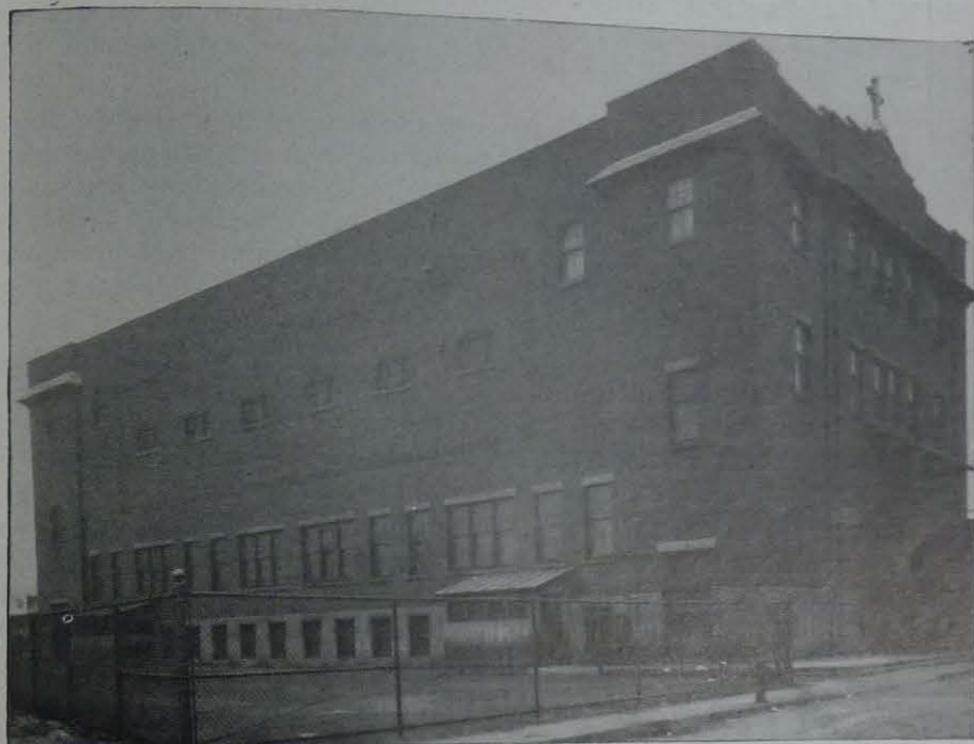


M. A.-E. Wescott



M. Wm O'Donnell

Ecole Georges-Etienne-Cartier



En 1912, dans la jeune paroisse Saint-Zotique, la Commission scolaire catholique de Montréal jetait les bases d'une nouvelle école. Le site choisi n'avait rien de pittoresque. Au fond de la rue Therrien, bornée d'un côté par l'arrière de l'église paroissiale, et de l'autre, par les voies du Canadien-National, en dépit du décor, l'école se dressa hardiment dans l'atmosphère enfumée.

L'édifice, terminé en mai 1915, fut occupé provisoirement par deux religieuses de Sainte-Anne et cinq institutrices laïques. Dès le mois de septembre de la même année, mademoiselle Emma Mireault, qui avait tenu une petite école subventionnée sur la rue Mentana, fut choisie pour organiser cette maison d'enseignement. La première inscription s'éleva à quatre cent quatre garçonnets et fillettes.

Très vigilante et dévouée, d'une extrême minutie, mademoiselle Mireault se consacra entièrement à l'organisation et au bon fonctionnement de ses classes. La maladie devait l'obliger à donner sa démission en mars 1927.

Elle fut alors remplacée par mademoiselle Aimée Samson. Pendant huit années, cette deuxième directrice, femme de jugement et de cœur, d'une activité débordante et d'une grande charité, se dépensa joyeusement pour les chers enfants de son école. Elle mourut les « armes à la main », au début de l'année scolaire 1935.

Le 12 octobre suivant, mademoiselle Dinora Racicot, la directrice actuelle, fut choisie pour diriger les destinées de l'école *Georges-Etienne-Cartier*. Elle accepta la tâche que les autorités scolaires lui confiaient, désireuse d'apporter à son tour la contribution de son attachement à la jeunesse écolière.

L'école *Georges-Etienne-Cartier* est une école élémentaire de douze classes comprenant des premières, des deuxièmes et des troisièmes années. Pour qui connaît la psychologie de l'enfance, cela signifie une pédagogie tout à fait spéciale: procédés intuitifs sur une haute échelle, enseignement individualisé, patience, douceur et combien de dévouement! Les premières années du cours servent de base à tout l'édifice scolaire. Il convient d'assurer la solidité de cette base en enseignant d'une façon sérieuse et appropriée les premiers éléments de la religion, de la lecture, des chiffres et de l'écriture. Il faut faire davantage: donner aux enfants le désir d'apprendre, en éveillant la curiosité; leur faire aimer l'étude, en la présentant sous des images riantes et bien à leur portée, et cela, très souvent avec un groupe de quarante à cinquante élèves. Cette responsabilité est grande.

La plupart de ces enfants nous arrivent sachant à peine dire leur nom. C'est une éducation complète à entreprendre qui demande du doigté et un zèle inlassable. Pour donner l'éducation voulue, et soigner non seulement les intelligences des élèves mais aussi les corps, le personnel de l'école *Georges-Etienne-Cartier* n'a jamais ménagé sa peine.

Vers 1932, afin de venir en aide aux petits dont les familles étaient affectées par la crise du chômage, directrice et institutrices organisèrent l'oeuvre de la soupe. Il fallait tendre la main, sacrifier certains loisirs; elles n'hésitèrent pas et de bon cœur y allèrent même de leurs deniers. On se souvient encore avec émotion des séances publiques organisées au profit des oeuvres scolaires de charité et des véritables succès qu'elles remportaient.

Au point de vue religieux, nous avons conscience de ne rien négliger afin que la formation donnée soit des plus durables. Chaque semaine un prêtre de la paroisse visite les classes et ajoute des explications au catéchisme déjà enseigné par les titulaires. Tous les dimanches, une messe, dite des enfants, est célébrée à huit heures. Certaines parties sont chantées, d'autres dialoguées.

L'école porte le nom d'un grand homme d'Etat canadien, sir Georges-Etienne-Cartier, né à Saint-Antoine de Richelieu en 1814. Après un stage à la petite école de sa paroisse, il fit de brillantes études au Collège de Montréal. Admis au Barreau en 1835, il ne tarda pas, comme tous les jeunes gens de l'époque, à embrasser la cause des Patriotes. Faisant sienne cette parole célèbre, « à tous les coeurs bien nés, que la patrie est chère »,

il prit part aux côtés du Dr Nelson, à la bataille de Saint-Denis. Après s'être réfugié aux États-Unis, il revint bientôt, sans être inquiété. En 1848, il entra dans la vie publique pour devenir successivement secrétaire provincial, procureur général, et à deux reprises, premier ministre avec Sir John MacDonald. La reine Victoria, le créa baronnet en 1868 en récompense des services qu'il avait rendus. On peut dire qu'il fut le véritable artisan de la Confédération et le père du Pacifique-Canadien. Sa défaite inattendue aux élections de 1872, lui donna un choc dont il ne se releva pas. Il mourut à Londres, le 20 mai 1873. Sa dépouille, ramenée à Montréal fut inhumée au milieu d'une démonstration triomphale. La population de Montréal heureuse de lui prouver sa reconnaissance, lui a élevé un monument dans le plus bel endroit de la métropole, avenue du Parc, tout au pied du Mont-Royal.

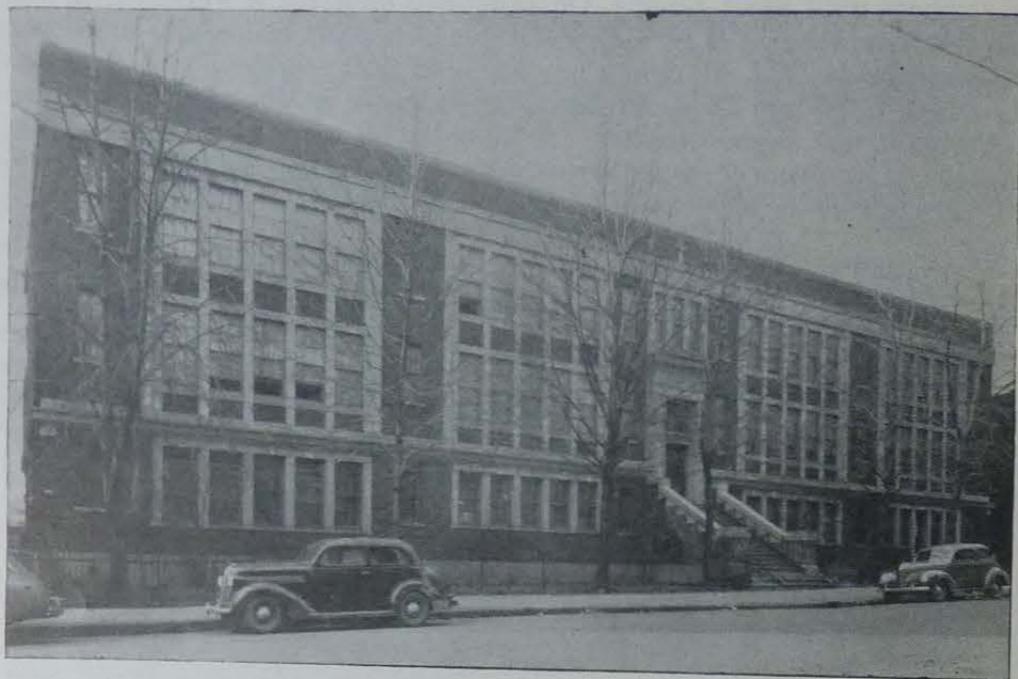
Il est l'auteur d'un de nos chants les plus populaires:

O Canada! Mon pays, mes amours...

PERSONNEL ACTUEL: Mlles Ernestine Desrochers, Rita Boucher, Mariette Cantin, Lucille Poulin, Jacqueline Mongeau, Jacqueline Cloutier, Aline Sauvé, Denise Prud'homme, Berthe Charette, Georgette Raymond, Monique Mondat, Mme Alice Clairoux-Lemoine.

DINORA RACICOT,
directrice.

Ecole Frontenac



En 1910, sur les instances de monsieur le curé E. Chagnon, la Commission scolaire d'Hochelaga fait ériger une école dans la nouvelle paroisse de Saint-Anselme.

Cette école porte le nom d'école Saint-Anselme. Elle est divisée en deux sections: l'une pour les filles, l'autre pour les garçons. De 1910 à 1912, les Frères de Sainte-Croix dirigent les garçons.

Au cours de l'année 1912, l'école est agrandie considérablement et est confiée à des instituteurs laïques dont M. Emile Giguère, premier principal. La même année, l'école passe sous le contrôle de la Commission scolaire de Saint-Anselme nouvellement créée.

Trois ans plus tard, soit en 1915, la Commission scolaire locale est annexée à la Commission des Ecoles catholiques de Montréal. Monsieur Arthur Sauvé est alors nommé principal; il dirigera l'école pendant vingt ans.

L'année suivante, à la suggestion de monsieur le principal Sauvé, l'école prend le nom de *Frontenac*, en l'honneur de l'un des plus connus et des plus illustres gouverneurs français du Canada.

En 1919, l'espace manque pour loger tous les élèves qui désirent fréquenter l'école. On convertit en classes la résidence des soeurs, puis l'on en ouvre trois autres dans la salle des Polonais, rue Frontenac.

En 1922, l'inscription se chiffre à sept cents élèves. Plus de cent cinquante sont de langue maternelle étrangère, des Polonais pour la plupart.

La Commission scolaire décide alors de faire construire l'école actuelle, sise rue Bercy, entre Hochelaga et Rouen. Cette nouvelle école de dix-sept classes ouvre ses portes en septembre 1923. Elle conserve le nom de *Frontenac*, et reçoit les garçons seulement. L'ancienne école sera désormais réservée aux filles et reprendra le nom de Saint-Anselme. Les garçonnets de première et de deuxième année continuent cependant de fréquenter temporairement l'école des filles.

En 1941, l'espace manquant de nouveau, à la demande du principal, monsieur Adélarde St-Martin, la Commission scolaire transporte les élèves étrangers à l'école Saint-Anselme où ils auront leurs classes séparées avec enseignement en langue anglaise.

Actuellement, notre école compte quatre cent quatre-vingts élèves répartis en seize classes, de la première à la neuvième année inclusivement. Deux professeurs spéciaux, l'un pour le dessin, l'autre pour les travaux manuels, complètent le personnel enseignant. Un aumônier, monsieur l'abbé Gérard Coursol, distribue, chaque semaine, l'enseignement religieux.

Frontenac s'efforce de donner à ses élèves la meilleure formation possible, en tout premier lieu par la pratique des méthodes les mieux éprouvées; mais aussi par divers mouvements catholiques, nationaux ou artistiques: Cadets du Sacré-Coeur, Sainte-Enfance, conférence juvénile de Saint-Vincent-de-Paul, Fédération des Oeuvres de Charité, brigades de sécurité, chœur de chant.

L'Association des Anciens élèves, fondée en 1938, tient des réunions animées et intéressantes. L'école est fière de ses Anciens qui figurent avantagement dans toutes les sphères de la société.

Les directeurs de l'école, depuis sa fondation, sont: les frères de Ste-Croix, de 1910 à 1912; MM. Emile Giguère, de 1912 à 1915; Arthur Sauvé, de 1915 à 1935; Adélarde St-Martin, de 1935 à 1944; Wilfrid Labrecque, depuis 1944.

PERSONNEL ACTUEL: MM. Antonio Girard, ass.-principal, Paul Dubreuil, L.-Philippe Chabot, Antoine Laporte, J.-Alexis Boivin. G.-Aimé Carmel, Nicolas Fleurent, Arthur Major, Laurent Labrie, Médéric Major, Omer Dusseault, Gérard Tremblay, Victor Harpin; Mlles Cécile Cloutier, Eliane Carrier, Berthe Ranger, Mme J.-C. Baillargeon.

Les anciens professeurs: MM. Paul Allaire, Wilfrid Beaudin, Albert Burns, J.-M. Bisailon, Rosario Bergeron, Pierre Bibaud, Thom Chase Boily, Joseph-Alexandre Dumas, Marius Ferragne, Rosaire Filion, J.-Edouard Girard, R. Guimond, Victorin Gingras, Gaston Héneault, Paul Hubert, Paul Létourneau, Alphonse Laurier, Camille Laferrrière, Josaphat Labelle, Aimé Loranger, Romuald Morel, Joseph Normandin, Narcisse Painchaud, Joseph Poulin, M. Paulhus, Joseph Pagé, Lucien Petitgrew, Ignace Racine, P.-Paul Roussel, André Robitaille, Rosaire Racicot, Philippe

Simard, Edgar Rousseau, Willie Smith, Albert St-Jacques, R. Saintonge, Charles Saint-Ours, Jules Veer, Paul Trudel, Jules Gagnon, Solyme Cabana, Raoul Laberge, Georges Gagnon, Solyme Denis, Ubald Paquin, Gérard Séguin, J.-E. Ménard, L. Renaud, Elzéar Campeau; Mlles Flore Beauchamp, Aurore Bayard, Marie-Ange Cadieux, Thérèse Dignard, Augustine Geofrion, Germaine Gariépy, Armandine Lauzon, Lucienne Leclerc, Lédia Parenteau, Florence Parenteau, Ernestine Robert, Juliette Sauvé, Berthe Boisselle, Rita Labelle; Mme Aimé Loranger.

Les anciens aumôniers: Messieurs les abbés Joseph Dalpé (curé actuel de Saint-Anselme), J. Gaudette, F. Dubois, L. Lavigne, A. Mondor.

WILFRID LABRECQUE,
principal.

Ecole Saint-Raymond



Saint-Raymond fut tout d'abord une desserte de la paroisse Notre-Dame-de-Grâce. Les révérends Pères Dominicains avaient placé cette mission sous la protection de saint Raymond de Pennafort en souvenir de ce célèbre fils de saint Dominique.

A ce moment, les enfants d'âge scolaire fréquentent l'école Notre-Dame-de-Grâce qui est très éloignée de leur domicile. Matin et soir, ils doivent franchir la voie ferrée et faire l'ascension de la côte à pente douce, mais d'une longueur interminable. Le révérend Père Bourque, alors président de la Commission scolaire, division ouest, a pitié de ces jeunes et leur promet une école. En attendant que la bâtisse soit érigée, les petits vont recevoir les rudiments de leur langue dans un local prêté à cet effet: le garage de la rue Prud'homme. Deux classes sont alors formées: une française et une anglaise, avec mademoiselle Colpron comme directrice. Nous sommes en septembre 1916. C'est le début.

L'année suivante, le 17 avril 1917, l'école nouvellement terminée sur l'avenue Western, est solennellement bénite par Mgr Rouleau, o.p. Deux classes nouvelles viennent s'ajouter. Madame Vermette-Mondou remplace mademoiselle Colpron à la direction de l'école. L'inscription continue

sa marche ascendante pendant que Mlles Miron et Marchand se succèdent à la direction. Chaque année apporte son petit contingent de nouveaux venus. L'école compte maintenant trois classes anglaises et trois classes françaises combinées et mixtes. Mademoiselle Edesse Blanchard est nommée à Saint-Raymond en remplacement de mademoiselle Marchand. Quelques années plus tard, en 1932, elle nous quitte pour exercer ses talents dans un plus vaste champ d'action, à la direction de l'école Garneau. Monsieur J.-A. McMurray la remplace. En 1936, la Commission scolaire de Montréal sépare les deux éléments de l'école et forme deux sections: une anglaise avec monsieur McMurray comme principal, et une française, ayant à sa tête mademoiselle Thérèse Nantel. L'inscription augmente d'année en année. La population écolière s'accroît à un tel point qu'on est obligé d'utiliser la salle de récréation. Celle-ci est alors transformée en trois locaux. Il est évident qu'on manque d'espace, puisque, dans le même édifice, l'école compte aujourd'hui cinq classes françaises, de la 1ère à la 7ième année et cinq classes anglaises de la 1ère à la 6ième année.

Dans les classes situées au sous-sol, l'enseignement est donné dans des conditions plutôt défavorables. L'humidité règne en maîtresse et le soleil y pénètre si peu que la lumière artificielle doit être employée toute la journée. Aussi des pourparlers sont tenus touchant la nécessité d'une école nouvelle. Souhaitons que le projet se réalise le plus tôt possible. En attendant, la vie « estudiantine » continue, régulière et bourdonnante.

Sous la direction de mademoiselle Nantel, les professeurs de la section française font un excellent travail et accomplissent en profondeur une belle oeuvre de formation. Ils possèdent tous, à un degré élevé, l'esprit de corps, d'équipe. La bonne entente, la véritable, règne parmi les membres du personnel. Et s'il y a des concessions à faire, elles sont bilatérales.

Une autre chose qui contribue à rendre l'harmonie parfaite, c'est le repas du midi en commun. Dans un coin, une salle à manger de fortune est installée. « Les pauvres sous l'escalier », quoi! Tout en dînant, on discute gentiment des sujets d'actualité et chacun raconte ses initiatives, ses petits succès et quelquefois aussi ses déboires. Humour, suggestions et réparties y répondent. A ce jeu, on assouplit son caractère, on apprend à se mieux connaître, à vaincre ses petits travers et à collaborer d'une façon plus étroite et plus efficace.

Signalons en particulier, parmi les membres du personnel de cette école, mademoiselle Antoinette Saint-Germain qui s'est dépensée durant vingt-sept années sans épargner ni son temps ni ses peines pour la cause de l'éducation à *Saint-Raymond*. Dans le rayonnement de son action maternelle, les enfants ont été préparés pour la grande lutte de la vie. Et les marmots d'autrefois, devenus hommes aujourd'hui, sont heureux de causer à l'occasion avec leur ancienne institutrice et de lui témoigner leur reconnaissance pour la formation qu'elle leur a donnée.

Les élèves de *l'école Saint-Raymond* ne sont pas dépourvus de talent. Par leur travail assidu, par le zèle et l'encouragement de leurs professeurs, ils ont obtenu de beaux résultats dans le passé. Leurs francs succès mériteraient d'être inscrits à la page d'honneur des annales scolaires. Les

élèves actuels sont fiers de leurs devanciers et s'efforcent avec une ardeur toute juvénile de marcher sur les traces de leurs anciens.

Voilà, en résumé, l'histoire de l'école *Saint-Raymond*. Ses débuts ont été modestes, mais le présent et l'avenir sont pleins de promesses.

PERSONNEL ACTUEL: Mlles Antoinette Saint-Germain, Marcelle Sabourin, Adrienne Groulx, Pauline Blanchet; M. Louis-André Lapalme.

THÉRÈSE NANTEL,
supplémentaire-responsable.

Ecole Saint-Marc



A l'occasion du *centenaire* de la Commission scolaire, chaque maison d'enseignement se plaît à ouvrir ses écrans pour présenter les plus purs joyaux de son histoire. La fondation et l'ascension de notre chère école composent une belle page de « petite histoire », digne d'être connue, parce qu'elle est l'oeuvre de femmes animées de zèle, de dévouement et d'abnégation.

En 1906, s'ouvre sur le boulevard Rosemont une petite école dite « Côte de la Visitation », située au centre d'un vaste territoire. Cette école, éloignée de toute communication, est desservie par les Pères Jésuites de l'Immaculée-Conception. MM. les commissaires sont en quête d'institutrices pour ce poste vraiment difficile. Les religieuses à qui ils s'adressent d'abord, n'acceptent pas, vu les difficultés des communications. On fait alors appel aux laïques, qui répondent spontanément, malgré les sacrifices en perspective. Les premiers écoliers se groupent autour de ces vaillantes qui se mettent à la besogne avec ardeur et désintéressement. Mlles Deschênes, Anna Poitras, directrice actuelle de l'école Saint-Gabriel-Lalemant, Yvonne Roy, Yvonne DaSylva, Marie-Rose Phaneuf, Mme Meehan, méritent que leurs noms soient ici à l'honneur.

Vaillantes ces premières, on peut le dire; car atteindre Saint-Marc reste pendant des années tout un problème. Le tramway dépose ses passagers à l'angle des rues Papineau et Rosemont. Force est donc aux institu-

trices de parcourir à travers champs, un trajet que les intempéries rendent très difficile, surtout au cours de l'hiver. C'est même souvent dans un local glacé qu'elles entrent après la pénible course matinale, puisque le chauffage est laissé à leurs soins. Débuts vraiment héroïques!

Mais le temps passe et nous voici en 1914. Pour accommoder les plus petits, la Commission scolaire aménage une classe préparatoire dans une modeste maison de la rue Iberville. Mme Meehan en prend charge, et pendant plus de vingt ans elle se dévouera sans compter pour les jeunes de Saint-Marc.

L'accroissement de la population nécessite bientôt une école plus grande, capable de recevoir les élèves toujours plus nombreux. Les autorités et dès septembre 1917, les écoliers sont invités à remplir les salles spacieuses et bien aménagées de la nouvelle école. Mlle Deschênes, ouvrière de la toute première heure, et Mlle Leroux en sont successivement directrices jusqu'en 1923. Cette même année marque l'arrivée de M. R. Renaud, principal. L'école est séparée en deux sections, les filles occupent la partie nord tandis que la partie sud est réservée aux garçons.

A partir de 1925, les communications devenant beaucoup plus faciles, la population accuse une augmentation considérable, et les enfants sont déjà fort à l'étroit dans cette école où pourtant toutes les salles sont converties en classes. Moins de trois ans plus tard, le problème se complique et force est de laisser partir les quatre cents enfants demeurant à l'ouest de la rue Hémon, pour l'école Gabriel-Lalemant, récemment construite.

En 1929, M. le principal cède la direction des filles à Mlle M. Taillefer, qui occupe ce poste avec honneur jusqu'en 1936, alors que lui succède Mlle Anne-Marie Thibault, directrice actuelle, qui à l'exemple de ses prédécesseurs, s'efforce de garder à son école son cachet de distinction et de belle tenue.

Mais entre temps, *Saint-Marc*, encore une fois, ne peut loger tout son monde. Les garçons nous quittent en 1934 pour la magnifique école Louis-Hébert. *L'école Saint-Marc* conserve, avec toutes les filles de la paroisse, les garçons des 1^{ère}, 2^e et 3^e années. Tous les locaux sont occupés, trente-deux groupes d'enfants y évoluent. L'inscription se chiffre à mille cent élèves.

Nouvelle étape: en 1937, l'école s'enrichit d'une classe de 10^e année. En 1943, un dernier geste des autorités scolaires imprime à notre école un nouvel essor en l'élevant au rang d'*Ecole primaire supérieure*. Cette même année voit s'ouvrir la première classe de 11^e, et en juin 1946, nous applaudissons avec fierté au couronnement des dix premières élèves de 12^e. Depuis, des groupes se succèdent dans ces classes du cours supérieur, en quête d'un complément intéressant d'instruction, de culture et de formation.

Ses nombreuses congrégations d'Enfants de Marie, des saints Anges, de l'Enfant Jésus, en plus des mouvements bien organisés de J.E.C. et de Croisade Eucharistique, ainsi que les retraites fermées annuelles pour

toutes les grandes élèves de l'école, contribuent pour une large part à conquérir cette formation.

On ne compte plus, tant elles sont nombreuses, les anciennes élèves qui, dans un pays de mission, au fond du cloître ou au chevet des vieillards et des malades, vivent à leur tour les leçons de dévouement, d'abnégation et de sacrifices qu'elles ont reçues dans nos murs.

L'élan se continue, plusieurs élèves s'inscrivent chaque année à l'École normale où à l'Institut pédagogique; toutes font honneur à l'école qui les a formées.

La bourse d'études créée à l'occasion de la journée-souvenir Jeanne-Lajoie, le 4 mars 1946, par la section féminine de l'Alliance des Professeurs catholiques de Montréal, est accordée à l'une de nos élèves, Mlle Huguette Désalliers, 11e année 1946. Cette première boursière, future institutrice, poursuit actuellement ses études pédagogiques à l'École normale de Montréal.

Cette année, la trentième de l'existence de notre chère école, verra la réalisation d'un projet cher au coeur des anciennes: une amicale officiellement constituée. Ainsi, celles qui s'en vont pourront revenir se re-tremper dans ces murs où se sont écoulées dans la joie leurs heureuses années d'études.

Il convient, il me semble, de rendre ici hommage aux institutrices de *Saint-Marc*, toujours soumises à l'autorité ecclésiastique aussi bien qu'à l'autorité tout court dans l'oeuvre de l'éducation. Leur dévouement et leur louable ambition ont bâti jour après jour la réputation de l'école. Si elles ont mené à bien cette oeuvre si belle, c'est qu'elles ont trouvé dans leurs prêtres l'appui et le réconfort moral dont elles avaient besoin, et dans leur propre coeur l'enthousiasme indispensable qui les a maintenues et les maintient à la hauteur de leur tâche.

PERSONNEL ACTUEL: Mlles A.-M. Thibault, directrice, Marguerite Forest et Yolande Lavigne, assistantes, Françoise Côté, Irène Soumis, Dorothée Laberge, Jeanne d'Arc Latour, Mary-ellen Gee, Thérèse Desmarais, Dolorès Durocher, Annette Hébert, Cécile Guilbault, Thérèse Lavigne, Gabrielle Vincent, Cécile Poirier, Alice Paul, Adrienne Cabana, Irène Cloutier, Aline VanAerde, Florence Corbeil, Dolorès Langevin, Eliane Paiement, Alice Armstrong, Louise Charette, Simone Lafontaine, Marie-Laure Quintal, Estelle Dussault, Gilberte Laporte, Berthe Montgrain, Eugénie Turcotte, Laurette Chabot, Laura Messier, Marguerite Sylvestre et Alice Méritzzi, ens. mén., Irène Senécal, dessin.

Bibliothèque scolaire.

Les livres, dit-on, sont des maîtres qui se font tous à tous. De fait, par leur variété, ne viennent-ils pas en quelque sorte parfaire la formation tant intellectuelle que morale de qui veut bien lire? Les institutrices, comprenant la portée éducative de la bonne lecture, créèrent généreusement à même leurs deniers et de leur propre initiative, d'intéressantes bibliothèques

de classe. Actuellement, près de mille volumes d'un choix judicieux sont à la disposition de nos élèves et contribuent à leur inculquer de façon agréable l'amour du beau, du vrai et du bien.

La J.E.C.

L'école *Saint-Marc*, prévenant les désirs de Son Excellence Mgr Joseph Charbonneau, organise la J.E.C. dès 1938. Mlle Yolande Lavigne, fondatrice de la section, en reste la directrice jusqu'en 1944, alors que lui succède Mlle Irène Cloutier, actuellement au poste.

Le nombre des jécistes, modeste au début, s'augmente lentement mais sûrement. En 1943, on compte soixante-dix membres dont douze chefs d'équipe.

Quelques activités des adolescentes de ce temps sont à signaler. Le 23 avril 1939, elles vont réconforter les enfants d'un patronage, une vingtaine de gosses recueillis parmi les plus misérables, à qui elles distribuent des friandises. Un mois plus tard, les pauvres de Soeur Bonneau, au nombre de cinq cents, bénéficient de la générosité des élèves de *Saint-Marc* qui leur servent à dîner. Les visites aux pauvres sont toujours d'actualité. Les récollections sont au programme de chaque année. Durant les vacances, les réunions qui se continuent à intervalles un peu plus éloignés cependant, l'échange des livres de bibliothèque et quelques pique-niques favorisent les rencontres et continuent le beau travail de l'année scolaire, dans le sens de l'élan donné au début.

En septembre 1944, le nombre de ces jeunes devient plus restreint conformément aux directives diocésaines, mais leur action ne fait que grandir et leur influence que s'affirmer. Les campagnes sur la Messe, la Coopération, la Fierté étudiante, la Joie, battent leur plein dans l'école, qui consent à se laisser pavoiser d'affiches conçues et exécutées par les élèves, pour illustrer les principales idées dont le milieu étudiant doit être pénétré.

En somme, la J.E.C. à l'école *Saint-Marc* a certainement contribué à éveiller le sens social chez les élèves et à leur faire mieux comprendre la beauté de leur métier d'étudiantes et de leur vie chrétienne.

L'école est honorée de voir deux de ses anciennes militer dans le bataillon d'élite de la J.E.C.: l'une, Madeleine Caron (9e année 1942), comme responsable de la fédé-nord et l'autre, Claire Lalande (12e année 1946), comme responsable des Laurentides. D'autres anciennes se dévouent à la J.O.C. Marguerite Lallier (11e année 1944) est attachée au journal, et Marie-Marthe Pilon (11e année 1944) est secrétaire diocésaine de ce mouvement.

La croisade eucharistique.

L'école *Saint-Marc* devient en 1940 un nouveau centre de la Croisade eucharistique. Depuis son début, l'association bénéficie du dévouement de M. l'abbé Beaulieu, aumônier local du groupement. Mlle Françoise Côté

est la première directrice de la Croisade dans l'école; en septembre 1943; elle est remplacée par Mlle Thérèse Desmarais qui occupe encore ce poste en septembre 1946.

Le nombre des croisées volontaires a varié, depuis le début, entre cinquante et cent vingt-sept.

La réunion d'apôtres et la réunion d'équipes, modes essentiels d'action dans la croisade, se tiennent hebdomadairement et toujours après la classe; voilà qui rend le don du sacrifice, et n'est-ce pas de très bon augure en l'occurrence? En plus de ces activités régulières, la coutume s'établit chez les croisées de *Saint-Marc* de faire une heure solennelle d'adoration à la fête du Christ-Roi et le jeudi-saint; une heure de réparation à l'occasion du mardi gras, en l'église paroissiale, et une autre, au début de mai, au monastère de Marie-Réparatrice. Ajoutez à cela la séance donnée à l'occasion de Noël, et vous aurez un aperçu exact du travail demandé à la jeune croisée au cours d'une année de formation.

La Croisade est encore neuve à *Saint-Marc*, mais d'après le témoignage d'élèves actuellement en 10^e, 11^e et 12^e année qui en ont autrefois fait partie, il y a lieu de croire qu'elle réalise une oeuvre féconde en aidant les âmes à entretenir en elles la vraie « Vie ».

Fête patriotique annuelle.

Un grand concours annuel d'histoire du Canada est une tradition chère à l'école *Saint-Marc*. Depuis la 4^e année jusqu'à la 9^{ième} inclusivement, toutes les élèves le préparent avec une ferveur quasi-religieuse. Le résultat en est proclamé au cours d'une fête patriotique où le sentiment de fierté nationale qu'on cherche à développer chez nos élèves, trouve une heureuse occasion de se manifester. On offre un souvenir à la titulaire de la classe vainqueur. C'est un grand honneur de se classer première, et les noms le celles qui l'ont mérité au cours des dix dernières années sont consignées au livre-souvenir de l'école. Je ne résiste pas au désir de les nommer ici.

Ce sont Mlles M.-Flore Saint-Onge, en 10^e, 1937 et 1939; Irène Soumis, 6^eB, 1938 et 8^eC, 1943; Maria Guérin, 4^eB, 1940; Françoise Côté, 9^eA, 1941; Lucienne Courtemanche, 5^eB, 1942; Thérèse Lavigne, 7^eB, 1944; Cécile Guilbault, 8^eC, 1945; Annette Hébert, 9^eB, 1946.

A ces fêtes que présidèrent successivement MM. les curés J. Perreault, H. Papineau, Lionel Martel, dévoué pasteur actuel, l'école *Saint-Marc* eut maintes fois l'honneur d'accueillir des hôtes distingués venus applaudir au travail et au succès des professeurs et des élèves, et encourager de leur présence cette heureuse initiative. Ce sont MM. les inspecteurs Charbonneau, Henri Dussault, Moïse Caron, Henri Longtin; M. le curé P.-Emile Coursol, commissaire; M. Trefflé Boulanger, directeur général des études; M. le chanoine Eugène Gareau, visiteur en chef, M. Joseph Dansereau, directeur des classes supérieures, M. l'abbé Eustache Saint-Maurice, visiteur des classes supérieures; MM. Albert Saint-Jacques et

Irénée Beauchemin, directeurs de district; M. l'abbé Henri Grégoire, notre visiteur; M. l'abbé Aristide Léonard et le R.P. Jean Laramée, ex-aumôniers du cercle d'études de l'école; MM. les abbés Emile Rouleau et J.-B. Beaulieu, M. le curé Mathieu; Mlle Marie-Claire Daveluy, membre de la Société Royale du Canada; Mme A. Gagnon (Marguerite Taillefer), ex-directrice de l'école et organisatrice des premiers concours d'histoire; M. Roméo Renaud, principal de l'école Louis-Hébert.

Le cercle d'études des professeurs.

« On ne vaut pas par ce qu'on fait ou ce qu'on dit, mais par ce qu'on est ». Le personnel, désireux d'enrichir son action formatrice auprès des enfants, a toujours eu grand souci de sa propre formation. Aussi, l'idée d'un cercle d'études au sein même de l'école, lancée en novembre 1940, fut-elle accueillie avec joie.

Le 27 janvier 1941, dans la salle des professeurs, les institutrices de *Saint-Marc* vivent leur première réunion sous la présidence de M. le chanoine Raoul Drouin, initiateur enthousiaste de l'oeuvre des cercles d'études dans les écoles de Montréal, et de M. l'abbé Aristide Léonard, premier aumônier du cercle naissant.

Les réunions se succèdent deux fois le mois. L'assistance se maintient nombreuse, variant de quinze à vingt-cinq. Si le cercle est surtout alimenté par l'école où il prit naissance, il est à noter qu'il reçoit aussi des institutrices des écoles avoisinantes, Charles-Edouard-Fabre, Ludger-Duvernay, Laurier, Saint-Ambroise, Saint-Barthélemy, Saint-Gabriel-Lalemant, venues, dès 1942, se joindre au groupe initial. Toutes assistent aux réunions avec le souci de perfectionner leur vie chrétienne et de mieux remplir leur sublime mission d'éducatrices. Elles mettent en commun les expériences acquises, et chacune y va de sa collaboration active et intelligente.

Mlles Françoise Côté et Yolande Lavigne président successivement aux destinées du cercle. M. l'abbé Aristide Léonard et les RR. PP. Jean Laramée, Antonio Poulin, René Girard, en sont les aumôniers dévoués.

Le cercle a fonctionné régulièrement jusqu'en l'année scolaire 1946. L'étude après la classe, organisée par la Commission scolaire, en a empêché la survivance ou tout au moins, interrompu les activités soutenues durant cinq années. Peut-être revivra-t-il en 1947, avec un jet nouveau d'idées, d'expériences et d'enrichissement.

A l'honneur.

Toute une vie d'institutrice est tissée de travail humble et soutenu, de dévouement inlassable et d'efforts persévérants. La jeunesse qui reçoit ne sait pas l'héroïsme d'une vie qui dispense à pleins bords instruction et éducation. Nous qui sommes du métier, comprenons tout le sens de l'honneur que le Conseil de l'Instruction publique a conféré à Mlles Alma Dextraze, Maria Guérin et Eugénie Turcotte, rendant un hommage officiel à ces

institutrices de longue carrière. Toutes trois ont été décorées de la médaille du Mérite scolaire, et ce geste des autorités confirme la haute estime qu'elles se sont attirée par leur dévouement à la cause de l'éducation.

Culture et compétence du personnel.

Le personnel de l'école compte parmi ses membres des bachelières ès lettres, ès arts, des diplômées de l'école des Hautes Etudes Commerciales, des spécialistes en anglais et en matières commerciales, etc.

Il est tout à l'honneur de l'école, que lors de l'ouverture des classes supérieures, de 1937 à 1943, la Commission scolaire ait recruté le personnel de ces classes parmi les institutrices même de l'école. Ces premières promotions furent données à Mlles M.-Flore Saint-Onge, Françoise Côté, Yolande Lavigne, Irène Soumis et Thérèse Desmarais. Depuis, de nouvelles venues ont apporté leur riche appoint à la valeur du groupe.

Deux anciennes institutrices de l'école remplissent les fonctions d'assistantes-directrices : Mlles Marguerite Forest, depuis 1935, et Mlle Yolande Lavigne, depuis 1944. Leur compétence et leur dévouement en font de précieuses collaboratrices à la direction. Toutes deux ont mis leur plume au service de la jeunesse. La première, par ses attrayants livres de lecture « Forest-Ouimet » que les jeunes enfants ont réel plaisir à parcourir. Ces livres sont actuellement en usage dans les écoles de Montréal et de la province. Mlle Forest fut aidée dans son travail par Mlle Madeleine Ouimet, ancienne institutrice de l'école *Saint-Marc*, maintenant assistante-directrice à l'école Victor-Doré. La seconde, par une collaboration de treize années à *L'Oiseau Bleu* où son talent d'écrivain se cachait sous le pseudonyme de *Cousine Fauvette*. Mlle Lavigne a aussi été chargée des études graphologiques dans quelques revues féminines ou éducatives, notamment dans la *Famille*.

Ajoutons que la directrice actuelle, a contribué à la réalisation du 2e et du 3e livre Forest-Ouimet, par sa collaboration à la partie grammaticale.

Des examens-concours au principalat et au vice-principalat s'instituent à la Commission scolaire. Cinq membres du personnel de *Saint-Marc* s'y inscrivent et se classent aux premiers rangs.

Journée de l'école.

A l'occasion du centenaire de la Commission scolaire, célébré l'an dernier dans toutes les écoles de Montréal, un voeu a été exprimé chez nous. Il trouvera sa réalisation en mai prochain. Le dernier jour de classe précédant le congé du personnel laïque sera désormais « LA JOURNÉE DE L'ÉCOLE ». Nulle élève ne pourra plus ignorer les gloires de « SON ÉCOLE », puisque dans chaque classe, on en lira la monographie. S'il est normal d'aimer sa grande patrie, n'est-il pas formateur d'apprendre aux enfants à aimer leur « petite patrie » où s'écoulent leurs plus belles années d'enfance et d'adolescence?

Vers l'avenir.

L'avenir de l'école est prometteur, car chaque éducatrice, comprenant la haute portée de sa mission, va de l'avant, améliore ses procédés pédagogiques et met à profit les leçons du passé et du présent. Cet avenir s'édifie non seulement sur le dévouement, mais aussi sur un apport à base d'idéal, de sens social d'inspiration chrétienne et de culture professionnelle plus poussée.

Puisse notre école servir toujours l'Eglise et la Patrie!

ANNE-MARIE THIBAUT,
directrice.

Ecole Saint-Philippe-Bénizi



Fondation de la paroisse Notre-Dame-de-la-Défense.

On ne peut parler des origines de l'école *Saint-Philippe-Bénizi* sans rappeler celles de la paroisse Notre-Dame-de-la-Défense.

Au nord de la rue Mont-Royal croissait de jour en jour, une petite colonie que l'on reconnaissait facilement par ses moeurs européennes et ses maisonnettes à un étage entourées d'un beau jardin: c'était la colonie italienne du Mile-End.

Le 21 octobre 1910, ce fut une joie délirante pour elle de recevoir de Son Excellence Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal, une bulle érigeant en paroisse, la colonie italienne du nord. Le territoire qu'elle couvrait s'étendait de la rue Mont-Royal à la rivière des Prairies et des voies du Pacifique Canadien à Rosemont. La nouvelle paroisse était placée sous le vocable de la Sainte Vierge, et quelque temps après les RR. PP. Servites de Marie en prenaient la direction.

Au début.

Les paroissiens dont les enfants fréquentent les écoles environnantes, font des instances pour obtenir une école paroissiale. Le 11 décembre

1910, M. l'abbé Rosconi engage, au salaire de \$35. par mois, Miss Pearson et Miss Fisher. En attendant l'érection de la chapelle-école, les cours se donnent dans un magasin situé sur la rue Saint-Zotique, coin Alma. Quelques années après, les Révérendes Soeurs Franciscaines de l'Immaculée-Conception prennent possession de l'école paroissiale. Cependant, à la demande des religieuses et pour répondre au désir des parents, la Commission scolaire engage pour les garçons les plus avancés, la Commission Dominique Bonette et Albert Lussier, qui doivent enseigner toutes les matières au programme et, les deux premiers, donner une heure d'italien en plus. Les pionniers occupent un local sur la rue Drolet près Jean-Talon.

A l'oeuvre.

Au cours des vacances de l'été 1925, la Commission décide que l'instruction des garçons, de la troisième à la neuvième année sera confiée, désormais, au corps enseignant laïc. Elle nomme à cet effet, en plus d'un principal, six professeurs et quatre institutrices. Et elle leur assigne pour local l'ancienne école Notre-Dame-de-la-Défense, qu'elle loue de la fabrique.

M. Wilfrid Leduc est nommé principal de la nouvelle école. Educateur renommé, professeur et pédagogue distingué, catholique sincère, homme d'action, doué de toutes les qualités requises pour la direction d'une école, M. le principal, aidé de ses collaborateurs, travaille avec tout le dévouement et l'ardeur qu'on lui connaît à l'organisation de son école et à la formation physique, intellectuelle et morale des enfants qu'il a sous sa direction.

L'école Saint-Philippe-Bénizi.

Enfin en 1932, l'école des garçons après diverses pérégrinations, s'installe définitivement dans son local actuel, rue Drolet et on lui donne comme patron saint Philippe Bénizi.

Saint Philippe Bénizi fut le cinquième supérieur général de l'Ordre des Servites de Marie, ordre fondé en 1233.

Coïncidence providentielle, l'enfant naît le même jour, à la même heure, dans la même ville que l'Ordre des Servites de Marie. Les parents de Philippe sont des nobles instruits et très pieux.

A dix ans, il prend l'habitude, qu'il garde toute sa vie, de lire l'office de la Sainte-Vierge, celui des défunts, les sept psaumes de la Pénitence et les litanies des Saints. A cette même époque, il se lève toutes les nuits pour prier et méditer. L'humilité et la modestie sont ses principales vertus. Il manifesta toujours un très vif amour pour les pauvres.

Reçu docteur en médecine à l'âge de 24 ans, il hésite encore sur le choix de sa vocation, ne sachant pas exactement où Dieu l'appelle. « Va, Philippe, sur la montagne sacrée, va te joindre aux serviteurs de ma Mère et tu me feras une chose agréable », lui fait entendre le Seigneur. Il obéit et, humble comme toujours, il se contente de la tâche effacée de frère convers. Ses supérieurs lui ordonnent bientôt de se faire prêtre.

A l'âge de trente-quatre ans, malgré ses refus réitérés, il devient général de la communauté. On veut l'élire pape, il va se cacher trois mois dans la solitude. Plusieurs miracles, durant sa vie et après sa mort, prouvent au monde entier la sainteté de ce grand serviteur de Marie.

Parmi toutes les raisons qui ont motivé le choix de saint Philippe Bénizi pour patron de l'école, il convient de noter :

1. — qu'il fut, après les saints fondateurs, le plus grand saint sorti des rangs de l'Ordre des Servites de Marie;
2. — qu'il fut un homme très instruit qui s'appliqua toujours à étendre ses connaissances scientifiques tout autant que sa science religieuse;
3. — que ses vertus, principalement sa modestie et son humilité, en font un modèle qu'il est bon de mettre souvent sous les yeux des enfants;
4. — que son esprit d'obéissance à ses supérieurs, lui qui était si savant et si saint, prouve aux élèves la nécessité de la soumission basée sur l'amitié réciproque et mutuelle.

Collaboration avec les autorités paroissiales.

Une étroite collaboration entre les autorités paroissiales et scolaires a rendu possible un grand nombre de projets devenus par la suite des réalités. Malgré ses nombreuses occupations, le R.P. Vangelisti, curé actuel, vient souvent assister à la lecture des bulletins mensuels. Chaque fois, il ne manque pas d'encourager ses chers enfants, de leur donner de sages conseils, entre autres, de continuer leurs études à leur école paroissiale.

Chaque année, le R.P. curé remet à M. le principal un substantiel montant d'argent pour l'achat de récompenses.

Nous ne craignons pas d'affirmer que l'autorité paroissiale n'a jamais été déçue dans son attente lorsqu'elle a demandé la collaboration de l'autorité scolaire.

Education physique.

« Un esprit sain dans un corps sain », dit un vieil adage. Si nous voulons faire de l'éducation intégrale, nous devons nous soucier de la santé de nos élèves. La véritable éducation doit se préoccuper de l'âme, de l'esprit et du corps.

Pendant plusieurs années, nous avons bénéficié d'intéressantes leçons de culture physique en rapport avec le programme officiel de la Commission scolaire. Trois professeurs donnaient ces cours, que tous les élèves suivaient avec entrain.

Qu'ils étaient beaux nos gars dans leurs uniformes bleus! La paroisse avait donné les sommes nécessaires pour acheter clairons, tambours, uniformes. Hélas! la guerre est venue interrompre les activités de nos cadets. Peut-être les verrons-nous de nouveau défiler fièrement aux grandes parades de la Fête-Dieu et de la Saint-Jean-Baptiste.

Messieurs P. Sabetta, A. Saia et D. Delorme ont sacrifié beaucoup de loisirs pour la formation de ce corps de cadets.

Chaque jour, et presque toute l'année durant, plusieurs élèves prennent leur demiard de lait. Les nécessiteux et les déficients de poids en reçoivent gratuitement, grâce au service social scolaire.

La cour de l'école n'étant pas suffisamment grande, nous ne pouvons pas organiser nos élèves en équipes. Cependant, ils se livrent avec entrain à leurs sports favoris: le gouret, la balle molle ou la balle au camp. Ils s'inscrivent dans les équipes des parcs Shamrock et Jarry situés dans les limites de la paroisse.

Les autorités municipales peuvent compter sur l'appui et la collaboration de la direction et du personnel de l'école chaque fois que la santé des élèves est concernée. Nous ne ménageons ni notre temps, ni nos efforts, ni notre dévouement pour seconder le travail des médecins, des dentistes ou des infirmières.

Les élèves ont pris part à toutes les campagnes de nettoyage et d'embellissement, ainsi qu'aux concours sur la nutrition. Toujours, ils ont fait de leur mieux.

Présentement, les collaborateurs de M. le principal sont: MM. H. Villeneuve et G. Mezzetta, au cours complémentaire, et P. Sabetta, O. Brisebois, A. Saia, J. Ledoux, P. Corsilli, D. Delorme, M. Prescott, H. Gauthier, au cours élémentaire.

Fait digne de mention, tous ces professeurs ont reçu, et quelques-uns même plusieurs fois, une prime décernée par l'inspecteur pour leurs méthodes et leurs procédés d'enseignement ainsi que pour les succès obtenus.

Education intellectuelle.

Répondant aux désirs maintes fois exprimés par les autorités paroissiales et les parents de la colonie italienne, la Commission a permis que l'enseignement donné dans les classes supérieures, à partir de la sixième année, soit tout à fait bilingue.

Au début, les élèves recevaient chaque jour un cours de langue italienne. L'étude du catéchisme se faisait aussi en italien. M. G. Mezzetta fut chargé de ce cours jusqu'en 1931, alors que la Commission décida que seules les deux langues officielles du pays s'enseigneraient dans les écoles qu'elle contrôle. L'italien était forcément éliminé du programme.

Bibliothèque.

Pouvons-nous donner le nom de bibliothèque aux quelques cent cinquante volumes mis actuellement à la disposition des élèves? — Nous souhaitons fort qu'un Mécène, ami des jeunes, contribue à enrichir cette bibliothèque.

Depuis quelques années, les élèves lisent avec intérêt les revues François, Hérauts, Sais-tu?, adaptées à leur âge et à leur développement.

Classes auxiliaires.

Nos deux classes auxiliaires rendent d'appréciables services, non seulement aux garçons qui les fréquentent mais aux autres élèves de l'école dont ils ne retardent pas les progrès. M. l'abbé Irénée Lussier, directeur de ces classes, s'est montré très satisfait du travail accompli par les titulaires, messieurs P. Corsilli et D. Delorme.

Autrefois, nous avions dans l'école même une classe industrielle; il est regrettable que des circonstances incontrôlables aient forcé la Commission à transporter ailleurs cet atelier. Cependant, nos élèves de septième et de huitième année profitent encore de ces cours. Chaque lundi, c'est avec empressement qu'ils se rendent à l'école Philippe-Aubert-de-Gaspé où monsieur Brabant les initie au travail du bois.

Education morale.

Au dire des autorités compétentes qui ont visité l'école, le catéchisme est bien enseigné; chaque professeur apporte à la préparation de sa leçon, un soin particulier afin qu'elle soit intuitive, intéressante, morale et pratique.

Un père s'occupe particulièrement des élèves. Depuis plusieurs années, c'est le R. P. Lavigneur dont le dévouement n'a d'égal que son inlassable activité. Aussi souvent que lui permettent ses nombreuses occupations, il vient donner d'intéressantes leçons de catéchisme dont les enfants se souviennent.

Toutes les oeuvres trouvent à l'école *Saint-Philippe-Bénizi* des coeurs généreux qui savent donner largement. Nous souscrivons à la Sainte-Enfance, à la Propagation de la Foi, à la Fédération des Oeuvres de Charité. D'une année à l'autre, les aumônes augmentent. N'est-ce pas de bon augure?

Un certain nombre d'élèves sont des aspirants au Tiers-Ordre. Ces petits Cordigères, sous la direction du R.P. Partriarchi, sont fidèles à leurs promesses et à leur réunion mensuelle du dimanche après-midi.

Sous la direction d'un professeur dévoué, M. Henri Gauthier, la J.E.C. fonctionne depuis quelques années dans l'école. Les Jécistes ne sont peut-être pas nombreux, mais un travail sérieux, un travail en profondeur s'accomplit sans bruit.

Education sociale et nationale.

Depuis 1932, l'école *Saint-Philippe-Bénizi* possède sa brigade de sécurité. Les brigadiers aident aux mouvements d'ensemble et particulièrement à la sortie des élèves. Ils apprennent, en agissant ainsi, à protéger leurs jeunes confrères, à s'entr'aider, à penser aux autres.

Bien que nous n'ayons pas de troupe scout, plusieurs garçons sont inscrits dans les troupes des paroisses voisines. Un ancien est actuellement

chef du groupe Immaculée-Conception, succédant à M. Philippe Morel, principal de l'école italienne Notre-Dame-du-Mont-Carmel, et l'un des promoteurs du scoutisme canadien-français. Ce chef, M. J. Leonelli est aussi membre du comité directeur des scouts pour le diocèse de Montréal. M. D. Delorme, actuellement professeur à l'école fut l'ouvrier diocésain et chef de secteur.

Toujours, nous avons fait une guerre patiente aux bouches molles, essayant de bannir de la conversation les anglicismes et les barbarismes; les résultats sont consolants, surtout si nous considérons que presque tous les élèves sont d'origine italienne et qu'ils parlent plutôt l'italien ou l'anglais à la maison.

Souvent, M. le principal inscrit au tableau noir de la salle des expressions usuelles à corriger. Il prêche d'exemple et les professeurs se font un devoir de l'imiter et de seconder ses efforts.

Tous les ans, les élèves de huitième année suivent les cours de secourisme et de premiers soins aux blessés donnés par la Société Ambulancière Saint-Jean. La plupart obtiennent leur certificat et apprennent, comme dit le manuel, à se montrer perspicaces, débrouillards, adroits, précis, judicieux, persévérants et sympathiques.

Cette forme d'altruisme n'est pas à dédaigner et mérite bien toute l'attention que nous lui donnons.

Depuis plusieurs années, M. Delorme donne chaque vendredi des causeries pratiques sur la sécurité. Les élèves se souviendront longtemps de ses conseils suivis de quelques remarques sur l'hygiène et le secourisme.

Le chant s'identifie avec la vie dont il traduit les joies et les peines. Le R. P. Doncoeur, s.j., écrit, dans sa préface de Roland, chansonnier scout, que «pour refaire une race belle et forte, il faut réapprendre à chanter d'autres chansons que des Marseillaises braillardes ou de souillonnes Madelons». Aussi, enseignons-nous aux élèves les beaux chants du terroir.

Au concours annuel de la Chanson canadienne, en 1941, la chorale *Saint-Philippe-Bénizi*, sous la direction de M. A. Saia et de Mlle F. Bonette, remporta le drapeau, emblème de la victoire.

Nous voulons faire aimer la patrie par ses chants.

Il y a dix ans, l'école entra dans la Ligue de Quilles des professeurs et y faisait bonne figure. Son capitaine, M. P. Sabetta, terminait la saison avec une des meilleures moyennes. Pendant quatre ans, l'équipe dut se retirer de la Ligue, mais cette année, elle y est revenue bien déterminée à remporter des succès marqués.

Culture personnelle.

La plupart des professeurs font des études personnelles ou suivent des cours de perfectionnement. Actuellement, trois sont inscrits à l'Institut pédagogique Saint-Georges, dont deux sont diplômés en Orientation professionnelle: messieurs G. Mezzetta et A. Saia. Ces instituteurs ont aussi

suivi les cours de perfectionnement en anglais. M. H. Gauthier est un ancien de l'Institut Pie XI et M. D. Delorme prépare son B.A.

La direction de l'école et le personnel enseignant entretiennent un bel esprit de famille. Tous coopèrent dans la joie et se préoccupent de perfectionner méthodes et procédés d'enseignement.

Nous avons eu des causeries pédagogiques données par des instituteurs de l'école même. Les principaux sujets traités portaient sur l'enseignement du catéchisme, de la géographie, de l'anglais, du dessin et de l'écriture.

A l'honneur.

Au nombre des anciens professeurs qui ont enseigné à l'école *Saint-Philippe-Bénizi* et qui ont obtenu des promotions au principalat, il nous fait plaisir de nommer MM. Alphonse Laurier et L. O'Breham.

Une famille de la paroisse a bien mérité d'être citée à l'honneur: la famille Bonetto qui a fourni deux instituteurs et trois institutrices aux écoles de la paroisse. Après plus de quinze années de dévouement à *Saint-Philippe*, mademoiselle F. Bonetto enseigne maintenant à Notre-Dame-de-la-Défense.

Nos anciens.

Malgré la fondation plutôt récente de l'école, plusieurs anciens ont réussi à se créer une situation enviable dans la vie. Nous en retrouvons dans les diverses professions libérales, dans l'industrie et le commerce. Trois des professeurs actuels ont terminé leurs études primaires ici même. Actuellement, un grand nombre continuent leurs études à Saint-Viateur, au Plateau, à l'École technique, à l'École normale et à l'Université. Partout, ils se distinguent par leur application et leur succès.

Les professeurs de *Saint-Philippe-Bénizi*, tout en dispensant une solide instruction, ont à cœur d'inculquer fortement dans l'esprit et le cœur de cette belle jeunesse italienne les principes de vertus civiques et chrétiennes. Ils veulent ainsi former de bons et loyaux citoyens qui sauront faire honneur à leur patrie d'adoption: le Canada.

HENRI VILLENEUVE,
instituteur.

Ecole Saint-Antonin



L'école *Saint-Antonin* a plus de trente ans d'existence. Son histoire est assez compliquée et assez mouvementée. Encore actuellement, elle est le siège de trois écoles juxtaposées, ayant chacune son principal. Sous un même toit commandent trois autorités, qui cependant vivent en parfaite harmonie. Cela suppose des efforts constants de part et d'autre, afin de tirer de cette situation embarrassante le parti le meilleur, en attendant qu'on puisse y porter remède.

Ce n'est pas mon intention de raconter par le menu détail la longue histoire d'un immeuble, qui, sans bouger du lopin sur lequel on l'a bâti, a cependant changé de commission scolaire, de paroisse, de nom, de direction, de destination.

L'école fut construite en 1914-15, par la commission scolaire indépendante de Notre-Dame-de-Grâce, six ans après l'annexion de la municipalité à la ville de Montréal. On avait escompté un grand développement domiciliaire et commercial dans le voisinage de Snowdon, mais la guerre de 1914 mit un ralenti à l'ère de prospérité. L'école, appelée *Saint-Dominique* de 1914 mit un ralenti à l'ère de prospérité. L'école, appelée *Saint-Dominique*, fut ouverte le premier dimanche de septembre 1915, par le R.P. Rouleau, dominicain, futur évêque de Valleyfield, puis archevêque cardinal de Québec.

Dans une immense bâtisse capable de loger six cents élèves, dans dix-huit classes, les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame reçurent cinquante élèves, en deux groupes. Seize salles restaient donc vides.

En 1917, la Commission scolaire de Montréal, lors de l'organisation des districts, fit l'acquisition de l'école Saint-Dominique. Comme son achat coûtait cher et que son entretien était onéreux, elle fut longtemps désignée sous le nom « d'éléphant blanc » de Snowdon. Le premier directeur du district ouest, monsieur Robitaille, y établit ses bureaux en octobre 1917 jusqu'en 1921. Il eut pour successeur monsieur J.-David Pilon, dont tous se rappellent la douce et imposante figure.

Les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, seules ou aidées de laïques, ont dirigé l'école depuis son origine jusqu'à nos jours. Actuellement, elles ont la direction de toutes les classes de filles de langue française.

La vaste école, située au coin de la rue Coolbrook et du Chemin de la Reine-Marie, hébergea pendant dix ans, comme locataire, l'école commerciale Lalime. A partir du 3 janvier 1926, elle devint le siège de la desserte Saint-Dominique. En novembre 1929, fut créée la paroisse distincte de Saint-Antonin. Vers 1937, l'école connut de nombreuses améliorations. A la suite de la création de la paroisse anglaise de Saint-Malachie, le curé, Father Britt, obtint d'établir sa chapelle provisoire dans la salle de l'école, ce qui dura deux ans, jusqu'en 1940. C'est en septembre 1939 que monsieur Alide Paradis prit la direction des classes de garçons, les religieuses gardant celle de toutes les classes de filles. L'école obtint des résultats remarquables. Elle mérita une mention spéciale pour l'enseignement du dessin et de la gymnastique.

Depuis 1941, les classes anglaises ont pour directeur, monsieur le principal Gallagher.

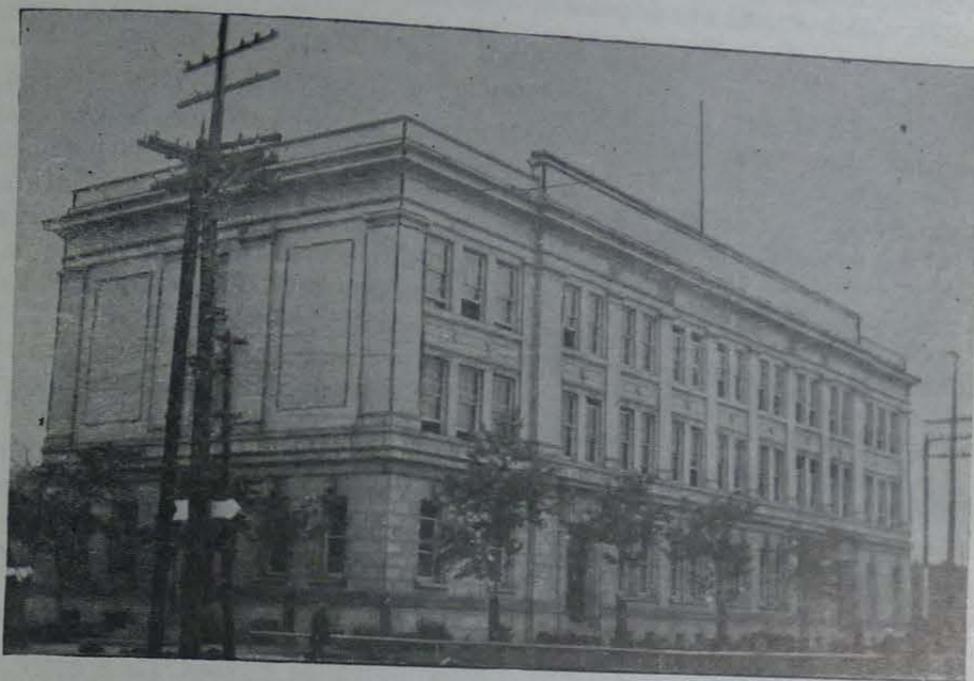
Sous monsieur Alide Paradis, les classes françaises comptaient soixante-quatorze garçons inscrits dans trois classes. Leur nombre atteignit cent cinq en septembre 1943, alors que monsieur Thomas Pinsonneault devint titulaire-responsable de l'école. Actuellement, elle compte cent vingt garçons groupés en cinq classes combinées.

La direction et le personnel de l'école s'efforcent de donner aux élèves, outre la formation intellectuelle, une solide formation morale, religieuse et nationale. Dans toutes les matières, les résultats sont heureux. On apporte une attention spéciale aux travaux manuels, au dessin, aux exercices physiques. A cause de leurs rencontres fréquentes dans les cours de récréation avec leurs émules de langue anglaise les élèves jouissent d'un avantage unique pour apprendre la langue seconde. On peut affirmer qu'ils sont bilingues et qu'ils remportent des succès remarquables dans l'étude de l'anglais. Ce qui incite les maîtres à cultiver le double sentiment de fierté nationale et d'entente cordiale.

PERSONNEL ACTUEL: MM. Thomas Pinsonneault, titulaire-responsable, J.-E. Robitaille, M. Brunet, L. Lessard; Mlle Charlotte Grothé.

THOMAS PINSONNEAULT,
supplémentaire-responsable.

Ecole Souart



L'école Souart est ainsi nommée en mémoire de l'abbé Gabriel Souart, p.s.s., arrivé au pays en 1657, premier curé de Ville-Marie et l'un des premiers éducateurs de la colonie naissante. Située dans le quartier Bourget, au numéro 1800 de la rue Papineau, l'édifice actuel fut construit en 1916-17 par la Commission des Ecoles catholiques, alors présidée par Mgr Emile Roy, vicaire général. Monsieur J.-N. Perrault, de regrettée mémoire, était le directeur général.

L'école ouvre ses portes en septembre 1917, sous la direction de monsieur Zotique Guérin. Trois cent cinquante élèves s'inscrivent, répartis en dix classes. La plus élevée est la quatrième année. Trois de ces classes sont formées d'élèves de nationalités étrangères: Lithuaniens et Polonais.

Au nom de la Commission des Ecoles catholiques, les représentants du district centre, où s'élève le nouvel édifice, en font l'inauguration officielle en septembre 1918 en présence des abbés A. Corbeil, président du district, G.-J. McShane, p.s.s., et Nazaire Dubois, visiteur des écoles et MM. J.-A. Lapointe, M.P., A Labrecque, bourgeois, Alfred Lambert, industriel, Paul Denis, M.D., A.-C. Miller, directeur-secrétaire.

Sous l'habile direction de son principal, M. Z. Guérin, l'institution, dans un magnifique essor, ne tarde pas à réaliser de sensibles progrès.

Dès 1924, les quatorze classes sont remplies. Deux nouveaux locaux sont aménagés pour recevoir les élèves qui se présentent de plus en plus nombreux. Environ cinq cent cinquante écoliers fréquentent les classes. Les premiers aspirants au certificat d'études de sixième année subissent avec succès les examens. L'ascension continue. Deux ans plus tard, en 1926, les élèves de huitième année passent avec honneur les épreuves du certificat d'études. *L'école Souart* monte alors au rang d'école primaire complémentaire.

Le 22 février 1923, par décret de Son Excellence Mgr Georges Gauthier, archevêque-coadjuteur de Montréal, le territoire de la paroisse du Sacré-Coeur est divisé, et *Souart* devient l'école de la nouvelle paroisse Sainte-Marguerite-Marie. L'abbé J.-Alexandre Gratton, curé de Sainte-Anastasia de Lachute, en devient le fondateur. Le nouveau pasteur, vivement intéressé à son école, préside avec une joie toujours nouvelle les fêtes scolaires et les lectures de notes. Il prodigue ses bons conseils et ses encouragements aux professeurs et à ses jeunes paroissiens. La gent écolière et le personnel enseignant ont gardé un profond souvenir de ce prêtre charitable et dévoué. En 1935, l'abbé Arthur Berthiaume lui succède. Une efficace et étroite collaboration continue entre le presbytère et l'école.

Pendant la construction de la nouvelle église, la salle de récréation de l'école sert aux besoins du culte. On y célèbre les offices religieux durant près d'un an. « Ainsi *l'école Souart* demeurera dans les annales de l'église Sainte-Marguerite-Marie comme le berceau de la grande famille maintenant constituée » (Abbé Charbonnier).

Vers 1929, six cents élèves s'inscrivent. Il faut transformer le logement du concierge pour aménager deux nouvelles classes. Le 8 octobre 1932, le personnel enseignant de l'école fête son principal, qui vient d'être appelé à la direction de l'école Victor-Doré. Ce n'est pas sans regret que monsieur Zotique Guérin quitte la maison où il a passé quinze ans. Monsieur Ligouri Louis-Seize, principal à Sainte-Hélène, lui succède.

En 1936, l'inscription des élèves dépasse sept cents. Une classe temporaire est organisée dans la salle de récréation et confiée à madame Louis Lafontaine. Monsieur J.-A. Poissant, pionnier de la première heure, et titulaire de la neuvième année, est nommé principal-adjoint. Monsieur Poissant, avec le concours de monsieur J.-R. Côté compte six années consécutives de plein succès aux examens du certificat d'études; un seul élève échoua aux examens durant cette période. Ajoutons que leurs successeurs continuent d'obtenir d'excellents résultats.

En juin 1945, l'école fête deux de ses membres actuels. Après vingt-cinq années de dévouement inlassable dans l'enseignement, monsieur J.-A. Poissant, principal-adjoint, et mademoiselle Albertine Rodier, titulaire de la troisième année, sont les héros d'une réunion intime.

Parmi les nombreux professeurs qui se sont succédé à *l'école Souart*, nous relevons avec fierté les noms de MM. Cléophas Bastien, devenu plus tard ministre de la colonisation dans le cabinet provincial; Antony Lessard, promu par la suite à l'école normale de Saint-Jérôme; J.-René Côté, Edson

Wescott et Lucien Gignac, aujourd'hui inspecteurs d'écoles; Charles Charron nommé principal-adjoint à l'école de-la-Dauversière en 1944. Nos félicitations à M. Charron s'accompagnaient toutefois du regret de perdre en lui un artiste distingué à qui nous devons, pendant vingt-quatre ans, les heures mélodieuses de nos fêtes religieuses et scolaires; Mlle Lise Savoie qui est devenue assistante-directrice à Louis-Jolliet. Enfin, monsieur Anse toine De Grâce dont il nous plaît de rappeler ici les mérites acquis pendant quinze ans d'apostolat à l'école même, surtout pour avoir établi la communion fréquente chez ses élèves de cinquième année et encouragé « l'Achat chez nous », sous l'inspiration d'un patriotisme franc et désintéressé. On sait qu'il eut l'honneur d'être élu président du comité exécutif du Congrès d'Education tenu à l'auditorium du Plateau en 1936. M. De Grâce fut aussi le fondateur du cercle Albert-Lozeau de l'A.C.J.C. qui groupait parmi ses membres les anciens de l'école.

Rendons aussi un hommage mérité et un souvenir ému à nos professeurs retirés: madame L. Lafontaine, née Clara Saint-Onge, qui compte trente-trois ans d'enseignement, dont vingt-deux de dévouement maternel aux tout-petits de *Souart*; mademoiselle Antoinette Gagnon, sur la brèche trente-neuf ans durant, dont dix-huit à *l'école Souart*; monsieur Omer Robitaille qui porte aujourd'hui avec un courage chrétien la croix d'une douloureuse maladie à laquelle vingt-deux ans d'un remarquable dévouement dans cette institution n'ont probablement pas été étrangers.

Nous nous reprocherions d'omettre les noms des professeurs actuels: MM. J.-Albert Sauvé, Louis-P. Chabot, Georges-E. Dubois, Georges-Hervé Sauvé, Adrien Marcotte, Théobald Harel, Marcel Pelletier, Fernand Desjardins, J.-Raoul Monette, René Gladu, Louis-Philippe Boisseau; Mlles Colette Douville, Albertine Rodier, Aline Leduc, Alice Aubertin, Thérèse Pelletier, titulaires de classes régulières; Fernand Leduc et Adrien Auger, respectivement professeurs de dessin et de travaux manuels. Nos professeurs ont tous à leur crédit de nombreuses et fructueuses années d'enseignement. Tous ont la noble ambition de réaliser ce mot d'ordre: « Aimer l'école et la faire aimer, c'est aimer le Canada et le faire aimer ».

Font aussi partie du personnel: le docteur Edmond Ranger, médecin-examineur, assisté de garde Antoinette Martineau; MM. les abbés H. Forest et A. Bastien, aumôniers.

A *Souart*, différentes organisations occupent les loisirs, cultivent le goût et les vertus, et engendrent le plaisir. En tout premier lieu, les jeux, sous la direction des professeurs J.-A. Sauvé, A. Marcotte et F. Desjardins. Mais on chante aussi, chez les grands et chez les petits, avec M. Harel et avec Mlle Albertine Rodier. La J.E.C., guidée par son aumônier, l'abbé Georges Fleury et son dirigeant monsieur G.-E. Dubois, fait honneur à l'école. Bientôt les Croisés grouperont toutes les bonnes volontés. Monsieur L.-P. Chabot est le zélé conservateur d'une bibliothèque fréquentée par un grand nombre d'élèves. Plusieurs de nos écoliers sont abonnés aux revues: « FRANÇOIS », « HÉRAUTS », « SAIS-TU? ». Aucune fête importante ne passe inaperçue: la Noël, l'anniversaire de M. le Curé, le Jour des Mères, la distribution des prix. Chaque année, des centaines de récompenses sont

distribuées aux élèves, grâce à la générosité de la section Bourget, de la société S.-J.-Baptiste et de quelques autres bienfaiteurs.

La cérémonie annuelle de la bénédiction des enfants à l'église Sainte-Marguerite-Marie est confiée à Mlle Albertine Rodier. Les garçons, costumés en petits prêtres, deviennent alors de précoces et éloquents prédicateurs, des suisses et des pages bien stylés. Bref, cette fête du mois de janvier émeut bien des parents et grave dans les coeurs de bien doux souvenirs.

Comme bilan d'un peu plus d'un quart de siècle d'existence, l'école Souart peut se glorifier d'avoir fourni à la société des centaines de citoyens honnêtes, qui dans leurs diverses sphères d'activités, font l'orgueil de leur Alma Mater. Et nous avons lieu d'espérer que sa bonne renommée ira toujours croissant. Sous la direction du principal actuel, monsieur Ligouri Louis-Seize, dont l'ardeur au travail, la compétence professionnelle, la distinction et l'esprit chrétien sont notoires, l'école Souart ne peut que poursuivre son ascension vers de remarquables succès.

ALBERTINE RODIER,
institutrice.

Ecole Saint-Gérard



Les voyageurs qui se dirigent vers les Laurentides par la rue Lajeunesse ne sont pas sans remarquer un magnifique édifice en brique rouge, construit à l'angle des rues Lajeunesse et Liège. C'est l'école Saint-Gérard, fréquentée par les garçons de la paroisse Saint-Alphonse d'Youville.

Ce n'est pas toutefois le site qu'occupa la première école Saint-Gérard. Elle fut bâtie en 1875 sur la rue Drolet, près du boulevard Crémazie, par la Commission scolaire de la paroisse St-Laurent, et, de ce fait, portait le nom d'école Saint-Laurent. Tout comme dans les « rangs » de nos campagnes canadiennes, le rez-de-chaussée était consacré à la classe et l'étage supérieur servait de demeure à l'institutrice.

En 1898, l'école tomba sous le contrôle de la Commission scolaire de Villeray. Il y avait alors deux classes. Durant une cinquantaine d'années, les enfants des environs allèrent à la classe dans la petite école de la rue Drolet. Bon nombre d'entre eux contribuèrent à la fondation de la paroisse Saint-Alphonse que les autorités diocésaines ont confiée, en 1910, aux Révérends Pères Rédemptoristes.

Au cours de l'année scolaire 1911-1912, les Soeurs Sainte-Croix qui venaient d'arriver dans la paroisse, s'occupèrent des garçons. L'école qui comptait alors trois classes passa sous le contrôle de la nouvelle Commission scolaire de Saint-Alphonse-d'Youville.

Il ne reste rien aujourd'hui de la petite école. L'incendie qui la détruisit en 1925 fit aussi disparaître de glorieux souvenirs que quelques anciens évoqueront peut-être un jour pour le plus grand intérêt des paroissiens.

A l'érection de la paroisse, quatre-vingt-sept enfants fréquentaient l'école. Dès 1911, les commissaires firent l'achat du vaste quadrilatère formé par le boulevard Crémazie et les rues Lajeunesse, Talleyrand (aujourd'hui Liège) et Berri. Aucun choix ne pouvait être plus judicieux, car cet emplacement était suffisamment grand pour la construction de deux belles écoles.

Au cours du mois de septembre 1912, quelques pères du monastère décidèrent de donner un nouveau nom à l'école des garçons. Monsieur Nestor Dubuc, premier professeur de l'école, fut consulté et une demande fut faite à la Commission scolaire locale de choisir saint Gérard comme patron de l'école, en l'honneur du grand thaumaturge rédemptoriste.

En 1914-1915, l'inscription fut de soixante-cinq garçons, partagés en deux classes. A la fin de cette même année scolaire, les élèves des 4e et 5e années subirent un examen sérieux de catéchisme. C'est depuis cette date que l'on décerne des diplômes d'Instruction religieuse à l'école *Saint-Gérard*.

La Commission des Ecoles catholiques de Montréal absorba, en 1917, toutes les commissions scolaires de la ville. Les écoles furent partagées en quatre districts, et *Saint-Gérard* fit nécessairement partie de celui du district nord. Monsieur Donat Morin fut nommé principal en 1918 et il assumait la direction de l'école jusqu'en 1921. Monsieur Emmaüs Fournel occupa le même poste de 1921 à 1923. Avec monsieur Louis-Philippe Lussier qui lui succéda, trois cent cinquante garçons se présentèrent à la rentrée des classes. La petite école de la rue Drolet ne suffisait plus au besoin des élèves. Elle était devenue dangereuse et peu hygiénique. Messieurs les commissaires votèrent la construction d'un nouveau local. L'été suivant, on érigea à l'angle des rues Liège et Berri, une magnifique école de quatorze classes, exactement la moitié de l'édifice actuel. La cour de récréation des élèves consistait alors en un vaste terrain s'étendant de la rue St-Denis à la rue St-Laurent.

Il est intéressant de rappeler les remarques peu flatteuses que les paroissiens faisaient alors aux commissaires: « C'est vraiment trop luxueux et beaucoup trop grand; jamais on ne parviendra à remplir cet édifice ». Cependant les événements prouvèrent le contraire puisque quatre ans plus tard le manque d'espace nécessita la construction de la partie nouvelle. L'école *Saint-Gérard* telle qu'on la voit aujourd'hui fut complétée en 1930. Durant l'année scolaire 1927-1928, il y eut une classe de 10e année; mais cet embryon de cours supérieur ne dura toutefois qu'un an.

La construction de l'école paroissiale des filles fut commencée en 1930. L'école *Saint-Gérard* donna l'hospitalité aux religieuses et à leurs élèves pendant l'année scolaire, Il y eut alors quarante-cinq classes dans l'école.

En octobre 1933, à l'occasion des fêtes du deuxième centenaire de la fondation de l'ordre des Rédemptoristes, l'école eut l'insigne honneur de recevoir son Excellence Mgr Andréa Cassulo, délégué apostolique au Canada. Vers la fin du même mois, Monsieur Louis-Philippe Lussier quitta l'école pour occuper le poste d'assistant-directeur des études pour le district nord. Il fut remplacé par monsieur Isidore-A. Ferland, le principal actuel.

Monsieur J.-P. Labarre, inspecteur des écoles normales, vint présider une lecture de notes au cours de l'année 1936 et à cette occasion, les élèves rendirent pour la première fois le chant de ralliement de l'école. En 1937-1938, *Saint-Gérard* recevait douze cent soixante-douze élèves répartis en une trentaine de classes. Elle se trouvait ainsi l'école primaire de garçons de la métropole avec la fréquentation la plus élevée.

Le 8 février de cette année 1937, à l'occasion d'un banquet à l'honneur de monsieur François Leduc, député de Laval, le R.P. Emile Journault, curé de la paroisse, prononça un discours retentissant sur la « taxe municipale de l'eau bénite » et le peu d'équilibre qui, disait-il, existait entre les traitements payés aux instituteurs laïques et aux religieux. Il s'ensuivit une vive discussion à laquelle les journaux donnèrent une grande publicité. Après quelques mises au point par les autorités intéressées à la question, tout rentra doucement dans l'ordre. Mais l'affaire fit tout de même époque parmi les membres du personnel enseignant.

Au mois de septembre 1939, la nouvelle école Saint-Emile commença à recevoir les plus jeunes enfants de la paroisse. Huit classes de petits garçons allèrent s'y installer. A cause de ce départ, l'école *Saint-Gérard* n'abrite plus d'élèves que de la troisième année à la neuvième inclusivement. La présence moyenne ne fut pas diminuée beaucoup toutefois, car les locaux disponibles furent mis à la disposition de quatre classes de garçons de la paroisse du Christ-Roi, qui, eux, n'avaient pas d'école. C'est ainsi que monsieur Raoul Duplessis, ancien titulaire de 8e année à *Saint-Gérard*, y revint en qualité de principal de l'école du Christ-Roi.

A la fin de novembre 1945, le R.P. Louis-Philippe Lévesque, curé de la paroisse depuis 1939, fut nommé conseiller du supérieur général des Pères Rédemptoristes avec résidence à Rome. Le personnel et les élèves le virent partir avec grand regret. Il s'était gagné tous les cœurs par le vif intérêt qu'il portait toujours à « son » école *Saint-Gérard*. Retraites prêchées aux élèves, conférences aux professeurs sur les vertus d'un bon maître et l'apostolat laïc, leçons de catéchisme aux classes supérieures, séances de distribution de bulletins où il avait toujours de bonnes paroles d'encouragement, directives d'orientation et de vocation données en particulier, à chaque élève des classes avancées, enfin tout son dévoué ministère exercé sans compter pour le plus grand bien des élèves et la franche sympathie qu'il a toujours témoignée au personnel appellent ici un témoignage de reconnaissance et d'affection.

Il s'est toujours fait à l'école *Saint-Gérard* un travail peu connu de l'extérieur mais bien efficace. C'est la valeur de cette besogne que les

autorités de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal ont voulu reconnaître par les nombreuses promotions qu'elles ont accordées au personnel de l'école *Saint-Gérard*. Monsieur Trefflé Boulanger, directeur des études, monsieur Hermas Bastien, L. Ph., professeur à l'Université de Montréal, et monsieur René Guénette, professeur à la même Université et directeur de « L'école canadienne », sont d'anciens professeurs de *Saint-Gérard*. Depuis une dizaine d'années, MM. Adélarde Duguay, Arthur Thibault, Maurice Huneault, Raoul Duplessis, Palmer Paré, Maurice Latour et Roméo David ainsi que Mlles Mercédès Grégoire et Dorilda Bécharde ont été promus à la direction d'écoles après avoir enseigné à *Saint-Gérard*.

L'école des garçons de la belle paroisse Saint-Alphonse fait honneur à nos écoles catholiques de Montréal. Le personnel s'y dévoue sans compter à la formation physique, intellectuelle, morale et religieuse des enfants qui la fréquentent. Tous les procédés modernes d'éducation et d'instruction y sont employés. La direction et le personnel de l'école n'ont qu'un seul idéal, former des hommes convaincus, respectueux de l'autorité religieuse et civile, des citoyens animés de l'esprit de dévouement, du sens de la justice et du goût du travail, des sujets qui font le bonheur de leurs concitoyens et la gloire de l'école qui les a formés.

PERSONNEL ACTUEL: MM. Isidore-A. Ferland, principal, Alide Paradis, ass.-principal; Mlles Anna Richard, Rita Lachapelle; MM. A. Audy, P. Lecompte, C. Bernier, W. Lazure, R. Vaillancourt, L. Caponi, R. Desrosiers, G. Forest, R. Godard, M. Gratton, R. Tremblay, R. Pellerin, G. Lapointe, E. Bisailon, G. Barbeau, E. St-Denis, H. Mailloux, M. Trudel, I. Bolduc, A. DeBray, A. Pellerin, Emile Sarrazin, Eugène Saint-Jean.

I.-A. FERLAND,
principal.

Ecole de-la-Vérendrye



Au début du siècle, Montréal connut un extraordinaire développement économique et immobilier qui fit reculer les limites de la ville surtout au nord et à l'est.

A l'est, des industries nouvelles demandaient un nombreux personnel: les ouvriers de Montréal essaierent. Une paroisse prit naissance à proximité de la Longue-Pointe où monsieur Pierre Tétreault possédait une ferme en bordure du fleuve, dans la paroisse Saint-François-d'Assise. Monsieur Tétreault avait divisé entièrement sa terre en lots. Une agglomération s'y développa avec rapidité. Sa population, presque toute catholique, devait fréquenter l'église Saint-François-d'Assise qui était très éloignée. En 1905, on ouvrit une desserte dans la demeure de monsieur Prosper Massicotte, maison qu'on peut voir encore, angle sud-ouest des rues des Ormeaux et Tellier.

Restait l'organisation d'une école. Elle fut ouverte la même année pour les enfants du « Parc Tétreault », dans la maison de monsieur Alphonse Faber, située au numéro 2556 de la rue des Ormeaux. Mlles Antoinette et Rachelle Girard y enseignèrent. L'année suivante, la nouvelle paroisse de Tétreaultville est fondée sous le vocable de sainte Claire. Le nombre des écoliers augmente sans cesse, et la maison de monsieur Faber ne suffit plus. Où les loger?

A la suggestion de monsieur le curé J.-B. Desnoyers, les marguilliers proposent qu'on aménage le sous-sol de la nouvelle église pour y recevoir des classes. Tout s'arrange et les marguilliers louent le nouveau local à la commission scolaire qu'on vient de créer.

Dès septembre 1907, trois Dames de la Congrégation, dont mère Saint-Gabriel comme directrice, enseignent aux fillettes et aux petits garçons, et monsieur Birtz aux grands garçons. Ainsi marchent les classes durant trois ans.

Au mois de janvier 1910, vu la constante augmentation du nombre d'élèves, les marguilliers conseillent aux commissaires de trouver un local plus spacieux pour l'ouverture des classes en septembre. Après discussion, on décide la construction d'une école, rue Hochelaga, entre les rue Azilda et Des Ormeaux. Elle portera le nom d'école Sainte-Claire.

Cette maison se divise en deux parties, l'une pour les filles et l'autre pour les garçons. Au début, les Frères de Saint-Gabriel enseignent aux garçons; les Dames de la Congrégation, aux filles.

Durant deux ans, les Frères Dupont et Aloys forment le personnel. En septembre 1913, les élèves étant trop nombreux, un troisième religieux, le frère Frédéric se joint aux deux premiers. A la fin de l'année scolaire 1912-13, les révérends Frères de Saint-Gabriel, pour une raison que nous ignorons, abandonnent la direction de l'école aux laïques. Les deux années suivantes, monsieur Pagé, junior, et Mlles Hotte et Paradis enseignent. Au mois d'avril 1915, monsieur Pagé, senior, succède à son fils comme directeur de l'école. En 1915-1916, Mlles Anna Hotte, Elodie Paradis et madame Jacques de Maisonneuve, celle-ci comme directrice, enseignent aux garçons, jusqu'à l'annexion de la commission scolaire de Tétreaultville à la Commission des Ecoles catholiques de Montréal.

De 1916 à 1918, Mme Jacques de Maisonneuve prend la direction des classes de garçons qui fréquentent l'école Lebrun.

Vu l'agrandissement de la paroisse Sainte-Claire-de-Tétreaultville vers le nord, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, en septembre 1918, décide l'ouverture d'une classe dans une maison située au numéro 8555 de la rue Forbin-Janson. On la nomme école Fauteux en l'honneur de monsieur le curé de la paroisse et l'on en confie la direction à Mme Jacques de Maisonneuve, qui est remplacée à l'école Lebrun par Mlle Yvonne Martin. Les deux restent en fonction jusqu'à la fin de l'année scolaire. En septembre suivant, la Commission des Ecoles catholiques confie la direction des écoles Lebrun et Fauteux à M. Alcide Cantin, aujourd'hui directeur de district. Mme J. de Maisonneuve prend sa retraite et Mlle Rosalma Riquier la remplace durant deux ans. En septembre 1923, les élèves de l'école Fauteux occupent un local plus spacieux au numéro 4901, rue Saint-Donat. Y enseignent: Mlles Agnès Michelin et Claire Maher.

Du mois de septembre 1916 au mois de septembre 1931, l'école Sainte-Claire est affectée uniquement à l'enseignement des filles; les garçons suivent la classe à l'école Lebrun. En septembre 1929, M. Gustave Lacombe hérite des fonctions de monsieur Alcide Cantin qui devient principal de l'école de-la-Dauversière. En 1930-31, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal fait construire, rue Sainte-Claire, entre les rues Lebrun et Mercier, une nouvelle école qui portera le nom de Sainte-

Claire, et sera consacrée exclusivement à l'enseignement des filles. Désormais, la vieille école Sainte-Claire s'appellera de-la-Vérendrye, en l'honneur du célèbre découvreur de l'Ouest canadien. Elle recevra les garçons de la première à la quatrième année inclusivement, sous la direction de M. Gustave Lacombe.

Au mois de septembre 1932 s'ouvre à l'école de-la-Vérendrye, une section anglaise mixte qui sera maintenue jusqu'en septembre 1941. Les classes françaises de garçons, de la cinquième à la neuvième, restent à l'école Lebrun.

En septembre 1941, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal centralise les classes anglaises à l'école Lebrun et les classes françaises à l'école de-la-Vérendrye. Depuis, cette dernière reçoit les garçons de la première à la neuvième année inclusivement.

Dix ans plus tôt, à notre arrivée, l'immeuble était dans un état pitoyable. Au cours des années 1933, 1939 et 1941, les autorités lui firent subir d'importantes réparations intérieures; ce qui le rendit plus salubre et plus confortable.

Depuis près de quarante ans, sous divers noms, dans plusieurs locaux, à travers de nombreuses péripéties, l'école de-la-Vérendrye n'a jamais cessé de dispenser avec zèle l'instruction et l'éducation. Comme partout, la bonne semence a rencontré divers sols, mais de riches moissons ont levé dont nous sommes infiniment fiers. Vocations religieuses: prêtres réguliers et séculiers, frères enseignants, professionnels, techniciens, industriels, autant de lumières allumées chez nous qui éclairent au loin.

Aujourd'hui comme hier, le personnel de l'école tend surtout ses efforts vers l'éducation. Sans mésestimer ou négliger l'instruction nécessaire et voulue par le programme, nous cherchons à former de bonnes habitudes, à développer l'initiative et la personnalité, en un mot à préparer pour la vie. Et, comme dit le poète:

« Chaque enfant qu'on enseigne est un homme qu'on gagne,

Songez-y bien, l'école, en or change le cuivre,

Tandis que l'ignorance, en plomb transforme l'or ».

Nous sommes persuadés que nous travaillons au bien commun, et nous nous encourageons à la pensée que notre école apporte sa part dans le bien que réalise la Commission des Ecoles catholiques dans l'importante métropole canadienne.

Le personnel actuel de l'école est composé de Gustave Lacombe, principal; Mlles Géraldine Therrien, Anne-Marie Lapointe, Suzanne Marion; MM. Jean Loranger, Hermas Lapensée, Robert Turmel, Lorenzo Larouche, Léon Turmel, Edouard Dubois, Léopold Giroux.

GUSTAVE LACOMBE,

principal.

Ecole Saint-Jean-Vianney



Sise dans la partie est du quartier Rosemont, la paroisse Saint-Jean-Vianney est comprise dans le quadrilatère formé par les rues Bélanger, boulevard Rosemont, 4e avenue et boulevard Pie IX. D'après des renseignements obtenus, quelques maisons éparses y étaient déjà construites avant 1915.

A cette époque, ce plateau du nord de Rosemont, éloigné des usines, n'est encore guère bâti. Mal desservi, il est presque sans commodités, sans eau, sans gaz, sans électricité. Rien d'étonnant, qu'il ne se développe que lentement à la vie urbaine.

C'est en 1925 que la paroisse est canoniquement érigée. Monsieur l'abbé J.-Ernest Bernier, D. Ph., précédemment curé à Saint-Edouard de Napierville, en est le fondateur. A compter de ce moment, les constructions se font nombreuses jusqu'en 1929, alors que se produit la débâcle financière. Au cours des années qui suivent, les conditions de vie deviennent des plus pénibles. Nombre de braves ouvriers, parce que sans travail, ne peuvent faire face aux échéances annuelles et voient avec peine leurs propriétés passer à des mains étrangères.

La reprise générale des affaires et l'aménagement du Jardin Botanique, à proximité, laissent entrevoir une ère de prospérité pour quelque temps; mais la guerre de 1939 paralyse bientôt cette promesse d'expansion. Aujourd'hui, la construction très active permet d'espérer une inscription scolaire plus nombreuse pour l'avenir.

L'école doit son nom au patron de la paroisse, saint Jean-Baptiste Vianney, curé d'Ars. Ce prêtre français naquit près de Lyon en 1786 et mourut à Ars en 1859. Ame modeste et simple, le renom de son zèle apostolique, de ses catéchismes, de ses oeuvres charitables, de ses conversions, mais surtout de sa sainteté, lui attirèrent un grand concours de pénitents et de pèlerins. Par lui, la minuscule paroisse d'Ars devint célèbre dans le monde entier. L'Eglise l'a canonisé en 1925, et elle le fête le 4 août.

Jusqu'en 1915, une institutrice laïque dispensait l'enseignement aux quelques enfants de la desserte. Elle occupait un local sur la 24e avenue. A cette date, la Commission scolaire du quartier fit construire une école comprenant quatre classes au rez-de-chaussée, avec grande salle de récréation au sous-sol. En 1918, les Petites Soeurs Franciscaines de Marie, dont la maison-mère est à la Baie-Saint-Paul, sont chargées de l'école. Quatorze ans plus tard, la Commission fait ajouter un second étage à l'édifice. C'est aujourd'hui l'école Marie-Rollet, située sur la 25e avenue, un peu au nord de Beaubien.

L'arrivée du premier curé résidant favorise le mouvement paroissial. Aussi, en 1927, les autorités se voient dans l'obligation d'aménager deux classes pour loger soixante garçons, de la 2e à la 4e année. A ces deux salles s'en ajoutent deux autres dès l'année suivante. Toutes quatre, dans des locaux temporaires situés sur la 24e avenue. L'inscription s'élève alors à cent quarante enfants.

En 1929, la Commission scolaire, présidée par monsieur Victor Doré, décide la construction d'une école pour garçons. Les plans préparés par monsieur Ludger Venne sont exécutés par la firme U. Boileau. Situé sur la rue Beaubien, entre les 25e et 26e avenues, l'édifice est moderne, confortable, mais sans luxe.

M. Gustave Huneault en assume la direction. Diplômé de l'Ecole normale Jacques-Cartier, de la faculté des lettres de l'Université de Montréal, le principal détient aussi le brevet bilingue des aspirants à la charge d'inspecteur d'écoles.

La joie est grande lorsque le lundi 22 septembre six instituteurs, quatre institutrices, deux cent quarante-six garçons et quatre-vingt-douze filles entrent dans la belle école neuve. Les ennuis des locaux temporaires sont vite oubliés.

Les annales du temps relatent que l'on travaille ferme à *Saint-Jean-Vianney* et que souvent l'on part le soir à cinq heures. Les ouvriers de la première heure sont: Mlles M. Harel, A. Hébert, A. Mailloux, M. Toupin; MM. L. Guénette, L. Desmarais, G. Aubry, M. Guilbault, A. Des-côteaux, A. Lapointe.

Permutations, promotions et réduction du nombre de classes modifient le personnel. Mlles D. Dansereau et M.-A. Falardeau; MM. R. Dupont, P.-E. Alin, L. Lecomte, E. Ménard, R. Brûlé, R. Boily, B. Fontaine, P.-A. Morin, A. Tessier, A. Hervieux contribuèrent, selon leur talent, le temps et les circonstances, à la formation des enfants de la paroisse.

Le personnel actuel n'est pas moins dévoué. Il se compose de Mlles M. Toupin et C. Pilon; de MM. L. Guénette, O. Robitaille, R. Giroux, J. Vézina, R. Lachapelle, V. Simard, E. Saint-Pierre, F. Crépeau, L. Morin et G. Huneault, principal.

Depuis seize ans dans cette école, Mlle Toupin et M. Guénette ont certes bien mérité de la population et de la jeunesse de *Saint-Jean-Vianney*.

Education

La saine pédagogie place l'éducation en tout premier lieu. La formation intellectuelle et morale de l'enfant pose des problèmes complexes hérissés de difficultés. Tout éducateur compétent et consciencieux accorde une attention soutenue à l'étude et à la solution de ces problèmes. Chaque enfant est lui-même un problème. L'analyser, pour le mieux connaître, le comprendre, pour le servir selon ses besoins, tel est le rôle formateur que doit jouer chaque titulaire de classe. Tout ce qui contribue à atteindre ce but est mis en oeuvre à *Saint-Jean-Vianney*.

Dès l'ouverture de l'école, on choisit la devise « PIÉTÉ-DEVOIR ». Laurent Lapointe, élève, aujourd'hui instituteur, se charge de la peindre sur feuille d'érable. Chacun s'applique à la vivre. Instruction religieuse, leçons supplémentaires de catéchisme données par les autorités paroissiales, préparation à la réception des sacrements, retraite générale en septembre et retraite pour finissants, rien n'est négligé.

L'écolier est difficilement capable d'attention prolongée. Pour assurer une détente salutaire, les élèves exécutent des exercices de culture physique, moyen par excellence d'assouplir les muscles. Un corps de cadets, organisé au début, doit suspendre ses activités. Sous l'active direction de M. J. Vézina, le corps est réorganisé en 1945. La cité de Montréal organise en 1919 le service d'hygiène dans les écoles publiques. Depuis, médecins et infirmières rendent d'inappréciables services et le personnel enseignant les seconde intelligemment.

Au cours de 1930 et des années subséquentes, sévit la période du chômage. Bon nombre d'enfants se présentent à l'école mal chaussés, sous-alimentés, trop légèrement vêtus pour la froide saison. La Société Saint-Vincent-de-Paul intervient. Elle apporte, dans la mesure du possible, son généreux concours. Que de misères sont ainsi soulagées! Dès l'organisation des cantines scolaires, les plus nécessiteux bénéficient d'une distribution gratuite de lait. Si les vacances sont une période de repos, les dangers de la rue subsistent, et même augmentent. Aussi, la direction de l'école s'empresse-t-elle d'inscrire le plus de candidats possible à la Colonie des Grèves.

La lecture est le moyen par excellence de culture générale. Partant de ce principe un de nos premiers soins est d'organiser une bibliothèque. Les écoliers sont invités à apporter des livres. Sélection faite, deux cent cinquante volumes numérotés et catalogués sont à la disposition des lecteurs. Chaque classe supérieure à la cinquième année, possède sa bibliothèque.

Le dessin a pour objet de développer l'esprit d'observation. Procédant comme pour la bibliothèque, les écoliers apportent nombre d'objets aux formes géométriques diverses, et ainsi les titulaires disposent d'un matériel varié et intéressant.

Pour stimuler ou maintenir l'effort intellectuel de l'enfant, pour le récompenser de son travail, la direction et les titulaires se cotisent pour l'achat de récompenses. Différentes méthodes de distribution ont été pratiquées; jusqu'à maintenant, les récompenses mensuelles semblent être le plus appréciées.

Pour habituer l'enfant à la pratique de l'économie, on a tôt fait d'organiser la Caisse scolaire, où certains écoliers déposent plusieurs dollars en une seule année.

Quelques faits.

9 novembre 1930. — C'est la bénédiction solennelle de l'école. Les paroissiens remplissent la grande salle. La bénédiction de chaque pièce terminée, l'auditoire suit avec intérêt les allocutions de circonstance prononcées par MM. les abbés J.-Ernest Bernier, curé, M. William Lessard, visiteur ecclésiastique, et M. Victor Doré, président de la Commission scolaire.

8 mai 1931. — Son Excellence Mgr J.-Aldée Desmarais, évêque-coadjuteur de Saint-Hyacinthe, et depuis sacré premier évêque du diocèse d'Amos, nous fait l'insigne honneur d'une visite. Son frère, monsieur L. Desmarais, est au nombre des premiers pionniers de l'école.

Juin 1932. — Au cours de la campagne de nettoyage et d'embellissement, l'école se classe parmi les gagnantes. Résultat: une demi-journée de congé, fort appréciée de la gent écolière, voire même du personnel enseignant...

Janvier 1937. — Départ de M. l'abbé Bernier, curé-fondateur. Il exercera son ministère dans la paroisse de Saint-Arsène. Son successeur est M. l'abbé Alexandre Bélanger, ancien visiteur des écoles. Dès son arrivée, nous l'assurons de notre collaboration sincère et dévouée.

28 avril 1938. — Pour souligner d'une manière particulière un anniversaire du Père spirituel de la paroisse, l'école le convie à une séance publique pour lui exprimer ses vœux. Les chants et les saynètes sont bien exécutés par les écoliers. Monsieur le curé apprécie l'effort de chacun et termine son allocution par quelques considérations sur la formation en général. « L'éducation, dit-il, restera toujours le premier devoir des parents. L'école fait sa part; à vous, parents, de faire la vôtre en temps et lieu ».

Avril 1940. — Grand émoi chez les écoliers. M. le curé est transporté d'urgence à l'hôpital. Au jour de la première communion, monsieur l'abbé O. Villeneuve demande aux parents et aux communicants de prier pour le Pasteur qui est à l'agonie. Les prières sont exaucées puisque, après quelques semaines, M. Bélanger revient à l'exercice de son ministère.

18 mai 1942. — Célébration du Troisième Centenaire de la fondation de Montréal. Sous la présidence de M. le curé, les élèves présentent un intéressant programme: chants, récitations, sketches. La séance se termine par l'appel vibrant du clairon et le salut à Dollard et à ses compagnons.

15 mai 1942. — Ce matin, on parle à voix basse aux abords de l'église et de l'école. M. le curé, qui doit chanter le service funèbre d'une paroissienne, retarde, lui dont la ponctualité est proverbiale. On s'inquiète, on le cherche. Finalement, on le trouve, sans vie, dans une pièce de son presbytère. Nos prières ne lui ont pas manqué pour le repos éternel de son âme.

14 juin 1942. — Toute la paroisse est rassemblée à l'église où monsieur l'abbé J.-Ernest Bernier, curé-fondateur, revient à ses ouailles. L'école est représentée.

21 décembre 1943. — Léo Duchesne, 8e année, élève appliqué et vertueux, se sent malade pendant la classe. Il retourne auprès de ses parents. Le médecin, appelé à son chevet, se prononce pour une intervention chirurgicale immédiate. Léo décède deux jours plus tard.

Septembre 1943. — L'école ouvre ses portes à six élèves de la Cité-Jardin, située à proximité de la paroisse Saint-Jean-Baptiste-Vianney. L'année suivante, vingt-trois écoliers de tous âges nous arrivent. En septembre 1945, la Commission scolaire fait transporter quotidiennement par autobus les quarante-trois qui nous viennent de la nouvelle paroisse Notre-Dame-du-Foyer.

20-24 juin 1945. — Congrès Eucharistique de Rosemont! Dès le mois d'avril, les enfants s'y préparent. Travail scolaire, sacrifices, exercices de piété, tout est évalué en grains de blé. Les nombreux dessins, exposés à l'école Louis-Hébert, représentent différentes parties de la messe, des ornements liturgiques, etc. La foi en l'Eucharistie amène les écoliers au pied du splendide reposoir érigé angle Beaubien et 6e avenue. Le 23 juin, apothéose! Cette dernière cérémonie, à l'intention des élèves, se termine par l'offrande joyeuse de leurs actions.

Février 1946. — Son Excellence Mgr Charbonneau invite les écoliers à participer à une cueillette de conserves en faveur des enfants affamés d'Europe. Les résultats dépassent les prévisions.

11 mai 1946. — Travailleur méthodique et persévérant, M. Gérard Barbeau, un ancien, qui se spécialise en psychologie expérimentale, présente une thèse intitulée « Test individuel d'intelligence ». Il répond avec tant de précision aux multiples questions que lui posent les membres du jury, que l'Université lui accorde un doctorat avec « grande distinction ».

22 mai 1946. — Fête du Centenaire de la Commission scolaire de Montréal. L'école souligne cet événement par une séance publique présen-

tée à la salle paroissiale, sous la présidence de monsieur le curé J.-Ernest Bernier. Monsieur l'abbé René Bachand, curé de Notre-Dame-du-Foyer, nous honore de sa présence. La séance remporte un franc succès.

Le véritable éducateur éprouve une certaine appréhension à la fin d'une année scolaire. Il se demande s'il a su inculquer à ses élèves des notions exactes de savoir, des principes solides de vertu, une règle de vie pour l'avenir. L'examen des résultats de nos anciens tranquillise l'école *Saint-Jean-Vianney* qui s'honore déjà du succès de plusieurs. Elle en retrace un peu partout: dans le sacerdoce et l'enseignement, soit comme religieux ou comme laïque; dans le commerce, l'industrie; d'autres, plus jeunes sont aux études classiques, spécialisées, universitaires. La semence, jetée dans les jeunes âmes, produit des fruits appréciables. Et cette moisson réconfortante encourage les humbles instituteurs de l'école *Saint-Jean-Vianney* à continuer de faire le bien sans bruit.

GUSTAVE HUNEULT,
principal.

Ecole Sainte-Marthe



L'école *Sainte-Marthe* fondée en 1915 par la Commission scolaire du Sault-au-Récollet, sous le nom de « Ecole du parc Madeleine » fut cédée à la Commission des Ecoles catholiques de Montréal en 1918.

A ses débuts, elle ne comptait que cinquante filles et soixante-quinze garçons. La paroisse Saint-Paul-de-la-Croix n'était alors qu'une desserte de « La Visitation du Sault-au-Récollet ». L'autorité diocésaine accordait aux citoyens le privilège d'une messe tous les dimanches, à l'étage supérieur de l'école du parc Madeleine jusqu'au moment de l'érection d'une chapelle, en 1921. C'est alors que l'école prit le nom de « Saint-Paul-de-la-Croix », patron de la desserte érigée canoniquement en paroisse le 28 avril 1927, et dont monsieur l'abbé Charles Lussier fut le premier curé.

Ses débuts.

Les inscriptions devinrent assez nombreuses pour diviser l'école en deux sections. En septembre 1923, la Commission scolaire nomma mademoiselle Mercédès Grégoire directrice de la section des filles, dont l'inscription totale était de cent soixante-neuf élèves. La nouvelle directrice fut appuyée dans son travail d'inauguration par un personnel de premier ordre qui se partagea les élèves de la 1^{ère} à la 8^e année inclusivement. Mlles S. Bourbonnais, L. Brais, C. Limoges, J. Charbonneau, G. Proulx, M. Beaudry, L. Larivée et Juliette Mireault, titulaire de l'enseignement ménager.

Rendons hommage à ce personnel compétent et dévoué qui, en dépit de maintes difficultés, s'est efforcé de donner aux élèves une formation aussi complète que possible.

Il fallut bientôt loger les élèves un peu au petit bonheur, leur nombre progressait toujours. On dut alors alterner dans un même local les classes des cours inférieurs; on improvisa des classes partout: Salles de récréation, résidence du concierge, toutes les pièces de la maison furent envahies et débordèrent d'élèves; si bien que, en 1931, la Commission des Ecoles catholiques dota la paroisse d'une école neuve dont les garçons prirent possession en septembre 1932.

La bonne vieille école Saint-Paul-de-la-Croix (Parc Madeleine) rajeunie et embellie dans une toilette neuve, ouvre toutes grandes ses onze classes, pour accueillir ses trois cent vingt élèves. Dès l'année suivante, elle reçoit le nom de « *Sainte-Marthe* » pour éviter toute confusion avec la nouvelle école des garçons.

Education morale.

Le personnel, tout en se dévouant activement au progrès intellectuel de ses élèves, ne néglige rien pour leur avancement spirituel et leur formation morale. Dans ce but, différentes congrégations d'enfants sont établies dans l'école, depuis 1936. Ce sont: les Enfants de Marie, les Anges Gardiens et la Congrégation de l'Enfant-Jésus. Les membres, choisis parmi les élèves d'une conduite exemplaire et d'une piété remarquable, se réunissent une fois la semaine pour réciter l'office et recevoir les conseils d'usage.

A la demande des autorités scolaires, vient s'ajouter, en 1941, le mouvement de la J.E.C. Cette nouvelle organisation est confiée à mademoiselle Juliette Dequoy, institutrice dévouée qui, aidée des lumières de monsieur l'abbé J. Vermette, met tout son talent à la formation de ce noyau d'Action catholique. Les classes rivalisent de zèle et de générosité pour l'expansion des oeuvres de la Sainte-Enfance et l'Apostolat de la prière. La solennité de l'Intronisation du Sacré-Coeur dans l'école, l'automne dernier, vint raviver cette dévotion chez nos chères élèves.

Un chœur de chant bien organisé et dirigé successivement par mesdemoiselles C. Limoges, M. Beaudry et L. Larivée, aidées des demoiselles L. Cousineau et J. Dequoy comme organistes, prête gracieusement son concours aux offices religieux ainsi qu'aux séances paroissiales et scolaires.

Vers le progrès.

En 1925, l'école *Sainte-Marthe*, bien jeune encore, obtient du Bureau de l'Instruction publique, le titre d'école complémentaire, qui lui donne droit à une subvention annuelle spéciale des fonds de l'éducation supérieure. Cette première étape franchie, elle continue d'avancer dans la voie du progrès, si bien que la Commission scolaire, toujours favorable aux bonnes mesures, accorde à nos élèves de 8^e année, de 1938 à 1943, le privilège de prolonger leurs études ici même jusqu'à la dixième année inclusivement.

Mademoiselle Marguerite Beaudry, doyenne de la maison, a l'honneur d'être la première titulaire de cette classe supérieure composée de 17 élèves, heureuses de continuer à bénéficier des précieux talents de cette éducatrice émérite. Mademoiselle Marguerite Charest partage la responsabilité d'inaugurer le cours supérieur en enseignant l'anglais et les matières commerciales. A mademoiselle Juliette Mireault est confiée la mission de préparer nos jeunes filles à leur futur rôle, au foyer, par l'enseignement des arts domestiques, dont elle est une spécialiste. Mademoiselle I. Sénécal apporte ainsi sa collaboration d'artiste par des cours de dessin fort appréciés et formateurs de bon goût.

Une grave maladie oblige bientôt Mlle Beaudry à prendre un repos; son départ cause de bien vifs regrets dans toute l'école, qui lui garde une reconnaissance infinie pour la formation qu'elle a donnée et le savoir qu'elle a généreusement distribué à des centaines d'enfants, au détriment de sa santé.

Douée de brillantes qualités d'éducatrice, Mlle Rachel Reid est toute désignée pour succéder à Mlle Beaudry et mener à bien cette classe supérieure. Deux ans plus tard, à notre grand regret, la Commission scolaire juge à propos de centraliser les classes supérieures de jeunes filles.

Tous les efforts du personnel ont toujours convergé vers le développement intellectuel et moral des élèves par une intelligente interprétation des programmes et une fidélité constante aux moindres suggestions de la direction des études. Ajoutons à cela le précieux appui du clergé paroissial, une noble émulation chez les élèves et la bienveillante collaboration des parents et nous ne serons pas étonnés de voir tous ces généreux efforts couronnés de succès. A la visite des inspecteurs et visiteurs, et chaque fois que nos élèves sont invitées à participer à des concours inter-scolaires ou autres, toujours elles font bonne figure, qu'il s'agisse de concours littéraire ou artistique, d'art ménager, de culture physique, etc.

Formation physique.

La culture physique a toujours eu sa place dans le plan d'éducation de nos fillettes; des cours réguliers étaient donnés, après les heures de classe, par mademoiselle May Quillen, dès les premières années, devançant ainsi le programme bien ordonné, établi par la Commission scolaire en 1938.

Fondation d'une amicale.

L'association de l'Amicale Sainte-Marthe, fondée en 1934 et affiliée aux « Amicales Féminines du diocèse de Montréal », contribue à resserrer les liens entre les élèves anciennes et actuelles et les met en contact avec leurs institutrices, pour le plus grand bien de toutes. Nos anciennes élèves, d'après les témoignages reçus, se distinguent dans diverses carrières où la Providence les a placées. On les retrouve dans les bureaux d'affaires; dans les communautés religieuses où quelques-unes n'ont même pas hésité

devant les austérités du cloître et des missions lointaines; d'autres exercent leur apostolat auprès des malades ou dans la carrière de l'enseignement; sans compter celles qui sont mères chrétiennes et reines d'un foyer. Toutes y compris celles qui se sont dirigées vers les études universitaires, se montrent dignes de l'école qui les a formées.

Fêtes de famille.

Comme dans toute famille bien unie, les événements heureux ou malheureux ne passent pas inaperçus à *Sainte-Marthe*. On les souligne d'attentions délicates et intéressantes, on trouve du temps et de la place pour la joie et la sympathie. S'il est impossible de relater ici tous les jours heureux, mentionnons particulièrement la célébration grandiose des vingt-cinq ans d'enseignement de la directrice, mademoiselle Grégoire, et du jubilé d'argent sacerdotal de messieurs les curés C. Lussier et O. Deschênes; rappelons aussi les manifestations joyeuses à l'occasion des vingt-cinq ans d'enseignement de Mlles J. Mireault, L.-E. Saint-Cyr et P. Poirier.

Avec quelle joie et quelle légitime fierté nous apprenions le 29 mars 1943 la nomination de mademoiselle Juliette Mireault à la direction de l'enseignement ménager dans les écoles de la métropole! La Commission scolaire qui venait de créer ce poste ne pouvait faire plus juste choix qu'en reconnaissant la haute compétence de cette vaillante pionnière de cette spécialité, après une fructueuse carrière de vingt années dans notre école. La grande famille de *Sainte-Marthe*, désirant lui témoigner son bonheur, invita les autorités scolaires à rehausser de leur présence l'éclat d'une fête organisée en son honneur, sous la présidence de notre dévoué curé, monsieur Henri Lecompte. Messieurs A.-F. Larose, président, Treflé Boulanger, directeur des études, les abbés E. Gareau, visiteur en chef, et H. Grégoire, visiteur du district, messieurs L.-P. Lussier, dir.-adjoint, A. Saint-Jacques, directeur, R. Guénette, rédacteur de l'École canadienne, Mlles E. Leblanc du Ministère de l'Agriculture et Thérèse Thériault, présidente de l'A.P.C.M., acceptèrent d'assister à cette fête du souvenir et de la reconnaissance.

Le personnel de l'école Sainte-Marthe.

Pour l'année 1945-46, le personnel est ainsi reparti à l'école *Sainte-Marthe*: Mlles L. Larivée, 9e année; B. Comolli, 8e; J. Daoust, 7e; H. Choquette, 6e; L.-E. Saint-Cyr, 5e A; G. André, 5e B; A. Prud'homme, 4e; R. Limoges, 3e; P. Poirier, 2e; L. Handfield, 1ère; M. Lecompte, enseignement ménager, I. Sénécal, dessin, et Mercédès Grégoire, directrice. Total des élèves inscrites: 325.

A la direction de l'école depuis sa fondation:

M. J.-C. Mioussé	de 1915 à 1917
M. Mendoza Sénécal	de 1917 à 1923
Mlle Mercédès Grégoire	de 1923 à

Hommages et vœux.

Les membres du personnel de l'école *Sainte-Marthe* prient respectueusement LA COMMISSION DES ÉCOLES CATHOLIQUES DE MONTRÉAL d'agréer l'hommage de leurs plus sincères félicitations pour les progrès réalisés dans le domaine de l'éducation depuis UN SIÈCLE, ainsi que leurs meilleurs vœux pour un succès toujours grandissant et l'assurance renouvelée de leur entier dévouement.

MERCÉDÈS GRÉGOIRE,
directrice.

Ecole de-la-Visitation



La première école dont il est fait mention dans l'histoire du Sault-au-Récollet date de 1821. Le 9 septembre, la fabrique décide qu'une classe soit ouverte sous la direction du curé, dans la salle publique du presbytère. Dès 1816, monsieur le curé Huot (1784-1827) enseignait l'instruction religieuse aux enfants du village et présentait dix-neuf d'entre eux à la première communion. Mais ce n'est qu'en 1821 qu'il ouvrit une classe pour l'enseignement des matières profanes. En 1827, le curé Aubry lui succéda jusqu'en 1830, quand il fut remplacé par le curé Fortin. Celui-ci ne fut maître d'école que pendant un an.

En 1831, il fit construire une école en bois et en pierre à l'angle du « chemin du roy » (boulevard Gouin) et de la rue Fort-Lorette, ancien sentier par où les sauvages se rendaient autrefois à Ville-Marie. Notons que l'école du village conservera cet emplacement pendant un siècle exactement. Les premiers professeurs laïcs à en assumer la direction furent M. Olivier Racicot et sa soeur qui enseignèrent respectivement aux garçons et aux filles. Dans le livre de caisse de la municipalité, on remarque les noms d'autres instituteurs: MM. Jos. Leroux, P. Duplessis, P. Leduc, Elie Moineau, Ramsay, etc. Ces professeurs recevaient un salaire annuel de \$325.; et les institutrices, Mlles Lemire, Clarmont, etc., \$150.

Au mois de juin 1832, on commence la construction d'une nouvelle école, dans le rang Saint-Michel, près de la montée du même nom. La petite ville Saint-Michel ne sera érigée en municipalité qu'en 1911. En 1832, pas de maîtres d'école à Saint-Michel. On doit insérer une annonce dans le journal « La Minerve » pour en trouver. Les réponses ne se font

pas attendre. Mlles Julie et Marie Fournier, de Montréal se chargent de l'éducation des fillettes du rang, M. Edouard Dauphin est engagé pour l'enseignement des garçons.

A une assemblée du conseil tenue au village le 21 août 1842, les cultivateurs du bas du Sault se plaignent de la distance que leurs enfants ont à parcourir pour aller à l'école du village. Le conseil de fabrique décide alors d'allouer 1500 livres pour la construction d'une école de filles, sur le territoire appelé aujourd'hui Montréal-Nord, entre les rues Brunet et Sainte-Gertrude. Mlle Lucie Brunet, première titulaire, fut remplacée par M. Joseph Green et sa femme qui dirigèrent deux classes séparées de garçons et de filles. Les enfants de Montréal-Nord les fréquentèrent jusqu'en 1915.

En 1880, nouvelle reconstruction de l'école du Sault, qui coûtait vraiment trop cher de réparation. On érige alors une coquette bâtisse pouvant loger soixante-quinze élèves. En 1892, les Frères de Saint-Gabriel installent leur noviciat dans la paroisse. Il est donc tout naturel qu'on leur confie la direction de l'éducation des garçons. Les frères Brioux, Dioscore, Philogone, Léonorius, etc., en furent les directeurs jusqu'en 1918. Durant cette période, les filles fréquentent l'école Sainte-Sophie située aux limites de la paroisse et dirigée par les Dames du Sacré-Coeur de 1859 jusqu'en 1929, alors que la bâtisse est convertie en bibliothèque paroissiale.

La population du Sault-au-Récollet augmente sensiblement. Malgré la fondation de plusieurs écoles dans les nouvelles paroisses avoisinantes, il faut encore agrandir celle du village et l'exhausser d'un étage. En 1918, M. Sénécal est le premier principal laïque qui dirige l'enseignement dans l'édifice remodelé. Ce n'est plus la petite école du village d'autrefois avec ses quelque soixante élèves. Depuis 1918, c'est une institution urbaine attachée à la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, qui abrite plus de cent garçons et filles, sous la conduite de quatre professeurs. M. J.-Emile Cloutier la dirige de 1922 à 1926, alors que le principal actuel, M. J.-J. Tanguay est nommé à ce poste. Le nombre des élèves augmentant toujours, on doit louer quelques pièces chez Mme veuve Galarneau, voisine de l'école, afin de loger trois ou quatre classes.

En 1930, la Commission scolaire fait tracer les plans d'un nouvel édifice par l'architecte Marchand. Il est construit dans les champs situés au sud de la rue Perras, par Chauvin et Girard, au coût de \$200,000. C'est un immense et bel édifice de brique blanche capable de recevoir plus de sept cents élèves dans vingt classes modernes bien aérées. Deux grandes cours de récréation encadrées d'arbres permettent aux enfants de respirer l'air pur et de s'amuser en toute sécurité. On en prend officiellement possession en avril 1931.

Actuellement, une quinzaine de titulaires réguliers, trois professeurs spéciaux et plus de quatre cents élèves, garçons et filles se consacrent à leurs tâches respectives dans la nouvelle école « de-la-Visitation ». L'ancienne école du village, la petite maison de brique rouge, est maintenant occupée par les catholiques de langue anglaise, sous le nom de « Saint-Rita School ». Elle est aussi dirigée par des laïques.

N'oublions pas les dévoués catéchistes, frères jésuites du noviciat Saint-Joseph. Depuis quatre-vingt-sept ans, ils complètent l'instruction religieuse des enfants de l'école. En effet, dès 1856, on leur confiait la tâche de préparer les jeunes à la première communion. Aujourd'hui encore, une dizaine de novices et de juvénistes viennent dispenser la parole évangélique aux enfants de la paroisse.

PERSONNEL ACTUEL: — Mlles Dorilda Guérard, assistante; Marguerite Monette, M.-Rose Desjardins, M.-Paule Richer, Fernande Beauregard, M.-Claire Desjardins, Jeanne Séguin, Aldéa Béchar, Marthe Le-compte, ens.-ménager; MM. Jules-J. Tanguay, principal; T. Ouellette, R. Moisan, C. Paradis, I. Lemieux, A. Hade, J. Masi, E. Paquin, J. Blain, L. Déry, H. Belisle, dessin, E. Trudeau, travaux manuels.

JULES-J. TANGUAY,
principal.

Nos Directeurs



M. J. Dansereau
Ecoles primaires-supérieures



M. W. DuCap
district 1



M. A. Cantin
district 2



M. I. Beauchemin
district 3



M. Ls-P. Lussier
directeur-adjoint



M. G. Morel
district 4



M. A. St-Jacques
district 5



M. E. Girardin
district 6



M. R. Guénette
Rédacteur de L'école canadienne

Ecole Saint-Paul-de-la-Croix



L'histoire de l'école est tellement enchaînée à celle de la paroisse qu'on ne peut facilement parler de l'une sans évoquer le souvenir de l'autre.

De 1917 à 1927, la paroisse Saint-Paul-de-la-Croix n'était qu'une desserte de la Visitation du Sault-au-Récollet. Le premier prêtre desservant fut M. l'abbé Arthur Curotte, devenu quelques années plus tard, Mgr Curotte, chanoine de Latran, à Rome. Les citoyens effectuèrent plusieurs démarches auprès de l'autorité diocésaine pour obtenir la permission d'avoir la messe le dimanche dans l'école « Parc Madeleine » ou Sainte-Madeleine. La première fut chantée le 21 septembre 1917. Ce commencement bien humble ne laissait nullement présager le développement si rapide des années futures. Dès le 6 juin 1920, la desserte fut reconnue comme diocésaine par son Excellence Mgr Paul Bruchési et l'école « Parc Madeleine » prit alors le nom de *Saint-Paul-de-la-Croix*. Enfin le 28 avril 1927, Son Excellence Mgr Georges Gauthier érigea officiellement la paroisse.

Je dois à M. Mendoza Sénéc, alors principal, les renseignements sur les premières années d'existence de l'école *Saint-Paul-de-la-Croix*. Je profite de l'occasion pour le remercier de sa bienveillance.

La première école, appelée aujourd'hui Sainte-Marthe, fut construite en 1915. A ses débuts, elle ne comprenait que quatre classes qui groupaient cinquante filles et soixante-quinze garçons. M. J.-C. Miousse, premier principal jusqu'en 1917, fut remplacé en septembre de la même année par M. Mendoza Sénéc, précédemment principal de l'école Goyer, aujourd'hui Nicolas-Viel. Dès le mois de janvier 1918, la Commission du Sault-au-Récollet s'annexa à la Commission scolaire de Montréal qui confia à M. Sénéc la direction des trois écoles de la région: Sainte-Madeleine, appelée *Saint-Paul-de-la-Croix* de 1920 à 1932, et Sainte-Marthe depuis cette date; Goyer remplacée en 1921 par l'école Nicolas-Viel et Saint-Gabriel, appelée La Visitation en 1921 et devenue depuis 1928 « Saint Rita School ».

En novembre 1921, l'inscription totale de ces trois écoles atteignait six cent quatre-vingts élèves, filles et garçons. La Commission nomma cette même année un principal pour de-la-Visitation et l'année suivante, elle en désigna un autre pour Nicolas-Viel. Le 2 mai 1923, elle confia la section des filles de notre école à Mlle Mercédès Grégoire.

En 1932, une toute pimpante école de brique jaune et de granit gris s'élève à l'angle des rues Christophe-Colomb et Prieur. L'édifice comprend deux étages de chacun six classes spacieuses, bien éclairées et ventilées, et une vaste salle de récréation de soixante-dix-huit pieds par cinquante-huit, au rez-de-chaussée. Au sous-sol, se trouvent une salle de classe et l'atelier des travaux manuels. L'édifice est entièrement à l'épreuve du feu et offre tout le confort moderne.

L'inauguration a lieu le 20 septembre de la même année sous la présidence de M. Victor Doré, président de la Commission scolaire. M. l'abbé Charles Lussier, curé de la paroisse, bénit l'école qui prend définitivement le nom de *Saint-Paul-de-la-Croix*.

Le patron

Paul Danei, devenu plus tard Paul de la Croix, naquit à Ovada — Italie — le 3 janvier 1694. Il était l'aîné de seize enfants.

Il avait vingt-six ans quand la sainte Vierge lui apparut et lui exprima son désir de le voir fonder une congrégation. A la suite de cette vision, Paul de la Croix fonda les Passionnistes, ajoutant aux trois vœux ordinaires celui de propager la dévotion à la passion de Jésus-Christ et aux douleurs de Marie. Il fonda aussi une communauté de moniales qui secondent l'apostolat des Pères par leur vie contemplative de prières et de pénitence. Elles ont dix-huit monastères dont trois aux Etats-Unis.

Durant sa longue vie, saint Paul de la Croix établit de nombreux monastères et prêcha d'innombrables missions et retraites. Sa congrégation compte aujourd'hui cent trente-trois monastères dans le monde en-

tier, avec missions en Chine et en Afrique. Dans l'Amérique du Nord, les Passionnistes ont deux provinces avec dix-sept monastères, deux juvénats et cinq missions de retraites fermées. En plus, il y a deux missions parmi les nègres de la Caroline et de l'Alabama. La congrégation compte plus de trois mille membres.

Comme son nom l'indique, Paul de la Croix eut toute sa vie un brûlant amour pour Jésus crucifié. Il mourut à Rome, le 18 octobre 1775, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Le pape Pie IX le canonisa en 1867. Sa fête se célèbre le 28 avril.

Le personnel

L'école *Saint-Paul-de-la-Croix* compte à date plus de deux cent quatre-vingt-dix élèves répartis dans neuf classes de la première à la neuvième année inclusivement, sous l'autorité d'un personnel aussi compétent que dévoué. Tous les professeurs détiennent le diplôme supérieur d'enseignement et la plupart ont complété leurs études à l'Université de Montréal, à l'École des Hautes Etudes Commerciales ou à d'autres institutions renommées pour leur haute culture.

Sur ce chapitre, ils ne font que suivre l'exemple si bien donné par leurs devanciers. Plusieurs se rappellent qu'en 1923, l'honorable A. David, secrétaire de la province, répondant à un vœu exprimé par M. le curé Foucher, commissaire d'écoles, octroya à un professeur de *Saint-Paul-de-la-Croix* une bourse d'études pour aller parfaire ses études en France.

Cet heureux professeur n'était autre que M. René Guénette, qui partit en août 1923 afin de suivre des cours à la Sorbonne et à l'École normale supérieure de Saint-Cloud, durant trois années. M. Guénette, le distingué directeur de l'École canadienne, sut nous faire honneur à l'étranger où il donna plusieurs conférences sur l'histoire du Canada et la géographie.

Vers cette époque, l'année 1930, M. Henri Dussault, professeur à l'école *Saint-Paul-de-la-Croix* depuis 1924, est nommé inspecteur des écoles, pour les comtés de Hull et de Gatineau. Il revient à Montréal, en 1937, contrôler l'enseignement dans les écoles de la partie nord de la ville, avec toute la distinction et la compétence qu'on lui connaît.

Ne serait-il pas à propos de saluer ici les pionniers de l'école *Saint-Paul-de-la-Croix* dans la personne de MM. R. Lacasse, J.-E. Bérubé, L. Auger, L. Déry, A.-A. Lussier, A. Bonin, A. Beauvais, P. Gingras, de Mlles S. Gladu, B. Fortier, H. Limoges, G. André et R. Limoges. On sait combien ces professeurs déployèrent d'énergie, de bonne volonté et de savoir-faire pour jeter solides les bases de la nouvelle institution.

Au début de février 1936, M. Arthur Thibault succède à M. Sénéc à la direction de l'école. Il compte aujourd'hui vingt-neuf années d'expérience dont quatorze à Saint-Gérard comme professeur et vice-principal et douze à l'école même, comme principal.

Plusieurs professeurs qui ont passé à l'école en sont partis avec un excellent souvenir. Entre autres MM. M. Latour, C.-E. Normandin, R. Vaillancourt, B. Larose, P.-E. Giroux, P. Lecomte, J.-B. Désaulniers, L. Tanguay, L. Bellefleur, R. Arbour, R. Filion, E. Taillon, Mlles F. Milot, B. Hallé, G. André, G. Deserres, B. Gagner, M. Gagner, R. Boucher, M.-A. Cadieux.

Au début de l'année 1942, M. Louis Parent, professeur de dessin est promu à l'école supérieure Saint-Viateur. Parent, qui est potier et sculpteur de renom, diplômé de l'École des Beaux-Arts de Montréal et de « Art Institute » de Chicago, a depuis quelques années laissé définitivement l'enseignement pour se consacrer exclusivement à ses travaux d'art. Il sculpte actuellement le Chemin de la Croix de l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, oeuvre qui attirera l'admiration et des amateurs et des professionnels.

En septembre 1943, M. Louis Tanguay nous quitte aussi pour une promotion. Il s'est dépensé sans compter pour ses élèves et pour la paroisse durant trois années.

Au cours de l'été 1943, M. A. Auger est désigné par l'Alliance des Professeurs Catholiques de Montréal pour prendre la direction des cours de français donnés aux instituteurs et aux institutrices des écoles acadiennes de l'Île-du-Prince-Édouard. En septembre 1944, à la demande des Acadiens, Auger consent à passer l'année au milieu d'eux. La Commission lui accorde un congé sans solde et la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, son patronage et son aide financière. Il obtient un tel succès que ses services sont encore retenus l'année suivante.

Instruction et formation

Mgr Ross a écrit: « L'instruction est un moyen et une aide puissante pour l'éducation intégrale de l'homme ». C'est pourquoi à l'école *Saint-Paul-de-la-Croix*, on ne ménage ni son temps, ni son dévouement, ni ses forces pour donner aux enfants un enseignement vivant, intuitif, concret, un enseignement qui vise au plein épanouissement de toutes les facultés intellectuelles et morales. Un tel travail ne manque pas d'offrir certaines aspérités surtout dans une ville trépidante comme notre métropole et avec nos moeurs malheureusement trop relâchées. Pour pouvoir enseigner à Montréal, il faut, dit-on, non seulement être « ferré » mais aussi avoir une santé de fer. Oeuvre de patience, d'abnégation, d'habileté et de dévouement, voilà la lourde tâche accomplie par nos maîtres et souvent dans des classes où le niveau intellectuel accuse des fluctuations assez variées, où les dispositions à l'étude sont souvent altérées par des causes d'ordre physique et parfois moral.

Au point de vue religieux, l'école est sous la direction de M. le curé Henri Lecomte dont la grande piété, la profonde humilité et le vaste savoir sont reconnus de tous. Malgré une santé parfois chancelante, il ne manque pas de venir visiter et bénir les enfants au début de l'année sco-

laire, de présider chaque mois la lecture des notes et de prodiguer aux élèves ses sages conseils. L'école s'honore de posséder un pasteur aussi dévoué. La même admiration et la même gratitude se portent vers les deux vicaires de la paroisse: MM. les abbés A. Chaumont et J.-C. Vermette. Prodent à Dieu de les conserver encore longtemps au milieu d'eux.

L'enseignement de la religion reçoit de la part de nos instituteurs une attention toute spéciale. On enseigne à l'enfant, théoriquement et pratiquement, ses devoirs de chrétien, on tâche de lui faire acquérir de bonnes habitudes morales et sociales, de lui inculquer un profond attachement à l'Église en général et à notre clergé, en particulier.

M. le chanoine E. Gareau écrivait l'an dernier: « Cultiver la liberté de l'enfant n'est pas le laisser faire ce qu'il aime, mais lui faire aimer ce qu'il fait ». Il n'est pas surprenant qu'une école du nord s'applique à mettre en pratique les conseils si éclairés de son ancien visiteur ecclésiastique. A l'école *Saint-Paul-de-la-Croix*, on s'applique à faire naître, chez le jeune chrétien, un pressant besoin des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, un attrait de plus en plus marqué pour une vie constamment surnaturalisée. Chaque année, une vingtaine de finissants font la retraite fermée à Boucherville. Ils en reviennent tout rayonnants de joie et tout transformés! Là, sous le regard du Maître, ils saisissent mieux le but sérieux de la vie et ils entendent aussi mieux les appels de la Providence pour atteindre leur fin.

Le chapitre du souvenir et de la reconnaissance n'est pas le moindre au programme de la formation sociale de l'enfant. Les jeunes ne manquent pas de célébrer d'une façon toute spéciale les grands événements, les anniversaires particuliers. A l'instar du tricentenaire de Montréal en 1942, soulignons pour aujourd'hui le centenaire de la Commission des Ecoles catholiques qui fait encore l'objet d'un vaste et sérieux centre d'intérêt.

Au début de l'année 1940, une fête intime réunit le personnel et les élèves pour offrir un témoignage d'estime à M. J.-B. Désaulniers qui prenait alors sa retraite après quarante-deux ans d'enseignement. Il mourait l'année suivante, laissant le meilleur souvenir chez les professeurs et chez les élèves.

Apostolat social et chrétien

A l'oeuvre on forge l'artisan. L'école *Saint-Paul-de-la-Croix* comprend la nécessité de compléter la formation chrétienne et sociale dans des organisations post-scolaires. Je profite de la circonstance pour louer le zèle inlassable des professeurs qui se livrent si généreusement à la direction de ces activités.

Chaque année, nos enfants souscrivent des sommes substantielles à l'Oeuvre de la Sainte-Enfance, de la Propagation de la Foi et à la Fédération des Oeuvres de Charité canadiennes-françaises.

Outre son argent, on offre aussi son temps et ses talents. Nous avons dans notre école une section de J.E.C. qui depuis plusieurs années déjà forme des coeurs d'apôtres désireux d'étendre le règne du Christ dans les âmes de tous les écoliers.

Chez les plus jeunes, la Croisade eucharistique enrôle un grand nombre d'adeptes dont l'enthousiasme se maintient à un haut degré. Il est vraiment touchant de voir ces jeunes se livrer à l'apostolat. Chaque jeudi, ils entraînent à leur suite d'autres jeunes à la sainte messe et à la sainte communion afin d'honorer tout particulièrement le jour mémorable de l'institution de la sainte Eucharistie.

C'est au cours de l'année 1940 que nos croisés revêtent pour la première fois les magnifiques mantes blanches garnies de rouge. A l'occasion de toutes les grandes solennités religieuses, à la grand'messe et parfois à vêpres, ils portent ces mantes et contribuent à rehausser l'éclat des cérémonies religieuses. La religion en beauté inspire la piété des fidèles. Il avait raison le poète qui disait: « Fais-le beau ton Dieu, si tu veux qu'on l'adore ».

Enfin, comme organisation sociale, nous avons nos brigadiers qui rendent de réels services.

Si elle est souvent ingrate, la carrière de l'enseignement ménage parfois des compensations, voire même des consolations. Chaque année, nos élèves nous font honneur aux divers examens. Les certificats d'Etudes et d'Instruction religieuse sont obtenus avec beaucoup de succès et plusieurs élèves de *Saint-Paul-de-la-Croix* occupent dans la vie des situations intéressantes, voire même brillantes.

Avant de clore ces quelques notes, je m'en voudrais de ne pas remercier les parents de nos élèves pour la franche collaboration que la plupart d'entre eux nous accordent. Je souhaite qu'ils nous continuent leur aide précieuse, indispensable, et qu'ils s'intéressent toujours au travail et au succès de leurs enfants. De son côté, le personnel enseignant se propose de se donner encore sans compter à la noble tâche qu'il a assumée. Un but anime chacun de ses membres: assurer à ses élèves une formation aussi parfaite que possible.

PERSONNEL ACTUEL: MM. E. Fournier, U. Caumartin, F. Langlois, A. Auger, A. Séguin, L.-P. Bérubé, N. Lévesque; Mlles C. Sabourin et J. Borduas. MM. L. Morin prof. de dessin et E. St-Jean prof. de travaux manuels.

ANCIENS PRINCIPAUX: MM. J.-C. Miousse et Mendoza Sénécal.

ARTHUR THIBAUT,
principal.

Ecole Saint-Vital



En 1916, le territoire borné à l'ouest par la montée St-Michel, au nord, par la rivière des Prairies, à l'est par la paroisse Saint-Joseph-de-la-Rivière-des-Prairies, dévient la municipalité scolaire de Montréal-Nord. Une seule école existait alors et comptait juste assez d'élèves, filles et garçons, pour occuper deux institutrices. En 1918, la Commission scolaire en fit construire deux, dont *l'école Saint-Vital*, qui portait alors le nom de Germain-Valade, en l'honneur de deux commissaires d'écoles. Cet édifice est situé à l'extrémité nord du Boulevard Pie IX, près du pont jeté sur la rivière des Prairies. Par suite d'un retard apporté à sa construction, on ne peut recevoir les enfants qu'à la mi-octobre, et, à peine ouverte, l'école doit être fermée à cause de l'épidémie de grippe espagnole qui sévit à l'automne de 1918.

Au début, monsieur Théodule Ouellette, en plus d'assumer la direction de l'école, remplissait les fonctions d'acheteur, d'organisateur, de visiteur de toute la commission scolaire du Bas-du-Sault qui possédait deux autres écoles: Léonard, située boulevard Gouin, à plus de deux milles de *Saint-Vital* et Sainte-Gertrude, à un mille. C'est dire que son poste n'avait rien d'une sinécure.

Avant l'érection de la desserte de Montréal-Nord, les professeurs devaient conduire leurs élèves à l'église de la Visitation du Sault pour les

confessions mensuelles et pour la messe du dimanche, un trajet de plus de deux milles, dont la moitié seulement était parcourue en tramway.

A partir de 1925, date de l'érection de la paroisse Sainte-Gertrude, le service religieux se fit en cette paroisse. Plus tard, à la suite d'un incendie à l'église, les paroissiens vinrent à l'école *Saint-Vital* dont la salle fut convertie en chapelle pour un certain temps.

Beaucoup d'enfants de Montréal-Nord fréquentaient l'école Nicolas-Viel, située dans le territoire annexé à la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, et devaient payer à la dite Commission une rétribution mensuelle de cinquante cents. Il s'ensuivit naturellement de nombreuses récriminations et la situation fut réglée par l'annexion de la municipalité scolaire du Bas-du-Sault à celle de Montréal. Peu de temps après on baptisa l'école du nom de *Saint-Vital*.

Saint Vital était militaire, et père des saints martyrs Gervais et Protas. Il vint à Ravenne au moment où Ursicus, médecin chrétien, allait apostasier; il le fortifia par ses paroles; mais, saisi lui-même par le juge furieux, il fut brûlé vif. Sa fête a lieu le 4 novembre.

Monsieur Théodule Ouellette, alors confirmé dans ses fonctions de principal, demeura à la direction de l'école jusqu'en 1938. Il quitta *Saint-Vital* pour remplacer monsieur Guido Morel, appelé à la direction des études. M. Wilfrid Labrecque, assistant-principal à Louis-Hébert, lui succéda jusqu'à sa promotion à Frontenac en 1944. L'école fut alors confiée à M. Alphonse Laurier.

L'école *Saint-Vital* est une école primaire complémentaire. Cette année elle compte trois cent quarante élèves, répartis en dix classes, dont sept mixtes. Plusieurs enfants viennent des extrémités de la municipalité et quelques-uns profitent d'un service d'autobus dont la C.E.C.M. assume les frais.

L'école a toujours bénéficié du travail de professeurs compétents dont les difficultés nombreuses ne diminuaient en rien le dévouement inlassable. Je regrette de n'avoir pas sous la main la liste de tous ceux et celles qui ont passé à *St-Vital* depuis sa fondation, mais je les félicite des bases solides qu'ils ont assurées à notre modeste institution.

PERSONNEL ACTUEL: Mlles Aurore et Jeanne Desjardins, Claire Bergeron. MM. Léon Bellefleur, Rodolphe Carpentier, Georges Dompierre, Jean-Marie Mathieu, René Tellier, Marc-A. Lemire, Lionel Racine, Michel Perreault.

ALPHONSE LAURIER,
principal.

Ecole Nicolas-Viel



L'histoire de l'école *Nicolas-Viel* remonte à l'année 1917. Cette nouvelle maison d'éducation apparut alors comme un élément nouveau dans l'immense *tout* qu'était la paroisse de la-Visitation du Sault-au-Récollet.

En effet, la paroisse du Sault avait une circonscription très étendue: bornée au nord par la rivière des Prairies, elle s'étendait au sud jusqu'à Ville-Saint-Michel; limitée à l'ouest par la paroisse Saint-Nicolas d'Ahuntsic, elle se perdait à l'est aux confins de Montréal-Nord.

Cet immense quadrilatère, sur lequel s'élèvent aujourd'hui huit écoles, n'en avait que deux, sous l'unique direction de M. Mendoza Sénécal: Saint-Gabriel et Sainte-Madeleine. En 1917, la Commission scolaire du Sault-au-Récollet loua l'hôtel Laplante, 3227 est, Boulevard Gouin, et y aménagea deux classes. M. Sénécal prit charge de ce nouveau groupe d'élèves, et la nouvelle institution porta le nom d'école Goyer. En janvier 1918, on transporta les locaux rue Therrien, (aujourd'hui Emile). La même année, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal annexa une grande partie du Sault à son territoire et fit bâtir en 1920 l'école *Viel*, désignée officiellement en 1937 sous le nom de *Nicolas-Viel*.

Notre Commission ne pouvait être mieux inspirée, car l'école est située près du barrage de la compagnie « Montreal Island Power » où furent précipités dans le rapide le Père Nicolas Viel et son fidèle Ahuntsic. « Natif des environs de Coutances, (Normandie), le père Viel était un prédicateur très zélé de la parole de Dieu. Il était attaché au couvent de

Montargis, (Loiret), quand lui parvint en 1623 l'obédience qui l'envoyait au Canada. Munis de la bénédiction du nonce apostolique, à Paris, Viel et Gabriel Sagard partirent le 18 mars pour Dieppe, où ils s'embarquaient le même jour. Sorti de la Manche, le vaisseau fit route vers La Rochelle. A Brouage, il échoua sur un banc de sable et fut remis à flot par la haute marée. Il alla jeter l'ancre à Gaspé, tandis que la pinasse, la « Réalle », les conduisit à Québec, (28 juin 1623). Le 16 juillet, ils remontent le fleuve jusqu'aux Trois-Rivières; puis au Cap de la Victoire. Ils y arrivent le 22 août et se rejoignent à Caragoua. En 1624, le P. Viel reste seul aux Hurons avec neuf Français « et le désir de vivre et de mourir dans sa mission ». Il s'appliqua à étudier la langue huronne, à catéchiser les indigents, à conférer le baptême aux enfants et aux adultes moribonds. Parmi ses prosélytes, il faut citer Ahuntsic, qu'il instruisit et baptisa. A la fin de mai 1624, les Hurons se mirent en route pour faire la traite. Le Père les suivit. Mais, le 25 juin, se trouvant avec Ahuntsic, dans le canot de trois Indiens, il fut, avec lui, victime de leur barbarie: tous deux périrent assassinés par les conducteurs du canot et jetés dans le rapide du Sault-au-Récollet. On les considère comme les deux premiers martyrs du Canada. Les paroissiens de cette localité ont fait ériger deux monuments en granit, devant leur église, le 30 mai 1903, avec une inscription propre à chacun. Toutefois, il manque des documents historiques et authentiques sur le drame du Sault-au-Récollet ». (Dictionnaire général du Canada, par le R. P. L. Le Jeune, O.M.I.)

Nos maîtres

Depuis 1917, l'école *Nicolas-Viel* continue de servir la cause de l'éducation de la jeunesse, grâce à un personnel dévoué qui propage, avec la grande lumière du VRAI, une forte aspiration vers le BIEN. Quoiqu'on la dise au « nord » de Montréal, elle n'en connaît pas moins la chaleur d'un zèle inlassable, et les fruits du labeur y trouvent une surprenante fécondité. Il nous faudrait ici louer les centaines d'ouvriers dont nos archives gardent les noms, et nos cœurs, le souvenir. Grâce à Dieu, ils sont presque tous vivants, les pionniers de *Nicolas-Viel*, et continuent de travailler pour la cause de l'enseignement. Labeur ingrat, oublié parfois, mais dont l'efficacité inscrit des pages d'or au livre de notre vie catholique et nationale.

En septembre 1922, M. Mendoza Sénécal remit le gouvernail de la jeune école à M. J.-Ernest Lamy qui en avait été nommé principal peu après son ouverture, (janvier 1921). Il a toujours été secondé par une valeureuse phalange d'institutrices et d'instituteurs qui, outre la solide formation reçue à l'École normale, continuent de se perfectionner, de se cultiver afin de donner, si possible du cent pour un.

L'école *Nicolas-Viel* appartient à la paroisse de Saint-Vital fondée en 1926 par M. le curé Charles Pilon. M. l'abbé Arthur Paiement succéda au fondateur. M. l'abbé J.-O.-A. Chadillon en est le curé actuel et MM. Bernard Landry et Paul Gauthier en sont les vicaires.

Au cours de chaque année, des centres d'intérêt, des principes psychologiques, des procédés pédagogiques y sont collectivement étudiés,

commentés et vécus. Lors du 2e Congrès de la Langue française, tenu à Québec, un diplôme d'honneur fut décerné à notre école, en témoignage d'appréciation pour les efforts fournis en faveur de notre idiome maternel. Aussi, en juillet 1946, quand la Société du Bon Parler français déléguait cinq de ses membres pour visiter ses avant-postes canadiens-français dispersés dans les prairies de l'Ouest canadien et des États-Unis, jusqu'au Pacifique, nous étions heureux de voir M. Louis Tanguay, professeur à l'école *Nicolas-Viel*, faire partie de cette mission, en compagnie de M. Jules Massé, président général, de M. l'abbé Jules-Bernard Gingras, professeur à l'Université de Montréal et aumônier de la Société, de M. Gustave Bellefleur, principal de l'école Jacques-Viger et membre de l'exécutif, et de M. l'abbé Léon Vinet, membre actif. Tous sont revenus pleins des souvenirs d'une telle croisade, charmés de la résistance des nôtres, de leurs efforts réitérés pour demeurer Canadiens français dans toute l'acception du mot.

Les cours de vacances trouvent chez nous plusieurs adeptes. Depuis quelques années, Mlles Emélie Ferron et Aline Lesage se distinguent à l'Université Queen's de Kingston, Ontario; Mlles Gisèle Bérubé et Denise Desjardins, MM. Lionel Auger, Edgar Tourigny et Roger Letourneux ont remporté de brillants succès à Trois-Pistoles.

L'enseignement

Tant vaut le maître, tant vaut la classe. Aussi l'éducation intégrale de l'enfant devient chez nous l'objet d'attentions continues et soutenues. Formation intellectuelle, formation religieuse et morale, formation physique, formation civique et nationale, ont leur part d'évolution dans l'enseignement concentrique des matières du programme.

Le matériel d'enseignement se modernise et s'accroît aux dépens des professeurs qui y font large la quote-part de leur temps, de leurs talents et de leurs deniers. Chacun a compris la valeur inappréciable de l'enseignement intuitif et s'efforce de concrétiser dans les personnes et les choses, les leçons à confier à l'intelligence de l'enfant.

Nos finissants se classent, avec honneur, dans les différentes écoles supérieures ou commerciales et parlent avec enthousiasme de leur séjour à *Nicolas-Viel*. Plusieurs occupent des postes enviables et récoltent avec joie les fruits d'une formation reçue en bonne partie dans l'enceinte de l'école. On projette même la fondation d'une amicale, dont les réunions d'anciens assureront un renouveau d'énergie, d'enthousiasme, car l'école possède, elle aussi, une âme immortelle, principe d'inspiration qui éclaire toute la vie des élèves qui l'ont fréquentée.

Une école où l'on chante

Le travail dans la joie décuple son rendement. Les muses de la chanson semblent faire, de notre école, un domaine de prédilection. Elles ont tour à tour inspiré des professeurs au dévouement inlassable au bénéfice de nos enfants; Mlles Guénette, Ferron, Cadieux; MM. Armand Viau et Louis Tanguay. Rien de surprenant que nos élèves chantent en toutes occasions, à l'église, à l'école, au foyer.

Quand la section Côte-Cherrier de la Société Saint-Jean-Baptiste organisa des concours de chansons canadiennes, *l'école Nicolas-Viel* a moissonné les tout premiers lauriers. Deux fois, la chorale, sous la direction de Mlle Christine Cadieux, a remporté le trophée Dollard aux concours du Parc Lafontaine. Une troisième victoire assura, à notre école, un magnifique drapeau, don de la maison L.-N. Messier, rue Mont-Royal. Cette fois, M. Louis Tanguay dirigeait les heureuses gagnantes.

Une école où l'on voyage

Les voyages ont un rôle formateur dans la vie d'un homme. Un éducateur célèbre disait qu'on ne devrait jamais octroyer de diplôme à un étudiant d'université avant qu'il n'ait parcouru au moins 2000 milles, tant le voyage élargit les horizons. Deux fois les professeurs de *Nicolas-Viel* ont piloté les élèves vers les sites enchanteurs des Laurentides, afin de découvrir à plusieurs, pour la première fois, les beautés pittoresques de la nature canadienne.

En 1934, M. Armand Viau conduisait quatre-vingt-cinq élèves sur les rives du lac l'Achigan. Les jeunes voyageurs émerveillés croyaient être l'objet d'un beau rêve dont ils ne voulaient plus s'éveiller. A son tour, M. Louis Tanguay recevait la petite maîtrise à sa villa du « Temps Gai » à Val-David. Mlles Christine et Marie-Anne Cadieux accompagnaient le groupe de voyageuses, lauréates de 1946.

Une école où on lit

Une bibliothèque bien garnie est à la disposition des élèves qui ne manquent pas de l'utiliser avec joie et intérêt. L'école compte de nombreux élèves abonnés à « Vouloir », « Rayonner », « Sais-tu? », « Hérauts », « L'Armée de Marie », le « Messenger du Sacré-Coeur », etc...

Chaque jour, une pensée profonde est soumise à la réflexion des élèves, qui sont ensuite invités à échanger leurs idées dans des réunions hebdomadaires. Savoir lire en soi-même, savoir écouter les opinions des autres, c'est tout un art qui réclame une longue initiation!

Une école où l'on prie

La prière, dit le petit catéchisme, est une « élévation de l'âme vers Dieu ». Le personnel redouble de zèle afin d'assurer aux élèves une formation religieuse non seulement théorique mais surtout pratique. Chaque partie du programme de religion reçoit une attention toute particulière. On se préoccupe d'initier l'enfant à vivre sa foi.

Pour encourager les élèves à l'étude de la doctrine chrétienne, on récompense le succès de diverses manières, entre autres, par la cérémonie du couronnement de la « Reine de Mai ». A cette occasion, l'église royalement décorée offre un aspect féerique susceptible de donner aux enfants et aux parents, une notion du couronnement éternel des âmes de bonne

volonté. Garçons et filles participent à la grande cérémonie. Les élèves les plus assidus à l'étude du catéchisme deviennent, chez les filles, la Reine et les dames d'honneur du cortège; chez les garçons, le Héraut et ses chevaliers. La préparation des élèves, les exercices de chant, les mélodies, les cantiques, les motets, etc. forment un véritable centre d'intérêt, dont la Vierge est le point de gravitation. L'église illuminée, fleurie, le cortège ouvert par le Héraut avec canne à pommeau d'or, les chevaliers d'honneur, les deux files blanches des dames composent la ravissante finale, véritable apothéose à la Reine du ciel.

Outre les démonstrations qui parlent aux sens, il faut encore à l'âme, le calme de l'esprit, le recueillement qui invite à la réflexion, à la méditation. Chaque année, les filles des 8e et 9e années font une retraite fermée soit chez les religieuses de l'Immaculée-Conception, soit chez les Soeurs de Marie-Réparatrice, soit chez les Soeurs franciscaines de Marie. Les garçons se rendent à la Broquerie, à Boucherville.

Une école à la page

Le personnel et les élèves de *Nicolas-Viel* ont l'œil bien ouvert aux choses d'actualité. Rien ne passe inaperçu. On tient à souligner d'une façon ou d'une autre les divers événements sociaux, j'allais dire familiaux, tant l'école est véritablement le prolongement de la famille.

La première séance artistique donnée à *l'école Viel* illustre avec charme et tendresse la Fête des Mères. Mlles Gilberte Dumontet et Florianne Guénette en avaient assumé les diverses représentations. Et depuis, la Fête des Mères est passée au programme régulier des récréations de l'école. Garçons et fillettes rivalisent d'entrain pour donner à ce jour un cachet tout filial.

En 1943, justement à l'occasion de la célébration de la Fête des Mères, le programme-surprise est dédié à Mlle Gertrude Rondeau, institutrice, qui se dévoue inlassablement pour les enfants depuis trente-cinq ans, et depuis dix à *Nicolas-Viel*, où elle fait gaiement une classe sérieuse. Monsieur le curé de Saint-Vital, M. le principal, de nombreux parents et amis, tous les membres du personnel et les élèves rendent un hommage unanime à cette éducatrice.

Puis ce fut le troisième centenaire de la fondation de Ville-Marie. Sous l'impulsion de la direction des études, la fondation de Montréal fut le centre d'intérêt durant toute une année: travaux manuels, dessins, rédactions, chants, leçons diverses, démonstrations artistiques gravitent autour de Ville-Marie, pour se synthétiser dans une journée totalement dédiée à la fête.

1946 revendique lui aussi l'honneur d'un centenaire... La Commission des Ecoles Catholiques de Montréal concentre à son tour l'attention des travaux scolaires; elle met en activité tous les talents, et on lui consacre avec joie des minutes, des heures, des journées de travail. Le 22 mai, c'est la grande finale, l'apothéose, dans l'école toute pavoisée et décorée pour la circonstance.

Un rendez-vous d'artistes

Pour rehausser nos séances artistiques et récréatives, pour souligner avec plus de brio les différents événements sociaux, l'école appelle à son aide des artistes de haute renommée. C'est ainsi que *l'école Nicolas-Viel* a vu, dans ses murs, MM. Gratién Gélinas, Hector Charland, Conrad Gauthier, Mme Jean-Louis Audet et ses élèves, Mlles Lucille Laporte et Olivette Thibault. Le Cercle « Larin », sous la direction de M. Hector Larin, organisa plusieurs représentations dans notre salle alors semi-paroissiale, connue sous le nom de « Desserte Sainte-Marguerite-Marie ».

Le secret des muses

René Bazin a écrit une expression à la fois galante et véridique: « Quand je vois une maison heureuse, je me dis: « Il y a dans ses murs une âme de femme qui pratique l'oubli de soi ». Si l'on en juge par les programmes conservés dans les archives de l'école, le succès de nos organisations et surtout leur tournure artistique sont dûs en grande partie à des institutrices qui perdent tout souci de la comptabilité quand il s'agit de donner le meilleur d'elles-mêmes. Notre école se doit de féliciter ici toutes les institutrices qui ont largement collaboré à nos fêtes, entre autres Mlles Ferron, Cadieux, Guénette, Séguin, Phénix (Mme F. Bourdeau), Lafrance, Bérubé, Drouin, Plante et Desjardins. Toutes ont apporté un large écot de travail, de talent et de dévouement. Mlle Cadieux dirigea, pendant plusieurs années, la chorale de l'école. Elle mérite une mention spéciale pour son dévouement à toutes les oeuvres scolaires. Mlle Ferron dirigea elle aussi la chorale à l'église et à l'école, elle enseigna la gymnastique, prépara divers groupes pour des représentations. En plus de faire une classe qui remporta toujours de brillants succès, elle trouva du temps pour organiser cérémonies, fêtes, réunions, pour orner les autels aux grandes solennités et même pour dresser le reposoir à l'occasion de la procession de la fête-Dieu. La Commission reconnut ses mérites en la nommant assistante-directrice de notre école, en septembre 1944. Et que dire de MM. Durand, Viau, Gascon, Auger, Couture et Tanguay!

PERSONNEL ACTUEL: Mlles Emélie Ferron, assistante; Christine Cadieux, Marie-Anne Cadieux, Rose-Aimée Lafrance, Denise Desjardins, Gisèle Bérubé, Carmen Mérizzi, Claire Drouin, Léa Desjardins, Mariette Robert, Marie Planté, Rolande Beauchemin, professeur d'enseignement ménager. MM. J.-Ernest Lamy, principal; Louis Tanguay, Aldéric Gascon, Lionel Auger, Alphonse Beauchamp, Gérard Couture, Edgar Tourigny, Lucien Giroux, Roger Létourneux, Henri Bélisle, professeur de dessin, Hermas Gauthier, professeur de travaux manuels. Ajoutons les jeunes Pères jésuites Gilbert Desrosiers, Gérard Despatie, Jean-Paul Leduc, Jean Cusson, André Fortin, Jacques Ducharme, André Rousseau, Gérard Jolicoeur.

J.-ERNEST LAMY,
principal.

Ecole Saint-Vincent-Ferrier



- a) — De septembre 1917 au 30 décembre 1920: Ecole Lafontaine.
b) — Depuis le 1er janvier 1921: Ecole Saint-Vincent-Ferrier.

L'année 1917 marque les débuts des activités scolaires dans cette partie de la ville de Montréal connue autrefois sous le nom de « Parc Crystal ». Un certain nombre d'enfants, garçons et filles, domiciliés dans le quadrilatère formé par les rues Guizot, St-Denis, Villeray et Saint-Laurent, doivent parcourir une distance de près d'un mille pour fréquenter l'école paroissiale de Notre-Dame-du-Saint-Rosaire de Villeray. La Commission des Ecoles catholiques de Montréal, district nord, juge nécessaire l'ouverture d'une école rue Henri-Julien, au nord de la 33ème ou Rochambeau (actuellement la rue Jarry). Cent quarante-deux enfants des deux sexes s'inscrivent et sont groupés en quatre classes sous la direction du premier maître, monsieur Donat Morin. L'abbé Théophile Lafontaine, curé de la paroisse Saint-Joseph de Bordeaux et commissaire, donne son nom au nouveau groupement installé temporairement dans une résidence privée (deux classes par étage).

Mais la population scolaire augmente sensiblement de jour en jour. L'humble école établie au no 3632, aujourd'hui 8170, de la rue Henri-Julien, est déjà trop petite. Une cinquième classe est ouverte dans une rési-

dence de la rue Casgrain, puis deux autres sont logées dans un local commercial à l'angle des rues Jarry et Casgrain. Ce dernier endroit sera le berceau de la paroisse Saint-Vincent-Ferrier.

En effet, le premier dimanche de décembre 1919, le décret de l'archevêché ordonnant l'érection d'une paroisse au « Parc Crystal » est lu au prône de l'église de Notre-Dame-du-Saint-Rosaire. La nouvelle paroisse, détachée de celle de Villeray, compte cent trente-cinq familles et est placée sous le vocable de Saint-Vincent-Ferrier. La Commission prête à la fabrique de la paroisse naissante le local qu'elle occupe au coin nord-ouest des rues Jarry et Casgrain. Monsieur J.-E.-Florimond L'Heureux y chante la première messe, le 17 janvier 1920.

Dans ces temps héroïques, monsieur le curé est partout, voit à tout, organise tout. L'espérance, la confiance et la sagacité semblent être les vertus dominantes de cet actif fondateur. Rappelons les années particulièrement dures de 1920 et 1921 où chaque vendredi soir il fallait transformer en chapelle les deux classes de la rue Jarry. Les paroissiens s'y réunissaient le dimanche pour assister avec ferveur au service divin et entendre la parole chaude, énergique, pieuse et enthousiaste de leur dévoué pasteur. Pendant la semaine, le matin et le soir, une classe seulement sert de chapelle. Le sanctuaire, la sacristie, le baptistère occupent un espace très restreint pris à même la classe du fond de la salle. Aux heures de cours des portes séparent l'église paroissiale de l'école.

Dès l'ouverture du terme scolaire 1920-1921, la Commission installe deux autres classes à l'étage supérieur du local de la rue Jarry. L'école en compte donc neuf disséminées dans différents locaux. Cette dispersion présente beaucoup d'inconvénients, tant au point de vue pédagogique qu'au point de vue hygiénique. Aussi la Commission scolaire songe-t-elle à construire un immeuble qui centralisera les groupes et offrira un confort que ne fournissent pas les locaux actuellement utilisés. De leur côté, les marguilliers, d'accord avec monsieur le curé, décident la construction d'une chapelle. Cette humble église temporaire de cinquante pieds par cent, érigée rue Henri-Julien au nord de la rue Jarry, est inaugurée le 5 février 1921.

Dès le 1er juin 1920, la Commission a mis en marche les travaux de construction, rue Drolet, près Jarry, d'une école qui contiendra quatorze classes et un logement pour le concierge. Les pionniers de cette paroisse du nord de Montréal se mettent donc résolument et énergiquement à l'oeuvre. Le « Parc Crystal » est organisé, des rues sont tracées et ouvertes, les commodités du centre de la ville y sont installées, des résidences s'élèvent chaque jour. Bref, la physionomie de cette partie de la ville se modifie, s'embellit à un rythme vraiment accéléré.

Le terme scolaire 1920-1921 débute dans une atmosphère d'espérance. Les pauvres locaux ne suffisent plus, il est vrai. Le jubé même de la chapelle est occupé comme classe, mais la nouvelle école sera bientôt prête. En fait, le 7 janvier 1921, les élèves prennent possession de l'immeuble dont la bénédiction officielle est remise au printemps. La nouvelle

école portera désormais le nom de *Saint-Vincent-Ferrier* (nom du patron de la paroisse). La Commission établit deux directions complètement distinctes: Mlle A.-M. Thibault prend charge des classes de filles qui occupent la partie nord de l'édifice, et M. Donat Morin conserve la direction des garçons logés dans la partie sud.

Messieurs les commissaires avaient peut-être prévu une augmentation graduelle et lente de la population. En réalité, ils n'avaient que temporairement soulagé un malaise. Les institutions scolaires devaient fatalement ressentir les effets de la migration alors très accentuée des gens du centre de la ville vers le nord. Aussi, la Commission était-elle acculée chaque année à une difficulté nouvelle provoquée par le manque d'espace. Au cours de l'exercice scolaire 1926-1927, neuf classes déjà devaient loger dans divers locaux des rues Drolet et Jarry. Une construction exclusivement réservée aux filles s'imposait donc.

L'ouverture de cette nouvelle école, sise rue Casgrain, a lieu au début de l'année scolaire 1928-1929. Les garçons occupent donc seuls, maintenant, l'école *Saint-Vincent-Ferrier*. Les classes temporaires installées dans divers locaux de fortune sont groupées et centralisées ici où les conditions d'enseignement sont parfaites.

A l'ouverture des classes, en septembre 1929, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal confie la direction de l'école *Saint-Vincent-Ferrier* à monsieur J.-Walter Héroux, principal de Montcalm. Une 8ième année est ouverte; l'école compte maintenant quinze classes et reçoit cinq cent quatre-vingt-seize garçons. Mais de nouveau le manque d'espace se fait sentir: quatre groupes de garçons sont temporairement logés à l'école Hélène-Boulé, (institution féminine). Après étude de la situation, la Commission décide l'agrandissement de l'école actuelle. Les travaux, commencés en juillet 1930, sont terminés à la fin de décembre. Le nouvel édifice offre vingt-trois salles parfaitement équipées. Dès l'ouverture, le 7 janvier 1931, toutes les salles sont remplies et les règlements autorisent la nomination d'un principal-adjoint. Monsieur Joseph Bélisle est nommé à ce poste. L'année suivante monsieur Frédéric Morency lui succède, et il ne laissera ce poste que le 1er septembre 1945, date de sa nomination à la direction de l'école Dollier-de-Casson. Son remplaçant, monsieur Maurice Latour, entre en fonction le 1er avril 1946.

Désireux de constituer en quelque sorte un corps de garde auprès du magnifique temple que la paroisse vient d'ériger, les élèves forment une Ligue des Cadets du Sacré-Coeur. Fondée en septembre 1932, elle groupe les garçons des 7e, 8e et 9e années. Elle est régie par les règlements de la grande ligue et reçoit ses directives de monsieur l'aumônier.

Environ cent vingt-cinq garçons font partie du groupe « des enfants de chœur » de la paroisse. Messieurs les professeurs sont heureux de collaborer au culte et d'initier les enfants au cérémonial des différentes fêtes liturgiques.

Au cours de l'année scolaire 1931-1932, un corps de clairons est organisé à l'école. Il a l'honneur d'être le premier formé dans la partie nord du territoire administré par la Commission des Ecoles catholiques de Montréal. Les cadets ont participé depuis à plusieurs manifestations de tous genres: sociales, scolaires, patriotiques, religieuses. Ils se font toujours remarquer par l'élégance de leur costume, leur impeccable tenue, la précision et le parfait ensemble de leurs mouvements.

Les enfants de l'école, grâce à leur esprit de solidarité et de dévouement sont propriétaires de trois pierres de la splendide basilique élevée à la gloire de *Saint-Joseph, sur les flancs du Mont-Royal*. Ces pierres ont été payées au cours de l'année scolaire 1940-1941, grâce à des cueillettes de plus de 55,000 livres de papier faites périodiquement dans la paroisse, et offertes ensuite aux autorités de l'Oratoire.

Depuis septembre 1938, un corps de brigadiers surveille chaque jour l'arrivée des élèves à l'école et leur retour à la maison. Ces garçons constituent une aide précieuse au maintien de l'ordre et à la prévention des accidents.

A l'école *Saint-Vincent-Ferrier*, le civisme figure au premier plan du programme éducatif. Les élèves reçoivent un enseignement persuasif sur l'amour de leur pays, de leur province, de leur ville, de leur paroisse, de leur école, de leur famille. Ils respectent les biens de la communauté. La propreté de leur école et de leur quartier obtient leur collaboration en toutes occasions. Lors de la campagne organisée par la Ligue du Progrès civique au printemps de 1941, les garçons obtiennent le premier prix. De nouveau, au printemps 1946, les élèves remportent le trophée offert par la Ligue.

Au début de l'exercice 1939-40, la Commission ouvre une bibliothèque pourvue de volumes intéressants adaptés au développement intellectuel des enfants. Plus de trois cents garçons la fréquentent assidûment chaque année.

L'école *Saint-Vincent-Ferrier* est aujourd'hui l'une des plus importantes institutions de la Commission. Elle reçoit environ huit cents garçons, et ses deux classes de 9ième fournissent chaque année quelque quarante-cinq étudiants aux écoles primaires supérieures ou aux établissements d'enseignement spécialisé. Ces élèves, grâce à une solide formation et à une orientation intelligente détiennent les premières places dans les divers milieux où ils poursuivent leurs études.

De son côté, l'instituteur a fait ici oeuvre de colon. Il a vécu les périodes dures du début, les années laborieuses de la fondation dans sa petite classe sombre et mal aérée, dépourvue de vestiaires, de tableaux, de salles de toilette, de cour de récréation, etc. Il fut en même temps instituteur et éducateur, concierge, sacristain, bedeau, chantre et souventes fois servant de messe. Chaque année apportait son lot de dérangements: manque d'espace, déplacements fréquents, embarras nombreux causés par des réparations urgentes, construction d'école, etc. Bref, pour modestes que sont les pages du fait scolaire de *Saint-Vincent-Ferrier*, elles restent pour-

tant intéressantes et instructives, car elles sont, à notre avis, l'image de notre peuple en marche rapide sur la route du progrès. Et dans cette histoire vraiment édifiante à la gloire de l'instituteur, son nom apparaît à chaque paragraphe.

PERSONNEL ACTUEL: MM. J.-W. Héroux, principal; M. Latour, assistant-principal; E. Schilling, L. Fréchette, P.-E. Gauthier, C.-E. Normandin, M. Gour, H. Sauvé, M. Boulard, A. Langlois, J. Gibeau, J.-C. Charbonneau, Z. Chartrand, A. Emard, G. Della Penna, E. Perreault, H. Cadotte, E. Serre, A.-A. Lussier, E. Sarrasin (dessin), E. St-Jean (travaux manuels); Mlles Gabrielle Gagné, Eveline Cardinal, Rolande Beau-lac.

J.-WALTER HÉROUX,
principal.

Ecole Saint-Ambroise



Un détachement de la paroisse Saint-Edouard devient, en 1923, la jeune paroisse Saint-Ambroise. Immédiatement, l'école s'organise sous la direction de mademoiselle Alice Lemay, jusqu'alors institutrice à Saint-Paul-de-la-Croix.

Avec septembre, viennent s'inscrire cent vingt-cinq élèves, garçons et filles. Le moment est favorable pour faire le bien, tous les coeurs étant on ne peut mieux disposés. Aussi, dès le premier dimanche, dans une belle tenue et une attitude recueillie, les enfants assistent à la messe de huit heures à l'église paroissiale sise au dessus d'un garage... rue Beaubien, près de Christophe-Colomb. Ce geste pieux est le prélude d'une vie scolaire qui s'édifie avec Dieu comme toute oeuvre vraiment grande qui veut durer.

Les débuts sont modestes, pénibles même. Les ouvrières de la première heure, Mlles Gilberte Dugas, Jeanne Sorel, Berthe Boissonnault, Laurette Brasseur, Marguerite Lemay, Germaine Perrier, Irène Lafontaine, occupent des locaux aménagés dans un magasin, rue Beaubien près de Chambord. Le bureau de la directrice mesure six pieds par douze et voisine..., n'insistons pas.

Un second magasin sera loué au cours des mois suivants pour y organiser deux autres classes. A la fin de l'année, on compte déjà une augmentation de cent élèves.

Le confort est inexistant. Les institutrices y suppléent en redoublant de vigilance, d'attention et de dévouement. Dès les premiers jours, dociles aux directives de leur supérieure comme à celles des autorités scolaires et religieuses, elles dispensent une instruction sérieuse et pratique, préparant la jeunesse écolière aux devoirs de l'avenir. Servir la cause de l'éducation avec un idéal apostolique, telle est leur ambition de tous les instants. Soutenues par cet idéal et encouragées par la paternelle bienveillance de monsieur l'abbé E.-Théophile Maréchal, curé-fondateur, les institutrices acceptent plus gaiement les difficultés inhérentes à toute nouvelle fondation.

La population écolière de cette partie du district nord augmente rapidement. Dès 1924, le nombre des classes est porté à douze, avec quatre-cent trente-sept élèves. La Commission scolaire doit louer un troisième local sur la rue De Lanaudière pendant qu'elle fait construire dans les environs la future école Saint-Ambroise.

Une date inoubliable restera dans l'histoire de notre école, le 2 avril 1925, jour de notre entrée dans un bel immeuble tout neuf, spacieux, éclairé, hygiénique. Situé sur la rue de Normanville, le nouvel édifice comprend vingt-deux classes, une grande salle, un local pour l'enseignement ménager et des bureaux pour la direction. Bref, c'est un édifice moderne tout-à-fait vingtième siècle. En raison des travaux inachevés, l'inauguration officielle en est remise à l'automne.

C'est donc le dimanche 11 octobre 1925 qu'a lieu la bénédiction solennelle de cette maison d'enseignement qui portera elle aussi le nom du patron de la paroisse, Saint-Ambroise. A la séance de l'après-midi, il y a chants et adresse de remerciements par les grandes élèves, discours par MM. le curé E.-T. Maréchal, le juge Lafontaine, président-général de la Commission scolaire, le Dr. Daigle, du centre, le curé Lamarche, de l'est, le Dr. Denis, député au fédéral, l'avocat Tétrault, M.P.P., M. Dubreuil, échevin. Le président du district, monsieur le curé Foucher, présente les orateurs. Sont aussi de la fête: MM. J.-P. Labarre et E. Leblanc, directeurs, le Dr. J.-A. Jarry et le notaire Marsolais, commissaires, L.-P. Lusnier et E. Cloutier, principaux, ainsi que MM. M. Marchand, architecte, Gratton, entrepreneur et, vous l'avez deviné, une affluence de paroissiens. Un goûter succulent préparé par mademoiselle E. Bachand, professeur d'enseignement ménager, termine cette journée mémorable.

En 1926, les autorités confient les classes de garçons à monsieur J.-Emile Cloutier, principal. Le « sexe fort » logera à l'étage supérieur pendant que les onzes classes de filles occuperont le deuxième étage. Durant les années qui suivent, et jusqu'en 1930, de nouveau c'est le règne des locaux temporaires. L'espace manque. Nous faisons des prodiges d'ingéniosité pour placer tous nos élèves.

Aussi, au début d'octobre 1930, lorsque les garçons nous quittent pour aller occuper leur propre école, nous n'avons pas la tentation de les retenir. La gent masculine est heureuse, nous le sommes aussi. Nous serons enfin chez-nous et pourrons respirer à l'aise avec les filles de la pre-

mière à la neuvième année et les petits garçons de première et de deuxième. Cela représente vingt-deux classes.

Ce nombre imposant commande la nomination d'une assistante-directrice. Mademoiselle Annette Racette vient seconder mademoiselle Alice Lemay jusqu'en 1932, alors qu'elle est nommée directrice de l'école Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus. Mademoiselle Germaine Granger lui succède à *Saint-Ambroise*.

Les années qui suivent sont marquées d'événements qu'il convient de souligner. En 1933, l'école gagne la coupe pour l'enseignement de l'anglais. L'année suivante, la directrice reçoit la décoration de sa Majesté le Roi Georges V. De 1935 à 1938, les inscriptions s'élèvent à huit cents élèves répartis en vingt-trois classes. 1942, centenaire de Ville-Marie; les titulaires rivalisent d'habileté, de dévouement et de patriotisme pour commémorer cet anniversaire. Il nous souvient des heures nombreuses consacrées par mademoiselle Louissette Goulet, titulaire de neuvième année, à la décoration de la grande salle, décoration d'un goût exquis qui fut grandement appréciée.

Les années scolaires sont parfois coupées d'étapes joyeuses, de fêtes intimes. Comme dans toute famille où l'on s'aime, certaines dates sont à l'honneur à *Saint-Ambroise*: l'anniversaire du pasteur qu'on célèbre avec le plus d'éclat possible, les jubilés d'argent de monsieur le curé E.-T. Maréchal, en avril 1926; de mesdemoiselles Alice Lemay, en 1932; de Jeanne Maillé, en 1941; de Germaine Granger, assistante, et d'Estelle Bachand, professeur d'enseignement ménager, en 1942; d'Adrienne Giard, en 1945; de Berthe-A. Bougie, Suzanne Bruneau et Clara Martineau, en 1946. Ajoutons le jour de Dollard, la Fête-Dieu, et cette année, le *Centenaire* de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal.

Ces jours-là, toute l'école est en liesse. Les figures rayonnent. Musique, chants et saynètes déversent de la joie, une joie saine qui repose et qui fortifie, un présent de la Providence qui aide à continuer la route.

Après ses vingt-trois ans d'existence, *l'école Saint-Ambroise* n'a pas changé d'esprit et d'attitude généreuse. Tous les jours, selon la mode scout, nous avons notre B.A. à offrir: cantine scolaire, caisse d'épargne, sainte-Enfance, bonnes oeuvres de toutes sortes qui sollicitent notre attention et notre libéralité, telles la quête des enfants infirmes, l'oeuvre de Ste-Justine, les collectes de vêtements, Radio-Ouest, les Noëlistes et la plus grande offensive de l'année: la Fédération des Oeuvres de Charité.

En maintes circonstances, les autorités religieuses, civiles et scolaires se sont adressées à nous au cours de ce presque quart de siècle. Tous les jours, nous avons répondu avec élan, avec héroïsme même, en certains cas. Quelquefois, la demande nous paraissait au-dessus des forces humaines; alors, nous réunissions nos élèves au pied des statues de saint Joseph ou de la sainte Vierge et nous nous lançions ensuite à l'attaque des difficultés. Au terme, nous atteignons toujours le succès.

Les titulaires de *Saint-Ambroise* se dévouent avec compétence et mettent tout en oeuvre pour donner aux élèves une solide formation intellectuelle, morale et religieuse. Elles ont l'avantage d'enseigner dans un

milieu de choix et l'apprécient. Les familles secondent les efforts de l'école, et les élèves présentent pour la plupart la bonne terre dont parle l'Évangile.

L'enseignement religieux — cela va de soi — tient la première place dans l'horaire journalier. MM. les vicaires, présentement les abbés Albert Larocque et André Maillé, viennent toutes les semaines compléter les notions déjà enseignées. Tous les mois, à la lecture des notes, M. le curé Alfred Pageau approuve et appuie l'éducation qui se donne et glisse à son jeune auditoire des conseils et des encouragements d'une haute portée morale.

Chaque année, une retraite fermée est suivie sérieusement par nos grandes élèves. Les exercices du mois du Rosaire, de saint Joseph, de Marie, du Sacré-Coeur imprègnent tour à tour notre vie scolaire du doux arôme de la piété.

L'école Saint-Ambroise s'estime fière d'avoir ses mouvements d'Action catholique. J.E.C. et Croisade eucharistique apportent leur appoint précieux à la formation de nos étudiantes. Organisés au début avec plus de bonne volonté que de succès, ces mouvements ont accompli de belles choses depuis, beaucoup grâce au dévouement insurpassable de mesdemoiselles Berthe-A. Bougie et Clara Martineau.

Nos « croisées » ne restent pas inactives et se font un point d'honneur d'assister aux réunions hebdomadaires, de préparer dignement les fêtes du Christ-Roi, de la Noël, de la Confirmation, de la Fête-Dieu, d'entraîner les compagnes à la messe sur semaine, etc. En un mot, de se former pour VOULOIR et AGIR.

L'étude à l'école, en septembre 1945, a quelque peu ralenti l'activité de notre J.E.C., en empêchant nos grandes de suivre les réunions avec fidélité. Nous espérons que 1946 verra surgir les belles initiatives des années précédentes. Les aumôniers de ce mouvement, MM. les abbés Albert Larocque et André Maillé, font preuve de zèle et leurs judicieux conseils sont toujours bien accueillis de nos militantes.

Qu'on nous permette, ici, de rendre hommage aux institutrices qui se sont dépensées au service des enfants de *l'école Saint-Ambroise* durant ces derniers vingt-trois ans. Quelques-unes ont obtenu des promotions: mesdemoiselles Annette Racette, directrice, aujourd'hui en repos; Germaine Granger, assistante-directrice à l'école même; Louissette Goulet, assistante-directrice à l'école Garneau. Nous les félicitons sincèrement. Plusieurs enseignent dans d'autres écoles ou sont devenues religieuses ou reines d'un foyer chrétien. Nous leur offrons des vœux de succès et de bonheur. Les autres, les plus près de nous, puisqu'elles composent notre personnel actuel, méritent aussi des remerciements pour leur beau travail: Mlles Caroline Barette, Berthe-Alice Bougie, Suzanne Bruneau, Juliette Chabot, Thérèse Dinard, Yolande Genest, Adrienne Giard, Aline Guimond, Réjane Hurtubise, Fernande Lalumière, Rita Lareau, Yolande Lemay, Gabrielle Maillé, Jeanne Mailloux, Rollande Michaud, Clara Martineau, Jacqueline Rodier, Marie-Rose Toupin, Rollande Monette, Louise

Barette. Toutes méritent cet éloge d'avoir accompli « le beau devoir difficile ».

« VERS LA LUMIÈRE », telle est la devise choisie au début de l'école. « Si enseigner, c'est prier, ou sur une toile jeter des teintes de ciel bleu », l'oeuvre de l'éducation est encore une élévation de l'âme, une montée, une ascension vers Celui qui a dit: « Je suis la Lumière du monde ».

Les institutrices de *Saint-Ambroise*, fidèles à la devise de l'école, s'efforcent de prodiguer cette lumière, de la diffuser, de la faire pénétrer dans l'intelligence et dans le coeur des élèves qui leur sont confiés.

ALICE LEMAY,
directrice.

Ecole Saint-Barthélemy (filles)



En cette année du premier *Centenaire* de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, l'école *Saint-Barthélemy* vient dans le concours harmonieux des institutions laïques d'enseignement, chanter son humble couplet de reconnaissance et offrir à MM. les Commissaires et à la Direction des Etudes le triple hommage de son admiration, de ses félicitations et de ses voeux.

Vers 1920, le territoire surnommé « Plateau Bon-Air », est compris dans la paroisse Saint-Bernardin-de-Sienne. Certains enfants ont à parcourir une distance d'environ deux milles pour fréquenter leur école paroissiale.

La Commission des Ecoles catholiques de Montréal, district nord, se rend à la demande des parents et accorde une classe pour les plus jeunes enfants, au numéro 7005 de la rue Iberville. Elle ouvre en septembre 1924. Garçonnetts et fillettes s'inscrivent au nombre de trente-deux. L'organisation première, qui précède d'au moins deux ans l'érection de la paroisse Saint-Barthélemy, est confiée à Mlle Louissette Goulet. Dès l'année suivante s'ajoute une deuxième classe mixte. Mlle Jeanne Doré en devient la titulaire.

En septembre 1927, trois cents enfants occupent huit classes au rez-de-chaussée de la chapelle-école que viennent de faire construire la paroisse et son curé-fondateur, M. l'abbé J.-A. Lefebvre. Mlle Sara Bourbonnais en devient la directrice.

En 1931, la Commission scolaire comble l'attente de cinq années de sacrifices en dotant la nouvelle paroisse d'une magnifique école de trois étages qu'elle édifie sur la rue des Erables. A l'inauguration et à la bénédiction, le 25 avril 1932, elle reçoit, comme la paroisse, saint Barthélemy pour patron. Elle comprend deux sections: l'une pour les filles; l'autre pour les garçons. La salle de récréation est spacieuse, et les classes, confortables et bien aménagées.

Au début de l'année 1934, notre école primaire complémentaire compte déjà quinze classes de filles.

A l'oeuvre, on connaît l'ouvrier.

En tout premier lieu, élèves et maîtresses de *Saint-Barthélemy* accordent à leur clergé la plus entière soumission et la plus étroite collaboration. MM. les abbés J.-A. Lefebvre et Léon Verschelden suscitent notre admiration et inspirent nos vœux de longue vie auprès de nous. Le curé actuel, M. J.-E. Therrien, ne cesse de nous témoigner sa confiance et de nous multiplier ses bontés.

Le même souci d'obéissance, joint à la conscience professionnelle et au dévouement du personnel enseignant de *Saint-Barthélemy*, lui ont valu des éloges et des encouragements renouvelés de la direction des études et d'autres autorités. Rappelons ici quelques réalisations.

Le 5 octobre 1934, la Commission pédagogique recommandait l'oeuvre si importante de l'Apostolat de la Prière comme moyen de formation. Notre école reçoit alors son diplôme d'agrégation. Une congrégation des Enfants de Marie est solennellement établie le jour même de l'Immaculée-Conception.

A l'occasion du festival des écoliers de juin 1935, au Stade de Montréal, nos élèves figurent avec succès dans l'HOMMAGE À JACQUES CARTIER. Par quelques mouvements de gymnastique suédoise, les fillettes forment en lettres vivantes le nom de Cartier, en même temps qu'elles chantent: « Jadis la France sur nos bords »... Ce tableau rappelle le 400^e anniversaire de la découverte du Canada. En témoignage de succès, le jury offre alors une coupe à notre école.

Le 1^{er} juin 1937, le département de l'Instruction publique décernait à notre institution un diplôme d'honneur, pour souligner le succès des concours scolaires du Deuxième Congrès de la Langue française.

Pour sa générosité envers le prochain, notre école obtenait en mars 1941 le pourcentage le plus élevé pour sa contribution à la Fédération des Oeuvres de Charité canadiennes-françaises.

Au cours de la même année, on fonde une section de la J.E.C.F., groupement spécialisé d'Action catholique étudiante qui a pour but la

formation personnelle en vue de l'action apostolique. Son rôle, c'est de préparer nos jeunes filles à remplir efficacement leur mission de chrétiennes ferventes et militantes.

Tous les ans, ce mouvement d'éducation reprend ses activités sous la direction de notre dévoué aumônier, monsieur l'abbé Vianney Dupré, en vue de propager les pratiques de piété et de religion, la fraternité par l'entraide, la fierté et la dignité, l'amour de la vie écolière, la diffusion des saines lectures; d'encourager l'esprit d'équipe et de solidarité chrétienne; de cultiver le sens des responsabilités et du dévouement chez l'étudiante; de perfectionner son langage et ses manières; d'organiser les amusements; de répandre la bonne chanson; de maintenir et de faire revivre dans une certaine mesure nos belles traditions religieuses et nationales.

Le 17 mai 1942, le programme de la fête du Troisième Centenaire de la fondation de Ville-Marie mit en lumière le zèle, l'initiative, l'esprit d'équipe des professeurs dans un programme récréatif, intéressant et instructif.

Vers la mi-janvier 1945, monsieur Trefflé Boulanger, directeur général des études, et monsieur Albert St-Jacques, directeur de notre district scolaire, nous réservaient l'agréable surprise d'assister à une séance d'hygiène alimentaire. Ils profitèrent de l'occasion pour donner à notre école un témoignage élogieux.

Au cours du mois de mai 1945, on nous invite à participer à la grande exposition eucharistique du Congrès de Rosemont, véritable apothéose à l'honneur, à la gloire, au triomphe et au règne du Christ-Roi. Le palmarès mentionne notre école au 3^e rang pour le travail d'ensemble, un premier prix pour le travail individuel d'une élève de 9^e année, et décerne des mentions spéciales à deux autres de nos étudiantes.

En avril, nos écolières donnent sans compter à la quête pour les enfants affamés d'Europe, organisée à la demande de Son Excellence Monseigneur Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal.

Le 22 mai, la journée du Centenaire de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal débute par une messe d'action de grâces célébrée par monsieur l'abbé J.-Edmond Therrien, curé, à laquelle assiste tout le personnel. Il y a communion générale. Le pieux sanctuaire est illuminé et bien décoré pour la circonstance. Dans l'avant-midi, la fête se continue à l'école, toute rayonnante de soleil, de parure et de gaieté, sous la présidence de monsieur le curé accompagné de monsieur l'aumônier. Le programme fort goûté de l'assistance, comporte des démonstrations de culture physique, du chant, un sketch historique et le numéro du Centenaire qui clôture la séance récréative. Anniversaire heureux dont la jeunesse étudiante se souviendra longtemps.

L'ardente activité et l'application soutenue de nos élèves ont largement contribué à leur formation pour la vie terrestre et pour la vie éternelle, comme au succès de ces initiatives. Mais nous saisissons aussi joyeusement l'occasion de remercier leurs parents pour leurs bons exemples et leur

bienveillance, et de citer à l'honneur les institutrices pour leur compétence et leurs belles qualités. Ce sont Mlles Carmen Maurice, assistante-directrice, Laurette Arbour, Elisabeth Baril, Jeannine Robidoux, Solange Vachon, Juliette Guindon, Adrienne Cabana, Agathe Leroux, Antoinette Borduas, Louise Foisy, Léone Beauregard, Marie-Anna Meek, Aline Desautels, Germaine Desmarais, Jeanne Barry, Rolande Beauchemin et Marie Lamothe, respectivement professeurs d'enseignement ménager et de dessin.

L'école tout entière est heureuse de redire sa gratitude aux autorités scolaires qui veillent avec sollicitude sur nos maisons d'enseignement. Elle forme des vœux pour que la Commission des Ecoles catholiques de Montréal déjà riche en oeuvres, soit gratifiée par la divine Providence de bénédictions nouvelles, gage d'une longévité séculaire qui perpétuera notre reconnaissance et fera bénir son nom par la postérité.

SARA BOURBONNAIS,
directrice.

Ecole Saint-Barthélemy, (garçons)



Le plateau Bon-Air, nom donné autrefois au territoire actuel de Saint-Barthélemy, faisait partie de la paroisse Saint-Bernardin-de-Sienne, de la ville Saint-Michel. Quiconque parcourt aujourd'hui les rues de Saint-Barthélemy ne reconnaît plus le plateau presque inhabité d'il y a vingt ans. Quelques maisons, ici et là, dans les champs; un bosquet dense: voilà ce que l'on voyait alors.

L'absence de rues pavées et de trottoirs rendait pénible la situation de ces « colons » à certaines époques de l'année. Les enfants surtout souffraient de l'éloignement des écoles. Ils devaient parcourir de longues distances, par des chemins impraticables, pour se rendre, soit à Saint-Bernardin, soit à Saint-Marc.

La Commission des Ecoles du district nord, mise au courant, s'émeut et voit à l'amélioration du sort des plus petits en ouvrant une classe, en septembre 1924, au numéro 7005 de la rue Iberville. On confie la direction de cette école à Mlle Louissette Goulet qui reçoit les plus jeunes, garçons et filles, formant un cours préparatoire et une première année. Les plus grands continuent à fréquenter les classes, surtout de l'école Saint-Bernardin distante de près de deux milles. Remarquons que l'organisation scolaire sur le plateau Bon-Air devance de deux ans celle de la paroisse.

En septembre 1925, arrivée d'une autre institutrice, mademoiselle Jeanne Doré, et ouverture d'une deuxième année mixte. Cette situation devait durer jusqu'en septembre 1927.

Le 1er octobre 1926, l'érection canonique de la paroisse Saint-Barthélemy est annoncée par Son Excellence Mgr Gauthier, administrateur du diocèse de Montréal. Le curé-fondateur, M. Joseph-Alphonse Lefebvre, appuyé par les marguilliers et les syndics, se met vite à l'oeuvre et décide de construire un édifice qui servira à la fois d'école et de chapelle. On le bâtit au centre de la paroisse, sur la rue des Erables. Le plan prévoit une salle paroissiale au sous-sol, huit classes au rez-de-chaussée et une chapelle au-dessus des classes.

C'est en septembre 1927 qu'on abandonne la rue Iberville et qu'on inaugure les locaux neufs de la fabrique. Cet événement marque un progrès considérable dans la vie écolière des enfants de la paroisse. Mademoiselle Sara Bourbonnais est nommée directrice. Les petites filles de Saint-Barthélemy, de toutes les années du cours, pourront désormais fréquenter une école bien à elles. On accepte aussi les plus petits garçons, mais ils forment des classes séparées sous la direction d'institutrices compétentes. Du coup, les huit locaux sont remplis. Les garçons plus âgés continueront donc de fréquenter les écoles des paroisses voisines.

L'inscription de septembre 1928 augmente et la Commission des Ecoles catholiques doit louer de nouveau le local de la rue Iberville. Mais cette fois, seuls les garçons de 4e et de 5e années, en une classe combinée, étudieront sous la conduite de M. Antonio Prince, le premier maître d'école de la paroisse.

La population continue de croître rapidement. Les maisons s'élèvent, abritant des familles nombreuses et de condition sociale plutôt modeste. Il faut prévoir. A l'été de 1929, après entente avec M. le curé et les autorités scolaires, deux citoyens, MM. Gauthier et Charbonneau, construisent deux maisons, angle Jean-Talon et des Erables, qui fourniront en septembre 1929 l'espace nécessaire à sept classes.

Les prévisions se réalisent dès leur ouverture. Un principal est nommé: M. Roch Pinsonneault. Pour la première fois, tous les enfants d'âge scolaire sont invités à s'inscrire à leur école paroissiale. Et c'est la séparation définitive des deux groupes: les filles occupant les locaux de la fabrique, sous la direction de Mlle S. Bourbonnais; les garçons, les deux maisons neuves, sous la direction de M. R. Pinsonneault. Seuls les petits de préparatoire resteront sous les soins de la directrice, faute de place à l'école des garçons. La maison de la rue Iberville est définitivement abandonnée.

Les sept classes sont formées dès septembre avec une inscription de deux cent quatorze élèves. On compte une première, deux deuxièmes, une troisième, une quatrième, une cinquième et une sixième.

Ces maisons logeront les garçons durant trois longues années. On pourrait qualifier cette époque de « période héroïque ». En effet, aucun confort. L'épreuve est grande dès l'entrée: les maisons ne sont pas com-

plétées, des ouvriers besognent dans les classes; l'eau tarde à couler; il faut conduire les élèves dans la cave pour les « exigences physiques » inévitables. Ajoutons à ces ennuis: une mauvaise ventilation, un mobilier démodé, l'absence de salle et de cour de récréation, une propreté douteuse et un chauffage insuffisant. Les maîtres et les élèves souffriront du froid durant trois hivers.

L'inscription atteint trois cent trente-trois élèves l'année suivante, en 1930-1931. Ils sont répartis en neuf classes. L'espace se fait rare. Il faut pourtant loger une septième année. Le principal cède volontiers son grand bureau et se retire modestement dans un petit coin deux années durant.

L'augmentation de la population écolière continue à un rythme accéléré: c'est la poussée des berceaux. La Commission des Ecoles catholiques loue la salle paroissiale de la fabrique, la divise en cinq classes pour y placer le surplus des élèves, garçons et filles, qui se présentent en septembre 1931. Les deux préparatoires de garçons tombent alors sous la juridiction du principal, ce qui porte l'inscription chez les garçons à quatre cent quarante-deux élèves distribués dans treize classes.

Cette troisième année d'enseignement dans des locaux de fortune est supportée plus allègrement par les enfants et le personnel, en raison de l'espérance fondée d'une amélioration prochaine. En effet, les autorités ont arrêté le projet de la construction d'une magnifique école dans Saint-Barthélemy. Elles ont confié à M. l'architecte Daoust la tâche d'en établir les plans. Et les événements suivent leur cours: le contrat est accordé à la compagnie Dansereau Ltée, les travaux commencent et se poursuivent rapidement. Bientôt l'on voit s'élever, sur la rue des Erables, près de l'église, un spacieux édifice en brique jaune, à trois étages, mesurant deux cent quarante-trois pieds de longueur par soixante-quatre de largeur.

Cette école de vingt-six classes, divisée également en deux parties pour recevoir les garçons et les filles, réunira toutes les qualités requises par l'hygiène et la pédagogie: un éclairage parfait, une salle de récréation immense, l'une des plus belles de Montréal, des classes vastes dotées du mobilier le plus moderne, une classe de travaux manuels, une de dactylographie, des chambres de toilette blanches et spacieuses. Quel contraste avec les locaux précédents!

Le vingt-cinq avril 1932, un lundi matin, c'est le déménagement des effets scolaires qui pourront servir à l'école nouvelle et la prise de possession qui s'opère dans la joie générale. Dans l'après-midi, quand, la première fois, les professeurs et les élèves se trouvent réunis dans la superbe salle, une prière reconnaissante s'élève vers la Providence, et une délirante acclamation monte à l'adresse des autorités scolaires.

Contrairement à l'habitude établie depuis longtemps, il n'y a point de bénédiction solennelle de l'école. Cette cérémonie s'accomplit dans l'intimité, en présence des élèves seulement.

En septembre 1937, l'école ne peut plus contenir toute la population écolière de la paroisse, et cinq classes de garçons sont de nouveau organisées dans les locaux de la fabrique.

Le problème scolaire dans Saint-Barthélemy sera totalement résolu le jour où sera érigée une deuxième école. Cependant les jours les plus sombres semblent bien révolus.

Depuis la fondation de l'école, une remarquable chorale d'enfants a provoqué l'admiration de la paroisse. Elle a rendu de très grands services à l'église. Quatre fois, elle remporta un drapeau dans des concours de chansons organisés par la société Saint-Jean-Baptiste. Son appui n'ayant pas été requis à l'église pour l'année 1945-1946, son activité s'est temporairement suspendue. Nous espérons que ce chœur qui a fait l'orgueil des maîtres et de leurs élèves reverra ses beaux jours.

L'école Saint-Barthélemy a entendu l'appel de ses chefs religieux sur l'action catholique. Sincèrement et loyalement, elle essaye d'organiser la J.E.C. chez les grands et la Croisade chez les moyens. Les résultats à date ne semblent pas extraordinaires, des difficultés se présentent, des déceptions même ont été subies. Mais les directeurs et l'aumônier de ces associations ne se découragent point. Ils savent que rien de sérieux ne se crée sans l'épreuve et le sacrifice. Ils comprennent que si leur tâche est de semer, il appartient au grand Maître de choisir l'époque de la moisson.

Un corps de cadet est formé depuis trois ans. Il se développe graduellement.

Soucieuse de donner le plus de formation possible aux quelque cent mille élèves qui fréquentent ses institutions, la Commission des Ecoles catholiques de la métropole adjoint un assistant-principal aux écoles qui comptent au moins quinze classes. C'est en vertu de ce règlement, et à ce titre que M. Fernand Lavigne arrive en fin de septembre 1944.

La salle de récréation a été témoin de plusieurs belles fêtes scolaires. Sans conteste, la plus émouvante fut celle que les professeurs et les élèves organisèrent en décembre 1945 en l'honneur de M. R. Pinsonneault, principal, qui venait d'être décoré de la croix de Jérusalem. Elle se déroula en présence de M. Alfred-F. Larose, président de la C.E.C.M., de monsieur le chanoine Raoul Drouin, représentant de Son Excellence Mgr Charbonneau et de nombreux invités religieux et laïques.

Le personnel et les élèves se sont toujours distingués par leur générosité et leur dévouement aux oeuvres de charité. Jamais appel n'a été lancé en vain. La Fédération et la Sainte-Enfance reçoivent chaque année une contribution très libérale de l'école.

Un excellent esprit règne chez tous. Les professeurs sont liés d'amitié et forment une famille unie. Les élèves acceptent une discipline, exigeante peut-être, mais empreinte de bon sens et de charité.

L'école St.-Barthélemy est déjà fière de son court passé. De nombreux anciens élèves occupent des positions intéressantes dans le commerce et l'industrie; plusieurs poursuivent leurs études secondaires; une quinzaine répondent à l'appel du sacerdoce.

Trois curés, MM. J.-Alphonse Lefebvre, Léon Verschelden et J.-Edmond Therrien ont guidé le personnel et les élèves de leurs sages conseils. L'école leur doit un tribut d'estime et de reconnaissance. De nombreux

aumôniers se sont succédé depuis 1929. Tous ont droit à la gratitude des maîtres et des élèves.

Le principal et son personnel apprécient grandement la sympathie témoignée jusqu'à ce jour par les visiteurs, MM. les abbés Gareau et Grégoire. Le dévouement et la compétence de ces prêtres ont beaucoup contribué aux succès qui couronnent les efforts de tous.

L'école conserve un souvenir ému de ses premiers inspecteurs: MM. Longtin, Caron, Désormeaux. Elle désire garder longtemps M. Dus-sault, gentilhomme accompli et ami dévoué, qui continue de façon aimable le travail de ses prédécesseurs.

M. Albert St-Jacques préside actuellement aux destinées du district numéro cinq dans lequel on compte l'école Saint-Barthélemy. Sa bonté, sa droiture et son dévouement lui ont acquis pour longtemps l'admiration de tous.

Gloire et reconnaissance au Sacré-Coeur de Jésus et à la Vierge Mère pour leur protection de tous les jours. A eux les esprits et les coeurs de tous les professeurs et élèves, anciens, présents et futurs, de l'école Saint-Barthélemy!

Liste des éducateurs qui ont enseigné dans l'école depuis sa fondation: — MM. R. Carpentier, A. Prince, R. Dion, F. Aubry, P.-E. Julien, U. Fortin, A. Langlois, P. Charron, J. Toupin, M. Perrault, E. Maheu, H. Gauthier, P. Drouin, L. Sorel, P. Corsilli, A. Therrien, J. Paquette, L. Auger, G. Goulet, Chs de St-Ours, E. St-Maurice, C.-E. Gravel, L. Bazinet, C. Houle, M. Venne, R. Lafond, R. Péloquin, R. Alary, L.-P. Desaulniers, S. Boisvert, E. Tourigny, Julien Blain, L. Langlois, A. Charbonneau R. Lebrun, R. Fortier, A. Gagnon, A. Ayotte, D. Champagne, F. Patenaude, E. Lacombe, L. Charbonneau, N. Leduc; Mme A. Girard; Mlles Anita Bigras, Yvonne Robillard, Jeannette Huneault, Laurette Dorval, Amélie Trudeau, Antoinette Ladouceur, Régina Lachapelle, Simonne Caron, Simonne Destroismaisons, Gervaise Olivier, Laurette Arbour, Hortense Séguin. M. Jacques Larose, travaux manuels, Laurent Morin, dessin et M. Fernand Lavigne, ass.-principal.

ROCH PINSONNEAULT,
principal.

Ecole Victor-Doré



L'école Victor-Doré est une institution spéciale qui reçoit les enfants infirmes catholiques demeurant à Montréal.

Ses débuts remontent à 1925, alors que M. le curé Foucher, président de la Commission du district nord, fit accepter l'idée de faire donner des cours particuliers aux petits infirmes incapables de fréquenter une école ordinaire.

L'année suivante, l'hôpital Sainte-Justine ouvrait des classes pour les enfants sous traitement, et pria la Commission des Ecoles catholiques de venir à son aide en lui votant une subvention, qui lui fut accordée. Mais, les charges augmentant sans cesse, les autorités de Sainte-Justine demandèrent en 1930 à MM. les Commissaires de s'occuper de l'éducation des petits infirmes.

M. Victor Doré, alors président général de la Commission, fut chargé par ses collègues d'étudier toute la question. Il alla visiter un grand nombre d'institutions du genre, tant en Europe qu'aux Etats-Unis, et

soumit un projet d'école spéciale qui fut adopté à l'unanimité. Le gouvernement provincial accorda son appui financier pour assurer le succès de l'oeuvre.

Monsieur Zotique Guérin, principal de l'école Souart, fut chargé d'organiser pédagogiquement la nouvelle institution qui fut ouverte officiellement aux enfants infirmes le 3 octobre 1932 dans l'ancienne école Montcalm. Quinze jours plus tard, Son Excellence Mgr Deschamps, en présence de MM. les Commissaires et d'un grand nombre d'invités, procédait à la bénédiction, et suggérait de changer le nom d'« école des enfants infirmes » qui évoque une idée douloureuse, en celui d'« école Victor-Doré », en l'honneur de son fondateur. La Commission s'empressa de ratifier ce changement avec enthousiasme.

ORGANISATION DE L'ÉCOLE

Bureau médical:

La direction médicale de l'école relève d'un hôpital d'enfants, choisi par la Commission des Ecoles catholiques, actuellement l'hôpital Sainte-Justine. Cette institution soumet à la Commission les noms des médecins orthopédistes et des gardes-malades qui prendront soin des élèves. Aucun enfant n'est admis à l'école sans avoir été au préalable examiné et accepté par l'un ou l'autre de ces médecins, qui sont présentement les docteurs Gaston Caisse et Calixte Favreau.

Une garde-malade s'occupe spécialement de donner les médicaments prescrits, de panser les plaies, d'assister le médecin dans ses examens et dans ses traitements, de surveiller les enfants qui tombent malades et qui doivent s'aliter, de veiller à la propreté de tous. Une autre garde-malade, masseuse diplômée, fait exécuter les exercices de gymnastique corrective à de nombreux enfants dont l'infirmité est susceptible de s'améliorer, administre des traitements électriques à haute fréquence aux membres paralysés et masse les muscles paresseux en voie d'atrophie. Environ un tiers de tous les élèves passent régulièrement dans sa salle de physio-thérapie.

Une préposée au service social doit faire enquête sur la condition de chaque élève. Elle rapporte les cas de misère à qui de droit, accompagne les enfants aux hôpitaux ou cliniques, tient les dossiers à jour, et sert de secrétaire aux médecins. Elle se tient continuellement en contact avec les divers organismes de charité de la ville et de la province et visite les familles nécessiteuses.

Classes et programme:

L'école compte en moyenne trois cents élèves, garçons et filles, répartis en douze classes, de la 1ère à la 9e année. On y suit le programme officiel pour toutes les matières, à l'exception de l'histoire du Canada, de la géographie et des sciences usuelles qui sont simplifiées, à cause du manque de temps: dès la 5e année, les élèves suivent, quatre heures par semaine, des cours de travaux manuels, et, pendant l'hiver, ils n'entrent

en classe qu'à 9h.15. De plus, tous les jours, un certain nombre d'entre eux sont conduits aux cliniques et y passent l'avant-midi. Malgré tous ces handicaps, la majorité d'entre eux obtiennent d'excellents résultats dans leurs études et dans leurs exercices de travaux manuels.

Classes de travaux manuels :

A partir de la 5^e année, les filles suivent, deux heures par semaine, des cours de couture et d'art culinaire. Elles apprennent, pendant deux autres heures, à tisser la laine, le coton et le lin. La classe de tissage possède six métiers à pédales et deux à manettes, pour les enfants qui ne peuvent se servir de leurs pieds.

Les garçons vont tous à l'atelier de la menuiserie, et se dirigent vers la cordonnerie ou l'horlogerie, selon leurs aptitudes. Les élèves de la 5^e année doivent passer quatre mois dans chacune de ces deux spécialités afin de permettre aux professeurs de juger de leurs possibilités. Ces divers ateliers, bien outillés, sont un peu à l'étroit. Il s'y exécute cependant de beaux travaux qui sont présentés au grand public à l'exposition annuelle.

Autobus :

Les élèves demeurant dans toutes les parties de la ville, sept autobus vont les chercher le matin et les ramènent chez eux le soir. Ces autobus, pouvant accommoder environ 45 élèves chacun, avec un professeur pour la surveillance, sont confiés à des chauffeurs choisis, dont l'habileté et le dévouement sont connus. Le trajet de chaque tournée, variant de douze à vingt-quatre milles, s'accomplit avec une régularité digne de mention : il est bien rare que la cloche d'entrée en classe ne sonne pas à l'heure réglementaire.

Lait et repas :

Un grand nombre d'élèves ont besoin de suralimentation. On leur offre à cette fin un demiard de lait deux fois par jour, aux frais de la Commission. Le midi, tous reçoivent un bon dîner chaud dont le menu a été approuvé par le bureau médical, et qui comprend : soupe, plat de viande ou de poisson, légumes, dessert, avec chocolat chaud, thé ou lait comme breuvage.

Personnel enseignant :

Le personnel enseignant de l'école comprend : un principal, une assistante-directrice, cinq instituteurs, sept institutrices, un professeur de menuiserie, un professeur d'horlogerie, un de cordonnerie, un de chant et de solfège, deux institutrices pour la couture, l'art culinaire et le tissage, et une autre spéciale pour l'enseignement du dessin. Tous se dévouent généreusement pour assurer l'éducation, l'instruction et le bien-être des pauvres enfants confiés à leurs soins.

Monsieur l'abbé J.-Charles Beaudin est l'aumônier de l'école. Sa vaste expérience, son amour des enfants, sa compréhension du caractère de l'infirme, l'avaient tout particulièrement désigné pour cette mission

qu'il remplit avec zèle et enthousiasme. Bien rares sont les jours où M. l'aumônier ne vient pas parler à ses chers infirmes, qui l'aiment et le vénèrent.

Comité des Oeuvres sociales :

Ce comité, composé du principal, de l'aumônier, de l'assistante-directrice, du médecin-chef, de la préposée au service social et d'un membre du personnel enseignant, s'occupe de trouver les fonds nécessaires pour habiller les enfants indigents, acheter des jeux et donner des récompenses aux bons élèves. Il soumet son bilan à la direction des études à la fin de chaque année scolaire.

Amicale des anciens élèves :

Les anciens élèves ont formé une amicale qui groupe actuellement (1946) près de trois cents d'entre eux. Ils se réunissent deux fois par an, et, tout en échangeant des souvenirs, cherchent à mettre sur pied un bureau de placement au bénéfice des leurs.

En résumé, l'école tend par toute son organisation à replacer dans la vie normale les petits infirmes qui la fréquentent. Le bureau médical cherche à guérir ou à soulager les infirmités ; le corps enseignant s'ingénie, avec un dévouement sans bornes, à instruire ces pauvres enfants comme à relever leur moral ; et le personnel spécialisé, à leur donner des notions, aussi avancées que possible, des divers métiers qui leur conviennent. La plupart des anciens élèves gagnent facilement leur vie, et, au lieu d'être une charge à la société, ils rendent service à ceux qui les emploient : il leur est ainsi possible d'envisager l'avenir avec sérénité. Les fondateurs de cette école peuvent être fiers de leur oeuvre !

PERSONNEL ACTUEL

AUMÔNIER : M. l'abbé J.-Charles Beaudin.

PERSONNEL ENSEIGNANT : MM. Charles Denhez, principal, Emile Bonin, Jean-Paul Hayeur, Avila Beauchesne, Hector Tétrault, Laurent St-Georges, Henri Leclerc (menuiserie), Omer Bruneau (horlogerie), Ovide Berthiaume (cordonnerie), Alfred Lamoureux (chant) ; Mlles Madeleine Ouimet, assistante-directrice ; Rolande Lanoue, Jeanne Barette, Blanche Langevin, Marguerite Miller, Dorcina Beaudry (art culinaire), Annette Dansereau (tissage), Simone Dénéchaud (dessin) ; Mmes Yvonne Pierre, Jeanne Gatién-Guilbault.

PERSONNEL MÉDICAL : Dr Gaston Caisse, orthopédiste, Dr Calixte Favreau, orthopédiste, Mme Rhéa Bert, garde-malade, Mlles Irène Bastien, physiothérapeute et Pauline Ducharme, service social.

CHAUFFEURS : MM. Philibert Courtemanche (1932), Edouard St-Pierre (1932), Roméo Landry (1933), Alfred Poirier (1937), Roma Lavigne (1940), René Boisselle (1944), Vianney Coulombe (1945).

CHARLES DENHEZ,
principal.

Ecole Le Caron



Il m'a été donné de lire certaines monographies d'écoles. Vous le dirai-je, à certains moments, j'en ai pâli de jalousie.

Mon école, je l'aime, je la voudrais capable de soutenir toutes les comparaisons, je ne lui voudrais aucune espèce d'infériorité. Pourtant, je ne puis la doter de cette auréole que donnent les quarts et les demi-siècles et qui accompagne les longues listes de noms illustres.

Chez nous, tout est jeune. La génération qui a vu naître l'école compte encore trois représentants à *Le Caron*. L'article de journal qui en relate l'inauguration dit textuellement: « Située rue Mousseau, dans la « nouvelle » paroisse de Saint-Bernard à Tétraultville — les parenthèses sont de moi — l'école *Le Caron* comprend douze classes ».

Mais les jeunes ont tout plein de vitalité. Le curé-fondateur le dira un peu plus tard. Presque née dans l'ancienne école Saint-Georges, (on y disait la messe), la paroisse Saint-Bernard a grandi vite. Dès 1923, la salle de l'école se muait en classes, et le 1er mai 1925, décidément trop à l'étroit, nous devons essaimer.

Lors de l'inauguration, en juin 1925, monsieur le curé Charles Lamarche, alors président de la Commission scolaire du district est, disait aux élèves: « Mes enfants, réalisez le plus cher objet de nos désirs, *soyez des hommes* ». Cet idéal en même temps que ce mot d'ordre, nous tentons depuis lors de le réaliser.

Le nom de *Le Caron* fut donné à l'école en mémoire du Père Le Caron, récollet, arrivé au pays en 1615. Il fut le premier missionnaire au pays des Hurons, il retourna en France en 1629. Il mourut de la peste le 29 mars 1632 à Triè (Oise, France).

Quelques mois après l'ouverture de l'école, soit précisément le 13 septembre 1925, monsieur l'abbé J.-Clément Jetté, curé-fondateur, bénissait le nouvel immeuble. Dans les quelques paroles qu'il adressait à l'issue de la cérémonie, ce grand ami des enfants disait aux commissaires: « Messieurs, cette école n'est pas trop grande, n'ayez crainte. Dans cette paroisse naissante, il y a de nombreuses jeunes familles, ce sont des « Canayens », et je vous promets que dans trois ou quatre ans, l'école sera trop petite ».

L'avenir devait réaliser cette prédiction. Deux ans plus tard, nous accueillions dans nos murs les occupants de la « petite école Saint-Bernard », avant qu'ils ne deviennent victimes de la gent rongeuse. Résultat: pour installer la classe manuelle, il fallut amputer d'autant la salle de récréation.

Je l'ai écrit et je le maintiens: chez nous, tout est jeune. Toutefois j'ai peut-être calomnié mon école au chapitre des « hommes ».

De même qu'un sol vierge produit abondamment, notre maison devait être le départ de solides ascensions. Monsieur Alcide Cantin, principal à la naissance de *Le Caron*, nous quittait en septembre 29 pour la promotion à de-la-Dauversière, qui devait le conduire à la direction d'un district.

Pour lui succéder, le benjamin de tous les principaux, monsieur Rosaire Roger, est désigné par la Commission scolaire. De 1929 à 1933, son ardeur juvénile et communicative fait donner tant d'efforts à *Le Caron* qu'il récolte en 1933 la magnifique promotion de Ludger-Duvernay.

Un autre jeune viendra partager notre tâche pendant cinq ans, monsieur Guido Morel, que nous regrettons toujours, mais que nous regretterions encore bien davantage si, malgré son départ, il n'était resté un peu nôtre, la Commission l'ayant fait directeur de « notre » district.

L'école canadienne s'identifie tellement à la paroisse que la nôtre subit sa première grande épreuve quand l'autorité diocésaine vint nous enlever monsieur le curé Jetté, un vrai collaborateur, heureusement pour une belle promotion, lui aussi, la cure de Saint-Edouard. « Non relinquam vos orphanos »: en octobre 34, lui succédait M. l'abbé Eugène Thérien. N'était la crainte de tenir sa belle réputation, j'affirmerais que lui aussi, comme son prédécesseur, avait un faible pour « *Le Caron* ».

Le temps passe et septembre 38 nous amène comme nouveau directeur, monsieur Théodule Ouellette. Son règne connaîtra les ennuis de réparations sérieuses à l'édifice. L'Évangile reste vrai même dans le temporel: « Si vous ne bâtissez sur le roc, vous croulerez ». C'est ce que nous faisons.

Mais nous avons entendu la divine parole et maintenant quatre-vingt-quatre piliers nous assoient solidement sur la pierre à une profondeur moyenne de cinquante-huit pieds. Monsieur Ouellette y a gagné de la fatigue, et les élèves quelques sorties hâtives.

Le mouvement des membres de notre corporation n'est pas achevé. En octobre 39, un ouvrier de la toute première heure, monsieur G.-Etienne Carrière se voit confier une suppléance au principalat à Dollier-de-Casson. Quelques mois plus tard, il est principal permanent à la même école.

Mais la nostalgie n'est pas un vain mot. Il éprouve bientôt celle de *Le Caron*, et, en septembre 42, il nous revient juste à temps pour accueillir un nouveau curé dans la personne de monsieur l'abbé Napoléon Roy.

Si tous ceux qui nous ont quittés ne sont pas revenus, comme monsieur Carrière, tous ont conservé de *Le Caron* le plus excellent souvenir. Interrogez les Maher, les Chicoine, les Di-Benga, les McCaliff, les Therrien, les Guyon, les Aubry, les Prescott, les Fortier, les Dagenais, les LeRoux, tous vous diront qu'ils ont laissé une petite parcelle de leur coeur à *Le Caron*. De l'équipe actuelle, deux ont fait ici leurs premières armes, il y a déjà plusieurs années; et trois anciens, dont le principal, qui ont opéré le déménagement de Saint-Georges, reviennent chaque matin travailler à la réalisation du mot d'ordre donné jadis (déjà 20 ans!) par monsieur le curé Lamarche: *Soyez des hommes*.

Le Caron comprend actuellement 12 classes où trois cents élèves sont confortablement logés.

Les professeurs actuels sont: Mlles Rita St-Michel, Cécile Potvin, Alice St-Michel; MM. Richard Bergeron, Antonio Duff, Arthur Lacombe, Anastase Desrochers, Alphonse Boulet.

GEO.-ETIENNE CARRIÈRE,
principal.

Ecole Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus



En décembre de l'année 1926, monsieur l'abbé Marie-Alphonse Kieffer, curé-fondateur de la jeune paroisse Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, obtenait de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal l'autorisation d'ouvrir une école paroissiale. Les enfants fréquentaient alors les maisons d'enseignement environnantes.

Le 11 janvier suivant, l'école — en l'occurrence le sous-sol de l'église — ouvre toutes grandes ses portes à quatre-vingts garçonnetts et fillettes. Le groupe des filles est confié à mademoiselle Adrienne Gratton pendant que mademoiselle Dorilda Béchar, qui a la direction des classes, se réserve le groupe des garçons.

Les difficultés inhérentes à toute institution qui débute n'épargnent pas la nouvelle école. Elle en sort victorieuse, grâce, nous n'en doutons pas, à la bienfaisante protection de sa bien-aimée patronne. La petite sainte de Lisieux semble jeter une pluie de roses spirituelles sur l'oeuvre naissante qui progresse normalement et marche avec assurance vers le succès.

Ainsi, en septembre 1927, l'inscription se fait telle que huit autres classes sont ouvertes; cent quatre-vingt-dix filles et cent soixante-cinq garçons sont répartis du cours préparatoire à la quatrième année. Mlles Adrienne Gratton et Antoinette Renaud deviennent titulaires des cours préparatoires; Diana Paquette et Victoria Raymond, des premières; Lucile Benoît et

Maria Labrie, des deuxièmes; Suzanne Goulet et Simone Piette, des troisièmes; Adrienne Gratton et Laura Robillard, des quatrièmes. Mademoiselle Dorilda Bécharde continue à diriger les destinées de l'école *Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus*.

Déjà, la maison d'enseignement déborde d'élèves. En 1929, faute d'espace, les autorités scolaires décident d'envoyer les garçons des troisièmes et quatrièmes années s'inscrire aux écoles voisines. Deux ans plus tard, à elles seules, les filles remplissent toutes les salles de classes. Leur nombre augmente tellement qu'on juge à propos de demander à monsieur Marchildon, alors principal de l'école Dollier-de-Casson, de bien vouloir céder deux locaux pour loger les fillettes du cours préparatoire et de la première année.

Depuis la première heure de sa fondation, la petite école fonctionne merveilleusement bien. Chaque année, les élèves suivent avec dévotion une retraite prêchée. Chaque printemps, environ quatre-vingts petits se préparent, dans la ferveur et l'amour, à recevoir leur grand Frère, Jésus-Hostie. Cérémonie toujours touchante qui réveille bien des souvenirs dans le cœur des parents et des amis. Monsieur le curé porte un bienveillant intérêt au travail des écolières. Tous les mois, fidèle à présider la lecture des notes, il soutient les efforts de ses enfants, réprimande d'un regard, encourage d'un éloge les progrès réalisés. Cette collaboration est des plus précieuses. Aussi, tous sont heureux de préparer une fête pour le Pasteur si bon et si dévoué.

Au cours des vacances de 1931, la directrice, mademoiselle Bécharde, quitte le monde pour entrer chez les religieuses Rédemptoristes. Institutrices et élèves regrettent celle qui a tant fait pour le bien de l'école.

Mademoiselle Annette Racette, dont le dévouement est connu, succède à mademoiselle Bécharde. Elle ne néglige rien afin que l'école garde son excellente renommée. Pendant huit ans, elle se dépense pour chacune. Frappée d'une maladie qui l'oblige à quitter sa tâche en février 1939, elle emporte les regrets de tous.

Les autorités scolaires demandent à mademoiselle Valéda Morin, alors titulaire de la neuvième année, de prendre temporairement la direction. En août 1941, ce poste lui est assigné en permanence.

L'école *Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus* poursuit sa marche ascendante. Aux sept classes déjà organisées dans le sous-sol de l'église, aux deux autres qui logent encore à Dollier-de-Casson, est venue s'ajouter une salle de couture. Si aucun mouvement spécialisé n'existe encore à l'école, du moins pouvons-nous affirmer que le personnel accomplit tout ce qu'il lui est possible de réaliser pour la formation physique, intellectuelle et morale des élèves.

Depuis le premier personnel enseignant de 1927, nombreuses sont les institutrices qui ont passé à l'école en semant la vérité et la vertu. Qu'on nous permette, ici, de les présenter: Mlles Laurette Toupin, Lucienne Lefebvre, Jeanne Rochon, Lucienne Lacasse, Délia Lapierre, Marthe Fournier, Gabrielle Desjardins, Gabrielle Bissonnette, Germaine Lagacé,

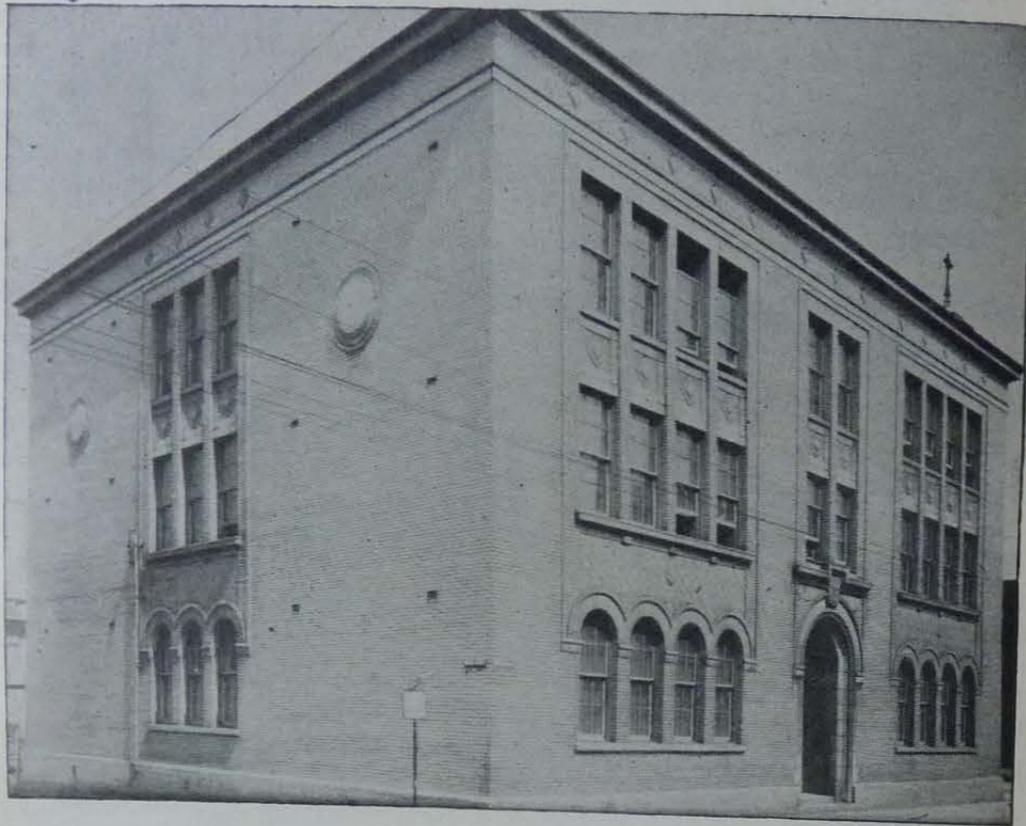
Marguerite Lacroix, Pauline Doré, Aldéa Bécharde, Léona Martin, Elisabeth Lemire, Laurette Guay, Yvonne St-Jacques, Cécile Barrette, Lucienne Guérin, Jeanne Mathieu, Armandine Legault, M.-Rose Toupin, Marguerite Aird, Jacqueline Leduc, Renée Guibert, Thérèse St-Laurent, Thérèse Bélanger, Henriette Taillefer, Marcelle Fournier, Rose Archambault, Geneviève Samson, Cécile Daoust, Rita Lachapelle, Blanche Leblanc.

En l'année 1946, au premier centenaire de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, le personnel actuel se compose de Mlles: Simone Larivée titulaire de neuvième année; Edesse Blanchard, de huitième; Yvette St-Georges, de septième; Marguerite Marion, de sixième; Jeanne Daoust, de cinquième; Marguerite Lafrance, de quatrième; Lucile Ouimet, de troisième; Marguerite Varin, de deuxième; Marthe Bellehumeur de première.

Le personnel et la jeunesse étudiante de l'école *Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus* offrent, à l'organisme centenaire qui les dirige, l'hommage de leur gratitude, l'offrande de leurs vœux et l'assurance de leur dévouement.

VALÉDA MORIN,
directrice.

Ecole Notre-Dame-du-Mont-Carmel



L'école Notre-Dame-du-Mont-Carmel n'a pas toujours eu la stature d'adulte qu'elle exhibe aujourd'hui. Son histoire s'apparente à celle de la croissance d'un être humain, et les quarante années de sa vie nous offrent le spectacle d'une longue et sûre maturation.

Sa fondation remonte en effet à l'an 1906. Et quelles majestueuses origines puisque son berceau ne fut autre que l'antique demeure du gouverneur général du Canada, Lord Dorchester! Cette année-là, en effet, le Père Caramello, S.J., transforma alternativement le distingué domicile en temple le dimanche, et en salle de classe sur semaine. Seuls alors les enfants de descendance italienne avaient droit d'admission à l'école. L'inscription était de cent élèves.

Les Jésuites gardèrent la direction de cette école pittoresque jusqu'en 1913, alors que les Pères Servites de Marie, dont la communauté est d'origine italienne et qui ont la charge de la paroisse extraterritoriale Notre-Dame du Mont-Carmel, en prirent possession officiellement. Le Père Barsi fut appelé à la diriger.

L'année suivante, le Père Migliorini, curé de la paroisse, devient lui-même directeur de l'école. A cette époque, la Commission scolaire de Montréal lui accorde une subvention. Cette aide pécuniaire permet au dévoué Père Barsi d'ouvrir de nouveaux locaux en arrière de l'église et au deuxième étage du temple. Fait assez cocasse pour nous, habitués que nous sommes de voir des écoles rapprochées les unes des autres, on fournit aux élèves, dont le domicile est éloigné de l'école, les billets de tramways nécessaires pour leur transport quotidien.

Le Père Migliorini demeure à son poste durant douze ans. En 1926, le Père Tucci lui succède. Mais l'ère des subventions tire à sa fin. En 1927, en effet, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal devient propriétaire de l'école Notre-Dame-du-Mont-Carmel et en confie le principalat à Monsieur A.-E. René de Cotret. La langue maternelle est alors l'anglais; toutefois l'italien s'y enseigne aussi. L'école est alors en plein essor: on doit l'agrandir. Les locaux envahissent le troisième étage de l'immeuble.

L'année scolaire 1928-29 marquera une étape des plus importantes de l'histoire de notre école. L'ancien édifice est plein à craquer, on construira une école moderne beaucoup plus spacieuse. A l'été de 1928, des ouvriers travaillent fébrilement à son érection, inachevée pourtant en septembre. En conséquence, les élèves doivent aller poursuivre leurs études dans la grande salle de l'école Montcalm, devenue depuis l'école Victor-Doré. Ces pérégrinations écolières se continuent jusqu'à la fin de novembre.

Au déclin de ce mois, en effet, le nouvel immeuble est prêt. Il se dresse fièrement à l'angle des rues Saint-André et Dorchester. A l'intérieur, il est doté de toutes les commodités modernes, et ses dix classes invitent les élèves, bien heureux de pouvoir étudier chez eux. La Commission scolaire l'inaugure solennellement au mois de janvier 1929.

L'année suivante, la nouvelle école accueille un nouveau principal, monsieur Louis Baron. Une évolution considérable s'est produite: le français devient la langue maternelle. Une bonne proportion des élèves se recrutent parmi les enfants pensionnés à l'orphelinat italien Saint-Joseph. La population scolaire est mixte.

Enfin en septembre 1944, monsieur Philippe Morel succède à monsieur Louis Baron, démissionnaire. En cette année du centenaire de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, notre école compte trois cent vingt-cinq élèves répartis en neuf classes, dont quelques-unes renferment deux et même trois degrés. On n'y donne, à date, que l'enseignement élémentaire.

Le personnel enseignant entièrement laïque comprend: M. Philippe Morel, principal; Mlles Thérèse Saint-Laurent, Lucienne Dagenais, Marcelle Côté, Hélène Gariépy, Madeleine Beaudoin, Gemma Even; MM. Carmine Marcogliese, V. Roy, Ed. Ducharme, B. Bussièrès.

CARMINE MARCOGLIESE,
EDOUARD DUCHARME,
instituteurs.

Nos Visiteurs



M. l'abbé E. St-Maurice
classes supérieures



M. l'abbé P. Jarry
district 1



M. l'abbé J. Lalumière
district 2



M. l'abbé L. Allard
district 3



M. le chanoine E. Gareau
visiteur en chef



M. l'abbé P.-E. Robillard
district 4



M. l'abbé H. Grégoire
district 5



M. l'abbé U. Caumartin
district 6



M. l'abbé I. Lussier
classes auxiliaires

Ecole Dollard-des-Ormeaux



Si Dollard revenait dans sa chère Ville-Marie, il serait certainement stupéfié, pour ne pas dire plus, de voir une école de filles dédiée à sa mémoire...! Sans doute, accepterait-il avec sérénité cette situation apparemment humiliante pour un héros de sa trempe, si bientôt, on lui narrait les débuts, sinon héroïques, du moins ardues de la maison qui porte son nom vénéré.

En effet, à voir le chemin parcouru, les difficultés surmontées, il faut admettre que du bon travail s'est fait dans la paroisse Saint-Jean-de-Matha depuis vingt-cinq ans: c'est dire que l'école fête cette année, 1946, son jubilé d'argent.

Après la Grande Guerre, l'autre, celle qui devait clore sur notre pauvre terre ces périodes d'effervescence barbare, indignes de peuples civilisés, la partie ouest de la ville de Montréal se développa de prodigieuse façon. Des paroisses alors existantes, « émigraient » des familles d'ouvriers, désireuses de se procurer, avec un toit pour abriter leurs nombreux enfants, un horizon vaste et pur, exempt de fumée et de bruit.

Dès 1919, les locaux de fortune foisonnent et les enfants encore plus. Aussi, en novembre 1920, la Commission des Ecoles de Montréal décide-t-elle de construire un édifice de seize classes, destiné aux garçons et aux filles de ce quartier excentrique. L'érection de l'école précéda de trois ans la formation de la paroisse Saint-Jean-de-Matha, aussi, la grande salle servit-elle d'église à ces paroissiens perdus jusqu'à Noël 1925.

Maria Labrie, des deuxièmes; Suzanne Goulet et Simone Piette, des troisièmes; Adrienne Gratton et Laura Robillard, des quatrièmes. Mademoiselle Dorilda Bécharde continue à diriger les destinées de l'école *Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus*.

Déjà, la maison d'enseignement déborde d'élèves. En 1929, faute d'espace, les autorités scolaires décident d'envoyer les garçons des troisième et quatrième années s'inscrire aux écoles voisines. Deux ans plus tard, à elles seules, les filles remplissent toutes les salles de classes. Leur nombre augmente tellement qu'on juge à propos de demander à monsieur Marchildon, alors principal de l'école Dollier-de-Casson, de bien vouloir céder deux locaux pour loger les fillettes du cours préparatoire et de la première année.

Depuis la première heure de sa fondation, la petite école fonctionne merveilleusement bien. Chaque année, les élèves suivent avec dévotion une retraite prêchée. Chaque printemps, environ quatre-vingts petits se préparent, dans la ferveur et l'amour, à recevoir leur grand Frère, Jésus-Hostie. Cérémonie toujours touchante qui réveille bien des souvenirs dans le cœur des parents et des amis. Monsieur le curé porte un bienveillant intérêt au travail des écolières. Tous les mois, fidèle à présider la lecture des notes, il soutient les efforts de ses enfants, réprimande d'un regard, encourage d'un éloge les progrès réalisés. Cette collaboration est des plus précieuses. Aussi, tous sont heureux de préparer une fête pour le Pasteur si bon et si dévoué.

Au cours des vacances de 1931, la directrice, mademoiselle Bécharde, quitte le monde pour entrer chez les religieuses Rédemptoristes. Institutrices et élèves regrettent celle qui a tant fait pour le bien de l'école.

Mademoiselle Annette Racette, dont le dévouement est connu, succède à mademoiselle Bécharde. Elle ne néglige rien afin que l'école garde son excellente renommée. Pendant huit ans, elle se dépense pour chacune. Frappée d'une maladie qui l'oblige à quitter sa tâche en février 1939, elle emporte les regrets de tous.

Les autorités scolaires demandent à mademoiselle Valéda Morin, alors titulaire de la neuvième année, de prendre temporairement la direction. En août 1941, ce poste lui est assigné en permanence.

L'école *Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus* poursuit sa marche ascendante. Aux sept classes déjà organisées dans le sous-sol de l'église, aux deux autres qui logent encore à Dollier-de-Casson, est venue s'ajouter une salle de couture. Si aucun mouvement spécialisé n'existe encore à l'école, du moins pouvons-nous affirmer que le personnel accomplit tout ce qu'il lui est possible de réaliser pour la formation physique, intellectuelle et morale des élèves.

Depuis le premier personnel enseignant de 1927, nombreuses sont les institutrices qui ont passé à l'école en semant la vérité et la vertu. Qu'on nous permette, ici, de les présenter: Mlles Laurette Toupin, Lucienne Lefebvre, Jeanne Rochon, Lucienne Lacasse, Délia Lapierre, Marthe Fournier, Gabrielle Desjardins, Gabrielle Bissonnette, Germaine Lagacé,

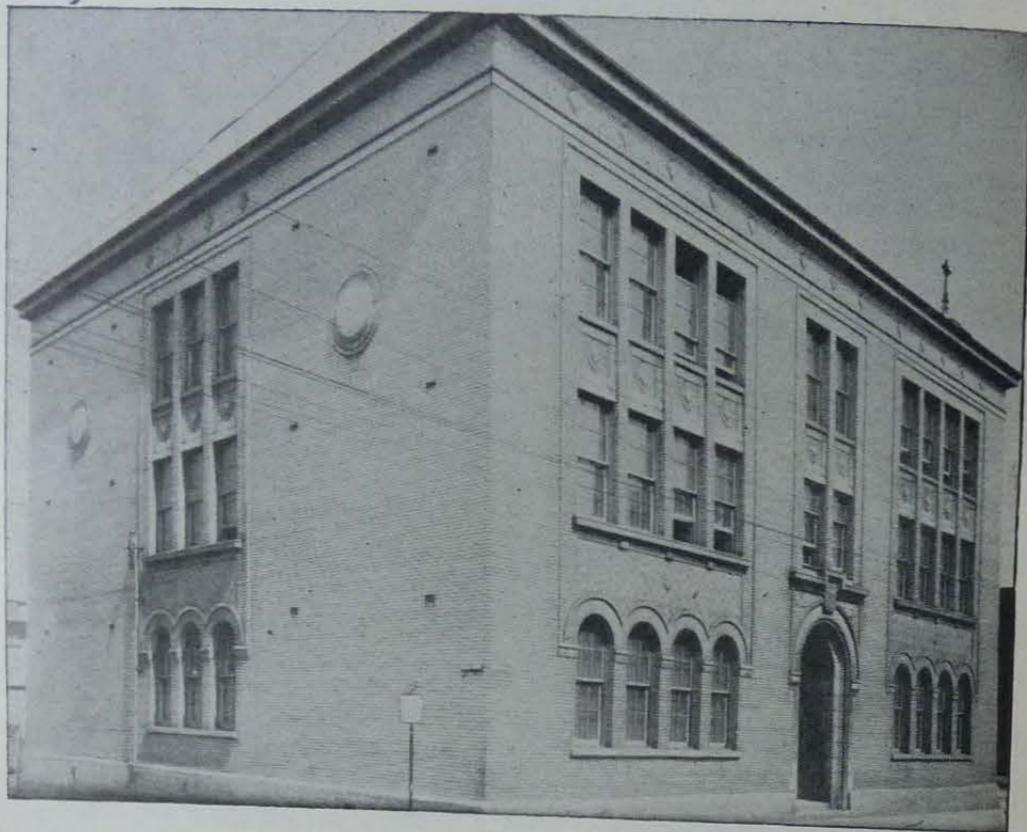
Marguerite Lacroix, Pauline Doré, Aldéa Bécharde, Léona Martin, Elisabeth Lemire, Laurette Guay, Yvonne St-Jacques, Cécile Barrette, Lucienne Guérin, Jeanne Mathieu, Armandine Legault, M.-Rose Toupin, Marguerite Aird, Jacqueline Leduc, Renée Guibert, Thérèse St-Laurent, Thérèse Bélanger, Henriette Taillefer, Marcelle Fournier, Rose Archambault, Geneviève Samson, Cécile Daoust, Rita Lachapelle, Blanche Leblanc.

En l'année 1946, au premier centenaire de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, le personnel actuel se compose de Mlles: Simone Larivée titulaire de neuvième année; Edesse Blanchard, de huitième; Yvette St-Georges, de septième; Marguerite Marion, de sixième; Jeanne Daoust, de cinquième; Marguerite Lafrance, de quatrième; Lucile Ouimet, de troisième; Marguerite Varin, de deuxième; Marthe Bellehumeur de première.

Le personnel et la jeunesse étudiante de l'école *Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus* offrent, à l'organisme centenaire qui les dirige, l'hommage de leur gratitude, l'offrande de leurs vœux et l'assurance de leur dévouement.

VALÉDA MORIN,
directrice.

Ecole Notre-Dame-du-Mont-Carmel



L'école Notre-Dame-du-Mont-Carmel n'a pas toujours eu la stature d'adulte qu'elle exhibe aujourd'hui. Son histoire s'apparente à celle de la croissance d'un être humain, et les quarante années de sa vie nous offrent le spectacle d'une longue et sûre maturation.

Sa fondation remonte en effet à l'an 1906. Et quelles majestueuses origines puisque son berceau ne fut autre que l'antique demeure du gouverneur général du Canada, Lord Dorchester! Cette année-là, en effet, le Père Caramello, S.J., transforma alternativement le distingué domicile en temple le dimanche, et en salle de classe sur semaine. Seuls alors les enfants de descendance italienne avaient droit d'admission à l'école. L'inscription était de cent élèves.

Les Jésuites gardèrent la direction de cette école pittoresque jusqu'en 1913, alors que les Pères Servites de Marie, dont la communauté est d'origine italienne et qui ont la charge de la paroisse extraterritoriale Notre-Dame du Mont-Carmel, en prirent possession officiellement. Le Père Barsi fut appelé à la diriger.

L'année suivante, le Père Migliorini, curé de la paroisse, devient lui-même directeur de l'école. A cette époque, la Commission scolaire de Montréal lui accorde une subvention. Cette aide pécuniaire permet au dévoué Père Barsi d'ouvrir de nouveaux locaux en arrière de l'église et au deuxième étage du temple. Fait assez cocasse pour nous, habitués que nous sommes de voir des écoles rapprochées les unes des autres, on fournit aux élèves, dont le domicile est éloigné de l'école, les billets de tramways nécessaires pour leur transport quotidien.

Le Père Migliorini demeure à son poste durant douze ans. En 1926, le Père Tucci lui succède. Mais l'ère des subventions tire à sa fin. En 1927, en effet, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal devient propriétaire de l'école Notre-Dame-du-Mont-Carmel et en confie le principalat à Monsieur A.-E. René de Cotret. La langue maternelle est alors l'anglais; toutefois l'italien s'y enseigne aussi. L'école est alors en plein essor: on doit l'agrandir. Les locaux envahissent le troisième étage de l'immeuble.

L'année scolaire 1928-29 marquera une étape des plus importantes de l'histoire de notre école. L'ancien édifice est plein à craquer, on construira une école moderne beaucoup plus spacieuse. A l'été de 1928, des ouvriers travaillent fébrilement à son érection, inachevée pourtant en septembre. En conséquence, les élèves doivent aller poursuivre leurs études dans la grande salle de l'école Montcalm, devenue depuis l'école Victor-Doré. Ces pérégrinations écolières se continuent jusqu'à la fin de novembre.

Au déclin de ce mois, en effet, le nouvel immeuble est prêt. Il se dresse fièrement à l'angle des rues Saint-André et Dorchester. A l'intérieur, il est doté de toutes les commodités modernes, et ses dix classes invitent les élèves, bien heureux de pouvoir étudier chez eux. La Commission scolaire l'inaugure solennellement au mois de janvier 1929.

L'année suivante, la nouvelle école accueille un nouveau principal, monsieur Louis Baron. Une évolution considérable s'est produite: le français devient la langue maternelle. Une bonne proportion des élèves se recrutent parmi les enfants pensionnés à l'orphelinat italien Saint-Joseph. La population scolaire est mixte.

Enfin en septembre 1944, monsieur Philippe Morel succède à monsieur Louis Baron, démissionnaire. En cette année du centenaire de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, notre école compte trois cent vingt-cinq élèves répartis en neuf classes, dont quelques-unes renferment deux et même trois degrés. On n'y donne, à date, que l'enseignement élémentaire.

Le personnel enseignant entièrement laïque comprend: M. Philippe Morel, principal; Mlles Thérèse Saint-Laurent, Lucienne Dagenais, Marcelle Côté, Hélène Gariépy, Madeleine Beaudoin, Gemma Even; MM. Carmine Marcogliese, V. Roy, Ed. Ducharme, B. Bussièrès.

CARMINE MARCOGLIESE,

EDOUARD DUCHARME,

instituteurs.

Ecole Dollard-des-Ormeaux



Si Dollard revenait dans sa chère Ville-Marie, il serait certainement stupéfié, pour ne pas dire plus, de voir une école de filles dédiée à sa mémoire...! Sans doute, accepterait-il avec sérénité cette situation apparemment humiliante pour un héros de sa trempe, si bientôt, on lui narrait les débuts, sinon héroïques, du moins ardues de la maison qui porte son nom vénéré.

En effet, à voir le chemin parcouru, les difficultés surmontées, il faut admettre que du bon travail s'est fait dans la paroisse Saint-Jean-de-Matha depuis vingt-cinq ans: c'est dire que l'école fête cette année, 1946, son jubilé d'argent.

Après la Grande Guerre, l'autre, celle qui devait clore sur notre pauvre terre ces périodes d'effervescence barbare, indignes de peuples civilisés, la partie ouest de la ville de Montréal se développa de prodigieuse façon. Des paroisses alors existantes, « émigraient » des familles d'ouvriers, désireuses de se procurer, avec un toit pour abriter leurs nombreux enfants, un horizon vaste et pur, exempt de fumée et de bruit.

Dès 1919, les locaux de fortune foisonnent et les enfants encore plus. Aussi, en novembre 1920, la Commission des Ecoles de Montréal décide-t-elle de construire un édifice de seize classes, destiné aux garçons et aux filles de ce quartier excentrique. L'érection de l'école précéda de trois ans la formation de la paroisse Saint-Jean-de-Matha, aussi, la grande salle servit-elle d'église à ces paroissiens perdus jusqu'à Noël 1925.

Sous l'habile direction de monsieur J.-A. Gingras, principal de cette école mixte, un personnel choisi devait donner aux études une attention toute spéciale: en effet, un grand nombre de six cents écoliers qu'accueillirent ces murs hospitaliers, n'avaient jamais mis les pieds dans une maison d'enseignement et ne possédaient que des connaissances vraiment rudimentaires. Voici les noms des pionniers de la première heure: Mlles A. Brunet, C. Brouillard, G. Caron, C. et Léda Gauthier, C. Gingras, H. Hétu, M. Laporte, A. Pépin, D. Riendeau et madame Baril, ainsi que MM. Pappillon, H. Taillefer et A. Tremblay. Ces instituteurs s'occupaient des filles et des garçons de toutes nationalités qui suivaient le cours primaire en français; deux classes anglaises, tenues par Mlle Montpetit et monsieur Thompson complétaient l'effectif de la nouvelle école.

Durant plusieurs mois, malgré les soins attentifs de monsieur J.-D. Pilon, alors directeur du district ouest, et en dépit des récriminations répétées du dévoué visiteur du temps, monsieur l'abbé J.-A. Gariépy, l'école opéra dans le dénûment le plus complet: pas de mobilier scolaire; pupitres d'élèves et chaires de professeurs ne firent leur apparition qu'à la fin de la première année scolaire. A cela, ajoutez une salle qui s'avère déjà trop petite pour les six cents élèves de l'endroit; une cour délimitée par une barrière « morale »; des rues non pavées; pas de trottoirs; en tout partage, l'église de la paroisse située à vingt bonnes minutes de marche; des champs où souffle une bise venant du fond de l'horizon, et, l'hiver, des « bancs » de neige... hauts *comme ça*, dont les instituteurs sont les premiers, aux matins de tempête, à explorer les profondeurs!

Pour parfaire le tableau, il ne faut pas oublier de mentionner que, jusqu'à la 4e année inclusivement, les classes comptaient une cinquantaine d'élèves, et, nous avons souvenance de classes de commençants contenant soixante élèves... et plus!

N'est-ce pas une sorte d'héroïsme, moins éclatant que celui de nos grands hommes de l'histoire, mais d'une trempe, tout aussi solide, qu'il fallait à ces jeunes éducateurs pour mener à bien, dans de telles conditions, leur tâche de tous les jours?

Les années passent... En 1924, les Rév. Pères Trinitaires viennent fonder, à la demande de Monseigneur Gauthier, une paroisse qui connaît déjà, grâce à son école, une vie intellectuelle et religieuse. Mais, cette école est devenue trop petite! Huit locaux temporaires s'ajoutent aux dix-huit classes du centre; la construction de l'école Holy-Cross viendra améliorer la situation, en recevant les enfants de nations étrangères avec les petits Irlandais à qui elle est destinée.

Juin 1928 verra nos premiers finissants du cours complémentaire; treize fillettes et un peu moins de garçons subissent leurs examens avec succès. Une de nos élèves, Alice Watier, aujourd'hui religieuse à l'Hôtel-Dieu, arrive première du district ouest et la classe des filles conserve la plus haute moyenne aux examens du certificat.

Aux grandes vacances de 1929, la Commission des Ecoles décide de donner aux filles une direction distincte de celle des garçons: monsieur J.-A. Gingras abandonnera à son assistante, mademoiselle Suzanne Denhez, le soin de s'occuper des classes de filles.

Durant deux ans, l'école redevenue trop petite, connaîtra le régime des « classes alternantes ». En 1931, quatre classes de filles et une de garçons vont demander asile au bon Père Curé qui les loge dans la salle paroissiale.

En 1933, grand événement! Les garçons vont occuper les vastes locaux de leur nouvelle école, érigée sous le vocable du patron de la paroisse, saint Jean-de-Matha. Nous restons, nous les filles, dans l'école mère: celle qui fut à la fois le Sanctuaire de la Religion et de la Science. Ses murs portent la marque des dures années, mais sont ennoblis par le souvenir des heures difficiles, sacrifiées au devoir et à la charité.

Une fois franchie la difficile étape des débuts, tout se stabilisa dans notre organisation scolaire. Notre salle désormais libérée, ne conservera que pour les cours de religion du rév. Père curé son allure de classe. Les classes eurent des heures régulières et leur cadre fut moins chargé. On put organiser les cours de gymnastique et la dévouée assistante-directrice de la culture physique, mademoiselle Cécile Grenier, sait combien elle trouva de dévouement et d'esprit d'initiative au sein du personnel et des élèves. A tous les festivals du Stade Delorimier, notre école fut à l'honneur.

Mais c'est surtout dans le domaine des oeuvres paroissiales que l'école exerce le plus ses activités: du fait qu'elle fut d'abord le centre de la vie religieuse de ce qui deviendra notre paroisse, on se fiera longtemps sur elle pour toutes sortes de services d'ordre religieux ou social. Son choeur de chant rehaussera l'éclat des cérémonies et contribuera au succès de plusieurs soirées récréatives. On fêtera dans l'harmonie le Pasteur de la paroisse, les Mères... Les élèves prêteront toujours de bonne grâce leur concours aux organisations charitables et patriotiques, et n'oublieront pas la part qu'elles doivent aux oeuvres missionnaires.

En somme, ce simple regard sur les activités passées et actuelles de notre école, rassure sur le jugement qu'on peut porter sur elle: elle s'exerce à remplir complètement, avec beaucoup d'amour, la tâche qui lui incombe: instruire la jeunesse en développant sa vie physique, intellectuelle, morale et religieuse.

Le personnel enseignant s'est toujours efforcé d'être à la hauteur de la mission à accomplir. C'est le dévouement de chacune des institutrices qui passèrent dans notre école, que nos distingués invités célébrèrent le 21 mai dernier, au cours de la fête du jubilé d'argent de notre maison; en particulier celui de deux ouvrières de la première heure: Mlles Gabrielle Caron et Anita Pépin. Ce soir-là, monsieur Wilfrid DuCap, directeur de district, et monsieur l'abbé P. Jarry, visiteur, témoignèrent de la haute somme de travail et des fortes qualités morales que virent se dépenser les murs, vieux de vingt-cinq ans, de la chère école. Ils incitèrent les vingt-six finissantes de cette année à suivre le modèle de travail ardu, de conscience professionnelle et de vibrante charité, que furent pour leurs élèves les humbles institutrices de l'école Dollard-des-Ormeaux.

SUZANNE DENHEZ,

directrice.

Ecole Saint-Clément, annexe



En 1929, les citoyens qui demeuraient au nord des voies du Canadien-National, de la rue Ontario à la rue Sherbrooke, et d'autres trop éloignés des écoles Saint-Clément et Saint-Paul de Viauville, obtenaient de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal l'ouverture d'une école pour leurs enfants.

Elle fut appelée Saint-Clément, annexe. De 1929 à 1935, le local composé de deux classes se trouvait sur la rue Leclaire, au numéro 2548. Depuis 1935, il est situé rue Hochelaga, au numéro 4732.

L'école *Saint-Clément*, annexe, compte quarante-cinq à cinquante élèves répartis en deux groupes, comprenant les quatre premières années du cours. Ces classes furent enseignées successivement par mesdemoiselles Ida et Aurore Oligny, Gabrielle Jodoin, Gertrude Desjardins et M.-Anna Lépine.

Mesdemoiselles Oligny eurent à s'occuper de l'organisation et du fonctionnement de la nouvelle école. Elles se dévouèrent jusqu'à l'épuise-

ment de leur santé, Mlle Ida dut quitter l'enseignement en 1932, et Mlle Aurore, en 1942. Toutes deux ont succombé à la tâche après avoir donné à leurs chers élèves le meilleur d'elles-mêmes.

Mademoiselle Gertrude Desjardins qui comptait alors près de vingt années d'enseignement, leur succéda comme titulaire-responsable. A l'exemple de ses devancières, avec la compagne dévouée qui la seconde Mlle Lépine, elle s'efforce d'éduquer et d'instruire les jeunes enfants qui lui sont confiés.

Les succès ne se comptent pas au grand jour. Ils ne se chiffrent pas davantage aux parchemins obtenus puisque après la quatrième année, les élèves de *Saint-Clément*, annexe, vont ailleurs continuer et terminer leurs études. Le travail se fait dans l'ombre, consciencieusement, avec beaucoup d'amour, et dans la ferme espérance qu'il sera efficace.

GERTRUDE DESJARDINS,
titulaire-responsable.

Ecole Octave-Crémazie



Le 16 mars 1921, la commission scolaire de Ville Saint-Laurent décidait de construire une école moderne pour remplacer l'ancienne qui manquait d'espace, d'attrait et de confort.

Cette nouvelle école devait compter trois classes, un logis pour le concierge et coûter environ \$20,000.00. Sous le rapport paroissial, elle se rattachait à Saint-Laurent; au point de vue civil, à la municipalité de Montréal. Elle fut placée sous le vocable du patron de la paroisse.

Le 1er septembre 1922, l'école était prête à recevoir dix-huit élèves répartis de la 1e à la 4e année. C'est à Mlle Marcelle Rodier que revient l'honneur d'avoir été la première institutrice à se dévouer pour les élèves de l'école Saint-Laurent.

L'année suivante, Mlle Rodier fut remplacée par Mlle Irène Labelle qui enseigna de 1923 à 1929. Il n'existe pas, dans les archives de l'école, de rapport d'inspecteurs ou de visiteurs concernant ces deux premières institutrices.

En 1929, l'école Saint-Laurent passa sous le contrôle de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal. Grâce à l'augmentation de la gent écolière et à la poursuite des études jusqu'en 7e année, il fallut bientôt ouvrir une autre classe qui fut confiée à M. Arthur Faille, chargé aussi de la direction.

Mais comme à cette époque, deux institutions se réclamaient de saint Laurent comme patron, la nôtre prit le nom d'école *Octave-Crémazie*, en mémoire du père de la poésie canadienne.

En mars 1933, M. Arthur Faille passa à l'école Léonard, laissant son poste à M. Amédée Cléroux, qui devait le garder jusqu'à la fin d'avril 1934, date à laquelle il céda lui-même sa place à M. Hermas Carbonneau, titulaire-responsable actuel.

Durant 25 ans, l'inscription a varié de dix-huit à cinquante élèves. Elle reste encore subordonnée aux conditions d'ordre rural qui lui sont propres.

Je me permets ici de relever quelques appréciations assez flatteuses glanées au hasard dans les rapports de messieurs les inspecteurs :

M. A.-B. Charbonneau écrit dans son rapport du 15 mai 1936 : « C'est vraiment une école de campagne : chaque titulaire a trois et quatre divisions, ce qui complique la tâche ; malgré tout, les deux professeurs s'en acquittent facilement et avec succès ».

L'année suivante, M. Trefflé Boulanger note, entre autres choses : « Il existe à l'école *Octave-Crémazie* un cachet de distinction qui fait honneur aux professeurs ».

Les rapports de M. René Lagarde, inspecteur actuel, sont également réconfortants.

Simple et modeste violette des champs, l'école *Octave-Crémazie* se tient cachée loin du bruit de la foule, loin des affaires absorbant la pensée ; c'est bien une vraie école de campagne située au milieu d'immenses jardins potagers, près de la Côte de Liesse, sur le boulevard Crémazie. Menant une existence paisible et sans heurts, l'écolier puise dans la nature environnante un aliment sain pour son esprit ; son corps s'y développe à l'aise, son âme s'ouvre vers l'infini. Les grandes secousses qui agitent l'enfant de la ville ne l'atteignent point ; les maladies mêmes passent sans s'y arrêter. Par contre, le professeur travaille avec plusieurs divisions et dans des conditions difficiles.

En septembre 1945, vingt-deux élèves seulement sont inscrits au journal de l'école, mais, par après, le nombre des enfants enregistrés s'élève à vingt-huit, répartis en huit divisions. M. Carbonneau sera seul à se dévouer pour former le cœur et l'esprit des seize filles et des douze garçons qui composent tout le troupeau. Le titulaire est tout d'abord abasourdi devant une tâche si redoutable ; mais, rassuré par les paroles réconfortantes des autorités scolaires, il se met gaiement à l'oeuvre n'épargnant ni temps ni travail, se donnant à l'oeuvre à la fois souriante et pénible de

la formation intégrale de l'enfance dans des conditions exceptionnellement difficiles. Aussi M. l'inspecteur Lagarde souligne-t-il le fait dans son rapport de fin d'année.

Sachant qu'à brebis tondue Dieu mesure le vent, les autorités scolaires se sont toujours montrées très généreuses envers les professeurs de l'école *Octave-Crémazie*. Nous leur en sommes bien reconnaissants et nous terminons cette petite monographie en formulant le vœu que l'école continue encore longtemps de servir la cause de l'éducation pour la gloire de Dieu et de la patrie canadienne.

PERSONNEL ACTUEL: Hermas Carbonneau, directeur de l'école et titulaire des 5e, 6e et 7e années. Mme Délia Latour-Sévigny, titulaire-suppléante des 1e, 2e, 3e et 4e années.

HERMAS CARBONNEAU,
titulaire-responsable.

Ecole Anthelme-Verreau



L'école *Anthelme-Verreau*, autrefois *St-Ambroise*, garçons, ne peut, comme sa voisine, évoquer les souvenirs de l'ancien temps.

Jusqu'au mois d'octobre 1930, les enfants de la paroisse *St-Ambroise* fréquentaient l'école du même nom, dirigée par mademoiselle *Alice Lemay*. En septembre 1925, monsieur *Roch Pinsonneault* devient titulaire de la 6e année et prend en outre la direction des 3e, 4e et 5e années.

La paroisse, fondée en 1923, se développe à un rythme prometteur et encourageant pour son pasteur, monsieur *E.-Théophile Maréchal*, et ses aides, MM. les abbés *Eugène Desmarais*, décédé, et *Albert Charbonneau*, aujourd'hui curé de *St-Christophe de Pont-Viau*.

En 1926, les classes de la section des garçons se chiffrent à quinze. La Commission des Ecoles catholiques de Montréal en confie la direction à M. *J.-Emile Cloutier* depuis cinq ans principal de l'école la-*Visitation* du *Sault-au-Récollet*.

A la demande des autorités paroissiales et afin de répondre aux besoins d'une population écolière qui augmente sensiblement, la Commission décide en 1929 de construire, rue Chambord, l'école *Anthelme-Verreau* qui sera affectée exclusivement aux garçons de la 3e à la 9e année.

Cette maison de quatorze classes est ouverte aux élèves le 21 octobre 1930. La bénédiction a lieu le dimanche 23 novembre suivant. Plusieurs personnages de marque assistent à la cérémonie. Outre le clergé de la paroisse, il nous fait plaisir de souligner la présence de M. Victor Doré, aujourd'hui surintendant de l'Instruction publique, alors président de la Commission scolaire, des commissaires Hector Perrier, M. le curé Armand Paiement, MM. Desrosiers, Daigle, Jarry; M. l'abbé Eugène Gareau, visiteur, MM. John Manning, directeur général des études et Evariste Leblanc, assistant-directeur, tous deux décédés; ainsi qu'un groupe imposant de paroissiens.

L'école compte aujourd'hui une inscription totale de trois cent cinquante élèves répartis en douze classes, de la 3e à la 9e année. Depuis vingt et un ans, une trentaine de professeurs rivalisent de zèle et de dévouement auprès des enfants de la belle paroisse St-Ambroise. Ils sont généreusement secondés par le clergé de l'endroit qui se compose, en cette année 1946, de M. le curé Alfred Pageau et de MM. les vicaires Omer Villeneuve, Alfred Larocque et André Maillé.

A tous ces dévoués apôtres et à leurs prédécesseurs, M. E.-T. Maréchal, curé-fondateur, présentement à sa retraite, et à M. A. Champoux, nous offrons des hommages respectueux. A notre clergé actuel, l'assurance de notre entière collaboration, de notre dévouement inlassable au service de la Famille, de la Patrie et de l'Eglise.

L'école *Anthelme-Verreau* se réjouit d'avoir vu appeler à des postes de commande plusieurs membres de son personnel enseignant. Citons, entre autres: MM. Trefflé Boulanger, directeur général des Etudes à la Commission des Ecoles catholiques de Montréal; Henri Longtin, inspecteur urbain des écoles primaires; René Belisle, supplémentaire à la direction de la Culture physique; Roch Pinsonneault, principal à l'école St-Barthélemy, et Thomas Pinsonneault, titulaire-responsable de l'école St-Antonin, à Snowdon. Tout en déplorant le départ de ces précieux collaborateurs, le principal et les titulaires actuels sont heureux des succès de ces distingués confrères et souhaitent qu'ils continuent à gravir, jusqu'au faite, les degrés de la hiérarchie scolaire.

Qu'il soit permis aux professeurs actuels, de saluer tous les anciens de l'école, les chers parents des élèves, de leur dire combien ils sont heureux de travailler avec eux, de recevoir de leur part, et en toute occasion, la plus franche collaboration.

Le personnel actuel se compose de: MM. J.-Emile Cloutier, principal; E. Parayre, R. Joly, R. Vézina, J.-M. Maranda, P. Houde, G. Descormiers, M. Gladu, A. Michaud, E. Lalonde, E. Trudeau, F. Mac'Kenven, M. Calvé, R. Phaneuf.

Des professeurs spécialisés se dépensent aussi sans compter au service de nos écoliers. Nous avons nommé, MM. Ferdinand Crépeau et

Emile Sarrazin, respectivement professeurs de travaux manuels et de dessin; Jean-M. Maranda qui se dévoue pour la J.E.C.; Emile Lalonde qui s'occupe du chant et du solfège; Emile Parayre en charge de la bibliothèque scolaire et de l'enseignement de la dactylographie; Gérard Descormiers, André Michaud et Roland Joly à la direction de la gymnastique et du corps de cadets. A tous, nous adressons des remerciements sincères.

Plusieurs anciens de l'école *Anthelme-Verreau* liront sans doute avec plaisir les noms de leurs anciens professeurs. MM. Jean-M. Maranda, 21 ans de services; Emery Trudeau, 20 ans; Emile Parayre, 18 ans; Emile Lalonde, 17 ans; Gérard Descormiers, 16 ans; Marcel Gladu, 12 ans; Philippe Houde, 11 ans; André Michaud, 10 ans; Raoul Vézina, 4 ans; Marcel Calvé, 4 ans; Roland Joly, 3 ans; Raphaël Phaneuf, 2 ans, et J.-Emile Cloutier, principal, 21 ans.

D'où vient à l'école le nom d'*Anthelme-Verreau* qu'elle porte avec tant de fierté? — A ceux-là qui n'ont pas l'avantage de connaître cette belle figure canadienne, nous suggérons de consulter les « Profils Normaliens », et mieux encore le volume que vient de lui consacrer M. l'abbé Yon. Ils y découvriront que l'abbé Hospice-Anthelme Verreau, né à l'Islet le 6 septembre 1828, vint de Québec achever son cours classique au Collège de Sainte-Thérèse, et qu'après sa théologie il y fut ordonné prêtre en 1851. Successivement professeur et préfet des études, il semblait destiné à consacrer à cette institution toutes ses énergies et tous ses talents quand, en 1857, Mgr Bourget, évêque de Montréal, et l'honorable P.-J.-O. Chauveau, surintendant de l'Instruction publique, lui confièrent en toute quiétude l'organisation et la direction de l'École normale Jacques-Cartier. Cette institution bénéficia de son érudition et de son dévouement infatigable jusqu'en 1901, année de sa mort.

Les anciens normaliens se plaisent à évoquer le souvenir de l'abbé Anthelme Verreau.

Fasse la Providence que nous imitions ce grand pédagogue dans le rôle éminemment religieux et social qu'il a joué durant toute sa carrière d'apôtre et de patriote.

J.-EMILE CLOUTIER,
principal.

Ecole Edouard-Charles-Fabre



Au début du dernier quart de siècle, le quartier Rosemont se développa d'étonnante façon. Il progressa et grandit rapidement.

Lorsqu'en 1929-30, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal décida la construction d'une nouvelle école dans la paroisse Sainte-Philomène, les écoles Saint-Jean-de-Brébeuf et Sainte-Philomène, depuis plusieurs années déjà, ne suffisaient plus à contenir la nombreuse population écolière de l'endroit. On avait recours à des locaux de fortune aménagés temporairement dans des magasins et des salles.

Pour remédier à ce manque d'espace, une école fut construite sur la rue Dandurand. Elle devait recevoir tous les élèves du cours élémentaire, demeurant de la septième avenue aux limites de la paroisse.

L'édifice fut terminé juste à temps pour l'ouverture des classes en septembre 1930. Les autorités scolaires en confièrent la direction à mademoiselle Florestine Dumontet, qui fut secondée à la tâche par un personnel de quatorze institutrices: Mlles Gabrielle Bonneville, Marguerite Juneau, Huguette Bastien, Graziella Germain, Emélie Ruël, Irène Millette, Marguerite Girard, Gabrielle Périgny, M.-Anne Laperrière, Irène Savignac, Juliette Morin, Agathe Foisy, Ubaldine Lortie et Mme Joséphine Marion.

L'école reçut le nom d'un prince de l'Eglise canadienne, nom bien connu de tous et vénéré à jamais: Mgr Edouard-Charles Fabre, troisième évêque et premier archevêque de Montréal.

La bénédiction eut lieu dès les premières semaines de l'année scolaire, par monsieur l'abbé Daniel Charbonneau, vicaire de la paroisse et aumônier de la maison. La cérémonie, qui se déroula en présence du personnel et des élèves, fut à la fois simple et touchante.

Fiers de leur école neuve, les élèves la contemplaient avec des yeux ravis tout en écoutant respectueusement l'allocution d'ouverture de monsieur l'aumônier. Le personnel enseignant, moins préoccupé du décor que de l'oeuvre à accomplir, regardait plus haut et songeait, non sans émotion, à la mission sublime qui lui était confiée: préparer à l'Eglise et à la Patrie la belle jeunesse de la paroisse Sainte-Philomène.

Dès le lendemain, les institutrices se mettaient gaiement à l'oeuvre et se penchaient avec sollicitude sur toutes ces âmes d'enfants pour leur distribuer les premières connaissances religieuses et profanes.

Le dévouement des années du début ne s'est jamais démenti. Depuis seize ans, le même zèle et le même enthousiasme président à l'horaire de tous les degrés, à l'enseignement de toutes les matières, pour le bénéfice de chacun des enfants.

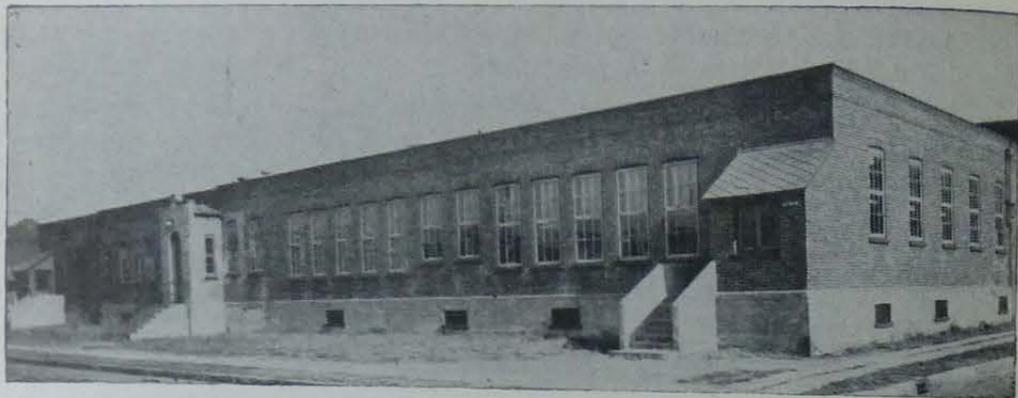
Les titulaires de l'école *Edouard-Charles-Fabre* n'ont pas la consolation de voir le couronnement de leur travail, puisque chaque fin d'année scolaire impose le départ des aînés qui vont terminer leurs études ailleurs, dans les écoles complémentaires des environs. Les tout-petits viennent les remplacer après les vacances, et la vie studieuse continue, ardente et prometteuse de succès.

En cette année 1945-46, toujours sous la direction de mademoiselle Florestine Dumontet, l'école compte environ trois cents élèves répartis en neuf classes, de la première à la sixième année inclusivement. Le personnel enseignant actuel est composé de mesdemoiselles: Gabrielle Bonneville, Marguerite Juneau, Huguette Bastien, Emélie Ruël, Denise Pesant, Marguerite Girard, Yvonne Berthiaume, Rollande Ruël et Lina Bourassa.

Puisse Notre-Dame-des-Ecoles continuer à répandre ses grâces de choix sur les institutrices et les élèves de l'école *Edouard-Charles-Fabre*! Mais puisse-t-elle aussi en combler toutes les écoles catholiques de son ancienne Ville-Marie et toutes les âmes généreuses qui se dévouent pour l'enfance et la jeunesse! C'est le voeu ardent que nous formons en ce premier *Centenaire* de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal.

FLORESTINE DUMONTET,
directrice.

Ecole Barthélemy-Vimont



L'histoire de l'école *Barthélemy-Vimont* est un témoignage de labeur ardu et de persévérance française. En 1926, au mois de septembre, l'école Viger (appelée plus tard *St-Roch* et ensuite *Barthélemy-Vimont*) ouvrait ses portes à quarante petits Canadiens français. Deux demoiselles remplies de dévouement, Mlles Antoinette Lebeau et Clorinthe Beauchamp, avaient la charge des cours. L'année scolaire suivante, le nombre des inscriptions s'élevait à cinquante. Peu à peu les écoliers augmentèrent. Au début de l'année 1941-1942, cent soixante-quatre élèves s'étant présentés, la section française fut complètement séparée de la section anglaise et confiée dans un local distinct, à la direction de monsieur Armand Viau. La section française de l'école *Saint-Roch* est maintenant une école canadienne-française pleinement autonome. De même que notre nation fut semée en terre laborieusement et qu'elle a germé dans l'obscurité, ainsi l'école *Barthélemy-Vimont* a eu une enfance difficile et des débuts sans éclats. De même que la nation canadienne-française s'épanouit progressivement en un grand arbre où les oiseaux du ciel viennent chanter, ainsi l'école *Barthélemy-Vimont* se parfait chaque année et tend vers la plénitude d'une éducation canadienne-française. Voyons rapidement quelques détails de cette histoire instructive...

La première école, l'école Viger, fut construite au coin des rues Abraham, O'Shaughnessy et Lanoraie, aujourd'hui respectivement *St-Roch*, *Outremont* et *Wiseman*, sur les lots portant les numéros 334 à 340, 342 à 345 et 367 dans la paroisse *St-Roch*. En octobre 1925, on avait acheté le terrain, qui se trouvait dans la municipalité scolaire de *St-Laurent*. On octroya le contrat de construction à MM. Duranceau et Duranceau; M. J.-Z. Asselin, architecte en avait préparé les plans.

En septembre 1926, l'école ouvrit ses portes à quarante Canadiens français, que l'on répartit en deux classes, d'une part la première, la deuxième et la troisième année, et d'autre part, la quatrième, la cinquième et la sixième année. Mlle Antoinette Lebeau, engagée le 12 juillet au

traitement de \$650., enseignait à la première classe; Mlle Clorinthe Beauchamp débutait avec un groupe bilingue dont elle eut la charge jusqu'en janvier 1927, date à laquelle Mlle Stella McGuire prit la première classe anglaise.

Cinquante élèves se présentèrent au début de l'année scolaire 1927-28; monsieur Conrad Bernier devint titulaire responsable. En 1928-29, inscription: cinquante-trois élèves; pas de changement dans le personnel. Puis en 1929-30, cinquante-cinq élèves s'inscrivirent.

Le 1er juillet 1930, la municipalité scolaire no 1 de la côte *Saint-Laurent* est annexée à la municipalité métropolitaine sous la juridiction et le contrôle de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal.

L'année suivante, en 1930, monsieur O'Neil McCormack est nommé principal pour les sections anglaise et française de l'école. Mlles A. Lebeau et S. Létourneau et M. Fernand Langlois enseignent à soixante-neuf élèves. Monsieur O'Neil McCormack restera le principal jusqu'en janvier 1938.

Le 1er juillet 1931, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal change le nom de l'école Viger en celui de *Saint-Roch*. Le 10 février 1932, elle décide d'agrandir les locaux. Les plans de M. l'architecte S. Labelle prévoient douze classes, et les travaux d'amélioration sont confiés à M. J.-A. Robillard. Durant le branle-bas, les élèves vont loger à l'école *Barclay*, propriété de la Commission scolaire protestante, sise au numéro 630 de la rue *St-Roch*, qui deviendra l'immeuble de la section française, autonome, au mois de septembre 1941.

Cette année 1931, soixante-douze élèves suivaient les cours. Monsieur Georges Plouffe avait été adjoint aux professeurs déjà nommés. En mai 1932, les élèves retournèrent dans l'école neuve. 1932-1933, inscription: 140 élèves, six classes; 1933-1934, inscription: 145 élèves, six classes.

Et ainsi, d'année en année, l'école s'édifiait... Le 12 mars 1935, monsieur Armand Viau devenait assistant-principal, ayant pour fonction essentielle la surveillance de la section française. Cette nomination s'imposait: l'école comptait alors sept classes françaises et douze anglaises; le principal, surchargé, ne pouvait s'occuper adéquatement des deux groupes. Monsieur Viau prit à cœur la tâche qu'on lui confiait et y apporta ses efforts persévérants.

En septembre 1935, nous assistons à l'inscription de cent soixante-quinze élèves répartis en huit classes. Les professeurs sont: Mlles Cantin, A. Lebeau, A. Beauchamp, C. Desjardins; MM. Nobert, Beauvais, Vézina, Ostiguy et Lacasse. Ces deux derniers ont enseigné chacun une partie de l'année.

En septembre 1936, inscription de cent soixante-dix-sept élèves. Nul changement dans le personnel, à part le remplacement de M. Beauvais par M. Carpentier, après le jour de l'an.

Au printemps de 1937, à l'occasion du 2ème congrès de la langue française, l'école présente de nombreux travaux et obtient un diplôme d'honneur du Département de l'Instruction publique.

Le mois de janvier 1938 voit le départ de M. O'Neil McCormack et l'arrivée de M. Frank McCrory, comme principal. M. McCrory, homme

malade, mais travailleur acharné, père d'une nombreuse famille, acquiert tout de suite l'amitié du personnel de l'école. A ce moment il y a cent soixante-quinze élèves dans la section française: Mlles Lebeau, Beauchamp, Desjardins, Messieurs Lussier, Reddy, Charrette, Vézina et Lacasse enseignent à huit classes. L'année suivante le nombre des élèves passe à cent-quatre-vingt-onze et le personnel est le même, sauf deux changements: M. Rivard remplace M. Reddy en cinquième année et Mlle Bastien remplace d'abord Mlle A. Beauchamp qui se marie, pour être elle-même remplacée par M. Barbeau.

En 1939-40, cent quatre-vingt-deux élèves se présentent à l'école. M. Frank McCrory meurt le 12 janvier, laissant chez tous de bien vifs regrets. Son successeur, M. James Berry, arrive le premier février suivant. Monsieur Odilon Grégoire fait alors partie du personnel enseignant. L'école poursuit son travail quotidien; mais on pressent que la section française se prépare à jouir de son autonomie; les temps sont arrivés pour elle d'avoir sa propre école.

1941! L'épanouissement ardemment désiré couronne le travail de quelques éducateurs. La Commission des Ecoles Catholiques de Montréal décide la séparation des sections française et anglaise. Le 26 janvier de la même année, la Commission fait l'acquisition de l'école protestante Barclay, située au numéro 630 de la rue St-Roch, y fait effectuer d'importantes améliorations et donne à la section française une demeure bien personnelle, qu'elle baptise du nom de *Barthélemy-Vimont*, qu'elle inaugure officiellement et fait bénir par Monseigneur Philippe Perrier le 7 mars 1943. Ce jour-là M. Armand Viau, devenu principal, se joignit à ses élèves pour exprimer chaleureusement leur reconnaissance à la Commission scolaire représentée par monsieur Alfred Larose, président, M. Trefflé Boulanger, directeur des études, Emile Girardin, directeur de district ainsi qu'à leur bon curé, monsieur l'abbé Albert Bastien.

Le père Barthélemy-Vimont, choisi comme patron de l'école, était le supérieur des Jésuites à Québec en 1642. Lors de la fondation de Ville-Marie, il accompagnait Maisonneuve et les autres fondateurs. C'est lui qui a célébré la première messe le 17 mai 1642.

Actuellement, l'école compte huit classes bien organisées: Mlle Antoinette Lebeau dirige les première et deuxième années; Mlle Léona Martin, la 3e; M. Téléphore Rivard, la 4e; M. Antonio Prince, la 5e; M. Joseph-Louis St-Pierre, la 6e; M. Emile Fournier, la 7e; M. Arthur Carrière, la 8e; M. René Lacasse, la 9e.

En méditant sur cette fondation toute modeste et en considérant le point de maturité vers lequel s'est hissée cette école canadienne, je pense au destin général de notre nation française en Amérique, et j'exprime cette pensée que *l'école Barthélemy-Vimont* de la paroisse St-Roch est l'image très simple de notre patrie, déjà en pleine moisson de fruits merveilleux, pour la gloire des travailleurs obscurs qui ont labouré dans la peine et semé dans l'espoir.

ARMAND VIAU,
principal.

L'ASSOCIATION des PRINCIPAUX de

Fondée en septembre 1942

DIRECTEUR **ORGANISATEUR** **SECRÉTAIRE** **VICE-PRÉSIDENT** **PRÉSIDENT**

ET VICE-PRÉSIDENT **ANCIEN PRÉSIDENT** **DIRECTEUR**

SCOLAIRE PRIMAIRE SUPÉRIEUR

EN CE PREMIER CENTENAIRE DE LA COMMISSION DES ÉCOLES CATHOLIQUES DE MONTRÉAL

L'ASSOCIATION des PRINCIPAUX de LANGUE FRANÇAISE de MONTRÉAL

Fondée en septembre 1942

Bureau de direction pour 1946

DIRECTEUR	ORGANISATEUR	SECRÉTAIRE	VICE-PRÉSIDENT
JAMES DESJARDINS	EMILE LANTHIER	JOSEPH A. FERLAND	JOSEPH COUFFÉ

PRÉSIDENT

ADJUTOR PRÉSIDENT

EX-PRÉSIDENT	TRESORIER	DIRECTEUR	DIRECTEUR
L. WALPFE MESOUX	JOSEPH L. GAUTHIER	JOSEPH L. GAUTHIER	JOSEPH L. GAUTHIER

EX-VICE PRÉSIDENT	ANCIEN PRÉSIDENT
JOSEPH COUFFÉ	JOSEPH COUFFÉ

DIRECTEUR DES ÉTUDES

THÉO BOUDREAU

ANCIEN PRÉSIDENT	EX-TRESORIER
CHARLES DEMETZ	JOSEPH L. GAUTHIER

JOSEPH L. GAUTHIER					

ÉCOLE PRIMAIRE SUPÉRIEURE ST PLACID

MAX JODANIS

JOSEPH L. GAUTHIER					

JOSEPH L. GAUTHIER					

É. F. BÉLIS

É. F. BÉLIS

JOSEPH L. GAUTHIER					

JOSEPH L. GAUTHIER					

JOSEPH L. GAUTHIER					

EN CE PREMIER CENTENAIRE
DE LA COMMISSION DES ÉCOLES CATHOLIQUES DE MONTRÉAL



Allard

malade, mais travailleur acharné, père d'une nombreuse famille, acquiert tout de suite l'amitié du personnel de l'école. A ce moment il y a cent soixante-quinze élèves dans la section française: Mlles Lebeau, Beauchamp, Desjardins, Messieurs Lussier, Reddy, Charrette, Vézina et Lacasse enseignent à huit classes. L'année suivante le nombre des élèves passe à cent-quatre-vingt-onze et le personnel est le même, sauf deux changements: M. Rivard remplace M. Reddy en cinquième année et Mlle Bastien remplace d'abord Mlle A. Beauchamp qui se marie, pour être elle-même remplacée par M. Barbeau.

En 1939-40, cent quatre-vingt-deux élèves se présentent à l'école. M. Frank McCrory meurt le 12 janvier, laissant chez tous de bien vifs regrets. Son successeur, M. James Berry, arrive le premier février suivant. Monsieur Odilon Grégoire fait alors partie du personnel enseignant. L'école poursuit son travail quotidien; mais on pressent que la section française se prépare à jouir de son autonomie; les temps sont arrivés pour elle d'avoir sa propre école.

1941! L'épanouissement ardemment désiré couronne le travail de quelques éducateurs. La Commission des Ecoles Catholiques de Montréal décide la séparation des sections française et anglaise. Le 26 janvier de la même année, la Commission fait l'acquisition de l'école protestante Barclay, située au numéro 630 de la rue St-Roch, y fait effectuer d'importantes améliorations et donne à la section française une demeure bien personnelle, qu'elle baptise du nom de *Barthélemy-Vimont*, qu'elle inaugure officiellement et fait bénir par Monseigneur Philippe Perrier le 7 mars 1943. Ce jour-là M. Armand Viau, devenu principal, se joignit à ses élèves pour exprimer chaleureusement leur reconnaissance à la Commission scolaire représentée par monsieur Alfred Larose, président, M. Trefflé Boulanger, directeur des études, Emile Girardin, directeur de district ainsi qu'à leur bon curé, monsieur l'abbé Albert Bastien.

Le père Barthélemy-Vimont, choisi comme patron de l'école, était le supérieur des Jésuites à Québec en 1642. Lors de la fondation de Ville-Marie, il accompagnait Maisonneuve et les autres fondateurs. C'est lui qui a célébré la première messe le 17 mai 1642.

Actuellement, l'école compte huit classes bien organisées: Mlle Antoinette Lebeau dirige les première et deuxième années; Mlle Léona Martin, la 3e; M. Téléphore Rivard, la 4e; M. Antonio Prince, la 5e; M. Joseph-Louis St-Pierre, la 6e; M. Emile Fournier, la 7e; M. Arthur Carrière, la 8e; M. René Lacasse, la 9e.

En méditant sur cette fondation toute modeste et en considérant le point de maturité vers lequel s'est hissée cette école canadienne, je pense au destin général de notre nation française en Amérique, et j'exprime cette pensée que *l'école Barthélemy-Vimont* de la paroisse St-Roch est l'image très simple de notre patrie, déjà en pleine moisson de fruits merveilles, pour la gloire des travailleurs obscurs qui ont labouré dans la peine et semé dans l'espoir.

ARMAND VIAU,
principal.

Ecole Saint-Isaac-Jogues



En 1930, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal achetait des protestants une école sise au numéro 6235 de la rue Hamilton. Le but de cette acquisition était de desservir les paroisses Saint-Jean-Damascène et Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours. A cet ancien établissement on songea vite à ajouter une allonge qui a permis depuis l'ouverture de treize classes, de deux bureaux, — l'un assigné au directeur en charge, l'autre réservé au médecin attitré — et de deux pièces spacieuses où instituteurs et institutrices peuvent se retirer. En dépit de son évidente étendue, *l'école Saint-Isaac-Jogues* continue d'être affublée du titre paradoxal de « petite école ». Qu'à cela ne tienne, car elle s'est taillée une réputation enviable.

A ses débuts, cette institution accueillait deux cent neuf garçons et deux cent quatre filles, qui recevaient l'enseignement de la classe préparatoire, aujourd'hui dite première année, jusqu'à la quatrième. Avec le temps, on parvint à ouvrir une classe de cinquième et de sixième, tout à l'honneur de cette école qui souhaitait vivement former aussi une septième année. Désir qui devait être réalisé en septembre 1941.

Pour éviter les trébuchements ou une orientation hasardeuse, toute jeune institution a besoin d'une direction éclairée. *L'école Saint-Isaac-Jogues* la trouva en la personne de monsieur J.-A. Gingras, homme avisé, aux vues larges, et animé d'une noble ambition. Durant ses vingt années de principalat, il assura par son dévouement inlassable l'admiration des professeurs et l'estime des élèves. Il inculqua à l'institution nouvelle, un bel esprit de travail dans la joie et la bonne entente, un sens profond des devoirs religieux et patriotiques.

Monsieur Gingras n'épargna rien pour donner aux élèves une éducation intégrale. Sachant bien que la condition physique de l'enfant est

un puissant facteur de bon rendement scolaire, il ne tarda pas à inaugurer l'enseignement de la gymnastique, couronné chaque année par une démonstration en plein air, devant un auditoire des plus distingués. Aussi cette école recevait-elle en 1941 un trophée en guise d'appréciation. Le dessin et le solfège prirent également place au programme. De même, l'enseignement des sciences ménagères. Le local faisant défaut chez nous, une école voisine nous offrit l'hospitalité des pièces affectées aux cours de l'enseignement ménager.

En 1940, monsieur Gingras jugea le temps venu de se retirer. Huit lustres de sa vie consacré à l'éminente oeuvre de l'éducation méritaient que l'on soulignât son mérite. C'est à cette fin que se réunirent, en une fête mémorable, les personnalités du monde éducationnel et les plus remarquables figures de l'autorité civile.

La Commission des Ecoles catholiques de Montréal fit preuve d'un choix judicieux en désignant monsieur Maurice Tassé pour succéder au principal-fondateur. Sous la direction de ce chef compétent et dévoué, l'école ne pouvait que continuer sa marche vers le progrès.

A *Saint-Isaac-Jogues* comme dans les autres maisons d'enseignement, les oeuvres scolaires, sociales et missionnaires sont très encouragées. Ce qui prouve la belle générosité des jeunes qui y viennent puiser l'instruction, l'éducation et la formation que savent leur donner les professeurs de la maison. La fédération des Oeuvres de Charité et la Sainte-Enfance remportent de véritables succès. Chaque année, la quête organisée au profit des enfants infirmes met au grand jour, une fois de plus, la proverbiale générosité des élèves de *Saint-Isaac-Jogues*. En 1946, l'occasion fut offerte aux écoliers de mesurer leur amour de la langue française lors de l'appel en faveur de Radio-Ouest. Tous, du benjamin à l'aîné, répondirent spontanément et donnèrent de grand coeur pour la survivance de leurs petits frères de l'Ouest canadien.

L'écolier pauvre ou de famille nombreuse connaît la douceur de recevoir son demiard de lait, qui lui permet de récupérer ses forces et de se remettre au travail avec plus d'entrain. Grâce au Bureau des Oeuvres sociales scolaires, cent vingt demiards sont distribués quotidiennement aux enfants de l'école.

Plusieurs membres du personnel enseignant de *Saint-Isaac-Jogues* occupent leurs loisirs à des études sérieuses qui ajoutent aux connaissances déjà acquises: mademoiselle Germaine Crompt, bachelière ès-arts, est docteur en philosophie; mademoiselle Claire Thibault, licenciée en sciences sociales, possède un diplôme de journalisme; monsieur Armand Forget est également détenteur d'une licence en sciences sociales, économiques et politiques.

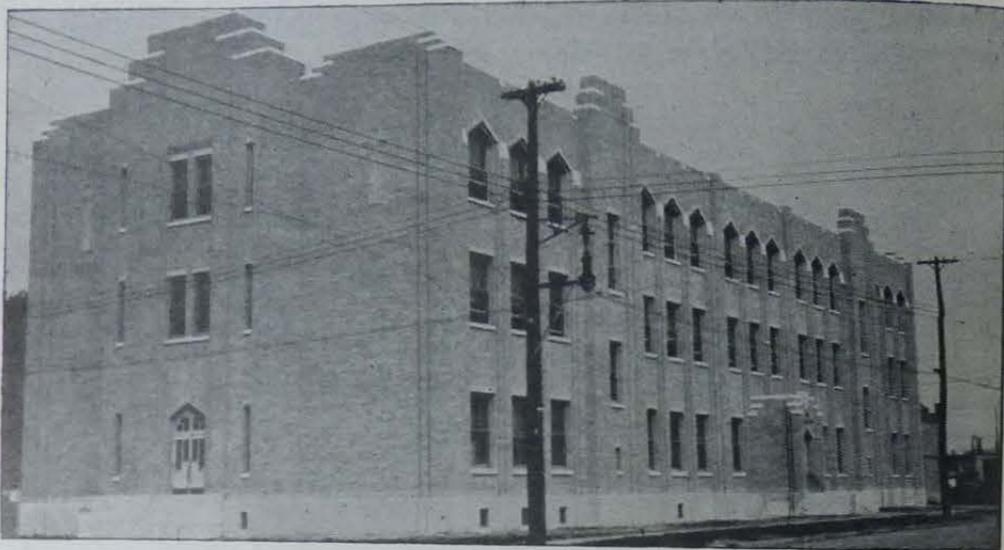
Des autres instituteurs et institutrices dont il n'est guère fait mention ici, qu'il nous suffise de dire que leur savoir pédagogique et psychologique est enrichi d'une culture générale qui leur a valu de nombreux succès. A preuve les primes accordées par le Département de l'Instruction publique à monsieur Maurice Tassé, principal, à Mlles Yvette Lauzon, Armande Bergeron, Françoise Palmier et Fernande Payette.

Bref, l'école *Saint-Isaac-Jogues* cherche à se rendre digne de son généreux patron et, tous les jours, dans la trame du devoir quotidien, elle accomplit sa tâche joyeusement pour le plus grand bien des enfants qui lui sont confiés.

PERSONNEL ACTUEL: M. Maurice Tassé, principal; Mlles Marie-Françoise Palmier, Yvette Lauzon, Fernande Payette, Jeannette Daigneault, Cécilia Bourbonnais, Germaine Crompt, Claire Richer, Claire Thibault; MM. B. Hardy, A. Tremblay, R. Lussier, A. Forget.

JEANNETTE DAIGNEAULT,
institutrice.

Ecole Saint-Gabriel-Lalemant



Le 30 avril 1931, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal ouvre une école mixte sur la rue Bellechasse, dans la paroisse Saint-Jean-Berchmans. L'inscription se chiffre à cinq cent dix-sept élèves. Le personnel se compose de dix-sept institutrices: Mlles Fabiola Gauthier, Hermine Huneau, Jeannette Brault, Magdeleine Demers, Clarendine Lépine, Juliette Lapointe, Jeannette Lapointe, Jeanne des Ormeaux, Aline Hurtubise, Eva Tétrault, Jeanne Cadot, Eugénie Ouimet, Noëlla Lépine, Carmen Maurice, Antoinette Legris mesdames Joséphine Meehan, Imelda Bourbonnais. La direction est confiée à mademoiselle Anna Poitras, directrice durant sept ans à l'école Saint-François-Xavier, annexe.

Le 7 mai, bénédiction de l'école par monsieur le curé T.-Oliva Lachapelle. Monsieur J.-M. Manning, directeur des Etudes donne à la nouvelle maison d'enseignement le nom historique de *Gabriel-Lalemant*.

Gabriel Lalemant naquit à Paris, le 10 octobre 1610. Son père, Jacques, mourut jeune, laissant six enfants dont Gabriel est le benjamin. Bruno, l'aîné, entra chez les Chartreux; le cadet deviendra maître des requêtes; les trois soeurs se feront religieuses et leur mère se consacrera à Dieu, en 1649.

Gabriel entre au noviciat des Jésuites de Paris, le 14 mars 1630. Il professe à Moulins, de 1632 à 1635; étudie la théologie à Bourges, de 1635 à 1639; devient régent à Laflèche puis professeur de philosophie à Moulins, de 1641 à 1644, et préfet à Bourges, de 1644 à 1646.

Le 13 juin 1646, il s'embarque à la Rochelle et arrive à Québec en septembre. Pendant deux ans, il fait du ministère à Sillery et aux Trois-

Rivières. Le 6 août 1648, il va retrouver le Père de Brébeuf à Sainte-Marie du Sault. D'une santé délicate et impressionnable à l'excès, il ne semble pas fait pour les rudes travaux apostoliques parmi les sauvages.

Depuis sept mois seulement, il s'y livre avec ardeur lorsque survient l'invasion des Iroquois. Se précipitant avec le fer et le feu sur les bourgades huronnes, ces barbares pillent tout, massacrent, incendient. Les pères assistent les blessés et les mourants. Faits prisonniers, ils sont traînés à Saint-Ignace, aujourd'hui la ferme Campbell, appelée aussi la « Colline des Martyrs ».

Les tortures du père Gabriel Lalemant se prolongent durant vingt-quatre heures. Son courage étonne ses bourreaux.

L'on conserve quelques reliques et des ossements du martyr à l'Hôtel-Dieu de Québec, qui, en 1926, les cède aux révérends pères Jésuites. Gabriel Lalemant fait partie des huit martyrs canadiens que l'église a canonisés le 29 juin 1930 et dont nous célébrons la fête le 26 septembre.

L'année scolaire 1931-1932 débute avec une inscription de six cent vingt-cinq élèves. Ces enfants, confiés à des institutrices dévouées, sont adroitement et sagement dirigés dans la voie du bien, du progrès et du succès. Mademoiselle Lucienne Legrand vient seconder Mlle Poitras à la direction de la nouvelle école.

La ruche écolière travaille, et travaille si bien qu'elle se voit décerner une prime pour ses succès aux examens de monsieur J.-R. Désormeaux, inspecteur d'écoles. Cette gratification est consacrée à l'achat de cent vingt-cinq livres canadiens. Voilà de seconds maîtres qui ont une action bienfaisante sur la formation de l'enfant. Les livres ne sont-ils pas les meilleurs amis qu'on puisse lui présenter? Nous nous appliquons à développer le goût de la lecture chez nos jeunes filles et, ce faisant, nous avons conscience de travailler efficacement à leur instruction.

Avant la construction de l'église, la salle de l'école sert de chapelle temporaire. Monsieur le curé Joseph-Wilfrid Caumartin confie la charge de sacristine à mademoiselle Aline Hurtubise, institutrice. Elle s'acquitte de cette tâche avec un dévouement remarquable et fait preuve de bon goût chaque fois qu'il s'agit d'orner la demeure du Roi. Aussi, monsieur le curé ne peut-il que se louer de son choix.

Le 17 avril 1939 est pour *Gabriel-Lalemant* une date inoubliable. Son Excellence Monseigneur Anastase Forget, évêque de Saint-Jean, vient confirmer les trois cents enfants de la paroisse. La cérémonie est des plus touchantes.

Dès le lendemain, c'est la symphonie des voiles blancs et des coeurs purs. Pendant que monsieur le curé célèbre le saint sacrifice de la messe, les nouveaux confirmés s'avancent avec ferveur vers la Table sainte. Que de prières et de voeux montent alors vers le Ciel!

En 1940, à la suite de la canonisation des Saints Martyrs canadiens, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal décide, qu'à l'avenir, l'école sera désignée sous le vocable de *saint Gabriel-Lalemant*. Avec

l'Eglise, le personnel enseignant et les élèves se réjouissent d'être sous la protection du saint jésuite qui arrosa de son sang généreux la terre canadienne.

Diverses organisations sont établies qui contribuent à donner une formation complète: Congrégation des Enfants de Marie, des Saints-Anges, de l'Enfant-Jésus, Croisade Eucharistique, Jeunesse étudiante catholique.

Les cours de catéchisme sont donnés par monsieur l'abbé Adrien Moreau qui est aumônier de l'école depuis sa fondation. Il est assisté de monsieur l'abbé Léo Lefebvre. Tous les élèves profitent de leurs doctes leçons et de leurs sages conseils.

L'économie est surtout enseignée au moyen de la caisse scolaire et de l'achat des certificats d'épargne de guerre. Bon nombre d'enfants ont déjà accumulé des sommes importantes.

La santé des enfants est suivie de près par les bons soins d'une infirmière dévouée, mademoiselle Laurette Bélanger, appuyée durant plusieurs années par le docteur Emile Lalande.

La cantine scolaire apporte aussi son précieux appoint. Tous les ans, les élèves de huitième année reçoivent des cours de secourisme organisés par l'Association ambulancière Saint-Jean.

A maintes reprises, sous l'habile directive de ses institutrices, la jeunesse écolière a su faire valoir ses talents.

En 1935, pour souligner le quatrième centenaire du second voyage de Jacques Cartier au Canada, un groupe d'élèves donne au Stadium une démonstration de culture physique sous la direction de Mlle Fabiola Gauthier. Les organisateurs de la fête offrent une coupe en signe d'appréciation.

En 1937, lors de la campagne d'Embellissement, l'école se voit décerner, en guise de prix, une magnifique plante de maison.

En 1946, travaillant toujours pour la beauté de leur foyer et l'embellissement de leur cité, les élèves sont heureux d'apprendre qu'une coupe leur est décernée par la Ligue du Progrès civique.

La Fédération des Oeuvres de Charité suscite toujours de l'enthousiasme chez les jeunes qui se font un devoir de préparer une soirée récréative pour l'ouverture de la campagne. Cette séance est sous le haut patronage de monsieur le curé J.-W. Caumartin. Saynètes, récitations, piano, culture physique, chants, sont toujours goûtés par un public sympathique et indulgent qui apprécie le dévouement des institutrices et sait, à l'occasion, leur exprimer son contentement.

Le zèle constant des titulaires pour faire de l'école une véritable famille, est couronné de succès. Les élèves aiment leur Alma Mater où règne l'harmonie. Le travail s'accomplit dans une chaude atmosphère, et Dieu, nous le croyons, souriant aux efforts de tous, répand ses saintes bénédictions sur cette maison d'éducation.

Qu'il soit noté en passant, que plusieurs primes pour succès dans l'enseignement furent remises par monsieur Henri Dussault, i. e., aux

institutrices dont les noms suivent: Mlles Aline Hurtubise, Madeleine Ouimet, Antoinette Legris, Magdeleine Demers, Rose-Aimée Bélanger, Aline Duclos, Noëlla Lépine.

En 1945, la directrice, mademoiselle Anna Poitras, est créée Membre de l'Ordre du Mérite scolaire « Premier degré ». Elle avait été décorée lors du Jubilé du Roi et de la Reine en 1935.

Mesdemoiselles Fabiola Gauthier, Madeleine Ouimet, Carmen Maurice, après s'être dévouées durant plusieurs années dans la maison occupent présentement des postes d'assistantes-directrices.

Quoique jeune, l'école est fière de ses anciennes qui se distinguent dans la société. Elle se glorifie en particulier de compter déjà parmi elles trois institutrices et cinq religieuses.

Actuellement, le personnel enseignant se compose de: Mlles Magdeleine Demers, Rose-Aimée Bélanger, Jeanne Godbout, Clarendine Lépine, Aline Hurtubise, Hélène Beauvais, Juliette Lapointe, Gilberte Mercier, Claire Hénuset, Aline Duclos, Noëlla Lépine, Georgette Dalphond, Marie-Louise Fortier, Géraldine Robert, Laurette Landry. Enseignement ménager: madame Germaine Cousineau. Bureau d'hygiène: infirmière, garde Laurette Bélanger; médecin: docteur R. Cadieux.

Prêtres catéchistes: messieurs les abbés Léo Lefebvre et Clément Latendresse.

Directrice: mademoiselle Anna Poitras, depuis 1931.

Assistante-directrice: mademoiselle Lucienne Legrand, depuis 1932.

ANNA POITRAS,
directrice.

Ecole Saint-Jean-Berchmans, élémentaire



En septembre 1931, la section des garçonnets et des fillettes de l'école *St-Jean-Berchmans* devient autonome sous le nom de « *Ecole St-Jean-Berchmans, élémentaire* ». Les autorités en confient la direction à mademoiselle Régina Laboursodière.

Nous organisons alors onze classes, six de filles et cinq de garçons, avec une inscription de quatre cent soixante-quinze élèves (245 filles et 230 garçons). Le classement les répartit en six classes préparatoires et cinq de première année.

Les titulaires sont: Mlles Léa l'Ecuyer, Germaine Brault, Imelda Beaudry, Berthe Rivet, Géraldine Bourbonnais, Georgette Proulx, Louise Coallier, Antoinette Plante, Antoinette Beauregard, Géraldine Robert et Marie-Jeanne Demers.

L'année suivante, il faut ouvrir une douzième classe, et l'école compte alors six groupes de filles et six groupes de garçons pour une inscription de quatre cent soixante-seize enfants. Les élèves du cours

préparatoire en quatre classes ne fréquentent qu'une demi-journée. Une institutrice se voit donc confier deux groupes de petites filles, et les deux autres de garçons sont attribués à deux institutrices débutantes qui n'enseignent chacune qu'une demi-journée.

En septembre 1933, l'école Madeleine-de-Verchères ne pouvant loger toutes ses élèves, nous recevons quarante-huit fillettes pour la deuxième année (ancienne appellation); en septembre 1939, le grand nombre d'élèves de troisième année (nouvelle appellation) réclame l'organisation d'une autre classe.

Au début de 1940-41, mademoiselle Louise Coallier ne peut reprendre ses activités scolaires; son inlassable dévouement a dépassé ses forces physiques, et elle se voit obligée de prendre un repos forcé. Mais un peu de son âme est restée dans l'école; ses compagnes de la première heure ne peuvent l'oublier, et plusieurs de ses anciennes élèves ne manquent pas l'occasion de s'informer de sa santé.

En septembre 1942, l'école Madeleine-de-Verchères ayant l'espace voulu pour recevoir les élèves de 3e année, ces deux classes y retournent; en septembre 1944, nos deux classes de garçons de 2e année passent à l'école voisine pour accommoder celle-ci.

En résumé, de septembre 1931 à juin 1940, le nombre des classes varie entre onze et treize pour une inscription de quatre cent treize à cinq cent cinq élèves. En septembre 1941, ce nombre est abaissé à dix classes, pour remonter à onze en 1943, et retomber à neuf pour les années 1944-45 et 1945-46.

La modeste école *St-Jean-Berchmans, élémentaire*, a peu d'événements notables à signaler. Dans l'ombre, les institutrices y prodiguent tous leurs efforts, mettent tout leur dévouement à inculquer aux enfants qui la fréquentent des principes de vie chrétienne, principes directeurs pour tout l'avenir. En travaillant ainsi à former de vrais chrétiens, de vraies chrétiennes, ces éducatrices sont convaincues de former en même temps des citoyens et des citoyennes qui feront honneur à leur famille et à leur pays. C'est donc dire qu'en développant le sens religieux et moral, elles s'appliquent de leur mieux à faire contracter des habitudes d'ordre, d'économie, de loyauté, de civisme, indispensables à toute vie en société.

Il nous fait plaisir de rappeler ici les noms des institutrices qui, outre les ouvrières du début, ont contribué à l'avancement de l'école: Mlles Rose Palardy, Madeleine Alary, Andrée Brunet, Marcelle Millette, Eliane Paiement, Madeleine Lapière, Gertrude Bédard, Adrienne Morissette, Jeanne Gatien, Louise Charette, Victoria Poirier, Laurette Payette, Rita Bureau, Germaine Lafrance, Madeleine Brizard, Marguerite Delisle, Lucienne Larivière, Thérèse Tourillon, Jeanne Hébert, Suzanne Lessard.

Les titulaires pour l'année 1945-46, sont: Mlles Imelda Beaudry, avec nous depuis la fondation de l'école, Jeanne Charette, Isabelle Legris, Claude Ladouceur, Gilberte Dumontet, Madeleine Bourgeault, Mariette Lapière, Laurette Landry, madame Yvette Salois-LeBel.

Je ne puis terminer cette brève notice historique sans exprimer ici ma profonde satisfaction et ma cordiale reconnaissance à toutes celles qui m'ont apporté leur précieuse collaboration, malgré toutes les difficultés des conditions de travail. Le bon Dieu aura certes enregistré à leur juste valeur les années de dévouement obscur et ingrat durant lesquelles elles ont donné le meilleur d'elles-mêmes. Nous souhaitons que leur zèle, leur fidélité au devoir quotidien, leur conscience professionnelle soient appréciés comme il convient.

REGINA LABOURSODIÈRE,
directrice.

Ecole Dollier-de-Casson



Dollier-de-Casson est une école magnifique. Située dans le nord de la ville, sur la rue St-André, elle est la cadette de trois grandes sœurs : Saint-Gérard au nord, Saint-Vincent-Ferrier à l'ouest, et Jean-Talon au sud. De construction assez récente, elle présente l'aspect des édifices les plus modernes. Elle est entièrement à l'épreuve du feu. Ses classes sont vastes et éclairées; la paroisse utilise une très belle salle pour ses organisations. La cour de récréation est grande et solitaire: tous les élèves peuvent évoluer à leur aise. En somme, le bijou de la paroisse Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, elle est aussi la gloire de son patron Dollier de Casson.

Erigée en 1926, la paroisse qui a encore à sa tête son curé-fondateur, M. l'abbé M. Alphonse Kieffer, vit s'élever, cinq années plus tard, l'école qui cadre si bien avec son église. On lui donna au baptême le nom d'un ancien supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice, Dollier de Casson.

C'est une coutume très louable et dont on ne saura jamais assez féliciter notre Commission scolaire, de choisir comme vocable de nos écoles, les noms des personnages éminents qui ont illustré notre pays. Partant de ce principe, celui de notre maison était tout trouvé. A quelques centaines de verges seulement du collège André-Grasset, ne fallait-il pas qu'un nom comme celui de Dollier de Casson fût inscrit sur la pierre? En plus d'évo-

quer le souvenir d'un humble prêtre devenu grand Sulpicien, cette appellation ressuscite la mémoire d'un valeureux soldat de Turenne, d'un missionnaire aussi brave que dévoué pour la conversion des sauvages, du premier historien, du premier architecte et du premier ingénieur de Montréal.

L'histoire des commencements de Montréal aurait été ignorée, si Dollier de Casson ne l'avait écrite. C'est lui qui a raconté la fondation de Ville-Marie et les luttes contre les sauvages. C'est à sa plume que nous devons de connaître les vertus de Maisonneuve, le dévouement de mademoiselle Mance, le courage de Lambert Closse. Premier ingénieur et premier architecte de Montréal, Dollier de Casson en traça les rues, creusa le canal de Lachine et bâtit la première église Notre-Dame.

C'est donc un honneur et une gloire pour une maison d'éducation de porter le nom d'un homme aussi illustre. Et c'est bien ce que professeurs et élèves de *Dollier-de-Casson* ont compris. La « Distinction » est le mot d'ordre de l'école. Sous la direction attentive de professeurs compétents, toujours en étroite collaboration avec le pasteur de la paroisse, la formation des jeunes dans l'idéal chrétien est chose assurée. Les professeurs s'enorgueillissent de leurs anciens élèves qui sont devenus les citoyens de la paroisse, et monsieur le curé est fier des enfants qu'il a vus naître, qu'il a suivis au catéchisme et qui travaillent maintenant, sous sa vigilance paternelle, au bonheur et à la prospérité de la paroisse Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus.

Anciens principaux : — MM. Charles Marchildon (1931-39) ; G.-E. Carrière (1939-41) ; Théodule Ouellette (1941-45).

Personnel actuel : — MM. L.-R. Pettigrew, M. Savoie, E. Lauzon, J. Gignac, A. Bisailon, A. Ducharme, F. Leduc (dessin), E. St-Jean (travaux manuels) ; Mlles Marie-Ange St-Arnaud, Céline Bibaud.

FRÉDÉRIC MORENCY,
principal.

Ecole Saint-Nom-de-Marie, annexe



Il y a environ quinze ans, l'extrémité nord de la paroisse Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle présentait l'aspect d'une campagne avec ses quelques maisons disséminées ici et là, dans le quadrilatère formé par les rues Sherbrooke, Pie IX, Armand et Bourbonnière.

Les enfants d'alors fréquentaient les écoles *Saint-Nom-de-Marie* et *Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle* situées à l'angle des rues Hochelaga et Pie IX. La distance posait un sérieux problème aux tout-jeunes qui habitaient au nord de la rue Sherbrooke. Quelques-uns, n'osant parcourir pareil trajet, ne commençaient leurs études qu'à l'âge de sept, huit ou dix ans.

En 1931, après de nombreuses pétitions et afin de répondre au vœu des propriétaires, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal décide d'ouvrir temporairement une classe pendant que se terminent les travaux d'agrandissement à l'école des religieux. A cette fin, elle loue un local au no. 4461 rue Bourbonnière, au nord de la rue Rachel.

Mademoiselle Alice Beaudry se voit confier la tâche d'organiser cette petite école. Le 11 novembre, jour anniversaire de la grande paix, par une matinée douce et ensoleillée, elle se présente aux maisons d'enseignement voisines pour recevoir ses premiers élèves: six filles et une vingtaine de garçons. Pendant que ces enfants, sacs en bandoulière, défilent à bons pas à travers les rues de l'est, sur leur passage, d'autres se joignent au groupe: des petits de cinq ans qui veulent bénéficier d'une classe rapprochée. Dans l'après-midi, lors de la visite de M. Irénée Beauchemin, directeur du district, l'inscription du matin est déjà doublée. C'est beaucoup plus qu'il n'en faut et seuls les trente-cinq premiers inscrits demeurent sur la liste de fréquentation. Au printemps suivant, à la demande des parents, une seconde classe vient s'ajouter. Mlle Léona Lavoie s'occupe alors des débutants et Mlle Beaudry conserve ses élèves jusqu'en 4e année.

Les débuts de toute oeuvre sont rarement faciles. *Saint-Nom-de-Marie, annexe* ne fait pas exception à la loi générale. Il s'agit de s'acclimater, de prendre contact avec les programmes d'études, de bien interpréter les directives reçues. Nous devons suppléer à l'insuffisance de matériel scolaire en multipliant les illustrations, en inventant mille petits tours pour concrétiser l'enseignement et le rendre agréable dans une maison qui manque même de confort.

Durant les mois rigoureux de l'hiver, la rue Bourbonnière et les rues environnantes sont fermées à la circulation. Il faut alors suivre le simple sentier du piéton, et parfois le tracer soi-même pour se rendre, à l'heure convenue, à « l'école du petit nord ».

Pendant ce temps, la crise économique bat son plein, le chômage règne en maître, certains enfants sont privés du nécessaire. Rendons hommage, ici, à la société Saint-Vincent-de-Paul qui intervint à chacun de nos appels en faveur des familles affectées. Nous ne pourrions jamais assez louer l'esprit d'initiative, la délicatesse et la générosité de ses officiers.

Dès les premières années, les modestes succès de l'école sont dédiés à saint Joseph. Pour le faire mieux connaître et aimer, on organise des pèlerinages à l'oratoire du Mont-Royal. C'est la récompense réservée aux plus grands, récompense qu'ils apprécient vivement. Les débutants sont aussi l'objet de notre attention, tout particulièrement ceux de la première communion qui reçoivent, en préparation à ce grand acte de leur vie, des leçons supplémentaires d'instruction religieuse. De concert avec les parents qui collaborent étroitement, nous nous efforçons de réaliser cet idéal: former des citoyens francs et honnêtes, des chrétiens bien « étoffés ».

Après la 4e année du cours primaire, nos élèves vont poursuivre leurs études dans leurs paroisses respectives: Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle, Saint-François Solano ou Sainte-Jeanne-d'Arc. Ils nous quittent mais l'intérêt que nous leur portons les suit à travers la vie. Que sont devenus nos premiers de classe, ceux d'il y a treize, quatorze et même quinze ans?

« La Presse » de juin 1946 publiant dans ses colonnes les succès remportés par les collèves classiques, mentionnait, parmi les premiers de

la province, l'un des nôtres, Raymond Girard de l'externat classique Sainte-Croix. Une de nos jeunes filles, à peine âgée de dix-huit ans, est promue caissière dans une banque. Une autre est graduée garde-malade, pendant que plusieurs occupent des postes de confiance dans divers bureaux. La deuxième guerre mondiale brisa les rêves de nos adolescents. S'il est vrai que quelques-uns, en dépit de leur jeunesse, sont promus chefs d'équipes dans des usines de guerre, bon nombre répondent volontairement à l'appel et vont se couvrir de gloire en Normandie et en Allemagne. Un d'entre eux, Gérard Pilon, victime de son héroïsme, tombe glorieusement au champ d'honneur, le jour même de la victoire finale, le 5 mai 1945.

La petite école condamnée dès sa naissance à une existence éphémère a vécu sa quinzième année. Elle compte maintenant cinquante élèves répartis dans les quatre premières années du cours. Elle est toujours dirigée par Mlle Alice Beaudry, titulaire-responsable, assistée de Mlle M.-Rose Saint-Germain.

Située dans le district scolaire no 4, l'école est sous la direction immédiate de M. Guido Morel. Elle est visitée par M. l'abbé P.-Emile Robillard, visiteur ecclésiastique, et M. Henri Longtin, inspecteur, qui daigna encourager le dévouement des deux titulaires en leur décernant, à tour de rôle, la prime de succès dans l'enseignement.

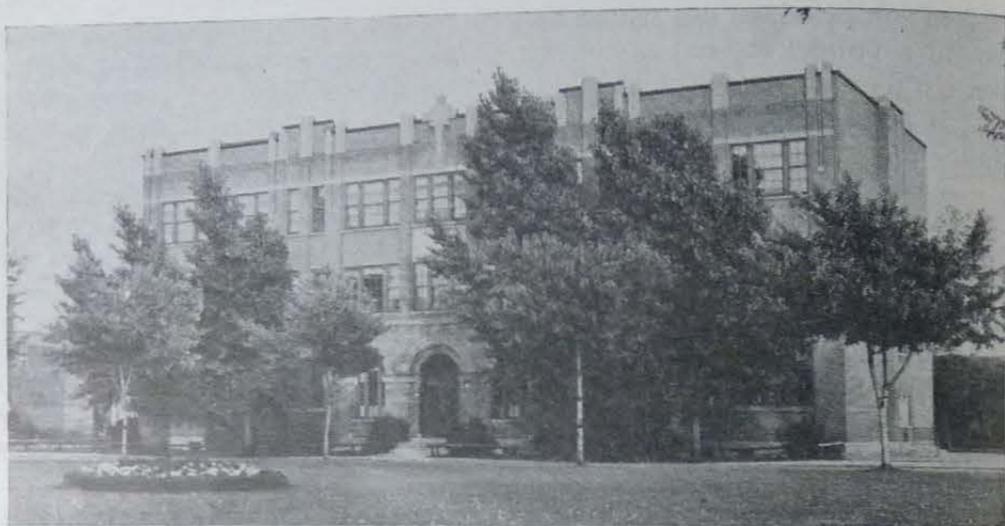
L'école Saint-Non-de-Marie, annexe venait d'ouvrir ses portes. Or, un jour de décembre, pendant que les petits chantaient en chœur « le Gloria des Anges », un marchand ambulant vient offrir des arbres de Noël. Surpris de découvrir une école là où il croyait trouver une maison privée, il dit soudain: « Mademoiselle, je vous donne mon plus bel arbre en souvenir de mes deux soeurs qui sont mortes à la tâche, dans une petite école semblable à celle-ci. Ne dites pas que vous la quitterez bientôt, vous êtes comme elles, vous tiendrez jusqu'au bout, ça se voit. Quand vous partirez d'ici, tout ce coin là — et il montrait d'un geste les grands champs couverts de neige — toute cette immensité sera bâtie et sera devenue une vraie ville. Alors, vous penserez à moi en disant: » — « Il ne s'est pas trompé ».

Coïncidence heureuse, en cette année du *Centenaire* de la Commission, la prédiction se trouve réalisée. Les nouveaux magasins qui étalent leurs montres, les jolies constructions des rues Charlemagne et Jeanne-d'Arc, les ravissants cottages du boulevard Pie IX, le bel externat classique Sainte-Croix et le Jardin Botanique dans toute sa beauté donnent raison au prophète que nous avons rencontré un jour de décembre...

Bientôt sans doute, à proximité du Jardin Botanique, au milieu de ce site enchanteur, on élèvera un édifice scolaire, genre moderne. La nouvelle école portera probablement le nom d'un personnage illustre de l'histoire canadienne, Marie-Victorin, peut-être... Elle n'en sera pas moins la fille légitime et très aimée de la modeste maison du « petit nord », l'humble *Saint-Nom-de-Marie, annexe*.

ALICE BEAUDRY,
titulaire-responsable.

Ecole Saint-Louis-de-Gonzague



La paroisse Saint-Louis-de-Gonzague, érigée canoniquement en novembre 1926, est un démembrement de la paroisse de l'Immaculée-Conception. Elle compte présentement 1300 familles, réparties sur un territoire qui s'étend de la rue Sherbrooke à la rue Mont-Royal, et de la rue Parthenais aux voies ferrées du Pacifique Canadien.

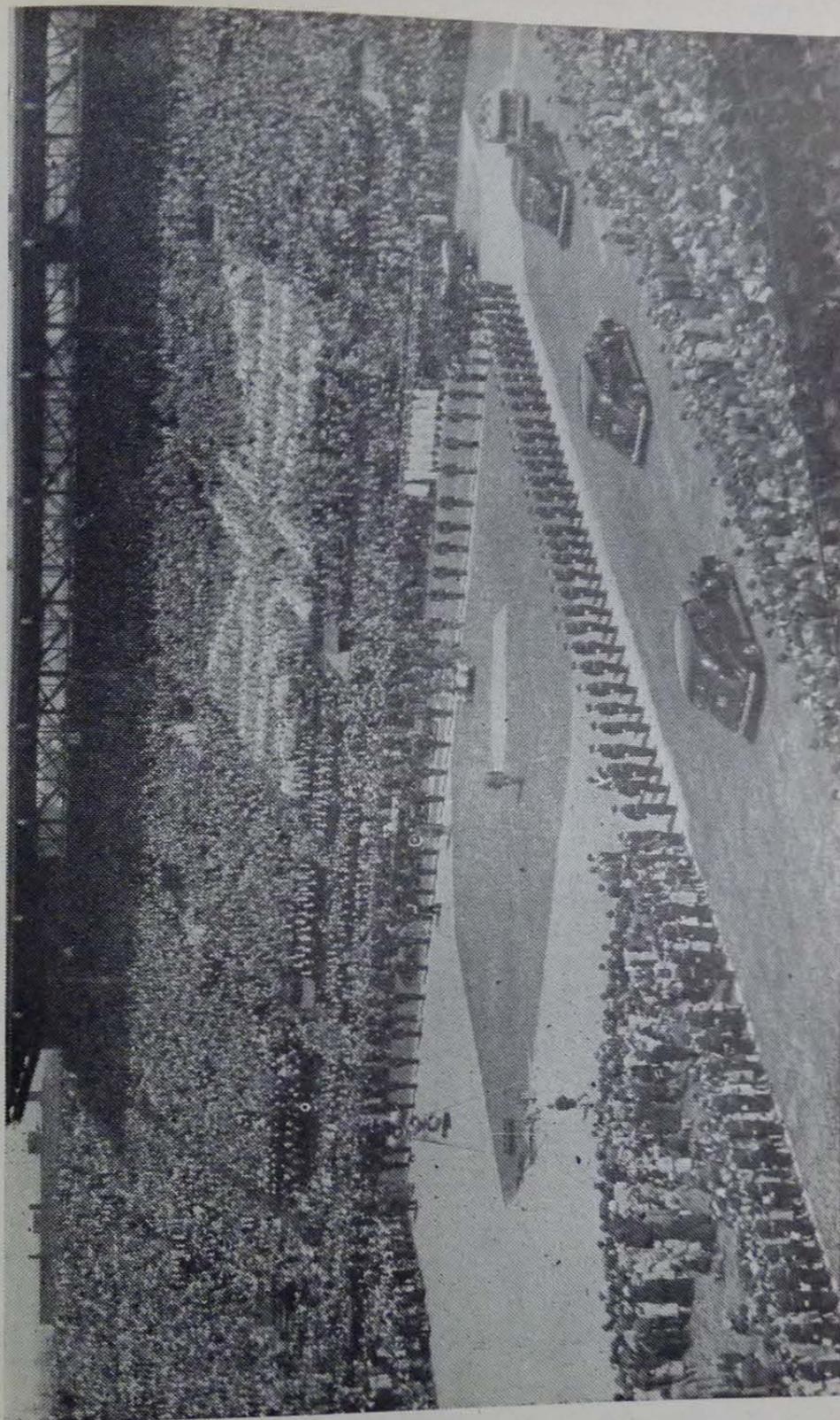
L'église et l'école *Saint-Louis-de-Gonzague* ont été construites voisines l'une de l'autre, en 1931, sur un terrain borné par les rues Rachel, Fulum, Chapleau et la terrasse Mercure. L'église ouvrit ses portes aux fidèles le jour de Noël 1931 et l'école accueillit ses premiers élèves le 7 janvier 1932. M. l'abbé Louis-Philippe Choquet, le curé actuel de la paroisse, en est aussi le fondateur. L'école est encore dirigée par son premier principal, M. Adjutor Perron.

Solide construction de trois étages en béton armé, aux murs extérieurs de briques, l'école *Saint-Louis-de-Gonzague* mesure 125 pieds de longueur sur 62 de largeur. La cour de récréation attenante est entourée d'une clôture en fer de six pieds de hauteur. Ainsi, qu'ils soient en classe ou dans la cour, nos quatre cents garçons sont toujours en parfaite sécurité.

L'école *Saint-Louis-de-Gonzague* fait partie du district scolaire numéro 3, dont le directeur est M. Irénée Beauchemin, et le visiteur M. l'abbé Lucien Allard. Les anciens directeurs de ce même district ont été M. A.-C. Miller, maintenant à sa retraite, et M. Trefflé Boulanger, aujourd'hui directeur des études à la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal. Les anciens visiteurs ont été M. l'abbé Eustache Saint-Maurice, feu l'abbé Almanzor Forget, M. l'abbé Donat Martineau et M. l'abbé Joseph Judes.

Le Roi et la Reine au "Stadium"

Le jeudi, 18 mai 1939 — Jour de l'Ascension.



Le cortège royal défile devant 40 000 écoliers catholiques de Montréal. Près de 800 garçons des écoles Pléssais, Souart, Champlain, Melheur et Saint-Louis-de-Gonzague formaient l'immense drapeau que l'on voit au centre de cette photographie. Le projet d'un tel drapeau vivait fut conçu et réalisé par Adjutor Perron, principal de l'école Saint-Louis-de-Gonzague et organisateur du Festival des Écoliers.

M. Saint-Maurice occupe aujourd'hui les fonctions de visiteurs des écoles primaires supérieures. Deux fois l'an, l'école *Saint-Louis-de-Gonzague* est visitée par M. l'inspecteur Charles Shaffer. Le personnel enseignant se compose de treize membres: M. Adjutor Perron, principal, MM. Roch-Emile Fortier, Raymond Bachand, Marcel Nézet, Solyme Denis, Georges Lemieux, Jacques Poulin, Eugène Dubuc, François Ranger, Joseph Demers, et Mlles Cécile Lafrance, Marguerite Sylvestre et Lucette Boisseau. En outre, deux professeurs spéciaux donnent chaque semaine des cours de dessin (M. Henri Bisson) et de travaux manuels (M. Emilien Larose). M. le curé vient également tous les jeudis enseigner le catéchisme aux élèves.

Depuis l'ouverture de leur école, les élèves de *Saint-Louis-de-Gonzague* ont pris une part active à plusieurs grandes manifestations: le 6 mai 1935, ils se rendaient au parc Jeanne-Mance pour célébrer le 25^e anniversaire de l'accession au trône de Sa Majesté le roi George V; le 18 mai 1939, ils formaient l'immense drapeau vivant remarqué par les 40,000 personnes réunies au Stadium pour acclamer Leurs Majestés le roi George VI et la reine Elisabeth, en visite au Canada; de 1930 à 1942, ils prirent une large part à l'organisation des festivals d'écoliers organisés par leur principal; en 1941, ils visitèrent l'exposition de l'artisanat tenue dans l'immeuble de l'Université de Montréal sur le Mont-Royal; en 1942, ils se rendaient à l'exposition missionnaire de l'oratoire St-Joseph et participaient aux fêtes du troisième centenaire de Montréal. A maintes reprises, ils se sont distingués à la radio en remportant plusieurs premiers prix.

Lafontaine et Baldwin, deux hommes politiques canadiens, ont donné leur nom à deux des plus beaux parcs de notre ville: les jardins Lafontaine qui font partie de la paroisse de l'Immaculée-Conception, et le parc Baldwin enclavé tout entier dans le territoire de la paroisse Saint-Louis-de-Gonzague. C'est au centre du parc Baldwin que s'élève la modeste et confortable école *Saint-Louis-de-Gonzague*, tout comme, au milieu des arbres du parc Lafontaine, se dresse la masse imposante de l'école supérieure Le Plateau. Chaque année, les finissants de *Saint-Louis-de-Gonzague* sont dirigés vers les classes supérieures du Plateau où déjà deux d'entre eux se sont classés premiers aux examens de douzième année: Paul-André Ethier, en 1936, et Marcel Boyer, en 1942.

Les élèves de *Saint-Louis-de-Gonzague* s'estiment très heureux d'être placés sous la protection du patron des écoliers, saint Louis de Gonzague, dont ils célèbrent la fête avec joie et dévotion le 21 juin de chaque année: avec dévotion, parce qu'ils assistent à la messe ce matin-là; avec joie, parce qu'ils entrent en vacances le lendemain.

ADJUTOR PERRON,
principal.

Ecole Louis-Jolliet



La population toujours grandissante de la paroisse de la Nativité (Hochelaga), se dirigeant sans cesse vers le nord, le besoin d'une maison d'enseignement se faisait vivement sentir. Les écoles Adélarde-Langevin et Hyacinthe-Hudon se trouvant établies à l'autre extrémité de la paroisse, ne pouvaient suffire à la demande croissante d'inscription. Il fut décidé de construire un édifice moderne à l'angle des rues Darling et Hochelaga et qui portera le nom de *Louis-Jolliet*, en l'honneur du découvreur du Mississippi.

Le 1^{er} mai 1932, l'école ouvrit ses portes à deux cent quatre-vingt-douze élèves, répartis en huit classes; l'année suivante, elle en comptait dix-huit avec une inscription de six cent soixante-quatre élèves.

La Commission scolaire adjoignit à cette école, en septembre 1933, un local situé à 3431 rue Désery et qui portait le nom de Nativité-Annexe; cette dépendance sous la direction du même principal, se nomma dès lors *Louis-Jolliet-Annexe*.

Une deuxième annexe fut jugée nécessaire en septembre 1935; elle fut établie à l'angle sud-est des rues Davidson et Hochelaga, et porta le nom de *Louis-Jolliet-annexe* No 2. Les registres de 1935-36 accusent maintenant un total de vingt-trois classes.

En septembre 1939, des classes additionnelles ayant été ouvertes à l'école Ste-Jeanne-d'Arc, plusieurs élèves furent dirigés vers cette institution plus appropriée à l'enseignement et l'annexe No 2 fut fermée. Six

ans plus tard, en septembre 1945, l'annexe située rue Désery est fermée et l'école revient alors à ses dimensions primitives et compte cinq cent-cinquante élèves répartis en dix-sept classes.

Comme dans toutes les écoles de la Commission, les associations et les groupements de jeunes accomplissent un travail digne de mention. On compte à *Louis-Jolliet*: la Garde d'Honneur, l'Apostolat de la prière, une chorale, des brigades de sécurité et d'autres mouvements de moindre importance. La Jeunesse Etudiante Catholique est en voie de formation.

Principal depuis la fondation: M. Joseph Bélisle.

Assistentes-directrices: Mlle Anne-Marie Thibault 1932-33; Mlle Marguerite Forest 1933-35; Mlle Lise Savoie 1935...

DATES MEMORABLES

Bénédictio de l'école *Louis-Jolliet*.

Présentation d'une médaille-souvenir par les instituteurs.

Le 27 mai 1932, l'école *Louis-Jolliet* a l'honneur de recevoir Mgr Georges-M. LePailleur, à l'occasion de son cinquantième anniversaire d'ordination sacerdotale. MM. J.-M. Manning, directeur des études, Irenée Beauchemin, assistant-directeur et l'abbé Joseph Pigeon, aumônier de l'école, assistent à la fête.

Dans son discours, le principal souhaite la bienvenue à Monseigneur ainsi qu'aux invités d'honneur et souligne les cinquante ans de prêtrise couronnés par le jubilé d'or. Il présente au jubilaire une médaille commémorative qui perpétuera le souvenir de cette fête inoubliable.

M. Manning se dit très heureux de s'associer au personnel pour offrir ses hommages à l'hôte distingué. Il a vu Monseigneur à l'oeuvre pendant dix ans, président de l'ancienne Commission du district est, alors que lui-même en était le secrétaire.

« J'ai pu constater, dit M. le Directeur, que parmi toutes les oeuvres que vous avez fondées, celle que vous avez toujours eue le plus à coeur a bien été l'oeuvre de l'éducation de nos enfants ». M. Manning réitère ses voeux à Monseigneur et félicite les élèves pour leur belle tenue.

Monseigneur remercie M. Manning pour les aimables paroles qu'il vient de lui adresser et lui assure qu'il garde toujours un précieux souvenir de sa collaboration lors de son séjour à la présidence de la Commission scolaire du district est. Monseigneur adresse des félicitations à M. Manning pour avoir formé une brigade de sécurité parmi les écoliers, mouvement dû à son initiative.

« Votre adresse, monsieur le Principal, est bien touchante, et soyez assuré que je garderai dans mon coeur un souvenir bien vivace de ce témoignage d'amitié et de reconnaissance dont je suis l'objet aujourd'hui. Pour commémorer mon jubilé sacerdotal, vous et vos professeurs avez eu la délicate attention de m'offrir une médaille en or; le Pape, pour apprécier les oeuvres de certaines personnes, leur remet une médaille « benemerenti »; la vôtre, chers amis, me rappellera votre reconnaissance ».

S'adressant aux élèves, Monseigneur remercie le lecteur de l'adresse et dit que son premier ministère exercé fut une prédication de retraite aux enfants de l'école Hudon. « L'enfant m'attire et je veux son bonheur, son bien ».

Monseigneur fait ensuite allusion à l'adresse dans laquelle on le considère comme l'ami, le père, le prêtre. « Soyez assurés, dit-il, que je serai toujours l'ami, le père, le prêtre des élèves de l'école *Louis-Jolliet* ». Il apprécie l'honneur que lui fait M. le Principal, en le priant de bénir la nouvelle école, et avant de procéder à cette cérémonie, il dit grand merci à tous.

Le 22 mai 1934, l'école *Louis-Jolliet* avait l'insigne honneur de recevoir Mgr Oscar Morin, vicaire apostolique de Navrongo. Son Excellence était accompagnée de Mgr G.-M. LePailleur, curé de la Nativité, de M. Gérard Gervais, aumônier de l'école et de M. l'abbé Joseph Pigeon, vicaire à la Nativité.

Le 13 mai 1942, l'école *Louis-Jolliet* célébrait avec éclat le troisième centenaire de la fondation de Montréal. A l'occasion de ces fêtes, les élèves exécutèrent, à une séance donnée au public, le programme suivant:

PROGRAMME

- 1 — « Trois siècles d'Histoire » (pièce inédite)
- 2 — « Le miracle de Ville-Marie »
- 3 — « Première messe célébrée à Montréal »
- 4 — « Paul Chomedey de Maisonneuve »
- 5 — « Biographie de M. de Maisonneuve »
- 6 — « Ville-Marie est née » (L. Fréchette)
- 7 — « Notre histoire » (L. Fréchette)
- 8 — « Une visite de Maisonneuve »
- 9 — « Les bords du St-Laurent » (O. Crémazie)
- 10 — « Fondation de Ville-Marie »
- 11 — « La première école de Montréal »
- 12 — « O Montréal » (chant)
- 13 — « Nos ancêtres »
- 14 — « Chant inédit » (sur le sujet)
- 15 — « A Saint-Malo » (chant)
- 16 — « O Canada mon pays mes amours »
- 17 — « Canadiens toujours »
- 18 — « O Canada! Salut au drapeau »

COMMEMORATION DU 3^e CENTENAIRE DE NAISSANCE DE LOUIS-JOLLIET

1645 — 1945

Du 21 au 28 septembre, c'est la semaine du souvenir. Tout le centre d'intérêt gravite autour du 3^e centenaire de la naissance de *Louis Jolliet*. En classe, l'enseignement des matières s'inspire de la vie féconde de ce

grand explorateur, fils glorieux de la terre canadienne. On s'occupe de la diffusion de la brochure « Louis Jolliet », collection « Nos Gloires Nationales ». Ainsi tous les élèves apprennent en détail l'histoire du patron de l'école.

Le 28 septembre après-midi avait lieu, sous la présidence d'honneur de M. l'abbé Henri Deslongchamps, curé de la paroisse de la Nativité d'Hochelaga, en la salle académique de l'école, la séance de clôture de ces fêtes du souvenir. On remarquait, outre les élèves et leurs parents, M. l'abbé P.-E. Robillard, visiteur des écoles, M. l'abbé Armand Yon, M. l'abbé Richard Baril, M. Guido Morel, assistant-directeur des études, le R. Frère Narcisse, directeur de l'école Adélarde-Langevin, le R. Frère Séraphin, sous-directeur, Mme J. Bélisle, Mlle Simone Bélisle. Un magnifique tableau vivant: « Louis Jolliet et le Père Marquette chez les Illinois », illustre la causerie prononcée par M. l'abbé Richard Baril, aumônier de l'école. Le conférencier fit revivre devant ses auditeurs l'oeuvre admirable de Louis Jolliet, fils glorieux de la terre canadienne, explorateur et cartographe français, l'une des plus pures gloires de la Nouvelle-France. Les élèves de l'école exécutèrent des danses et rendirent des chants fort applaudis. Des documentaires filmés furent aussi présentés après que M. J. Bélisle, principal de l'école, eut souhaité la bienvenue aux visiteurs. M. Guido Morel, dans une brève allocution, félicita élèves et professeurs de leurs brillants succès artistiques, et souligna toute l'importance de la célébration de ce tricentenaire.

CHOSSES ET AUTRES

Système de contrôle des absences

En 1940, la direction de l'école *Louis-Jolliet* mettait à l'essai un système de contrôle des absences. Ce système a les trois avantages suivants: contrôle rapide, contrôle identique, contrôle simple. Quatre ans plus tard, en 1944, la Commission scolaire adoptait ce même système dans toutes ses maisons d'enseignement.

Écriture

L'écriture chez nos élèves est l'objet d'une attention constante. Chaque semaine, depuis la première année à la neuvième inclusivement, une lettre, un chiffre et des exercices portant sur la lettre ou le chiffre à former sont préparés par la direction de l'école, étudiés en classe et mis en application, non seulement au cahier d'écriture, mais aussi dans tous les devoirs écrits qu'un écolier est appelé à exécuter au cours d'une journée scolaire. Les résultats sont excellents.

E L È V E S

L'enfant qui fréquente l'école *Louis-Jolliet* est le plus souvent un fils d'ouvrier. Oeil vif, esprit simple, franc et très doué, cet élève est une glaise facile à façonner dans les mains d'artiste d'un professeur habile. Dans son milieu familial, il reçoit une éducation religieuse et patriotique

qu'il ne reste qu'à compléter à l'école: tâche qui présente peu de difficultés, car c'est un terrain tout prêt à l'ensemencement religieux et français. Dès son entrée à l'école, les principes moraux lui sont inculqués à l'aide du catéchisme, et sa foi lui est enseignée toutes les semaines par l'aumônier qui vient constater les progrès de ses jeunes ouailles et compléter par des exemples et un enseignement à la fois pratique et simple, le magnifique travail des instituteurs et des institutrices dans ce domaine. Faut-il signaler tout le dévouement déployé par les institutrices dans la préparation de nos jeunes « premiers communiantes »? Pendant des heures et des heures, ces jeunes âmes reçoivent les leçons qui leur permettent de comprendre toute la portée de l'acte de communion. Cet enseignement religieux a certes porté fruit, car à *Louis-Jolliet*, la communion fréquente des élèves n'est pas un mythe mais une réalité, et pourrait-on dire, le fruit d'efforts conjugués des instituteurs et des institutrices avec ceux de l'aumônier de l'école. Par l'assistance fréquente à la messe et la communion fréquente, la conduite morale de nos élèves a toujours été, sinon irréprochable, du moins dans son ensemble, meilleure que celle à laquelle l'on aurait pu s'attendre chez de jeunes âmes en butte aux difficultés et aux embûches mondaines.

Si l'amour de notre foi a su être déposé dans le coeur de nos enfants, l'on peut dire que l'esprit patriotique fut également développé chez eux. En effet, l'étude de l'histoire canadienne a toujours occupé une place de premier plan dans notre enseignement; nombreux sont les événements patriotiques qui sont fêtés. Le chant « O Canada » est, une fois la semaine, chanté par tous les élèves de l'école. L'hymne national est respecté et aimé; le coeur de nos jeunes vibre aux sons patriotiques de la musique de Calixa-Lavallée.

A la fête de Dollard, musique, discours, saynètes, tout est mis en oeuvre pour inculquer à l'élève un esprit canadien, un désir du sacrifice pour la patrie, un amour de notre Canada.

De même, la formation intellectuelle de l'enfant reçoit des attentions toutes spéciales. A *Louis-Jolliet*, dès le tout début, une bibliothèque fut fondée par le directeur de l'école. Ce dernier, faisant appel à la générosité des parents, d'amis personnels, put recueillir assez de volumes pour satisfaire les curiosités les plus variées de ses jeunes écoliers. Ainsi fut inculqué le goût de la lecture. L'enfant lit non par obligation mais par goût. Il en est de même du chant. L'enfant apprend le chant, s'exécute dans des numéros au cours de séances organisées à l'école, et développe en lui le goût du beau. L'art a ses débuts, et c'est en chantant qu'il prend naissance chez nos élèves.

Que faut-il dire du développement physique de nos jeunes. Des cours très propres, spacieuses, des jeux bien organisés de balle molle, ballon-volant et autres, ont su promouvoir l'esprit sportif des élèves. « *Mens sana in corpore sano* ».

L'enfant sait prier, l'enfant sait lire, l'enfant sait chanter. Il sait également s'amuser.

PROFESSEURS

La fondation de l'école remonte à près de quinze ans (1er mai 1932) et nombre de professeurs font parti de son personnel depuis plus de dix ans. En effet, enseignent dans cette institution, MM. Maurice Tessier, Léopold Gendreau, Mlle Monique Langlois, depuis 1932; M. Paul-Emile Lusignan, depuis 1933; MM. Emile St-Jean, Joseph Poulin, J.-Isidore Bossé, François Miron, Mlle Elise Savoie, (assistante) depuis 1935; Mlle Gilberte Bertrand, depuis 1937.

Font aussi parti du personnel pour l'année 1946-47: MM. Philippe Lapointe, Maurice Fortin, Paul St-Jacques, Mlles Thérèse Généreux, Eliane Sarrazin, Thérèse Phaneuf, Marie-Paule Tourillon, Denise Arès, et M. Joseph Bélisle, principal depuis 1932.

Un point remarquable a pu être souligné par tous les instituteurs, anciens et nouveaux qui venaient à *Louis-Jolliet*, déverser leur savoir et instruire nos enfants, c'est la collaboration intime du professeur et de la direction de l'école. Le travail s'effectue toujours dans l'harmonie. Les conseils bienveillants, en plus d'une occasion, ont aidé le jeune instituteur, la jeune institutrice, à surmonter les difficultés auxquelles tout pédagogue a à faire face au cours de sa carrière. La direction insiste également sur l'amitié qui doit relier le professeur à l'élève de sorte que ce dernier puisse considérer son « maître » comme un guide et parfois un confident. C'est cette notion si simple, mais tellement importante, du lien qui doit unir l'élève à son professeur qui a permis à ce dernier d'éviter nombre de punitions. Quant au plaisir du professeur lui-même d'enseigner à *Louis-Jolliet*, il a pu être constaté à maintes reprises, surtout à cause du fait que tous les membres de son personnel enseignant sont des amis véritables, ne craignant ni les taquineries, ni les suggestions heureuses concernant toute méthode d'enseignement à pratiquer.

Concierges

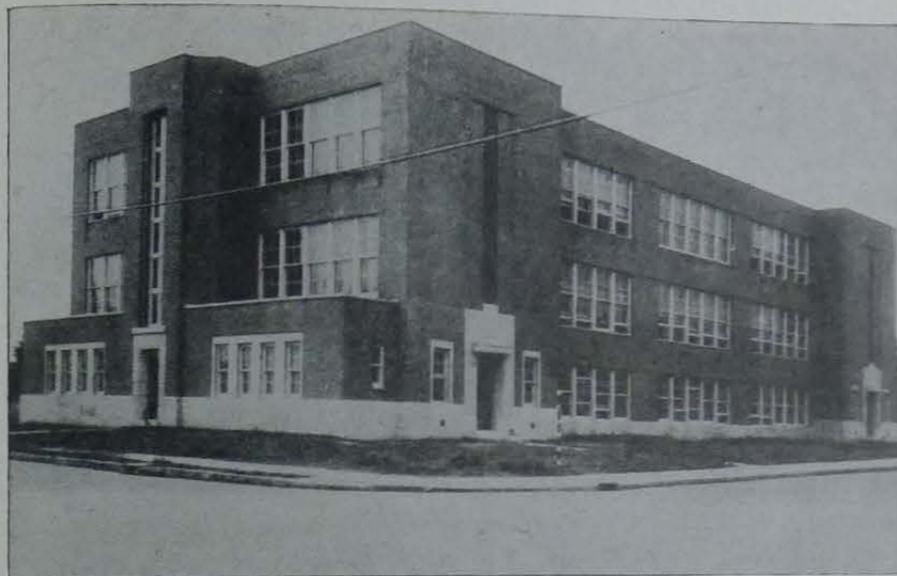
Depuis l'ouverture de l'école, deux personnages qui ont joué un rôle caché mais non des moins importants furent M. Henri Allard, décédé subitement à son travail en 1937, et M. Omer Rollin. Ce dernier, en fonction depuis 1937, a toujours vu à l'entretien de l'immeuble d'une façon impeccable. Par sa ponctualité, sa propreté et son travail constant, il est une leçon vivante pour nos élèves. Par sa serviabilité, il est tenu en haute estime par le personnel et la direction de l'école.

Conclusion

Ecole très jeune, qui a su atteindre rapidement sa maturité, son passé permet d'espérer un brillant avenir. Les heureuses initiatives qu'elle a prises sont preuve de la vie toujours grandissante de cette maison d'enseignement.

JOSEPH BÉLISLE,
principal.

Ecole du Christ-Roi



Ouverte le 24 octobre 1932, cette école comprend d'abord deux classes et reçoit soixante garçons de la 4e à la 8e année inclusivement. Ces élèves viennent de diverses classes des religieuses de l'Assomption dont l'école est située au sous-sol de l'église du Christ-Roi, rue Lajeunesse.

Ces deux groupes placés sous la direction de M. Raoul Duplessis assisté de M. Roméo Robillard, sont d'abord dans deux locaux temporaires portant les numéros civiques 9521 et 9523 de la rue Routhier.

En septembre 1933, la fréquentation s'élève à quatre-vingt-dix élèves, et une troisième classe est ouverte, c'est-à-dire qu'un des deux logements est divisé en deux pour la recevoir, elle et son professeur, monsieur Jean-Marie Bachand.

En 1938-39, du 1er octobre au 1er juin, ces trois classes sont logées à l'école St-Paul-de-la-Croix. Les élèves font le trajet d'une paroisse à l'autre en autobus.

L'année suivante, c'est au tour de l'école St-Gérard de les héberger jusqu'au 1er mars 1940. Cette année-là, une quatrième classe est ouverte. Un des professeurs, monsieur Raoul Duplessis est appelé à se consacrer exclusivement à la direction, à l'organisation et au fonctionnement de ces quatre classes.

Enfin le 4 mars 1940, après ces diverses migrations, les élèves entrent dans leur nouvelle école, sise au numéro 501 de la rue Louvain et

comprenant des locaux bien aérés, bien éclairés, et dotés de toutes les nécessités. Cette nouvelle institution est inaugurée le 20 mars 1940, par la Commission scolaire de Montréal et bénite par monsieur l'abbé Joseph Fortin, curé de la paroisse.

En septembre 1944, M. Raoul Duplessis est nommé vice-principal à l'école Louis-Hébert, et M. Sylvio Ferland le remplace à la direction.

L'accroissement de la population paroissiale nécessite des changements. Les 7e, 8e et 9e degrés du cours qui étaient combinés en une seule classe, sont divisés pour en former deux. La 7e année est confiée à M. Jean-Marie Bachand, et la classe combinée, à M. Georges Plouffe. Tous leurs élèves sont favorisés de l'enseignement des travaux manuels qui se donne à l'école St-Gérard.

Un corps de cadets formé en 1944, est maintenu en 1945 avec costumes. Sa première inspection eut lieu le 6 juin en présence de M. le lieutenant-colonel Chicoine, de monsieur le major McKay et de nombreux parents.

En juin 1945, la première distribution solennelle de prix est présidée conjointement par monsieur le chanoine Raoul Drouin, commissaire, et par monsieur le curé Joseph Fortin. Toute l'école est en liesse à cette occasion et se réjouit de la présence d'un personnage aussi distingué que monsieur le chanoine Drouin.

En 1946, année du *centenaire* de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, les activités se multiplient dans le noble but d'élever toujours de plus en plus l'âme de nos écoliers vers le sublime idéal qu'est la gloire de Dieu.

PERSONNEL ACTUEL: MM. Sylvio Ferland, principal; Odilon Grégoire, Jean-Marie Bachand, Louis-Maurice Serre, Armand Hébert, Jean-Charles Arsenault, Gérard Sindon.

SYLVIO FERLAND,
principal.

Ecole Saint-Jean-de-Matha



On dit que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Il en est de même des écoles; elles prennent naissance, se développent, et jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, année après année, travaillent obscurément, sans relâche, « Pro Deo et Patria ».

Comment est née l'école Saint-Jean-de-Matha? De la manière qu'une ruche essaime. Aux débuts de l'année scolaire 1917-1918, l'école Sainte-Croix, aujourd'hui de-Lévis, alors sous la direction de M. Achille Méthot, déborde un peu partout: deux classes angle boulevard Monk et rue Springland; deux autres, angle Jolicoeur et Mazarin, et trois autres chez un monsieur Dagenais, rue Jogues. Une seule paroisse, Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours.

Quatre années passent. En 1921, on décide de construire, rue D'Aragon, une école mixte de seize classes, qu'on nomme « Dollard-des-Ormeaux » et que dirige M. J.-A. Gingras. Parmi les institutrices qui enseignent aux garçons, on relève le nom de Mlle Anita Brunet, qui termine cette année son premier quart de siècle au service de la jeunesse.

En 1924, Mgr Gauthier détache une paroisse de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours et la confie aux Révérends Pères Trinitaires, qui lui donnent pour patron le fondateur de leur ordre, saint Jean de Matha. L'année suivante, on bâtit l'église paroissiale.

Sous la sage direction de l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité, la paroisse se développe rapidement; à tel point que, vers 1927, l'école Dollard-des-Ormeaux devient trop étroite et déborde à son tour: M. J.-Eugène Boisvert est en charge de huit classes dans des locaux d'occasion, boulevard Monk.

Quatre autres années passent. En 1931, la Commission scolaire décide de construire, rue Dumas, un immeuble de seize classes, exclusivement pour garçons. Le 16 mai 1932, le Révérend père curé Albert Arnold, O. S. S. T., bénit la nouvelle école qui portera fièrement le beau nom de *Saint-Jean-de-Matha*. N'est-il pas symbolique de voir ce grand théologien du XIIe siècle, trop humble pour accepter le titre de docteur, mais d'une activité débordante, d'une charité à toute épreuve et d'un zèle passionné pour le salut des âmes, donner son nom, en plein XXe siècle, à une école qui s'efforcera de marcher sur ses traces?

Le premier principal est M. Antoine Maltais. La maîtrise « Les petits Chanteurs de Saint-Jean-de-Matha », ensemble-choral de plus de 150 voix auxquelles s'adjoignent une trentaine d'hommes, est dirigée par son fondateur, M. Eloi Gendron, puis par son successeur, M. Alide Paradis. Elle fait connaître partout le nom de *Saint-Jean-de-Matha*, se faisant entendre tantôt à la radio, tantôt dans des séances publiques, tantôt au festival des écoliers. Les élèves, ayant à coeur le bon renom de l'école, donnent le meilleur d'eux-mêmes et réussissent à se très bien classer dans tous les domaines.

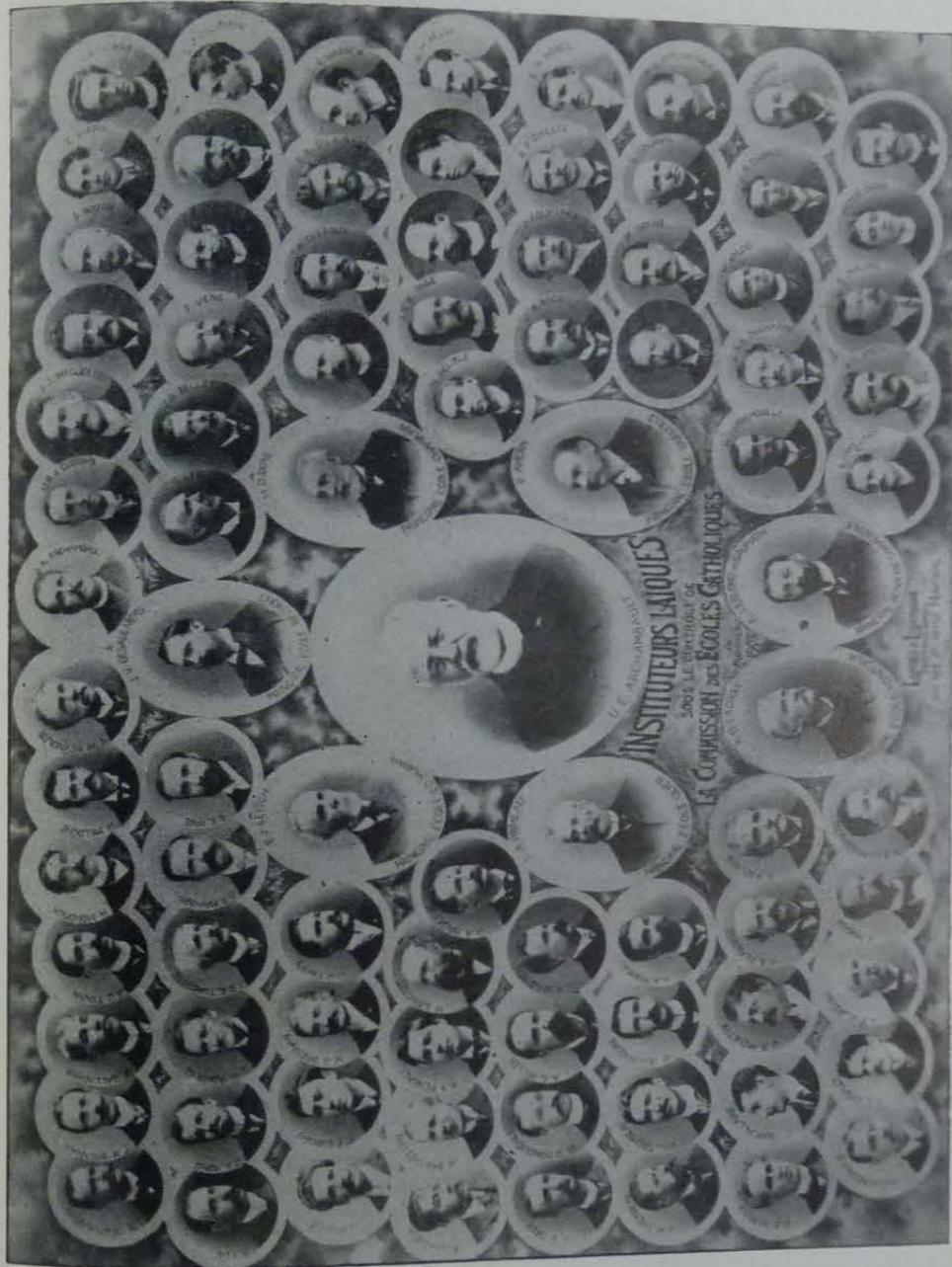
En mars 1938, M. Albert Saint-Jacques, assistant-principal de l'école Ludger-Duvernay, succède à M. Maltais. Dès septembre, M. Saint-Jacques étant promu directeur de district, le principalat est confié à un professeur qui se faisait remarquer depuis seize ans qu'il enseignait dans la paroisse Saint-Jean-de-Matha, par ses qualités d'assiduité, de ponctualité et d'ordre, M. Roméo Gagnon.

Sous sa vigilante direction la collaboration avec les autorités paroissiales s'accroît. Jamais un mot d'ordre ou un mouvement ne partent du presbytère sans avoir une profonde répercussion à l'école, qui, en retour, se sent toujours appuyée par les autorités. C'est ce qui explique, en ces dernières années, le succès grandissant de toutes nos organisations scolaires ou extra-scolaires: J.E.C., Ligue du Sacré-Coeur, bibliothèque scolaire, oeuvre des terrains de jeux, etc... Le côté pédagogique n'est pas négligé pour cela, comme en font foi les rapports élogieux que signent chaque année les inspecteurs et les visiteurs. Du côté matériel, l'école est d'une propreté impeccable; six beaux érables enjolivent la façade depuis 1941. Enfin, du côté récréatif, signalons la formation d'un corps de cadets et l'organisation d'un comité des jeux.

En somme, l'école *Saint-Jean-de-Matha*, bâtie depuis moins de quinze ans dans une paroisse qui en compte à peine vingt, va de l'avant avec toute l'ardeur de sa jeunesse pour Dieu et la Patrie.

Le personnel actuel comprend: Mlles Anita Brunet, Marianne Kervran; MM. A. Colangelo, C. Durivage, R. Gaudreau, F. Rochon, E. Hudon, E. Gendron, C. Lefebvre, F. Champagne, M. Lestage, R. Gagnon, J.-B. Lafontaine, R. Fortin.

ROMÉO GAGNON,
principal.



Principaux et instituteurs de 1903.

Ecole Jacques-Viger



Au début.

Les enfants de Saint-Henri fréquentent en 1932 des écoles situées au nord de la rue Saint-Jacques. C'est dire que les élèves demeurant du côté sud, doivent, pour se rendre en classe, traverser deux voies de tramways et une autre de chemin de fer. De plus, les familles de ce quartier, peu fortunées pour la plupart, éprouvent déjà cruellement les morsures du chômage, et les jeunes grelottent longtemps sous leurs légers vêtements d'hiver avant d'atteindre l'école bien chauffée, où l'on oublie un peu les misères du foyer.

La Commission scolaire s'émeut et, encouragée par une pétition des parents, elle décide et entreprend la construction d'une école entre la voie du Canadien-National et le canal Lachine. C'est l'école Jacques-Viger, qui ouvre ses portes le 7 janvier 1932.

Les autorités confient l'institution à M. Gustave Bellefleur. Le jour de l'ouverture, le frère Octave du collège Saint-Henri amène lui-même deux cent soixante-dix garçons qu'on installe dans huit classes, toutes fraîches et toutes gaies. Vers onze heures, M. Pilon, alors directeur du district ouest, vient rendre visite aux professeurs et aux élèves. Sa présence et ses paroles encourageantes sont pour tous un gage d'avenir. Une semaine après, les écoles Sainte-Mélanie et Saint-Thomas d'Aquin fournissent un autre contingent de garçons et de filles. A la fin de janvier 1932, l'inscription se totalise à six cent quatre élèves répartis dans seize classes, du cours préparatoire à la quatrième année inclusivement. En 1938, l'école en comprendra vingt, de la 1^{ère} année à la huitième.

La Commission scolaire a sans doute voulu offrir aux professeurs et aux élèves une source intarissable d'inspiration, en donnant à l'école le nom du « véritable bourreau d'étude et de travail » que fut Jacques-Viger. Premier maire de Montréal, premier président de la Société St-Jean-Baptiste, il a rendu des services incalculables à l'enseignement catholique et français. Doué d'un sens pratique, d'un esprit d'adaptation que ses concitoyens qualifiaient parfois d'audace, il a réussi à faire publier, au Bulletin du Bon Parler Français de Québec, des mots français créés au Canada, pour les Canadiens, et devenus en vogue par la suite. Il a collaboré à presque toutes les revues de son temps, souvent sous l'anonymat. Archiviste et archéologue, collectionneur infatigable, il fut l'auteur d'ouvrages précieux et instructifs.

A l'oeuvre.

Il est des hommes dont le nom s'attache inévitablement au souvenir d'une institution. *L'école Jacques-Viger* évoquera toujours avec un sentiment reconnaissant, celui de M. Bellefleur, le zélé nautonnier qui n'épargne rien pour le bien-être des élèves; et celui de M. Jean Lapointe qui, au début de la jeune école, a dépensé au profit de Jacques-Viger les riches talents que la Providence lui a départis. La collaboration des sept instituteurs et des neuf institutrices mérite une mention spéciale. Tous redoublent de dévouement; chaque soir personne ne part avant cinq heures; c'est une fraternelle émulation dans l'étude et dans l'initiative pour une éducation intégrale: physique, intellectuelle, morale, religieuse et nationale. Voici leurs noms: MM. Jean Lapointe, Jules Goulet, Eugène Potvin, Théodore Robert, Louis Lecomte, Arthur Lacas, Honoré Farmer; Mlles Irène Lebel, Adelaïde Lajoie, Simone Martel, Anna Dupont, Aline Duclos, Marie-Anna Marsan, Gertrude St-Laurent, Fleurette Labelle et Madeleine Choquette, à qui vient dès l'automne 1933 s'adjoindre à la direction Mlle Dinora Racicot.

Education physique.

Anticipant les données de la pédagogie moderne, le personnel met l'accent sur la *formation par l'action*.

Enquêtes — Sur recommandation de M. le principal, chaque professeur rédige un cahier de renseignements sur les élèves de sa classe. Une page consacrée à chacun répond à un questionnaire assez détaillé, genre fichier. Au cours de l'année s'ajoutent les renseignements supplémentaires, les remarques particulières des parents. Souvent ce document révèle des particularités dont il faudra tenir compte et pour l'instruction et pour l'éducation de l'enfant.

Action immédiate. — A l'aide de ces dossiers, le personnel a vite découvert la situation particulière des jeunes confiés à ses soins. On constate, avec tristesse qu'un trop grand nombre manquent du nécessaire. L'alimentation s'avère insuffisante, les vêtements s'usent sans mesure, l'argent manque pour les remplacer, et même, dans certains foyers, il n'y a pas de feu. « Il faut un minimum de bien-être à la pratique de la vertu ». Comme saint Thomas, le personnel craint que tous ces facteurs ne ralentissent le travail scolaire, et il juge de son devoir de lutter aussi énergiquement que possible contre la misère.

Dès le début, nous prenons contact avec les dirigeants de la Société Saint-Vincent-de-Paul, section St-Henri, qui nous accordent la plus généreuse collaboration. Le sympathique aumônier, M. l'abbé Sabourin, redouble d'attention auprès des jeunes déshérités, qui reçoivent vêtements chauds et chaussures convenables. Selon Mlle Alice LeBel, directrice du Service social scolaire, cent vingt-cinq enfants profitent de la cantine alors que 300 devraient en bénéficier. Le système actuel de la distribution gratuite aux indigents n'existait pas encore, mais l'aumônier trouve bientôt une heureuse solution en apportant des bons de lait, fournis par la Saint-Vincent-de-Paul qui distribue ensuite ses libéralités aux foyers mêmes des élèves.

Secours spéciaux. — Mais la crise continue à sévir et les secours réguliers ne suffisent plus. De concert avec M. l'abbé Paquin, M. le principal crée à l'automne de 1935 la « petite Saint-Vincent-de-Paul »: secours aux élèves par les élèves. Il fait appel aux écoliers plus fortunés qui, chaque semaine, apportent vêtements et argent pour leurs compagnons nécessiteux. Mlle Thérèse Thériault, récemment nommée directrice adjointe de l'école, se voue à cette oeuvre avec un zèle sans bornes. Et je passe sous silence les aumônes que le personnel de l'école ajoute discrètement pour augmenter les fonds et les dons en nature. Oh! si les murs de *Jacques-Viger* pouvaient parler!... Plus tard, M. l'abbé Delplanque inaugure le *Sou du Pauvre*, collaboration directe des familles de Saint-Henri au secours de nos écoliers. Si généreuses qu'elles soient, ces aumônes n'arrivent pourtant pas à combler les grands vides causés par le chômage et le temps. C'est alors que le club Kiwanis organise l'oeuvre de la Soupe. Des dames charitables viennent, chaque avant-midi, préparer aux indigents une soupe substantielle, le seul véritable repas que prendront au cours de la journée la plupart des bénéficiaires.

Culture physique. — Au cours des heures de classe, le titulaire remarque parfois chez ses élèves de la lassitude, de la distraction, de la

dissipation. L'enfant cherche un dérivatif à l'attention soutenue au travail. Le maître intercale en classe des exercices de culture physique pour détendre un peu les esprits et changer la nature de la fatigue. Dans le même but, les jeux sont actifs aux heures de récréation, les équipes de joueurs se défient mutuellement et luttent vaillamment avant de reprendre les études. Aux plus âgés, monsieur le principal donne lui-même les cours de culture physique et bientôt l'école a son *Corps de Cadets*. Les autres classes suivent le programme indiqué par les autorités scolaires.

Personne n'ignore que la vie au grand air manquera à plusieurs de nos jeunes, au cours des vacances. La direction fait tout en son pouvoir pour inscrire le plus possible d'élèves sur la liste des colons des *Grèves*.

Étroite collaboration. — M. le principal collabore toujours activement avec les autorités médicales et municipales. Médecins et infirmières se voient secondés dans leurs travaux et leurs organisations : campagnes d'hygiène, campagnes dentaires, séances de clôture dont les élèves font les frais d'une bonne partie du programme. Toutes ces pratiques, appelées par les uns « dérangements », contribuent à la culture des enfants. L'école veut être l'apprentissage de la vie, un perpétuel dérangement, pour ne pas dire recommencement. La souplesse d'adaptation aux imprévus entre pour un fort pourcentage dans la recette du bonheur et dans l'acquisition d'un bon caractère. *Jacques-Viger* croit de son devoir d'y entraîner ses élèves. Lors de la campagne de Nettoyage et d'Embellissement en 1939, l'école est parmi les heureuses gagnantes de trophées.

Éducation intellectuelle.

Le travail d'instruction des élèves se poursuit avec autant d'activité dans l'esprit du programme officiel. Messieurs les inspecteurs Côté et Caron ont laissé des rapports excellents sur la marche des classes. À leur tour les abbés Gariépy, Lalumière et Jarry, visiteurs ecclésiastiques, ont écrit de belles notes d'appréciation.

Méthodes actives. — La direction de l'école encourage toutes les organisations de jeunesse susceptibles de développer le sens des responsabilités et de l'initiative personnelle.

Dès janvier 1932, on inaugure la coutume louable dite du *Salut au Drapeau*. Chaque vendredi, les élèves se réunissent dans la grande salle pour le chant national, la promesse et la prière de la nationalité canadienne. Ensuite, tout élève qui peut réciter quelque poème, jouer un instrument de musique ou même faire un petit discours, est invité sur l'estrade et récompensé de sa générosité par les applaudissements des auditeurs ou par le tirage au sort de prix que M. le principal offre aux artistes en herbe. Ce procédé semble développer la confiance des élèves en leurs propres talents, la souplesse, l'aisance à s'exprimer devant un auditoire, en même temps que le sens social de ceux qui écoutent en silence et savent applaudir aux succès des autres. On a aussi organisé des joutes de tennis sur table, des jeux de poches, d'épellation, de vocabulaire,

d'histoire, de correction de la langue, des boîtes à questions sur diverses matières du programme ou des sujets d'actualité, cultivant ainsi l'esprit de recherche, l'habileté, l'observation et favorisant l'extériorisation pratique de ceux qui ont une personnalité qui s'affirme déjà.

Bibliothèques. — On recommande d'habituer jeunes les enfants à la lecture de livres adaptés à leur âge et à leurs goûts. Une telle recommandation ne pouvait passer inaperçue, par M. le principal bibliophile reconnu. Dès 1932, il organise un système de bibliothèque circulante auquel il a continué son zèle. Maintenant chaque classe a une bibliothèque de cent volumes et plus. Les élèves sont abonnés aux diverses revues de leur âge : autrefois l'Oiseau Bleu, les Contes Historiques ; aujourd'hui Français, Hérauts, Sais-tu ? Souvent l'élève qui a bien su ses leçons reçoit la permission de lire, pendant quelques minutes dans son livre préféré.

Classes auxiliaires. — Il n'est pas surprenant que, dans les conditions particulières où vivent une bonne partie des élèves, certains présentent des déficiences psychologiques. À la fondation de l'école, en 1932, M. Farmer amenait avec lui, de Saint-Henri, un groupe imposant de cinquante enfants dits alors spéciaux. La tâche était dure, on le conçoit, à cause du nombre et aussi parce qu'alors on ne reconnaissait que difficilement la spécialisation pédagogique de ces classes.

Dès le mois de mai 1932, M. le docteur Marcotte et Mlle Dupré viennent faire l'examen mental de nos élèves. Grâce à la compétence et au dévouement de M. l'abbé Lussier, comme aussi à sa force de persuasion, ces classes sont reconnues officiellement par la Commission scolaire et reçoivent un programme spécial, avec un classement spécial, mais ne portent pas l'épithète « spéciales ». Nous avons actuellement deux classes de ce genre, une pour les garçons, une pour les filles. Elles nous rendent de réels services. Les garçons se spécialisent dans le travail du bois. C'est pour l'école, l'atelier de décorations et des menus objets qui viennent augmenter le matériel intuitif d'enseignement. Nous lui devons bientôt, dans chaque classe, les rayons pour les livres de lecture, nous lui devons depuis assez longtemps la grande bibliothèque du personnel, un vestiaire au bureau de M. le principal, les tables de ping-pong, dans les salles des professeurs, ainsi que les tableaux décoratifs de la grande salle qui égayent nos fêtes et nos campagnes d'organisation.

La classe auxiliaire des filles constitue, elle aussi, le comité de décorations et de propagande de nos divers cercles. Les élèves confectionnent les pancartes et les inscriptions destinées à la publicité interne de l'école. Elles se livrent surtout, au moins une heure par jour, aux travaux de couture, de collections ou de dessins décoratifs correspondant aux centres d'intérêts étudiés.

Les autres professeurs s'intéressent au travail de ces classes et y puisent souvent de bonnes suggestions pour leur degré respectif. On remarque que le programme manuel et industriel fascine non seulement les professeurs, mais aussi les élèves des autres groupes qui y jettent parfois un oeil d'envie. Par exemple, des élèves de sixième sont allés

demander à M. Crépeau, professeur de la classe auxiliaire, la faveur de leur donner après quatre heures des cours sur le travail du bois. L'exposition de fin d'année retient la curiosité des visiteurs et des parents, et attire des éloges aux artisans, professeurs et élèves.

Matériel d'enseignement. — L'invité qui parcourt nos classes découvre que les maîtres ont le sens du beau en même temps que du pratique. Les décorations frappent l'attention des élèves et font de leur séjour en classe une vie à la fois agréable et éducative. On découvre que l'enseignement concret a, depuis toujours, la place d'honneur. L'initiative des professeurs a inventé des moyens divers pour l'enseignement des chiffres, des lettres, de la grammaire, de l'histoire, etc... d'autres utilisent avec ingéniosité les suggestions de nos meilleures revues pédagogiques. Ce dévouement ignoré se solde seulement par de nombreuses heures de travail supplémentaire. Quand il s'agit de se dévouer, on dirait que le personnel a perdu la notion du calcul. Le matériel d'enseignement représente chez les uns une mise assez substantielle. Que dire de la valeur des récompenses et des stimulants fournis aux frais de chacun et de chacune?

Désirs du personnel. — Malgré toutes ces acquisitions et la part que la Commission scolaire ne manque pas de nous faire généreuse, il reste encore de grands désirs à combler chez nous. La plupart de nos enfants quittent la classe dès l'âge de quatorze ans, ne s'occupent pas d'érudition, mais de travaux domestiques ou manuels. Le personnel regrette que les circonstances n'aient pu procurer à nos élèves une classe industrielle, ou encore un petit atelier où les enfants, sous la conduite d'un professeur spécialisé, pourraient prendre contact avec les exigences élémentaires des divers métiers.

Les filles profiteraient grandement de leçons d'art culinaire et celles de la classe auxiliaire développeraient mieux les aptitudes domestiques que la Providence leur a départies, si nous avions le matériel d'enseignement nécessaire. Leur préparation à la vie familiale nous fait désirer cette amélioration, qui leur fournira en même temps un inépuisable centre d'intérêt. Nous avons, il est vrai, un professeur spécial d'enseignement ménager, dans la personne de Mlle Juliette Brault, mais sa bonne volonté se butte au manque du plus élémentaire matériel.

Education morale.

Instruction religieuse. — Le personnel laïque a toujours mis dans l'école la note dominante sur l'exécution du programme religieux. Par là il veut sans doute extirper tout préjugé à son endroit, mais surtout réaliser intégralement l'éminente fonction de professeur catholique.

Oeuvres catholiques. — A l'école Jacques-Viger prédomine ce principe de Mgr Dupanloup, répété maintes fois par Mgr Ross: « Ce que le maître fait est peu de chose, ce qu'il fait faire est tout. Quiconque n'a pas entendu cela n'a rien compris à l'oeuvre de l'éducation ». C'est pourquoi nous collaborons sincèrement aux diverses organisations susceptibles de cultiver le sens chrétien, de développer l'initiative apostolique, d'inculquer une foi éclairée et pratique.

L'oeuvre de la Sainte-Enfance commence à fonctionner dès les premières semaines de 1932. Les jeunes s'intéressent particulièrement à cette méthode de secours spirituels et matériels aux enfants par les enfants, qui contribue à réveiller l'esprit d'apostolat et fait apprécier le grand bienfait de la foi.

L'apostolat de la prière s'organise dès 1933 et vient combler dans tous les coeurs juvéniles un grand désir de travailler, de prier, de souffrir en union avec Jésus. On estime que pour acheter des âmes, il faut payer le prix.

M. l'abbé Séguin intéresse les écoliers à l'oeuvre des *éclaireurs* catholiques. En octobre, il tient une réunion, avec projections lumineuses sur la vie des Eclaireurs, ce qui est de nature à éveiller le goût des élèves pour la communion à la nature et à son Créateur. Bientôt en 1933, grâce à la collaboration étroite de MM. J. Lapointe et G. Sindon, une troupe d'Eclaireurs et une meute de Louveteaux sont mises sur pied.

Action catholique. — Les mouvements d'Action catholique ne trouvent pas à Jacques-Viger la porte close. La J.E.C. compte dès le début de généreux militants qui savent faire honneur au groupe. Les filles suivent bientôt l'exemple, et la J.E.C.F. s'ajoute à l'organisme des garçons.

Les plus jeunes regardent avec envie leurs aînés, enrôlés dans les mouvements spécialisés, mais en peu de temps la *croisade* vient grouper toutes les bonnes volontés des garçons et des filles qui rivalisent de zèle pour l'apostolat du Maître.

Les militants et les croisés ont organisé plusieurs campagnes dans l'école et s'occupent des services spéciaux: Adoration nocturne, Intronisation du Sacré-Coeur, chansons propageant les mots d'ordre, messe sur semaine, conquête des familles de Saint-Henri par les enfants de la paroisse, etc... Garçons et filles témoignent une activité toujours grandissante.

Education sociale et nationale.

L'enfant n'est pas un être isolé. Il doit vivre en société. L'école a le devoir de développer chez lui le *sens social* en même temps que la *fierté nationale*.

Ligue de sécurité. — L'école vient à peine de voir le jour, que déjà grâce à la collaboration de M. Lapointe, une Ligue de Sécurité s'organise. Depuis, un service bien stylé de Brigadiers opère toutes les fois que les élèves doivent, en groupe, s'éloigner de l'école. Le devoir de ces volontaires est de protéger les plus jeunes. Fondée le 22 novembre 1932, la Brigade avait pour parrains d'honneur et témoins de son inauguration, l'hon. A. Leduc, M. A. Gaboury, l'inspecteur A. Bélanger, M. R. Charbonneau, commissaire, M. l'abbé J. Beaudin, aumônier, MM. A. Côté, J.-H. Harnois et G. Bellefleur, principal.

Le Bon Parler français. — La langue française est, depuis toujours la grande souveraine à Jacques-Viger. Cette année, nous aurons la 15ième

campagne du Bon Parler français. Les séances d'ouverture et de clôture nous procurent l'honneur de visiteurs distingués. A la clôture de la première campagne, en mai 1933, on fonda la filiale du Bon Parler français, dont M. Potvin est maintenant l'animateur ingénieux et zélé. M. Jules Massé, président général de la Société, s'est toujours fait un devoir d'assister à l'une des séances. M. le principal est membre à vie de la société.

Jeunes naturalistes. — Certains élèves ont un attrait réel, un esprit d'observation marqué pour les particularités de la nature. Pour eux, M. Omer Bergevin fonde, à Jacques-Viger, un Cercle de Jeunes Naturalistes dont M. le principal accepte d'être le parrain officiel, ce qui ne lui coûte que la signature d'un chèque substantiel.

Avant-Garde de l'A.C.J.C. — En 1932, les aînés fondent une avant-garde de l'A.C.J.C., organisation destinée à promouvoir la pensée catholique et nationale, à souligner par des programmes spéciaux les fêtes religieuses et nationales, à propager la chanson de chez nous. Le Cercle a dû céder le pas aux mouvements spécialisés, mais son esprit demeure. Chaque année la fête de Dollard donne lieu à une apothéose. Le troisième centenaire de la fondation de Montréal constitue un centre d'intérêt qui réclame toute une année d'organisations préparatoires: albums, rédactions, dessins, compositions de saynètes, de chansons, décorations. Le centenaire de la Commission des Ecoles catholiques a vu se déployer, chez les professeurs et les élèves, un enthousiasme et un dévouement insoupçonnés.

Anniversaires et Jubilés. — Aucune fête importante à Jacques-Viger ne reste inaperçue des écoliers. On les signale par un programme tout spécial. Tantôt c'est la Noël, tantôt la fête de M. le Curé, des Mères, de M. le principal; enfin pour finir l'année, c'est la distribution des centaines de prix dus à la générosité de M. le principal, de M. le curé, du personnel, des parents, des amis.

Même des reflets d'or et d'argent ont agrémenté la vie de Jacques-Viger et occasionné des fêtes dans la grande salle: le jubilé d'or de M. le curé Roux, les jubilés d'argent de M. l'abbé Gariépy, alors visiteur du district, de M. le principal. Toutes ces activités cultivent le sens social et apprennent qu'une vie normale doit s'illuminer parfois d'attentions délicates et reconnaissantes à l'endroit de ceux qui nous font du bien ou que la Providence a désignés pour partager la vie avec nous.

Mais le clou de toutes ces réjouissances fut sans conteste la décoration de M. le principal comme *Membre fondateur* de la *Foi de Jérusalem*. M. l'abbé Clouthier, notre dévoué curé de Saint-Henri, présida la fête, dont M. Potvin avec Mlles Marsan et Berthelette furent les organisateurs et M. W. DuCap directeur de notre district, le maître de cérémonie. Nous avons comme invités d'honneur, M. A.-F. Larose, président général de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, Mme G. Bellefleur, épouse du décoré, M. T. Boulanger, directeur des études et son adjoint, M. L.-P. Lussier, M. l'inspecteur M. Caron, M. l'abbé Gareau, visiteur en chef, M. l'abbé Jarry, visiteur du district, M. Bernier, directeur des travaux, M. A. Cartier, Commandeur de la Croix de Galilée, M. A. Jetté,

chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre, le frère Bernard directeur du collège Saint-Henri, Soeur supérieure de Sainte-Mélanie et son assistante, garde Vidal, infirmière de l'école.

Une école où l'on chante est une école heureuse dirait M. l'abbé Gadbois. D'après les chroniques et les souvenirs conservés, aucune fête n'a passé sans qu'on n'en traduise l'esprit par une chanson, depuis le « Précieux Breuvage de la Cantine », jusqu'à la propagation des mots d'ordre des mouvements spécialisés.

Les deux choeurs de chant de l'école participent chaque année au concours de la Chanson de chez nous. Nous avons à l'école le drapeau remporté pour la deuxième fois par le chœur des garçons. Les fillettes en avaient remporté un l'année précédente.

Activités professionnelles.

Le personnel de Jacques-Viger a toujours cru que, pour donner un plein rendement scolaire, il lui faut continuer de s'alimenter aux sources, de réaliser, tout comme chez les jeunes, la formation par l'action, d'entretenir dans l'école une atmosphère de franche collaboration, de fraternelle coopération.

Cercles d'études. — Depuis 1934, un cercle d'études groupe mensuellement le personnel de Jacques-Viger. Des conférenciers de grande réputation y furent invités, entre autres Mgr A. Valois, M. le curé S. Clouthier, M. l'abbé A. Desrosiers, alors principal de l'E.N.J.-C., M. l'abbé E. Blanchard, propagandiste de la langue française, M. D. Pilon, directeur du district, Son Excellence le général Alfred Nemours, ministre plénipotentiaire de Haïti et Mme Nemours, MM. Philippe Cantave, Edouard Wholley, Jules Massé, R. Guénette, le juge Lemay de Sherbrooke, A. Cartier, D. Durand, J.-M. Gauvreau et M. l'abbé Gibeault, aujourd'hui curé de Saint-Eusèbe. A tour de rôle, les professeurs de l'école traitent des sujets d'actualité ou d'intérêt pédagogique, littéraire, culturel. La mode en est venue aux forums plus animés.

Cercle auxiliaire d'Action catholique. — Suivant les conseils des autorités diocésaines, et comprenant l'urgence de l'appel des papes, l'école ne tarde pas à ouvrir pour les professeurs un cercle auxiliaire d'A.C. On s'y livre à l'étude des devoirs professionnels et confessionnels à l'endroit de tous ces mouvements spécialisés que les circonstances actuelles réclament de toute évidence. Le Bulletin du cercle en est à sa sixième année et tient le personnel au courant des questions religieuses, pédagogiques et sociales qui seront discutées à la prochaine réunion; questions pratiques comme les Vertus de l'Éducateur, la technique de l'A.C., l'encyclique sur l'Éducation de la Jeunesse, les mouvements spécialisés, les Oeuvres catholiques, le Droit d'Association, avantages et dangers de l'atelier fermé, le Communisme dans sa physionomie moderne, et autres sujets de Doctrine sociale.

M. le principal s'occupe avec zèle de l'organisation des *retraites fermées*. Chaque année un bon nombre de professeurs prennent le chemin du recueillement et de la prière.

Culture personnelle. — La plupart des professeurs suivent des cours de perfectionnement aux différentes facultés de l'Université. Parmi eux, des bacheliers ès-arts, ès-lettres, des licenciés en Sciences Sociales, des diplômés en Pédagogie supérieure, en Sciences religieuses, en Bibliothéconomie, en Anglais professionnel et commercial. Plusieurs s'occupent activement des mouvements religieux, sociaux et nationaux, faisant grand honneur au corps enseignant.

À l'honneur. — Rien de surprenant que souvent des promotions viennent couronner tant de généreux efforts. *Jacques-Viger* se glorifie de Mlles Dinora Racicot et Thérèse Thériault, tour à tour présidentes de l'Alliance, section féminine, et tour à tour aussi promues directrices des écoles Cartier et Garneau. MM. Lecomte et Pagé font aussi leur ascension, l'un vers l'enseignement supérieur, l'autre vers l'orientation professionnelle de l'armée. Mlle Marie-Anna Marsan remporte un succès hors ligne aux examens de promotions organisés par la Commission scolaire et se voit immédiatement promue du cours élémentaire au cours supérieur. Voeux de succès soutenus à ces étoiles dont les rayons illuminent notre école; nous recevons quelques étincelles de la gloire qui couronne leur front.

Liges de quilles. — Les joueurs de *Jacques-Viger* ont une réputation enviable à la ligue des professeurs. Ils rivalisent avec d'autres groupes et osent parfois les défier. Cet exercice, paraît-il, les maintient en forme. Les institutrices s'organisent peu à peu et deviendront peut-être un jour assez redoutables. Notre équipe porte le nom d'Annette et s'est classée, cette année, première pour la moyenne des points. Deux beaux trophées s'ajoutent à la décoration de notre école.

La famille et l'église.

Les parents collaborent au travail des professeurs. Ils sont souvent invités aux séances récréatives et éducatives. On profite de l'occasion pour les remercier, les mettre au courant des plans d'action et même leur assigner une petite part de responsabilité. Ils répondent à nos questions d'enquête concernant les recommandations spéciales au sujet de leurs enfants. La direction de l'école conserve, dans un cahier spécial, les appréciations écrites. M. le principal et ses adjoints font aussi, au besoin, des visites à domicile, prennent des renseignements auprès de l'infirmière, afin d'étudier les cas spéciaux et renouer parfois des relations en jetant la lumière sur des problèmes difficiles et délicats.

Le personnel se fait un point d'honneur d'entretenir une franche collaboration avec les autorités paroissiales. D'autre part la Providence s'est plu à doter la paroisse Saint-Henri de prêtres au dévouement constant. M. l'abbé S. Clouthier, notre dévoué curé, s'intéresse aux élèves et aux professeurs. La sollicitude qu'il témoigne lui a gagné tous les coeurs. Puisse-t-il demeurer longtemps avec nous. M. l'abbé D. Bleau, enseigne le catéchisme aux élèves et est en plus l'aumônier du Cercle d'A.C. des professeurs.

Un seul but anime le personnel de *Jacques-Viger*: « Servir ».

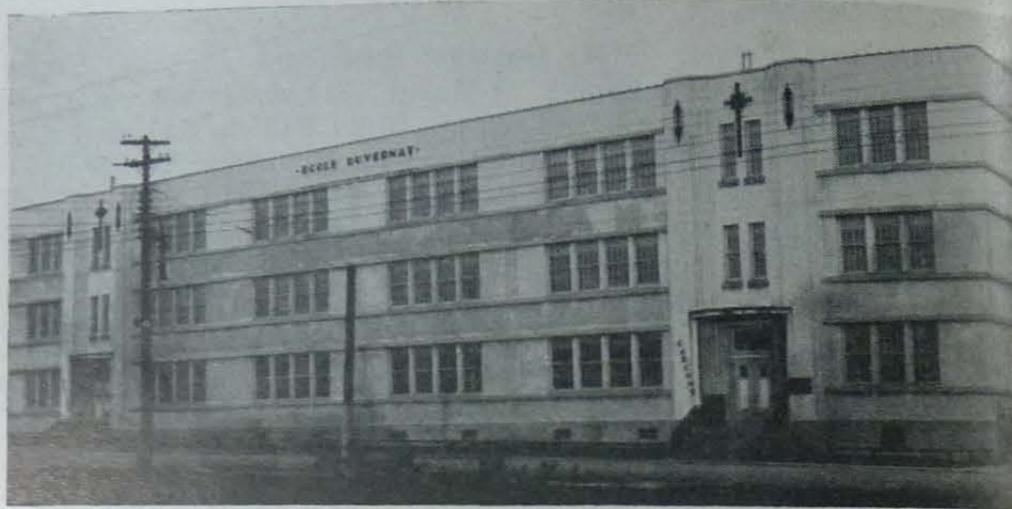
Les professeurs qui ont enseigné un an ou plus et qui nous ont ensuite quittés, sont MM. L. Pépin, A. Gagnon, L. Faubert, A. Brouillard, R. Vaillancourt, L.-P. Paré, E. Lacasse, R. Lussier, J.-R. Carpentier, E. Robert, L. Montreuil; Mlles S. St-Jean, M. Hallé, J. Veillette, A. Larivière, H. Taillefer, M. Poirier, B. Duhesme, J. Larivière, R. Lanoue, P. Beaudoin, C. Latraverse, A. Poisson, J. Filion, G. Mathieu, C. Dubuc, C. Courtemanche, J. Delorme, M. Douville.

Personnel actuel: MM. Gustave Bellefleur, principal, Eugène Potvin, Omer Bergevin, Ernest St-Michel, J.-Ludger Roy, Raymond Mitchell, Réal Carrier, J.-Albert Crépeau; Mlles Fabiola Gauthier, assistante-directrice, Rita Provost, Eliane Gadoury, Emilienne Rivest, Eglantine Bulteau, Maria Bulteau, Jeannine Daoust, Alice Charette, Cécile Carbonneau, Elodia Carbonneau, Anna Berthelette, Estelle Vien, Juliette Brault, professeur d'enseignement ménager.

Ex-assistantes: Mlles Dinora Racicot, Thérèse Thériault.

FABIOLA GAUTHIER,
assistante-directrice.

Ecole Ludger-Duvernay



1933 - 1946 ... C'est toute la vie de l'école *Ludger-Duvernay*.

Les enfants d'une douzaine d'années ont une courte histoire à vous raconter. Mais leurs souvenirs du jeune âge gardent une fraîcheur et une naïveté charmantes. Les écoles nouvelles, n'ayant pas de pages glorieuses à relater, ne peuvent, comme les petits, recourir aux charmes des souvenirs de l'enfance.

Elles naissent déjà vieilles, assagies de l'expérience, du labeur de leurs aînées, toutes les écoles de chez-nous, les écoles catholiques et françaises du Canada français. Depuis le « Colombier » de Marguerite Bourgeoys... combien d'écoles se sont multipliées! Semence féconde, jetée il y a trois cents ans, en terre de Ville-Marie, par cette brave petite Française au grand cœur.

Et Ludger-Duvernay veut continuer la lignée...

A Rosemont, vit et grandit tout un peuple d'enfants.

En 1933, dans la paroisse Sainte-Philomène, les trois écoles déjà existantes ne suffisaient plus à loger tout ce petit monde. Plusieurs écoliers étaient dispersés çà et là dans des locaux de fortune. Il fallait trouver mieux. Aussi, malgré la crise cruelle du chômage, la Providence permit à la Commission des Ecoles catholiques de Montréal de construire une nouvelle école.

Dans les terres basses de Rosemont, à l'arrière des usines Angus, face au soleil couchant, loin du bruit, des voisins malencontreux, s'éleva l'école *Ludger-Duvernay*. MM. J.-C. Daoust, architecte, et J.-R. Loyer, entrepreneur général, se partagèrent les responsabilités de cette entre-

prise. Sur un emplacement de 90,000 pieds carrés, ils construisirent une école de 202' x 70'. On la fit belle, grande, presque luxueuse — salle de récréation en tuile de 120' x 67' — système spécial de ventilation — corridors en terrazzo — à l'extérieur, garnitures de fer forgé — revêtement de stucco aux couleurs tendres comme en ont certains cottages de l'ouest.

\$175,000. furent consacrés à la construction de cet édifice, et il manquait encore clôture, gazon, cour pavée, trottoir. Plus tard, après de nombreuses et patientes demandes, la direction des travaux corrigea ces oublis. Mais il ne faut jamais nous visiter en automne ou au début du printemps, car, chose étrange et probablement unique à Montréal, la rue Laurier, large à cet endroit de 90 pieds et non pavée, se transforme alors en un immense marécage de boue ou de neige fondante, et notre école devient un îlot littéralement séparé de la civilisation matérielle.

Pour diriger cette école naissante, monsieur Irénée Beauchemin, directeur du grand district est, recommande monsieur Rosaire Roger alors principal des écoles Le Caron et St-Bernard. Mademoiselle Graziella Germain, institutrice à l'école E.-C.-Fabre, en devient l'assistante-directrice. Et en 1946, on retrouve encore au poste le même principal, la même assistante, toujours animés du même zèle, de la même ardeur, toujours attentifs aux progrès des élèves et à l'amélioration de l'enseignement.

Dès le début de septembre 1933, l'école s'ouvrait pour recevoir 533 garçons et 340 filles, répartis en 23 classes, de la 1ère à la 7e pour les garçons, et de la 1ère à la 5e pour les fillettes. Quelques semaines plus tard, en octobre, monsieur l'abbé Gouin, vicaire de la paroisse, vint bénir l'école. Ce fut très simple. Il n'y eut aucun personnage officiel. On n'en parla point dans les journaux. C'était en pleine crise économique. Cinquante pour cent des familles de nos élèves végétaient, sans mourir, grâce au maigre octroi des « secours directs ».

En juin 1934, eut lieu à l'école, à l'occasion du centenaire de la société S.-Jean-Baptiste fondée par Ludger-Duvernay, une cérémonie très brève, présidée par monsieur Victor Doré. Quelques membres de la société S.-Jean-Baptiste y participèrent. On fixa au mur extérieur de l'édifice une plaque commémorative en l'honneur de Ludger Duvernay.

Pour rompre la monotonie des jours trop pareils, nous avons eu à l'occasion de la Noël, de la fête de monsieur le Curé, quelques séances publiques auxquelles étaient invités les parents de nos élèves. Ces soirées récréatives, ainsi que les expositions publiques de dessins et de travaux manuels que nous nous efforcions de monter avec le plus d'art et de goût possible, rapprochaient dans une atmosphère amicale, parents, professeurs et enfants. C'était du bon travail de bonne entente, de collaboration intelligente, de sympathie mutuelle sincère, voire même affectueuse.

Trois fois, *Ludger-Duvernay* eut le très grand honneur, l'honneur sublime de servir de reposoir à Jésus-Hostie, lors de la procession de la Fête-Dieu. Du feuillage, des fleurs, des banderoles, de brillantes inscriptions en lettres dorées, de beaux anges roses, bleus et blancs, tout naissait et se multipliait comme par magie sous les doigts de fée de mademoiselle

Germain et de nos institutrices, secondées par l'aide spontanée et si joyeuse des élèves, la générosité des parents et le travail efficace et solide des professeurs et du concierge.

Un jour, il y a plusieurs années, nous avons eu la Coupe pour l'enseignement de l'anglais... alors que c'était de mise. La mode a passé. La coupe orne encore le bureau de monsieur le principal.

Elèves.

Déjà, en 1934, nos classes débordaient. Et de 1935 à 1944 les inscriptions annuelles s'élèveront de 850 à plus de 1000 élèves, avec un nombre de classes variant de 28 à 31. Aux 23 locaux réguliers, il fallut ajouter sept locaux temporaires. Notre magnifique salle de récréation fut sacrifiée. Finies les réunions publiques, les séances, les fêtes... Notre école était déjà trop petite. Mais en 1944, la Commission aménage dans la cave deux petites salles de récréation. Heureusement, nous avons une grande cour. Durant la belle saison, les jeux s'organisent avec enthousiasme et chaque classe a son terrain particulier. En hiver, depuis plus de dix ans, nos élèves jouissent d'une superbe patinoire, due exclusivement au dévouement inlassable de monsieur le principal, à sa surveillance continuelle, même et surtout pendant les vacances du Jour de l'An. Ce sont les étrennes de monsieur Roger à tous les écoliers et à toutes les écolières de *Ludger-Duvernay*. Et Dieu sait si elles sont appréciées... et des enfants... et des parents.

Le personnel.

Organiser, fonder une école est une tâche ingrate et ardue qui exige du courage et qui ne se fait pas sans heurts ni critiques. Aussi, avons-nous à *Duvernay* la réputation terrible d'être exigeant, difficile, peut-être même malcommode... Mais ces dures années du début sont passées. Et seuls les pas peureux, les face au devoir, les prodiges de dévouement ont « survécu ». On remarquera dans le tableau qui suit un grand nombre des ouvriers de la première heure. Ils vivent chez-nous heureux, sans peur et sans reproche, depuis des années.

9e - MM. Adélar Brûlé	1933	9e - Mlles Jeanne d'Arc Latour	1936
8e - Arthur Tremblay	1933	9e - Marie-Jeanne Audet	1940
8e - Origène Pierre	1944	8e - Thérèse Boucher	1937
7e - J.-Gérard Roy	1933	7e - Marguerite Harel	1934
7e - Lucien Lepain	1933	6e - Yvette Choquet	1944
6e - Jean-Paul Jolivet	1937	5e - 6e - Joséphine Piétracoup	1941
6e - Napoléon Bernier	1936	5e - Thérèse Audette	1945
5e - Emilien Dion	1933	4e - Pauline Carli	1943
5e - Alfred Romano	1939	3e - 4e - Jacqueline Julien	1946
4e - Maurice Grondines	1939	3e - Gabrielle Plamondon	1944
4e - André Way	1943	2e - Pauline Rhéaume	1934
3e - Arthur Gagnon	1933	1ère - Jeanne Doré	1934
3e - Robert Loranger	1944	1ère - Thérèse St-Onge	1936
Dessin - Jean Vaillancourt	1940	Ens. Mén. - M.-R. Duchesneau	1945

Travaux manuels - Jacques Larose 1941.

Professeurs de chant: Mlle Pauline Rhéaume - M. Alfred Romano.

Professeurs de gymnastique: Mlle Marguerite Harel - M. Emilien Dion.

M. Rosaire Roger, principal,

M. Gérard Gauthier, assistant-principal, Mlle Graziella Germain, assistante-directrice.

D'autres institutrices au grand coeur ont passé chez-nous. Elles y ont vécu plusieurs années en prodiguant le meilleur d'elles-mêmes. Aussi, leur souvenir, leur exemple, le bel esprit qu'elles y ont apporté demeurent encore. Leurs noms méritent également d'être inscrits dans ces pages d'histoire.

Mlles Marthe Fournier (madame Gagnon), Marie-Jeanne Demers (madame St-Denis), Jacqueline Leduc (madame Arthur Tremblay), M.-A. Laperrière (religieuse de Ste-Croix), Herminie Filiatrault (religieuse de Ste-Anne), Thérèse Rufiange (de la Congrégation Notre-Dame), Herve Fournier (madame Jacques Pelletier), Gabrielle Moreau (promue au cours supérieur), Flore Marsan (madame Pépin). Ajoutons aussi le nom de monsieur Laurent Fournier qui vient de nous quitter après 12 ans de loyaux services à notre école.

Dans ce tableau d'honneur, il serait bien ingrat et bien injuste d'y omettre le nom de notre brave et « dépareillé » concierge, monsieur Victor Pelletier. Dix ans, il a vécu chez-nous. Bienveillant, sympathique, il accueillait toutes nos demandes, nos caprices même, avec un sourire. D'une habileté manuelle exceptionnelle et d'un sens profond de l'ordre et de la propreté, il restera toujours un modèle à imiter. Malheureusement, il nous quittait en mars 1943. Monsieur Léopold Lalonde le remplaça.

De 1933 à 1936, le principal actuel, monsieur Rosaire Roger, voit à l'organisation pédagogique et disciplinaire des quelque 25, 26 ou 27 classes de l'école. Il est bien secondé dans ce travail par l'assistante, mademoiselle Graziella Germain, et ce n'est qu'en octobre 1936 qu'un deuxième assistant est nommé. La direction des études désigne monsieur Eugène Nepveu. Homme de principe et de devoir, il avait acquis une solide formation pédagogique au cours de ses 27 années d'enseignement à l'école Champlain. Promu principal en septembre 1937, il nous quitte pour l'école S.-Bernardin.

Au cours des quatre mois suivants, MM. Brûlé et Tremblay se partagent temporairement les fonctions d'assistant. Ils s'acquittent de cette tâche d'une façon admirable.

Le 10 janvier 1938, monsieur Albert St-Jacques, professeur à l'école supérieure Le Plateau, succède à monsieur Nepveu. Quelques semaines plus tard, on lui confie la direction de l'école S.-Jean-de-Matha, et en septembre de la même année il devient assistant-directeur de notre district.

Monsieur Antoine Maltais occupe le poste d'assistant, du 1er mars 1938 jusqu'à sa mort survenue le 4 octobre 1945. Homme obligeant, esprit cultivé, il attira la sympathie de tout le personnel de l'école. Gravement atteint par la maladie, et présumant de ses forces, il voulait rester au poste; cependant il dut se résigner, et en novembre 1944, monsieur

J.-Gérard Roy, professeur à l'école depuis ses débuts, vint à son tour prêter main-forte à la direction, tâche qu'il accomplit jusqu'en avril 1946. Esprit délié, réfléchi, il s'attacha à son rôle avec le même dévouement, la même compétence qu'un officiel, sans autre espoir que la satisfaction du devoir accompli.

A la suite des examens-concours, monsieur Gérard Gauthier, ancien professeur à notre école, nous revient au début d'avril 1946 comme assistant-principal. Il saura bien suivre les traces de ses prédécesseurs.

Conclusion.

Notre école eut donc une histoire très modeste. Elle continue encore la même vie cachée, mais laborieuse, sans éclat, sans prouesse tapageuse, accomplissant de son mieux l'humble tâche quotidienne, guidée par son étoile, son bel idéal: élever plus haut les enfants de chez-nous, les élever au-dessus de toutes les laideurs, de toutes les bassesses, discipliner leur âme, leur cœur et leur corps pour les rapprocher de nos valeureux ancêtres, les fondateurs de Ville-Marie.

GRAZIELLA GERMAIN,
assistante-directrice,

GÉRARD GAUTHIER,
assistant-principal,

J.-GÉRARD ROY,
instituteur.

L'Aide à la Femme



« L'Aide à la Femme » fut fondée le 12 janvier 1931 par mademoiselle Maria Bourke, sous le distingué patronage de Son Excellence Monseigneur Gauthier. Son but est de secourir les femmes et les enfants momentanément dans le besoin quels que soient leur âge et leur condition.

L'oeuvre prit naissance au troisième étage du Conservatoire National de Musique, rue Lagauchetière. Au mois de mars 1932, ce local étant devenu insuffisant pour répondre aux pressants besoins de notre population, monsieur Victor Doré mettait à notre disposition l'ancienne école Sainte-Cunégonde située à l'angle des rues Duvernay et Vinet. C'était, de la Commission des Ecoles Catholiques, un premier témoignage de sympathie mais non pas le dernier.

Parmi nos réfugiées, on ne tarda pas à constater qu'il se trouvait de malheureuses jeunes filles qui, après leur faute, venaient chercher chez nous le soutien moral et l'appui physique dont elles avaient un si grand besoin. Ce fut à leur intention que nous organisâmes un département d'obstétrique; et conséquemment, une crèche. Les années passèrent, et nos petits grandirent de sorte qu'il fallut ouvrir un orphelinat pour ceux qui avaient été oubliés et laissés à nos charges.

Comme notre local n'offrait pas de sécurité et que le Bureau de Santé nous poussait à en chercher un autre, le gouvernement provincial

nous fit aménager, à 2375 rue Aird, une ancienne manufacture, que nous occupons depuis le 1er mai 1937.

Le moment fut vite venu où nous dûmes songer à l'éducation première de tous ces petits enfants, à former leur intelligence aussi bien que leur cœur, et à leur fournir la possibilité d'éclosion qu'ils recélaient en germe. Avec nos propres revenus, nous engageâmes des institutrices qui commencèrent à leur donner les premières notions d'éducation. Elles leur favorisèrent l'occasion de se manifester, de s'épanouir librement et en toute confiance. Ce n'était qu'une classe maternelle, qui par la suite devait normalement suivre le cours officiel des études. Grâce à l'appui et à l'encouragement de la Commission scolaire, « *l'Aide à la Femme* » a, depuis 1940, une classe bien organisée sous la direction d'une institutrice qualifiée à tous les points de vue, Mme Valéda Deschenaux. Et déjà quelques centaines de petits déshérités ont ici franchi les premières étapes de leur vie, entourés de toutes les sollicitudes et de tous les bons soins.

Qu'il nous soit permis d'offrir publiquement à la Commission scolaire de Montréal nos hommages bien respectueux et l'expression de notre profonde gratitude pour l'aide précieuse qu'elle a généreusement accordée à l'oeuvre, depuis sa fondation.

RHÉA STE-MARIE,
directrice.

Etablissements Notre-Dame

(Ile-aux-Cerfs, P. Q.)

fondés par les dames de

L'« ASSOCIATION CATHOLIQUE DE L'AIDE AUX INFIRMES »



Conseil d'administration fondateur:

Madame Théodule Bruneau, présidente.
Mademoiselle Laurenda Raymond, vice-présidente.
Madame Ernest Lauzon, vice-présidente.
Mademoiselle Euphrosine Rolland, trésorière.
Madame Antonio Perrault, secrétaire.

Il y a quelques années, aucune oeuvre n'existait à Montréal ni dans notre province pour accueillir, soigner, éduquer, instruire, orienter les épileptiques, enfants et adultes, filles et garçons. Qu'on se figure le sort de ces malades, l'état d'âme de leurs parents et l'inquiétude de ceux qui rêvent qu'aucune classe de jeunes ne soit privée, dans notre pays, des bienfaits de l'instruction religieuse et profane.

Devant les premiers, — les épileptiques, — se fermaient les portes des maisons d'éducation; la menace de crises toujours possibles les éloi-

gnait aussi de l'église. Plus tard, aux écoles d'arts et métiers, d'entraînement à diverses carrières, à l'université, dans l'armée, l'aviation et la marine, même rigueur, même loi inexorable: « on ne prend pas d'épileptiques ». S'agissait-il de gagner honorablement sa vie? — Dans les industries, les emplois publics, les carrières de tout genre, dans les maisons privées, même rigueur, même loi inexorable: « on ne prend pas d'épileptiques ».

Et la situation de ces jeunes était rendue plus pénible encore par la peur que provoquent dans le public, voire même au sein de la famille, les crises impressionnantes qui, variant d'un sujet à un autre, n'en sont pas moins le trait dominant de leur mal et une constante menace.

Ainsi refusé et rebuté partout, l'enfant atteint d'épilepsie était voué à la négligence, à l'ignorance, à l'oisiveté. Il était en marge des saines joies de l'existence normale, des études, des nobles forces du travail, des contacts heureux et variés avec les êtres et les choses.

Devant les deuxièmes, — les parents, — se dressait le spectre du triste avenir de cet être faible et sans défense. « Qui donnera à mon enfant, se disait la mère, tout ce que la société donne aux enfants des autres? Qui m'aidera à le développer sainement, à l'armer pour la lutte, à le guérir peut-être, à sauver son âme aussi précieuse devant Dieu que toutes les autres âmes qu'Il a rachetées? »

Et devant les derniers, — ceux qui veulent et peuvent servir l'humanité, — s'imposait l'urgence de fonder sans retard une institution qui reçût les épileptiques, filles et garçons, enfants et adultes.

L'« Association catholique de l'aide aux infirmes » naquit, se mit à la tâche et organisa en leur faveur, en 1933, les *Etablissements Notre-Dame*.

Sûre d'une expérience de vingt ans dans les oeuvres de charité et possédant le diplôme académique exigé par la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, la présidente de l'association donna elle-même le plan et le programme pédagogique de la nouvelle institution, tant pour l'école primaire que pour l'école professionnelle, l'atelier, la ferme et les maisons d'accueil.

Les conseils, les suggestions et le travail généreux d'un grand médecin, insigne bienfaiteur de l'oeuvre, constituèrent la base de cette fondation de science médicale, d'éducation très spécialisée et de bien-être social. Neuf ans après le décès de ce médecin, son oeuvre ne peut plus rester anonyme. La reconnaissance nomme maintenant tout haut, pour l'honneur de sa famille, l'aussi modeste que regretté, Dr Théodule Bruneau.

Le comité d'alors ne négligea pas non plus de se documenter auprès d'institutions d'Europe et des Etats-Unis, ayant de nombreuses années d'existence et d'expérience.

L'oeuvre débuta avec un élève épileptique reçu dans un modeste sous-sol de la rue Saint-Mathieu, improvisé en classe. Cet élève fut confié à une institutrice diplômée, pédagogue d'expérience, attachée à l'« Association catholique de l'aide aux infirmes ».

Autour de ce premier élève vinrent se grouper d'autres « nouveaux », toujours plus nombreux d'année en année. L'humble école de la rue Saint-Mathieu grandit rapidement, si bien qu'après trois ans d'existence, elle comptait cinquante-sept élèves et refusait l'admission à quantité d'attallés dans l'Ile-aux-Cerfs, à Saint-Charles-sur-Richelieu, province de Québec.

Les meilleures conditions du traitement et de la guérison de l'épileptique s'y trouvent réunies: ambiance de calme, de sympathie, beautés naturelles, grand air, soleil, tous facteurs facilitant l'étude bien graduée et le travail manuel.

Les anciennes dépendances furent réparées, aménagées. Plusieurs constructions nouvelles s'y érigèrent, et aujourd'hui, les *Etablissements Notre-Dame* offrent l'aspect d'un beau domaine privé, ignorant les guerres et les tristesses de la terre, les misères des villes surpeuplées. Cette institution de la foi, de l'espérance et de la charité est l'oeuvre commune de L'« Association catholique de l'Aide aux Infirmes, » du Gouvernement provincial, du Ministère de la Santé, du Département de l'Instruction publique, de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, du club Saint-Laurent Kiwanis de Montréal et de nombreux bienfaiteurs privés.

Les communautés religieuses qui s'y sont dévouées et en ont assuré le service religieux, la régie interne et l'enseignement sont: les Soeurs de la Charité de Montréal, les Oblates Franciscaines de Saint-Joseph, les Pères Franciscains, les Pères Jésuites, les Frères de Saint-Gabriel.

L'enseignement qui se donne aux *Etablissements Notre-Dame* s'inspire du programme d'études primaires de la province et de celui des écoles d'arts et métiers. L'institution est reconnue de bien-être social, d'assistance publique, comme « école ménagère moyenne » et « centre horticole ». L'agrandissement en sera assuré par un octroi de \$160,000.00 du Gouvernement provincial. Elle possède son service social, d'ambulance et d'orthopédie.

Les *Etablissements Notre-Dame* sont divisés en deux parties: le pavillon des grands garçons sur la rive ouest, et celui des petits et des femmes, à l'est. Au centre se trouve l'église, commune à tous.

Le pavillon des grands garçons, sous la direction de trois frères de Saint-Gabriel et de trois professeurs laïques, comprend:

- a) Une classe élémentaire de huit élèves, épileptiques de quinze à vingt-cinq ans, ne sachant ni lire ni écrire. Un professeur laïque est attaché à cette classe;
- b) Un atelier de menuiserie de vingt élèves, dirigé par deux professeurs gradués de l'École du Meuble;
- c) Un centre horticole de trente-quatre élèves, où se donnent des cours théoriques et pratiques de jardinage par un agronome diplômé;
- d) Un foyer donnant abri à six adultes.

Le pavillon des filles, dirigé par onze Soeurs Oblates Franciscaines de Saint-Joseph, chargées de la régie interne et de l'enseignement, comprend :

- a) Une école primaire de dix petites filles et quatorze petits garçons;
- b) Une école ménagère moyenne de douze filles;
- c) Un foyer donnant abri à douze femmes épileptiques.

L'institution compte 103 lits, soit 82 pour les patients et 21 pour le personnel. 157 élèves y furent reçus durant l'année 1945: 118 sous la loi de l'Assistance publique, 32 comme pensionnaires et 7 aux frais de l'« Association catholique de l'Aide aux Infirmes ».

Les jours d'hospitalisation s'élèvent à 22, 516, les repas réguliers à 67, 548, les jours de classe à 2,074.

Tous les patients traités et instruits aux *Etablissements Notre-Dame* ont été améliorés physiquement et mentalement.

Plusieurs enfants ont fait leur « Première Communion » dans la nouvelle église de l'Ile-aux-Cerfs. L'année scolaire 1945-1946 s'est terminée par une exposition des travaux des élèves et par une distribution solennelle de prix.

Le siècle écoulé est riche en oeuvres spéciales d'éducation. Pour le plus grand bonheur de notre jeunesse épileptique, puisse le siècle futur parfaire l'oeuvre rêvée dans les institutions commencées pour elle!

Conseil d'administration actuel :

Madame Théodule Bruneau, présidente.
 Madame J.-G. Trudeau, vice-présidente.
 Madame Maxime Raymond, vice-présidente.
 Madame Jean Baudouin, trésorière.
 Madame Gustave Perrault, secrétaire.

LUCIE-L. BRUNEAU,
présidente.

Ecole Louis-Hébert



En 1934, l'école Saint-Marc, malgré son agrandissement de 1926-27, ne suffit plus aux besoins de la population toujours croissante de la paroisse du même nom. C'est donc avec joie que nos six cents garçons se dirigent vers la nouvelle école *Louis-Hébert* dont voici une heureuse description, due à la plume de M. Geo. Harel, professeur aux écoles Saint-Marc et *Louis-Hébert*.

« Inaugurée à l'automne de 1934, cette école fait l'orgueil de la Commission scolaire catholique et de la paroisse Saint-Marc. Sise à l'angle des rues Beaubien et 6^e avenue, elle fut construite par Duranceau & Duranceau, d'après les plans de l'architecte Charles David. C'est un édifice de forme rectangulaire, aux lignes élégantes et modernes, remarquable par l'agencement original de ses fenêtres, sa façade gaie et attrayante.

On y distingue les deux croix de droite et de gauche, indispensables à toute école catholique de la métropole aux cent clochers. A une extrémité, l'effigie de Louis Hébert, à l'autre, celle de Marie Rollet, sa digne épouse. Au centre, le nom Louis-Hébert se détache en lettres de bronze.

L'intérieur ne le cède en rien à l'extérieur. Partout, la lumière pénètre à profusion; partout règnent la beauté, le confort et la propreté. A l'entrée on voit une oeuvre d'Alice Nolin, représentant Louis Hébert de l'Espinay, le chef d'une des premières familles de la Nouvelle-France, le premier défricheur du Canada. La direction a ses bureaux du côté nord, tandis que les professeurs ont leur local au sud. Une salle de récréation spacieuse et magnifique occupe le rez-de-chaussée. Aux étages supérieurs, les classes et les diverses salles sont d'un modernisme achevé. Bref, il

ne manque rien à ce « palace » de l'enseignement. Professeurs et élèves sont unanimes à le reconnaître. De plus, la décoration générale est un hommage à l'art et au bon goût.

L'école *Louis-Hébert* est dirigée par Monsieur J.-Roméo Renaud, qui a le mérite d'avoir inculqué aux élèves le soin constant de l'ordre et de la propreté. Grâce à cette politique, notre école attire aujourd'hui l'admiration de tous les visiteurs. Un principal-adjoint, M. Raoul Duplessis, et vingt professeurs secondent M. Renaud, avec dévouement et loyauté. Tout le personnel, y compris les deux professeurs spéciaux, de dessin et de travaux manuels, s'efforce de suivre les traces de Louis-Hébert et de Marie Rollet, ces glorieux pionniers de la famille canadienne-française.

L'histoire de l'école *Louis-Hébert* n'est donc pas longue, puisqu'elle ne compte que douze ans d'existence. Il est pourtant des événements qui, ce me semble, méritent d'être soulignés, ne serait-ce que d'un mot.

Monsieur l'inspecteur Charbonneau.

C'est d'abord la première visite de notre nouvel inspecteur, M. A.-B. Charbonneau. Voici le rapport qu'il nous en fait :

Le 26 septembre 1934.

« J'ai visité hier et aujourd'hui les vingt classes de la nouvelle école qui a été construite cette année. L'école *Louis-Hébert* est certainement la plus belle que j'ai visitée jusqu'ici. Je crois que c'est une des mieux organisées aux points de vue classement, promotions, enseignement, discipline.

L'école *Louis-Hébert* continuera, j'en suis certain, à maintenir la réputation que l'école Saint-Marc s'est acquise, grâce à son principal, M. Renaud, et grâce aussi au personnel dont il sait s'entourer ».

Bénédictio de l'école.

Le 22 octobre de la même année, a lieu la bénédiction de la nouvelle école *Louis-Hébert*, par le regretté curé-fondateur de la paroisse, M. l'abbé Avila Perrault. Les journaux du lendemain mentionnent le nom des personnalités qui assistaient à cette fête : MM. Victor Doré, président général de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal; John-Maurice Manning, directeur général des études; Irénée Beauchemin, sous-directeur des études pour l'est; l'abbé J.-O. Maurice, visiteur général des écoles; l'abbé Eustache St-Maurice, visiteur pour le district est; J.-M. Caron, inspecteur d'écoles; les commissaires suivants: les docteurs Joseph Nolin, Eudore Dubeau, E.-J.-C. Kennedy, M. Georges Richer; Mademoiselle Marguerite Taillefer, directrice de l'école des filles de la paroisse, M. Charles David, architecte de l'école, ainsi qu'une affluence de paroissiens.

Au feu!

En mai 1937, se produit un incident assez pénible. Un des élèves, aux idées plutôt « pyrotechniques », s'avise d'anéantir son école en mettant

le feu au mobilier de sa classe. A la faveur de la nuit, il s'introduit dans l'immeuble et réussit à faire brûler quatorze pupitres ainsi que le bureau de son maître. Le coupable, découvert le lendemain, fut traité plutôt que puni, car c'était une malade.

Monsieur l'inspecteur Dussault.

L'année scolaire 1937-38 marque l'arrivée d'un nouveau représentant de l'Instruction publique, dans la personne de M. l'inspecteur Henri Dussault. Voici son rapport :

« Montréal, le 3 mars 1938.

« J'ai éprouvé un réel plaisir à visiter l'intéressante école *Louis-Hébert*. Un ordre parfait règne dans toutes les classes; la discipline est partout excellente.

Le dévoué personnel enseignant a accompli un excellent travail au cours de cette année. Monsieur le principal ainsi que M. l'assistant méritent tous deux des félicitations pour cet heureux état de choses. Vingt-deux volumes seront distribués en prix aux élèves de cette école ».

Une classe d'épileptiques.

Rappellerai-je que, cette année-là, à la demande de M. Gabriel Rousseau, alors directeur général des écoles d'arts et métiers, et de Madame T. Bruneau, leur protectrice, nous avons donné l'hospitalité à vingt-deux épileptiques éducatibles. L'assistant d'alors, M. Wilfrid Labrecque, et moi-même leur avons donné des cours de français et d'arithmétique. Tous deux, nous avons acquis, au contact de ces malades, une précieuse expérience.

Concours de chant.

Enfin le 1er juin 1938, soixante-quinze petits chanteurs, sous la direction de M. G. Harel, gagnaient, pour le conserver définitivement, le drapeau offert par « La Presse », lors du concours de la chanson française.

Nouveau district scolaire.

En 1938-39, M. l'abbé Henri Grégoire remplace M. l'abbé Eustache St-Maurice, comme visiteur du nouveau district no 5, dont M. Albert Saint-Jacques vient d'être nommé directeur. Depuis cette date, l'école *Louis-Hébert* est devenue le centre de ce district. C'est là, en effet, que chaque année, l'inspecteur et le directeur Saint-Jacques tiennent leurs réunions pédagogiques; que les titulaires des 7e et 9e années des vingt-sept écoles du district, corrigeant les épreuves des deux certificats d'études primaires.

Un prêtre éducateur.

Au mois de décembre 1938, nos écoliers et nos professeurs, tout en se réjouissant de la nomination de M. l'abbé Tancrede Mathieu à la cure

de St-Elzéar, regrettaient le départ de ce prêtre éminemment éducateur. Pendant quatorze ans, l'abbé Mathieu s'était conquis l'estime et la confiance de la population de Saint-Marc et particulièrement celle des écoliers de la paroisse. Aussi, lors d'une petite fête organisée en son honneur, me faisant leur interprète, entre autres choses, je lui disais: « Ils sont sans doute fiers de la récompense mille fois méritée que vous obtenez; mais, habitués à vous voir sans cesse au milieu d'eux, à recevoir d'excellentes leçons de catéchisme, leçons que vous saviez rendre vivantes, en les émaillant de conseils pratiques pour la vie; à être aidés dans le choix de leur vocation; à être encouragés et même parfois taquinés amicalement, ces enfants sentiront, peut-être plus que d'autres, tout ce qu'ils perdent par votre départ.

C'est pourquoi, ils se rappelleront toujours qu'ils ont eu, comme aumônier, pendant quatorze ans, un vicaire petit de taille, mais grand de coeur et d'esprit, qui les aimait et qu'ils aimaient, et dont ils garderont le plus durable des souvenirs ».

Vingt-cinq ans d'enseignement.

Le 12 février 1945, l'école *Louis-Hébert* fêtait les vingt-cinq ans d'enseignement de son principal. C'est une fête dont je garde un bien agréable souvenir. Les sentiments qu'on m'a exprimés, à cette occasion, ainsi que les cadeaux princiers dont on m'a comblé, me rappellent encore que « s'il est des jours amers, il en est de bien doux ».

Congrès Eucharistique.

Le mémorable congrès Eucharistique de Rosemont eut lieu dans la semaine du 20 juin 1945. Environ 100,000 personnes visitent l'exposition de dessins religieux, artistiquement disposés pour la plupart dans la vaste salle de l'école *Louis-Hébert*. Les écoliers de onze paroisses participent au concours. L'école *Louis-Hébert* se classe première pour le choix et la disposition de ses dessins. MM. Thibault et Boudreault méritent nos félicitations, car tous deux sont les principaux ouvriers de ce succès.

Centenaire de la Commission scolaire.

Le Centenaire de la Commission scolaire de Montréal ne passa pas inaperçu à l'école *Louis-Hébert*. Monsieur le curé Lionel Martel, qui avait éloquemment commenté le fait le dimanche précédent, chantait lui-même au matin du 22 mai 1946 une grand'messe d'actions de grâces. Ecoliers et professeurs y assistaient. Sous l'habile direction de M. Romuald Saint-Jacques, le chant exécuté par les professeurs de l'école fut très goûté.

Dans l'après-midi, nous fêtions M. le Curé, Dollard et le Centenaire. Le programme, préparé par MM. R. Boudreault, P. Poliquin et Mlle G. Borgia fut des plus réussis: déclamations, chants et saynètes rappelèrent les héros et les événements du jour. Avec respect, nous nous

DIRECTRICES LAÏQUES DE LANGUE FRANÇAISE

ÉCOLE SUPÉRIEURE ST. MARC



Mlle Marie-Françoise
LÉVESQUE

ÉCOLE ST. GABRIEL-LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Louise
LÉVESQUE



Mlle Marguerite
LÉVESQUE



Mlle Louise
LÉVESQUE



Mlle Thérèse
LÉVESQUE



Mlle Colette
LÉVESQUE



Mlle Colette
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Colette
LÉVESQUE

ÉCOLE ST. JEAN



Mlle Thérèse
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE

FACERE ET DOCERE



**CENTENAIRE DE LA COMMISSION
DES ÉCOLES CATHOLIQUES
DE MONTRÉAL.
1946**



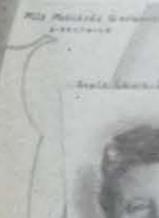
Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



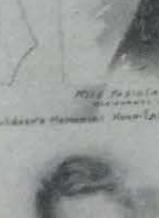
Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



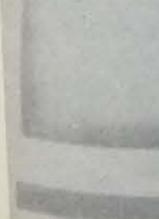
Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



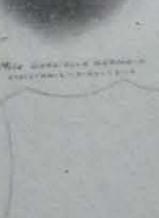
Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE



Mlle Geneviève
LÉVESQUE

O. Allard

sommes inclinés devant l'oeuvre et les progrès que la Commission des Ecoles catholiques de Montréal a réalisés au cours de son siècle d'existence.

Ordinations sacerdotales.

Le 16 juin 1946, Monseigneur Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal, conférait le sacerdoce dans l'église même de Saint-Marc à deux de nos anciens: MM. les abbés Gérard Tremblay et Jean-Paul Giroux. La veille, dans la basilique de la capitale, le Père Roger Brouillet, O.M.I., un autre ancien de Saint-Marc, était ordonné prêtre par Monseigneur Vachon, archevêque d'Ottawa.

L'école *Louis-Hébert* s'est réjouie de ce triple appel divin. Elle était très fière d'apprendre, de la bouche de son curé, qu'en trente et un ans d'existence, notre paroisse a donné trente-cinq prêtres à l'Eglise. Si l'on considère que soixante de nos anciens poursuivent actuellement des études classiques, pour la plupart dans le but de devenir prêtre, l'école *Louis-Hébert* peut se féliciter d'avoir toujours accordé à l'enseignement religieux la place qui lui revient de droit, la première.

Promotions.

Plusieurs membres du personnel enseignant de *Louis-Hébert* ont obtenu des promotions au cours des dernières années. Qu'on me permette de mentionner: Mlle Marguerite Taillefer, qui a été institutrice et assistante à l'école Saint-Marc, avant d'en devenir la directrice en 1929; Mlle Marguerite Forest, qui était titulaire du cours préparatoire des garçons et qui devint assistante-directrice à l'école Saint-Marc, filles. Elle rêvait alors de publier ses excellents manuels de lecture, fruit de sa compétence et de sa vaste expérience. Mlle Madeleine Ouimet, qui l'a grandement secondée dans ce travail, fut à son tour nommée assistante-directrice à l'école Victor-Doré. Le principal de l'école Ludger-Duvernay, M. Rosaire Roger, fut pendant six ans un des excellents professeurs de l'école Saint-Marc. Monsieur Gustave Huneault y enseigna également pendant un an avant de devenir principal de l'école Saint-Jean-Vianney. Monsieur Wilfrid Labrecque, aujourd'hui principal de Frontenac, fut assistant à Saint-Marc et à Louis-Hébert pendant sept ans. Il fut pour moi un auxiliaire précieux, et pour les professeurs un guide compétent et consciencieux. Monsieur Philippe Morel, son successeur, actuellement principal de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, a laissé de son passage à *Louis-Hébert* un excellent souvenir. Monsieur Raoul Duplessis, assistant actuel, suivra sans nul doute, à notre grand regret, la trace de ses devanciers. Ses récents succès aux examens du principalat lui permettent d'espérer une promotion prochaine.

L'école supérieure Le Plateau est certainement heureuse de compter parmi son personnel trois anciens de *Louis-Hébert*: MM. René Perrault, Joseph Lauzon et Lucien Desautels. Nous réitérons à tous ces promus nos félicitations et nos vœux de succès.

A cette liste, il nous fait plaisir d'ajouter, pour l'inscrire dans l'album-souvenir du *Centenaire* de la Commission scolaire, le nom de tous les professeurs actuels de *Louis-Hébert*: MM. l'abbé Gérard Corneillier, aumônier; Roland Boudreault, 9eA, instructeur du Corps de Cadets; Louis Dansereau, 9eB, directeur des cadets du Sacré-Coeur; Paul-Emile Landry, 8eA; Odilon Grégoire, 8eB; Adrien Beaudry, 7eA; Philippe Boisjoly et Chs-Edouard Barrette, 7eB et C, directeurs des enfants de chœur; Philippe Poliquin, 6eA, directeur des Petits Croisés; Roméo Dion, 6eB, directeur des jeux; Paul Désaulniers, 6eC, instructeur du corps de cadets; Lucien Giroux, 5eA, pianiste-accompagnateur; Jules Nols, 5eB, et Joseph Léonelli, 5eC, chargés du cours de secourisme; Joseph Perron, 4eA, deuxième réglemantaire; Elphège Abran, 4eB, directeur de l'Action catholique; Romuald Saint-Jacques, directeur du chant et du corps de clairon; Honoré Mercier, 3eA; Omer Dulude, 3eB; Mlle Georgette Borgia, 2e; Wilfrid Thibault, professeur de dessin; Donat Brabant, professeur de travaux manuels.

Remerciements.

Nous remercions bien cordialement tous ceux qui depuis vingt-trois ans n'ont cessé de nous faciliter la tâche à la direction de *l'école Louis-Hébert*: les professeurs dont la loyauté et le dévouement n'ont jamais flanché; la bonne population de Saint-Marc qui, après nous avoir confié l'éducation et l'instruction de ses enfants, ne nous a ménagé ni sa confiance ni son appui; messieurs les curés Perrault, Papineau, Martel et les membres du clergé de la paroisse qui se sont toujours intéressés à notre oeuvre; enfin, les autorités de la Commission scolaire si généreuses et si bienveillantes à notre endroit.

J.-ROMÉO RENAUD,
principal.

Children's Memorial Hospital



Il y a plusieurs années, le Dr Rupert Derome, médecin attaché au Children's Memorial Hospital, manifestait le désir d'avoir pour les patients catholiques de cet établissement des institutrices de leur religion.

Le 1er octobre 1942, la section catholique de la Société des Enfants Infirmes de la Province de Québec se réunissait sous la présidence de monsieur Olivier Lefebvre. Assistaient à la réunion: Mgr Laurence Whelan, évêque auxiliaire de Montréal, et monsieur Alfred-F. Larose, président de la Commission des Ecoles catholiques. La secrétaire de l'oeuvre, mademoiselle Daigle fit rapport à l'assemblée que 80% des enfants hospitalisés au Children's Memorial Hospital étaient catholiques, suivant le Dr De Belle, surintendant médical de cette institution.

La présence d'institutrices catholiques devenait donc nécessaire; même, elle était souhaitée par les autorités de l'hôpital. Aussi, à la demande de monsieur Trefflé Boulanger, directeur des études, la Commission scolaire décida le 17 juin 1943 d'en envoyer deux auprès de ces enfants, une de langue française et l'autre de langue anglaise. Mademoiselle Marie-Ange Madore entra en fonction le 17 novembre 1943, et Miss Joyce Wood, le 17 janvier 1944.

L'enseignement qui se donne depuis dans cet hôpital, peut être collectif lorsque les circonstances le permettent, ce qui arrive rarement; il est surtout individuel, se faisant d'un lit à l'autre. La leçon commence à la page abandonnée et se poursuit suivant l'ardeur, les forces physiques, le talent de l'élève et la durée de son stage à l'hôpital.

Ces enfants cloués au lit par la souffrance durant des semaines et des mois, sont tantôt calmes ou nerveux, confiants ou déprimés, éveillés ou indolents. Suivant le jour, l'humeur et les dispositions des malades, il faut savoir doser l'enseignement, et se contenter parfois d'être la grande soeur qui comprend, l'amie qui sympathise et reconforte, la maman qui aime et endort la douleur.

La tâche, parfois difficile, est, comme dans les classes régulières, très souvent bien consolante.

MARIE-ANGE MADORE,
titulaire-responsable.

Une oeuvre d'amour

L'éducation est une oeuvre d'amour. Oeuvre d'amour qui correspond parfaitement à la nature de la femme, à ses aspirations, à son caractère, à sa mission. L'enfant ne sera jamais pour elle un étranger avec lequel il lui faudra lier connaissance. Dès son approche, elle le devine, le reconnaît et lui sourit. Spontanément, elle l'aime.

Comment s'étonner alors que l'enseignement attire, retienne et garde un si grand nombre de femmes? Ainsi, en était-il autrefois. Ainsi, en est-il présentement. Toujours, il en sera ainsi.

Bien avant qu'un organisme central ait tracé des cadres scolaires, de petites écoles indépendantes fonctionnent déjà sur l'île de Montréal. Elles naissent ou disparaissent suivant les besoins de l'arrondissement, la fortune des locaux, la collaboration des parents, la persévérance et les succès obtenus par les laïques qui les dirigent ou y enseignent. Ces laïques sont des femmes.

En 1846, lorsque la première Commission scolaire entre en fonction, trois femmes ont l'honneur d'être choisies sur un total de sept titulaires — dont trois religieuses et un instituteur — qui enseigneront désormais dans les écoles publiques. *Sophie Godaire, Rosine Poitras et Angéline Dubord*, les toutes premières, traceront la voie aux compagnes qui leur succéderont durant le siècle qui s'ouvre.

Les débuts sont pénibles. Pénibles, indécis et lents. Leur lenteur même peut laisser croire que les écoles sous-contrôle ne sont pas de premier ordre. Il n'en est rien cependant. Les institutrices qui y donnent l'enseignement, de l'avis du surintendant des écoles, « sont munies de leur brevet, ont une conduite honorable, font preuve de désintéressement parfait et d'un grand dévouement ».

Malgré cet excellent témoignage, après un quart de siècle, la Commission scolaire ne compte encore qu'une trentaine d'institutrices laïques dans les maisons qu'elle contrôle. « L'intention du Bureau, présidé par monsieur Victor Rousselot, sulpicien, étant de confier, autant que possible, l'éducation des jeunes filles aux dames religieuses », les commissaires découragent les demandes en refusant les octrois. Cependant, la chronique relate, qu'à cette même date, onze petites écoles publiques sont confiées à des laïques pendant que les religieuses en dirigent neuf.

Les écoles « du sexe » sont soumises à des règlements sévères. Aucune séance ne s'organise sans la permission de l'autorité épiscopale. Aucun garçon âgé de plus de sept ans — vingt ans plus tard, on dira de dix ans et plus — n'est admis dans les écoles de filles. Mesures disciplinaires, cahiers de classe, contrôle de la fréquentation, examens particuliers et publics donnent aux écoles de 1871 un air quelque peu contemporain.

L'augmentation des classes de filles ne suit pas le rythme d'accroissement des classes de garçons. Ici, lorsque les groupes se multiplient, on retient les services de nouveaux maîtres, pour la plupart, laïques. Des édifices se dressent, les écoles s'organisent, on les meuble convenablement, on les agrandit même. Là, parce qu'on attache beaucoup moins d'importance à l'instruction des filles, on ne juge pas nécessaire d'accorder les mêmes privilèges. Il en sera ainsi pendant des années et des années.

Attente, confiance, espoir et sacrifices pour celles qui rêvaient d'instruire et d'élever, au sens le plus vrai du mot, les petits enfants du *Maître* des maîtres. Eclairer des intelligences, former des coeurs et grandir des vies, pour le seul bien et la joie profonde qui en découlent. Non dans un but lucratif, égoïste. Qui oserait en douter après avoir pris connaissance d'une résolution des commissaires, passée en 1906: « Une allocation sera accordée aux directrices laïques afin de leur permettre de donner à leurs institutrices ce que les religieuses reçoivent présentement, soit, six dollars vingt-cinq cents (\$6.25) par élève. Témoignage éloquent du désintéressement des institutrices.

Une pensée plus noble les dirige. Un mobile plus grand les anime. A chaque échec, une vigueur nouvelle les fait se redresser et soutient leur attente. Le temps finit toujours par accomplir son oeuvre. Les causes vraiment dignes, par triompher. Un jour viendra, elles le croient fermement, ou les autorités feront à la femme la juste part qui lui revient dans le domaine de l'éducation. Elles se préparent en espérant. Elles espèrent en se préparant.

On doit à la vérité de souligner le concours très actif et combien méritoire des communautés religieuses de femmes, dans l'essor qu'elles donnent aux études des personnes « du sexe », vers l'an 1900. Grâce leur en soient rendues! Attitude qui s'impose bientôt à l'attention du public. Attitude qui impose aux autorités; le 27 octobre 1908, la décision suivante: « Que l'éducation des filles devra être mise sur le même pied que l'éducation des garçons, quant à l'efficacité et quant au coût de l'éducation pour les parents ».

Une ère de développement enfin s'annonce. Le territoire de la Commission s'accroît d'annexions nombreuses. Les demandes affluent. Des constructions modernes spacieuses s'élèvent en maints endroits.

En 1910, une première maison, l'académie Marchand est confiée à des institutrices. Une seconde, puis une troisième viennent s'ajouter au tableau: les écoles Garneau, en 1911; Georges-Etienne-Cartier, en 1915. Dans un coin de verdure et d'air pur, une nouvelle paroisse est fondée. Bientôt, une école se dresse à l'ombre du clocher, St-Marc, que les autorités offrent aux institutrices en 1917 et qui reçoit son titre officiel d'école supérieure, en 1943. Six ans après, en 1923, les écoles Ste-Marthe et St-Ambroise; St-Agnès, en 1925; puis St-Barthélemy, filles, et Ste-Thérèse-dirigées par des laïques. En 1929, le patrimoine s'enrichit des écoles Dollard-des-Ormeaux; d'Edouard-Charles-Fabre, et de Holy Cross, en

1930; de St-Gabriel-Lalemant et de St-Jean-Berchmans, élém., en 1931; de St-Brendan's en 1936. Enfin, de Ste-Jeanne-d'Arc, filles, que la Commission actuelle confie aux laïques, en 1944. Cette énumération resterait incomplète si nous n'y ajoutions les six écoles dirigées par des titulaires-responsables ainsi que les cinq classes ouvertes dans les hôpitaux de Ste-Justine, Children's Memorial et St-Mary's, pour les écoliers malades qui y font un stage prolongé.

Dès 1871, le souci d'initier les fillettes à leur « métier de femme » se manifeste alors que les autorités scolaires permettent l'enseignement de la couture. Cinq ans après, un programme est élaboré et distribué. Preuve évidente de l'intérêt porté aux sciences ménagères, une institutrice reçoit la somme de cinquante dollars (\$50.) pour l'achat d'une machine à coudre et deux cordes de bois pour chauffer sa classe de couture.

Le silence se fait ensuite autour du programme et de l'unique machine à coudre qui continue sa chanson diligente, nous le présumons. Se serait-elle consumée avec la dernière bûche la louable initiative de préparer les fillettes à leur rôle futur?... Demi-réveil en 1909 lorsque l'académie Marchand et l'école Garneau, en 1911, reçoivent respectivement une institutrice. Puis, c'est encore le silence jusqu'en 1919-20 alors que cinq boursières vont étudier à l'Ecole Ménagère Provinciale. Les années qui suivent ne sont guère progressives. Enfin, en 1943, jugeant qu'il est opportun d'accorder au problème l'attention qu'il mérite, la présente Commission scolaire crée un poste de directrice d'enseignement ménager et donne un nouvel élan à cette matière. Actuellement, trente-trois institutrices préparent les petites canadiennes à devenir « plus précieuses que les perles ».

L'éducation physique, encore à la période de l'enfance, si l'on considère l'année de ses débuts chez les filles, est cependant en plein épanouissement. Une première tentative, le 13 décembre 1910, reste à l'état embryonnaire. Elle ne prend forme définitive que vingt-sept ans plus tard avec la nomination d'une assistante en Education physique. Organisation délicate et compliquée qui s'effectue dans la joie, la confiance, l'enthousiasme et le dévouement le plus complet. Harmonie de grâce, de souplesse, de santé, de beauté, dont Montréal, à son troisième centenaire conserve encore le souvenir ému.

Dans l'éducation, les écoles ne sont pas les seuls cadres où évoluent les femmes. Celles-ci occupent certains postes qui touchent de près à l'organisation scolaire, à son histoire, à sa vie, à son rayonnement. Ainsi, à l'organisation scolaire, à son histoire, à sa vie, à son rayonnement. Ainsi, à l'organisation scolaire, à son histoire, à sa vie, à son rayonnement. En l'année du *Centenaire*, il en est cinquante-cinq qui apportent la contribution de leur savoir-faire.

Cinquante-cinq, dont la toute première de la première heure, à qui en 1929, on confie la responsabilité du département des archives. Tâche imposante, sérieuse, considérable, essentielle. Tâche apparemment obscure qui projète une vive lumière dans l'Edifice scolaire.

Après les archives, les bibliothèques. En particulier, la bibliothèque du personnel enseignant qui possède une collection d'environ douze mille volumes. Ici encore, l'organisation n'est pas une sinécure. Recherches, choix judicieux des livres, classification, contrôle. Et les autorités n'ont éprouvé de regrets d'avoir fait appel à la compétence des femmes.

Le dernier quart de siècle se montre donc favorable à l'élément féminin laïque. Aussi, son nombre augmente dans une proportion, non pas analogue au nombre des écoles et des fonctions distribuées, mais dans une proportion qui dépasse de beaucoup ce nombre. Elles étaient trois institutrices en 1846; trente en 1871; soixante-trois seulement en 1896. En 1921, elles sont environ quatre cents. A son premier *Centenaire*, la Commission, en compte neuf cent quatre-vingt-seize qui dispensent l'enseignement à la jeunesse de la métropole. « Le grain de sénévé a produit un grand arbre » dont les ramifications s'étendent par toute la cité. Elles sont partout, dans presque toutes les écoles, tant religieuses que laïques, tant chez les garçons que chez les filles. Leur influence s'exerce à tous les degrés du cours. Aux bambins timides dont l'intelligence s'ouvre à la lumière comme aux adolescentes désinvoltes, déjà aux prises avec la vie.

Par l'action, par la parole et par les écrits, leur influence couvre un champ plus vaste encore. Elles sont apôtres dans la société où elles aident le prêtre, conférencières dans des réunions où leur exemple entraîne, auteurs d'articles, de récits, voire même de manuels et d'albums en usage dans les écoles de la province. Honneur qui rejaillit sur toute la profession!

« Plus que tous autres, écrit Madeleine Danielou, dans son livre *Education selon l'Esprit*, ceux qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse doivent être insérés au vif de leur temps, sensibles même à ces mouvements où s'esquisse l'avenir et qui sont précisément ceux auxquels s'intéressera la jeunesse qu'ils élèvent. Ceci suppose qu'on continue de travailler, de lire, qu'on se tient au courant de toute oeuvre qui compte, de toute initiative heureuse, de toute orientation importante des institutions ou de la pensée, en un mot qu'on respire l'air de son temps ».

En effet, ne pas rester prisonnières de sa génération, mais prendre contact avec aujourd'hui, afin d'ouvrir bien grandes les fenêtres sur la vie réelle de l'enfant. N'est-ce pas en vue d'atteindre cette fin que le personnel féminin consacre de nombreux loisirs à l'organisation d'oeuvres diverses? Ligues missionnaires, croisades eucharistiques, congrégations, retraites fermées pour finissantes, jeunesses étudiantes catholiques. Guidisme, chorales, bibliothèques, cercles de jeunes naturalistes, amicales, caisses d'économie, oeuvres de charité, jeux par équipes, séances récréatives, collaboration aux oeuvres paroissiales. Secourisme, quêtes publiques, célébration de fêtes, jours de fierté nationale, etc.

N'est-ce pas afin de répondre aux exigences professionnelles que les institutrices catholiques de Montréal s'imposent de multiples études? Cours de perfectionnement en pédagogie, psychologie, orientation pro-

fessionnelle, sciences religieuses et sociales, études classiques, bibliothéconomie, culture physique, dessin, tourisme, anglais, etc.

Les cercles d'études n'apportent-ils pas aussi leur modeste tribut? Organisés par districts, au tout début, centralisés par la suite, ils se préoccupent de culture générale, de méthodologie, de difficultés de com-
portement, des problèmes de l'adolescence, de l'étude de la messe, des cycliques. Toutes questions susceptibles de cultiver le coeur en même temps que l'esprit et dont la bénéficiaire est nécessairement la gent écolière.

L'enfant se tient au niveau moral de celui qui l'instruit. Immense responsabilité. Aussi, chaque année, avec l'approbation des autorités scolaires, un nombre intéressant d'éducatrices chrétiennes suivent des retraites fermées spécialement organisées pour elles. Halte tonifiante où elles vont puiser force et ferveur.

« L'union des maîtres crée une forme morale », disait Sa Sainteté Pie XII, lors d'une audience qu'il accordait récemment à des centaines d'instituteurs catholiques. Dès 1907, les institutrices répondent par anticipation à ce voeu exprimé par le Saint Père. Elles se groupent en association déclarent les mémoires du temps, afin de « perfectionner le sort des institutrices, améliorer leur condition sociale, s'encourager mutuellement à la pratique de la religion et de toutes les vertus qui peuvent contribuer à leur faire remplir leurs devoirs avec honneur pour elles-mêmes et pour la société ». — Cette association subsiste encore. Son nom a pu changer, ses activités se multiplier, son influence augmenter, elle reste fidèle au principe qui a présidé à son avènement et qui a conduit sa destinée: « S'UNIR POUR MIEUX SERVIR ».

Servir la cause de l'Eglise et de la Patrie en développant des intelligences, en guidant des coeurs, en formant des volontés pour l'action, pour la sainteté, pour l'héroïsme. Servir, dans toute la noblesse et la beauté du terme. Tel est l'idéal des neuf cent quatre-vingt-seize institutrices laïques qui ont l'honneur de dispenser l'enseignement dans les écoles de la Commission catholique de Montréal, en cette année 1946.

Elles se sont préparées en espérant. Elles ont espéré en se préparant. Et les autorités les ont jugées dignes d'exercer leur oeuvre d'amour auprès des enfants du *Royaume* (1).

THÉRÈSE THÉRIAULT.

(1) Faveur de « L'école canadienne », numéro du *Centenaire*.

L'instituteur laïque⁽¹⁾

Comment exposer, en un bref article, la contribution que les instituteurs laïques ont apportée à la vie et au dévouement de la Commission des Ecoles Catholiques depuis cent ans? Le sujet, en raison de son ampleur, de sa richesse, de sa variété, exigerait, pour être traité avec justice, un volume complet. Les archives de la Commission consultées rapidement m'ont persuadé qu'il y aurait là matière à écrire un livre aussi instructif qu'intéressant. Malheureusement, je ne dispose que de quelques pages. Je devrai donc, par la force des choses, m'en tenir à des considérations sommaires qui exprimeront bien mal la magnifique et féconde participation des maîtres laïques à l'enseignement primaire de la métropole en l'espace d'un siècle.

Raconter étape par étape, l'histoire de cette participation, ne serait-ce pas, en quelque sorte, faire l'histoire de la Commission scolaire tout entière? En effet, dès le première heure de sa vie, soit en 1846, l'élément laïque occupe déjà sa place à côté de l'élément religieux dans l'oeuvre de l'instruction et de l'éducation de notre jeunesse. Place modeste, certes! Mais souvenons-nous qu'il s'agit des commencements, de la période de fondation. La Commission scolaire vient d'être établie. Elle compte à peine trois cents élèves filles et garçons. Ce sont des particuliers qui donnent des cours à ces enfants dans leur propre maison et dans des locaux de fortune. La Commission subventionne officiellement ces maîtres qui furent les premiers laïques à dispenser dans notre milieu métropolitain l'enseignement public.

Les archives de la Commission scolaire ont retenu les noms de ces instituteurs et quelques détails sur cette phase primitive d'organisation. Mademoiselle Yvonne Deschênes, archiviste, a bien voulu nous laisser consulter à loisir les documents et a aimablement guidé nos recherches. Sans doute sera-t-on curieux de savoir quelque chose sur les humbles débuts de l'instituteur laïque dans l'enseignement primaire montréalais. Monsieur H. Sharing fut le pionnier de cet enseignement. En 1846, il enseignait à une quarantaine d'écoliers environ. Il les recevait chez lui et il est permis d'imaginer sans peine qu'il s'agissait d'une installation rudimentaire qui ne se distinguait ni par un confort excessif ni par un matériel scolaire de premier ordre. La Commission scolaire accordait à M. Sharing une subvention annuelle de 200 livres. Cinq autres maîtres laïques secondaient les efforts de M. Sharing et recevaient également un traitement de la Commission.

Quand on compulse les archives qui se rapportent à cette période de l'organisation, il est impossible de ne pas être frappé par deux faits

(1) Faveur de « L'école canadienne », numéro du Centenaire.

évidents. D'abord, on improvise beaucoup, on tâtonne, on hésite, on s'efforce de répondre tant bien que mal, au petit bonheur, aux besoins nouveaux qui ne cessent de surgir. Un peu plus tard, on ne sait pour quelle raison, de bizarres préventions se dessinent contre l'instituteur laïque. A un certain moment même, la Commission décidera de ne plus en engager un seul. Mais, heureusement, elle se ravise et ne donne pas suite à sa décision draconienne, injustement arbitraire sans doute. Les maîtres laïques continuent à faire leur chemin, à s'imposer, à prouver par les résultats qu'ils obtiennent qu'ils sont en tout point dignes de figurer aux côtés des maîtres religieux dans la noble tâche de la formation de la jeunesse populaire.

Depuis la fondation de la Commission scolaire en 1846, les instituteurs laïques devront attendre sept années, c'est-à-dire jusqu'en 1853, pour avoir leur premier local à eux, leur première école véritable. En cette année 1853 s'ouvre, en effet, la première école laïque officielle. Elle est sise rue « Cotté » et elle porte le nom d'*Académie commerciale catholique*. Monsieur Doran en est le directeur. Arrêtons-nous ici un moment et examinons un peu ce nom officiel de notre première école. Nous observons d'abord qu'il s'agit d'une *académie*. Pourquoi *commerciale*? Sans doute parce que ses élèves seront formés spécialement en vue du commerce, des affaires, des carrières industrielles. Ce mot *commerciale* voudrait-il souligner le fait que cette école se distingue nettement par ses méthodes, ses disciplines et son but du collège classique, de l'institution d'enseignement secondaire qui forme surtout des jeunes gens qui se destinent soit au clergé, soit aux professions libérales? L'épithète *catholique* indique, elle, que les écoliers qui fréquentent l'académie commerciale appartiennent à la confession catholique en opposition à la confession protestante. Un jour, il y aura, en effet, dans la métropole, une commission des écoles catholiques et une commission des écoles protestantes pour répondre au partage confessionnel de notre population. La semence jetée en terre, il y a près de cent ans, contenait en germe toute la moisson que nous voyons mûrir aujourd'hui.

L'histoire de l'instituteur laïque s'identifie et se confond, je le répète, avec l'histoire même de la Commission. Il serait tout à fait impossible de disjoindre ces deux histoires si profondément fondues qu'elles n'en font plus qu'une. Au fur et à mesure que la Commission se développe, prend de l'ampleur, multiplie et enrichit ses moyens de formation, les instituteurs laïques, simultanément, deviennent de plus en plus nombreux, acquièrent sans cesse des compétences nouvelles et, grâce à leur travail généreux, à leur réussite pédagogique, à leurs études spéciales, à leurs justes revendications formulées avec une déférence qui n'exclut pas une ténacité indomptable, ils se montrent indispensables dans la vie de l'enseignement primaire montréalais, ils élèvent peu à peu le niveau de leur condition professionnelle et de leur status social, ils obtiennent une considération méritée de la part des autorités scolaires et du public. M. René Guénette, le distingué directeur de notre revue pédagogique, a relevé, dans ses deux beaux livres : *Essais sur l'éducation* et *la Cité nouvelle*, l'étroite

te et féconde coopération qui existe dans notre enseignement entre les instituteurs laïques et les instituteurs religieux. Il a signalé avec raison qu'il y avait place chez nous, pour le plus grand bien des enfants, à l'action conjointe et à l'émulation efficace que suscite la coexistence de deux grands corps enseignants: les religieux, comme il est naturel, ne veulent pas se laisser surpasser par les laïques et ces derniers ont à cœur de se montrer à la hauteur de leur tâche. Et c'est la jeunesse écolière, qui, en définitive, bénéficie de ce noble esprit d'émulation entre ces deux catégories de maîtres.

Dans ce numéro-souvenir de *L'école canadienne* publié à l'occasion du Centenaire de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal, le distingué historien, M. l'abbé Adélarde Desrosiers, rédige l'historique général de la Commission. D'autre part, Mlle Thérèse Thériault relate, avec autant de conscience que de talent, la contribution des institutrices laïques et M. Paul Barry, professeur de l'enseignement primaire supérieur, raconte les étapes majeures de cet enseignement. Si, à mon tour, j'écrivais un essai de nature historique, je courrais donc grand risque qu'il fasse double emploi et répète ce que d'autres ont dit mieux que je ne pourrais le dire. Après avoir signalé les très modestes débuts de la Commission scolaire en 1846 et la part, importante dans les circonstances, que les maîtres laïques y ont prise, je me bornerai forcément à mettre en relief quelques chiffres et statistiques officiels de 1946 qui, me semble-t-il, ont bien leur intérêt si on les met en regard des chiffres et des statistiques d'il y a un siècle. Rien n'est aussi positif et d'une aussi sobre éloquence que des chiffres comparatifs.

Sait-on que, pour l'année scolaire 1945-1946, le nombre des instituteurs laïques s'élève exactement à 938 membres? Qu'on se rappelle qu'il se limitait à six personnes en 1846! Sur un grand total de 3,841 personnes qui constituent tout notre monde enseignant, religieux et laïques, hommes et femmes, les maîtres laïques en comptent 938. La proportion n'est-elle pas des plus significatives? Le personnel féminin laïque, lui, s'élève au chiffre imposant de 1,004 membres. Notons encore quelques chiffres intéressants et qui sont à l'honneur des instituteurs laïques. Nous avons 53 principaux et 16 assistants-principaux. Nos membres dirigent 51 écoles sur le total global de 245 écoles que compte la Commission scolaire actuelle. Je me permettrai ici de fournir quelques précisions comparatives qui ne me paraissent pas dénuées d'intérêt et de signification. Voici des chiffres officiels qui concernent la tenue des classes régulières pour l'année scolaire 1945-1946. Dans les 972 classes de garçons du cours primaire élémentaire, on trouve 577 instituteurs laïques; au cours primaire complémentaire, 126 classes sur 228 sont confiées aux instituteurs laïques; au cours primaire supérieur, nous comptons 32 instituteurs séculiers sur un total de 87 classes. Où est-il le temps où la Commission scolaire, nourissant de curieux préjugés contre les instituteurs laïques, prenait la décision — d'ailleurs jamais exécutée — de refuser les offres de service de ces derniers?

Maintenant, soit en 1946 et un siècle après la fondation de la Commission, les maîtres laïques s'imposent non seulement par leur nombre, — par la quantité — mais surtout par leur qualité — sûreté de leur culture générale, valeur de leur formation professionnelle et proprement pédagogique. Ainsi, en 1946, notre directeur des études, M. Trefflé Boulanger, a pu écrire et publier une plaquette sous le titre expressif de *La profession d'instituteur*. Reconnaissons de bonne foi avec lui que l'instituteur laïque, au cours d'un siècle d'existence, de luttes incessantes et de ment se maintenir mais progresser, faire valoir ses droits fondés sur le mérite et les services rendus, s'élever graduellement dans la hiérarchie sociale jusqu'au palier supérieur des professions libérales. Que M. Boulanger ait pu faire admettre à l'unanimité, après cent années, *la profession d'instituteur*, c'est le plus beau témoignage en notre faveur et le titre dont nous avons raison d'être le plus fiers. Partis de rien, ou de si peu, pourrions-nous dire sans exagération, l'instituteur laïque, le pauvre maître d'école d'autrefois, mérite et obtient aujourd'hui la considération que la société reconnaît à l'homme exerçant une profession libérale, à celui que M. Edouard Montpetit ne craint pas de nommer *l'homme d'élite*.

CHARLES DENHEZ.

TABLEAU RECAPITULATIF

Cent années d'activités scolaires, dans la métropole du Canada, n'ont pas été sans changer complètement la physionomie de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal. Les sept maisons d'enseignement de 1846, alors subventionnées par le « Bureau » — trois laïques (femmes), une laïque (homme), une SS. de la Congrégation Notre-Dame, une SS. de la Providence, une SS. du Bon Pasteur, — se sont multipliées à un rythme d'environ deux et demie par année. En 1946, elles atteignent le nombre imposant de deux cent quarante-cinq et d'après la dernière liste officielle, se répartissent ainsi:

DIRECTION	LANGUES		TOTAL
	française	— anglaise	
Laïques (hommes)	38	15	53
Laïques (femmes)	17	8	25
SS. de la Congrégation N.-D.	20	9	29
SS. NN. de Jésus et de Marie	18	4	22
SS. de Sainte-Croix	20	1	21
SS. de Sainte-Anne	17	3	20
FF. des Ecoles chrétiennes	13	3	16
FF. de l'Inst. chrétienne	10		10
Clercs de Saint-Viateur	9		9
FF. du Sacré-Coeur	6		6
FF. de Sainte-Croix	5		5
SS. de la Providence	3		4
SS. Grises	4	1	4
FF. Maristes	4		4
FF. de la Présentation			4
FF. de Saint-Gabriel	2	4	2
SS. de la Miséricorde	2		2
SS. de Saint-Joseph		2	2
Petites Franciscaines de Marie	2		2
SS. Franciscaines de l'I.-C.	1		1
SS. de Saint-François d'Assise	1		1
SS. de l'Assomption	1		1
FF. de la Charité	1		1
Filles de la Sagesse	1		1
	195	50	245

C. D.

Liste des écoles laïques de langue anglaise



M. James LYNG
directeur



M. l'abbé J.-E. COONEY
visiteur

1 — Belmont	761, rue Guy	M. McMurray, Albert J.
2 — Edward Murphy	1280 est, rue Craig	M. McCormack, O'Neil
3 — Holy Cross Girl's	1825 rue, Jolicoeur	Mlle O'Brien, Sala
4 — Holy Cross Boys'	1825 rue, Jolicoeur	M. Hempey, Thomas
5 — Lebrun	8477, rue Hochelaga	M. O'Breham, J. L. (in ch.)
6 — Holy Family Boys'	7378, rue Lajeunesse	M. Shore, John
7 — N.-D.-des-Neiges	5309, Ch. Côte-des-Neiges	Mlle Pearl, G. (in ch.)
8 — Olier	310 est, rue Roy	M. Burns, W.P. (M.E. Npveu)
9 — St. Patrick's Boys'	1100, rue St-Urbain	M. McManus, Michael
10 — St. Patrick's Elem.	1480, rue St-Urbain	Mlle Smith, Bernice (in ch.)
11 — St. Brennan's Boys	5937, 9e ave. Rosemont	M. Dnane, Michael H.
12 — St. Brennan's Girls	5937, 9e ave Rosemont	Mlle Dwyer, Mary M.
13 — St. Agnes Girls'	350, rue Boucher	Mlle Coady, Margaret
14 — St. Agnes Boys'	356, rue Boucher	M. Knowles, Wm F.
15 — St. Rita's	1785 est, boul. Gouin	Mlle McManamin, Margaret
16 — St. Roch's	7700, rue Coolbrook	M. Berry, James E.
17 — St. Antonin's	5010, rue Coolbrook	M. Callagher, Edward L.
18 — St. Ignatius of Loyola	7315, rue Terrebonne	M. Shaw, Charles J.
19 — St. Raymond's	5538, ave Western	M. Fairhurst, John (in ch.)
20 — St. Thomas Aquinas (G)	832, rue du Couvent	M. Foy, C. Frank
21 — Sarsfield	1695, rue Grand Tronc	M. Rockford, Michael
22 — Children's Mem. Hospital	1615, ave des Cèdres	Mlle Wood, Joyce
23 — St. Mary's Hospital	3630, avec Lacombe	Mlle McKeown, Margaret

Deuxième Partie

Services Auxiliaires

**Exécutif de l'Alliance des Professeurs
Catholiques de Montréal**



M. Léo Guindon
président



M. Fernand Lavigne
président honoraire



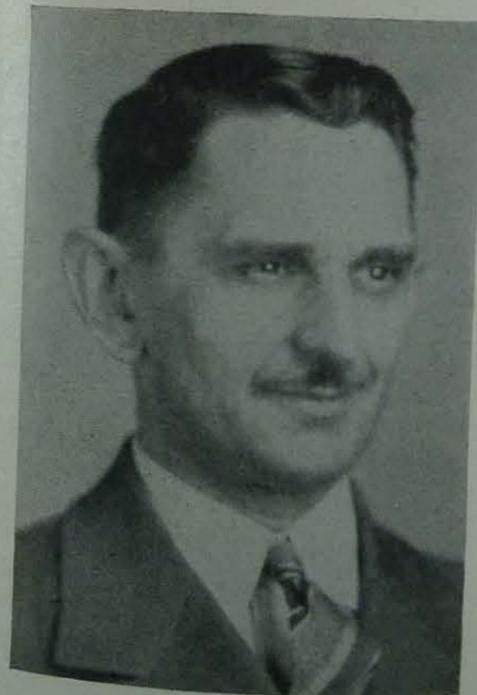
M. l'abbé Henri Jasmin
conseiller moral



M. Roland Boudreault
vice-président



Mlle Thérèse Thériault
vice-présidente



M. J.-Adélard Richer
secrétaire



Mlle Loulsette Goulet
secrétaire-correspondante



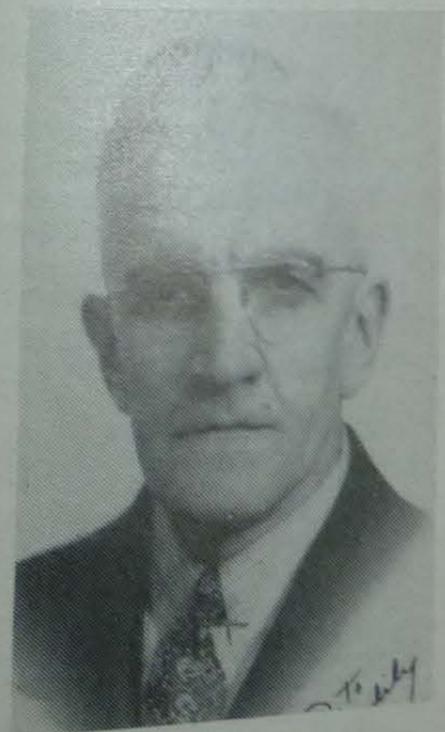
M. Alfred Prescott
trésorier



Mlle Berthe Breton
directrice



Mlle Annette Riberdy
directrice



M. Léopold Pelletier
directeur

Un siècle d'activités

Grâce aux recherches faites par l'un des nôtres, membre de la Société Historique de Montréal et diplômé de l'École des Bibliothécaires de l'Université de Montréal, M. Irénée Daigle, il sera possible au président de l'A.P.C.M. de donner ici l'historique résumé d'un siècle des activités syndicales ou professionnelles du personnel enseignant du district de Montréal.

Il y a plus de cent ans, en effet, exactement le 23 juillet 1845, se fondait l'« Association des Instituteurs du District de Montréal ». La réunion de fondation se tenait à Beloeil. MM. Léon Kirouac et J.-E. Labonté, instituteurs, étaient respectivement élus président et secrétaire-correspondant.

Dès les premières réunions, l'association confirme son but: travailler au perfectionnement pédagogique de ses membres, aider à leur bien-être moral et matériel, et viser ainsi au bien de la jeunesse à eux confiée. Dans l'éditorial de « La Minerve » du 7 août 1845, Ludger Duvernay loue le bel effort fait par les instituteurs, reconnaît la nécessité d'une telle association et dit tout le bien qu'elle est appelée à faire.

Le docteur Jean-Baptiste Meilleur, surintendant du Conseil d'Éducation, considère cette association « comme un puissant levier, un moyen de donner aux individus qui la composent cet esprit de corps, de progrès, d'uniformité, et de perfectionnement que, sans elle, jamais ils ne pourraient avoir à ce degré ».

« Cette association, leur écrit-il, contribuera grandement à l'avancement de l'éducation et au bonheur de la société en général, d'abord en faisant de l'enseignement une profession, un état aussi honorable qu'utile, et ensuite en formant, par le ministère de ses membres, des sujets capables pour tous les genres d'occupation honnête dans la vie active. C'est le meilleur moyen pour les instituteurs de se rendre dignes et influents, et d'acquérir de plus en plus tous les jours des droits au respect, à la considération et aux contributions de la société pour leur faire une subsistance convenable ».

L'Association vécut douze années plus ou moins actives. Le 4 mars 1857, sous la poussée de l'honorable P.-J.-O. Chauveau, nouveau surintendant, elle devenait l'« Association des Instituteurs pour la Circonscription de l'École normale Jacques-Cartier ».

Les activités de cette nouvelle union des instituteurs du district de Montréal, consisteront surtout en conférences professionnelles et en discussions élaborées dans le but de se connaître les uns les autres et de se protéger mutuellement.

Sept ans après son existence, l'Association avait déjà eu dix-huit discussions et trente-six conférences, sur l'utilité de ces conférences, sur

l'éducation intellectuelle, religieuse et nationale, sur la formation de l'instituteur, en particulier, sur la méthodologie générale et spéciale, sur les sciences et sur l'histoire du Canada. Ces réunions se continuèrent pendant plus de soixante ans.

Ces associations avaient été fondées par et pour les instituteurs. Les institutrices de Montréal se formèrent en association le 6 juillet 1907 dans le but de se réunir, de se perfectionner dans l'art de l'enseignement, « d'améliorer leur condition sociale et de s'encourager mutuellement à la pratique de la religion et de toutes les vertus qui peuvent contribuer à leur faire remplir leurs devoirs avec honneur pour elles-mêmes et pour la société ».

Le calme le plus parfait régna dans ces deux associations jusqu'en 1918. Les dirigeants de l'Association des instituteurs, au dire d'un certain groupe, ne s'occupaient pas suffisamment de travailler au bien-être matériel des membres. Pour accélérer le succès de ses revendications en ce temps de vie chère, un groupe fonde, le 29 octobre 1918, l'« Union des Instituteurs catholiques de l'Île de Montréal », qui accepte comme membres les instituteurs catholiques de langue française et de langue anglaise.

La constitution de cette association est adoptée le 15 novembre 1918. Mais l'article 17 qui exclut les directeurs-secrétaires, les visiteurs et les principaux, occasionne une lutte ardente. Le 2 décembre 1918, l'Union cessait toute activité.

Cependant, le bien-être matériel du personnel enseignant n'a pas été amélioré. L'Association des Instituteurs pour la Circonscription de l'E.N.J.C. tente vainement d'obtenir une augmentation du traitement des instituteurs et institutrices. La Commission scolaire ne bouge pas. Le personnel enseignant est mécontent.

Après la tenue de plusieurs réunions secrètes par un groupe intéressé, quelque cinq cents instituteurs et institutrices reconnaissent officiellement le 10 octobre 1919 l'Association du Bien-Etre des Instituteurs catholiques de l'Île de Montréal.

Cette nouvelle société s'attaque hardiment au problème matériel, et son action tenace résulte en une certaine augmentation des traitements du personnel enseignant. Premier pas vers une amélioration plus équitable.

Malheureusement, les officiers des deux associations existantes ne s'entendaient pas. Chacune agissait à sa façon. Les instituteurs et institutrices en majorité appuyaient le « Bien-Etre », les autres, la Circonscription.

Certains directeurs des Commissions de districts profitèrent de la confusion qui existait pour jeter les bases d'une nouvelle association: « L'Alliance catholique des Professeurs de Montréal ». Le 5 décembre 1919 a lieu la première réunion officielle de la dite association.

Le personnel enseignant laïc se divise donc maintenant en trois associations.

La commission scolaire donnait le coup de mort à l'Association du Bien-Etre au mois de juin 1920. En effet, lors du réengagement du personnel, 68 membres du Bien-Etre furent mis à pied. Par la suite, plusieurs furent réengagés, les autres se taillèrent un brillant avenir ailé et hausser son prestige.

Les réunions continuèrent à l'Association des Instituteurs pour la Circonscription de l'École normale Jacques-Cartier avec un nombre de membres toujours de plus en plus réduit, jusqu'à presque l'extinction. L'Alliance de son côté tint de rares assemblées.

Enfin, le 11 septembre 1936, l'Alliance devint la véritable association des instituteurs et institutrices catholiques de Montréal. Le 14 mars 1944, elle s'enregistrait sous la loi des Syndicats professionnels et changeait son nom en celui de « L'Alliance des Professeurs catholiques de Montréal ».

Ces dix dernières années ont été pour elle d'une activité intense sous diverses formes: perfectionnement pédagogique; journées catholiques, pédagogiques; enquête sur l'enseignement; œuvres sociales, nationales; bourses d'études; publications pédagogiques; journal pour ses membres; amélioration des conditions de travail et convention collective; appui constant donné à l'organisation professionnelle et participation très active dans la formation de « La Corporation générale des Instituteurs et Institutrices catholiques de la Province de Québec » reconnue en 1946, etc, etc...

Il y a cent ans, les instituteurs ressentaient la nécessité de l'union. Ils appliquèrent dès lors, l'enseignement que Pie XII publiait l'an dernier. « Les instituteurs doivent exiger leur place au soleil et les moyens de s'y maintenir; ils doivent défendre, soutenir, revendiquer leurs droits de maîtres catholiques et la possibilité de remplir leurs obligations. Individuellement, ils ne peuvent atteindre ces buts, c'est évident; ils doivent donc agir par le moyen de leur Association ».

Formée par une poignée d'instituteurs dévoués, l'association est devenue aujourd'hui le centre professionnel des milliers d'éducateurs de carrière: directeurs des études, principaux, directrices, instituteurs et institutrices, tous unis dans un esprit de corps indissoluble pour « l'étude, la défense et le développement des intérêts moraux, sociaux et économiques de la profession ».

L'Alliance des Professeurs catholiques de Montréal, digne successeur de l'association-mère de 1845, offre ses hommages d'admiration et de reconnaissance à tous ces apôtres laïques de l'enseignement qui ont su par leur dévouement inlassable mériter la confiance et la reconnaissance de l'Église, de l'État et de la Société.

LÉO GUINDON,
président.

La culture physique dans nos écoles

Il va sans dire que la culture physique n'a pas débuté, dans nos écoles, avec le service spécial organisé par la Commission scolaire. Les programmes en faisaient mention depuis plusieurs années. La direction de l'école déterminait elle-même la portée de cet enseignement et la place qu'il devait occuper à l'horaire. Chacun suivait les directives du manuel de son choix.

L'enseignement organisé de la gymnastique à la Commission des Ecoles catholiques de Montréal débute dans la première décade du présent siècle et coïncide avec la création des corps de cadets. Au tout début, quelques écoles seulement sont favorisées de cet enseignement par des instructeurs qualifiés, pour la plupart des officiers des diverses unités de milice d'alors, et entraînés sous les auspices du ministère de la Défense Nationale.

Cette période d'organisation au ralenti se prolonge jusqu'au commencement de la première grande guerre alors que plusieurs facteurs contribuent à donner une impulsion nouvelle à la création des corps de cadets.

La plupart des écoles entrent dans le mouvement que favorisent les allocations accordées par le gouvernement pour l'entraînement et les uniformes, et celles qui sont versées par le comité du fonds Strathcona pour l'encouragement des exercices physiques.

D'autre part, la Commission scolaire organise des cours de culture physique pour les titulaires des écoles, avec programme bien déterminé et concours pour l'obtention des certificats du Grade B. Par la suite, le manuel de culture physique de l'institution Strathcona est distribué à tous les titulaires, avec programme officiel de culture physique pour les premières années du cours.

Cet élan dure jusqu'en 1933, époque où les subsides votés pour le service des cadets sont considérablement diminués. Plusieurs corps de cadets doivent alors cesser l'entraînement et sont licenciés. Grâce à cette organisation, nos écoliers avaient bénéficié des exercices physiques durant environ une trentaine d'années. Mais le programme des études demeure toujours le même et les élèves continuent à recevoir cet enseignement si utile au maintien de la bonne santé.

Cependant, malgré la bonne volonté de chacun, quelques lacunes réclament une attention particulière. Dans bien des cas, cet enseignement ne se donne que pendant quelques semaines et sans véritable adaptation au programme déterminé.

En 1937, les autorités scolaires organisent le service de l'Education physique et en confient la direction au lieutenant-colonel Lauréat St-Pierre; en 1938, elles lui adjoignent une assistante, pour les écoles de filles.

L'année suivante, trois spécialistes viennent augmenter l'effectif du département: deux institutrices et un instituteur.

Réorganiser cet enseignement dans toutes les écoles de garçons et de filles, élaborer des programmes, entraîner et former des titulaires, préparer et organiser les concours inter-groupes, les grands numéros de gymnastique en vue des festivals d'écoliers et les démonstrations de fin d'année, telles sont les principales fonctions de ce service.

Chaque groupe de gymnastes reçoit, une fois la semaine, deux leçons régulières de culture physique d'une demi-heure chacune. Comme il y a environ cinq cent cinquante groupes répartis dans toutes les écoles, il se donne donc, en moyenne, onze cents leçons chaque semaine.

Les spécialistes visitent leurs groupes à tour de rôle, voient à ce que les programmes soient suivis, font des corrections nécessaires quand il y a lieu, stimulent et encouragent les titulaires et les élèves.

D'année en année, nous constatons qu'il y a progrès; la tenue s'améliore, la démarche s'assouplit. Cependant certaines améliorations s'imposent à notre organisation de culture physique, entre autres, l'augmentation du nombre de spécialistes, la multiplication des gymnases et des salles de douches. Les écoles protestantes possèdent beaucoup plus d'avantages sur ce point. Une petite comparaison appuiera mieux mon affirmation:

	Ecoles Catholiques	Ecoles Protestantes
Ecoles	230	68
Elèves	100,000	40,000
Gymnases	2	44
Spécialistes	6	45

Pour conserver une juste proportion, il nous faudrait cent cinquante spécialistes et cent cinquante gymnases.

Nous sommes persuadés que tous les éducateurs admettent que l'éducation intégrale comprend non seulement la culture intellectuelle mais aussi la culture physique, nécessaire au développement du corps comme à celui du cerveau et à la formation du caractère.

Nous souhaitons que les autorités compétentes réalisent, dans un avenir rapproché, l'importance de doter nos écoles de toutes les facilités adéquates à l'amélioration de l'enseignement de la culture physique. C'est alors seulement que toute la jeunesse étudiante pourra bénéficier de ce *Mens sana in corpore sano* dont parle Juvénal.

MAJOR J.-E. GAGNON,
directeur de l'Education physique.

Les travaux manuels

La Commission des Ecoles catholiques de Montréal a institué des cours de travaux manuels dans ses écoles, il y a déjà plus de quarante ans. C'est exactement en février 1906 qu'elle ouvrait la première classe dans l'ancienne école Polytechnique attenante à l'Académie commerciale catholique, aujourd'hui Le Plateau.

L'organisation fut confiée à un professeur venu spécialement de Paris, M. Paul Michal. Durant le peu de temps qu'ici il exerça ses fonctions, de 1906 à 1910, il installa des ateliers scolaires pour le travail du bois dans presque toutes les écoles alors sous le contrôle de la Commission. Cinq professeurs donnèrent cet enseignement, mais en 1910 deux furent remerciés, et les cours se donnèrent au ralenti jusqu'en 1917.

A la division de la Commission en quatre districts, il se fit un réel progrès dans le centre, le nord et l'ouest: on ouvrit de nouvelles classes et une dizaine de professeurs dispensèrent l'enseignement de cette matière dans une trentaine d'écoles. Chacune des salles de travaux manuels aménagées servait de centre où les élèves des écoles les plus rapprochées se rendaient pour suivre les cours. Dans l'est, impossible de rien entreprendre, vu l'encombrement des écoles déjà trop petites pour recevoir les enfants dans les classes régulières.

A l'avènement de la Commission unique en 1928, il se fit de nouveaux changements, et, il ne restait plus en 1930 que quatorze ateliers, où six professeurs enseignaient à environ deux mille élèves. La centralisation permit un nouveau développement: un inspecteur-directeur fut nommé pour réorganiser et diriger cet enseignement. Le programme fut nettement défini, et depuis, la Commission n'a cessé d'encourager l'expansion de cette matière, dans la limite de ses moyens. Aujourd'hui, en 1946, sur un total de 6,875 élèves inscrits dans les classes de 7e et de 8e des 108 écoles de garçons, 6,180 garçons de 92 écoles, suivent les cours de travaux manuels dans l'un ou l'autre des ateliers distribués dans toutes les parties de la ville.

Le cours de travaux manuels a été institué pour faire connaître aux élèves le pourquoi de l'enseignement industriel et son application. En apprenant le dessin, le nom et le maniement des outils, la transformation de la matière brute en objets finis et attrayants, les enfants acquièrent des connaissances et prennent des habitudes qu'ils conservent toute leur vie. Vu le peu de temps alloué à cette matière, le travail de bois a été le seul recommandé jusqu'à présent dans nos écoles.

Les quelques heures passées à l'atelier scolaire sont pour plusieurs de nos garçons le point de départ dans le choix de leur carrière. Bon nombre des élèves des écoles spécialisées: écoles d'arts et métiers, école du meuble, école technique, etc, ont reçu une préparation éloignée à l'atelier des travaux manuels.

« En supposant même que le garçon instruit à l'école des éléments des métiers n'en doive exercer aucun plus tard, ne lui serait-il pas commode, utile et agréable d'accomplir dans la famille de petits travaux pour lesquels, faute d'habileté ou d'habitude, il devrait recourir à un ouvrier? Ne sera-ce pas une source d'économies appréciables et de satisfactions aussi saines que légitimes? Le soin du ménage auquel il coopérera par son travail l'attachera plus fortement à son foyer, dans lequel il coopérera par son tout la preuve de son labeur et de son adresse ».

Anciens professeurs: MM. Paul Michal, Pierre Hamelin, Eugène Bertrand, J.-J. Scherrer, Florentin Gougoux, J.-Elzéar Lambert, P.-Hercule Gosselin, J.-Adrien Bertrand, Jules Lepronhon, J.-Barthélémy Desaulniers, René Lafond.

Professeurs actuels: MM. L.-A. Auger, J.-H. Bédard, D. Brabant, A.-C. Brunet, F. Crépeau, J.-A.-L. Fitzpatrick, R. Fortin, H. Gauthier, A.-J. Handfield, P. Lamontagne, E.-F. Larose, J. Larose, H. Leclerc, A. Nobert, H. Ouellette, E. Saint-Jean, E. Trudeau.

J.-AMÉDÉE LUSSIER,
directeur des travaux manuels.

L'inspection médicale des écoles de Montréal

Les débuts de l'inspection médicale des écoles de Montréal ont été quelque peu hésitants, et la période de 1906 à 1917, selon l'expression du Dr Eugène Gagnon, a été « la phase expérimentale » de ce problème. Son but principal avait été de dépister et de contrôler les maladies contagieuses parmi les écoliers, bien que le système d'alors ait inscrit dans son programme initial « la recherche des défauts physiques non contagieux ». Cette phase a démontré la nécessité de l'inspection et le bien-fondé de confier à des infirmières une bonne partie du travail dirigé d'abord par le médecin-inspecteur.

Etabli en 1906 à Montréal, ce système d'inspection médicale fut le premier institué au Canada. Après une courte interruption, ce travail reprenait le 1er novembre 1908, avec douze médecins. Cette même année furent nommées les deux premières infirmières. Ce n'est qu'en 1910 que ce service fut établi en permanence. Un dentiste-inspecteur fut nommé en 1915. En 1917, le personnel comptait vingt et un médecins-inspecteurs et neuf infirmières.

La réorganisation du service de santé en 1918 a amené la création de la division de l'hygiène de l'enfance, dont la fonction est de voir à l'étude et à la solution de tous les problèmes inhérents à l'enfance depuis et avant la naissance jusqu'à la sortie de l'école. L'inspection des écoles qui était, depuis ses débuts, sous la direction de la division des maladies contagieuses, est passée sous le contrôle de la nouvelle division, dont la surintendance fut confiée à mon collègue et assistant, feu le docteur Eugène Gagnon, à qui j'ai succédé le 29 octobre 1928, alors qu'il prenait charge de la démographie.

A la suite de cette réorganisation, on comptait dix-huit médecins dont cinq à temps partiel, un dentiste et trente-six infirmières-visiteuses. L'amélioration était appréciable, mais non encore suffisante vu le nombre toujours croissant de la population. Il y avait à cette date environ 115,000 enfants dans les écoles de Montréal, soit 6,700 élèves environ par médecin et 3,300 par infirmière, ce dernier chiffre beaucoup trop élevé pour qu'elle pût accomplir un travail efficace. Cette situation s'est même aggravée par le fait d'une diminution du personnel à un moment donné.

En 1928, grâce aux efforts constants de mon prédécesseur, le Dr S. Boucher, alors directeur du service de santé, qui vient de s'éteindre le 6 octobre dernier, et à la suite d'une enquête sur les activités en hygiène à Montréal, de grands progrès furent réalisés. Une nouvelle réorganisation s'est faite, le personnel a été augmenté et l'inspection stabilisée et rendue plus efficace. Elle a continué à se développer depuis.

La situation du médecin à temps partiel fut abolie et les dix-sept médecins-inspecteurs furent employés à temps complet; le nombre des

dentistes-inspecteurs fut porté à quatre et celui des infirmières à cinquante-deux, dont quatre surveillantes de districts. Depuis, le personnel a été graduellement augmenté.

La nomination d'une infirmière en chef date du 16 septembre 1930.

En 1929, une entente est intervenue entre les commissions scolaires catholique et protestante et le service de santé, afin d'établir une étroite coopération dans l'inspection médicale des écoles et de définir les fonctions de chacun.

La même année, le service de santé en coopération avec le Comité national d'hygiène mentale au Canada (section de la province de Québec) créait, dans la division de l'hygiène de l'enfance, une section nouvelle de l'hygiène mentale avec l'engagement d'un personnel spécialisé, au début, de deux médecins-psychiatres et de quatre infirmières-psychologistes. Le personnel de cette section se compose aujourd'hui de quatre médecins-psychiatres et de huit infirmières-psychologistes dont une assistante-infirmière en chef.

Par la suite, en 1931, un système d'examen de l'audition à l'aide de l'audiomètre, a été institué et confié à deux infirmières spécialement entraînées.

L'organisation de l'immunisation contre la diphtérie dans les écoles pour les élèves non immunisés durant l'âge pré-scolaire, date de 1930; depuis 1944, on procède à l'immunisation combinée contre la diphtérie et la coqueluche.

Les deux premières cliniques dentaires municipales pour venir en aide aux écoliers ont été instituées en 1932; leur nombre est aujourd'hui de onze, dont une d'orthodontie à l'Université de Montréal.

En 1933, avec la collaboration des instituteurs et du Service des oeuvres sociales scolaires, ont été organisées la pesée et la mensuration systématiques des élèves à périodes définies durant l'année scolaire. Cette même année, a été institué l'examen médical annuel des professeurs laïques de la Commission des Ecoles catholiques. Pour le personnel religieux, cet examen restait facultatif; quelques congrégations de religieux enseignants ont organisé cet examen chez eux; d'autres ont réclamé les services de notre personnel médical. Depuis 1941, en vertu d'une loi nouvelle, l'examen médical annuel et l'examen radiologique des poumons sont obligatoires pour tous. Le service de santé voit à l'observance de cette loi dans les écoles et les institutions indépendantes.

En 1934, fut institué un système qui permet d'examiner durant les mois de juillet et août, dans les consultations municipales, les enfants qui entrent pour la première fois à l'école en septembre; ce qui permet de hâter le travail, d'obtenir la correction de certains défauts physiques avant l'ouverture des classes, et de faire vacciner ceux des enfants qui ne le sont pas.

Depuis quelques années, le personnel du service de santé, avec l'aide efficace des professeurs, a lancé et organisé parmi les élèves plu-

sieurs campagnes d'éducation en faveur de l'alimentation rationnelle, de l'hygiène dentaire, et contre la tuberculose, la diphtérie et les maladies vénériennes dans certaines écoles supérieures.

La nomination d'une nutritionniste à la division de l'hygiène de l'enfance a permis de développer l'enseignement de la nutrition.

L'augmentation du personnel et l'amélioration des méthodes de travail nous ont permis d'instituer les services d'hygiène scolaire et d'inspection médicale des écoles sur des bases solides et permanentes qui en assurent l'efficacité.

Ces services permettent d'assurer une surveillance constante de la santé des élèves, de suivre leur développement physique et mental, de prévenir la propagation des maladies contagieuses à l'école et d'assurer à l'élève un milieu scolaire salubre.

Le programme actuel est pratiquement complet et adéquat et comprend l'enseignement de l'hygiène, la surveillance sanitaire des écoles, le contrôle des maladies contagieuses, l'examen médical périodique et de routine des élèves, l'inspection dentaire et le maintien des cliniques dentaires municipales pour les écoliers pauvres, l'examen médical annuel des instituteurs, l'examen mental, l'examen de l'audition à l'aide de l'audiomètre, l'immunisation combinée contre la diphtérie et la coqueluche et la recherche des contacts de tuberculose par le Patch Test (Vollmer) et la radiographie pulmonaire des réacteurs positifs. Les visites à domicile par les infirmières, dans le but de faire l'éducation des parents et des familles et d'insister sur le traitement des défectueux, complètent ce programme.

Pour l'année scolaire 1945-46, l'inspection médicale des écoles s'est poursuivie à Montréal auprès de 135,000 enfants, répartis dans 320 écoles, dont 218 dirigées par la Commission des écoles catholiques de Montréal, 46 par la Commission des écoles protestantes; les 56 autres étaient des institutions privées, des collèges, des pensionnats, etc.

Ce travail dont la direction incombe à la division de l'hygiène de l'enfance, est effectué par trente-trois médecins, quatre psychiatres, quinze dentistes et cent cinquante-cinq infirmières.

En terminant, je rends au personnel enseignant un sincère témoignage de reconnaissance pour la collaboration précieuse et l'aide constante qu'il a accordées à notre corps médical.

AD. GROULX, M.D., M.P.H.,
directeur du Service de santé.

L'enseignement ménager

Au cours de son intéressant historique sur l'activité féminine dans la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, mademoiselle Thériault a fait une brève mention de l'enseignement ménager, louant les initiatives de mesdemoiselles Marie-Gérin-Lajoie et Herminie Sicotte qui en ont été les véritables pionnières dans les écoles. On sait, en effet, que dès 1909, mademoiselle Gérin-Lajoie donnait des leçons de couture et de cuisine à l'académie Marchand, et que mademoiselle Sicotte emboîtait le pas à l'école Garneau en 1911.

Avant de poursuivre l'étude des réalisations de la Commission scolaire dans ce domaine, je tiens à offrir mon respectueux et reconnaissant hommage à ces deux éminentes propagandistes de la science ménagère parmi notre population féminine.

Si déjà, il y a plus de cinquante ans, la Commission scolaire catholique a compris l'importance d'initier dans les écoles les petites filles aux secrets de la bonne tenue d'une maison et aux éléments d'une cuisine appétissante autant qu'économique, à plus forte raison a-t-elle été justifiable, après la guerre de 1914-1918, d'appliquer dans ses écoles le programme officiel d'enseignement ménager.

Constatant alors qu'un grand nombre de mères avaient dû quitter leur foyer pour aller travailler dans les usines, tout comme cela est arrivé durant la récente guerre, mademoiselle Jeanné Anctil, directrice de l'Ecole Ménagère provinciale, suggéra aux autorités de la Commission scolaire de créer des bourses d'études qui permettraient à des institutrices de suivre les cours de son école, afin de devenir professeurs d'enseignement ménager à la Commission. Le conseil, présidé à cette époque par l'honorable juge Lafontaine, accepta la proposition de mademoiselle Anctil, et dès 1919, quatre institutrices, représentant chacun des districts de ce temps, profitèrent de cet avantage.

Ces jeunes personnes se mirent à l'oeuvre avec enthousiasme, ambitieuses de tirer tout le bénéfice possible de l'occasion qui leur était offerte. Cette innovation fut couronnée de succès. On en trouve la preuve dans le fait que l'une de ces boursières, madame Rose Lacroix, du district est, est devenue la directrice de l'Ecole Ménagère provinciale. Sa compagne du district nord, Mlle Juliette Mireault, après avoir été vingt-trois ans responsable des cours de couture et de cuisine aux écoles Sainte-Marthe et de-la-Visitation, est aujourd'hui directrice de l'enseignement ménager à la Commission même. Mlles Catherine Véronneau et Rose-C. Perras étaient les deux autres boursières de ce premier essai.

Jusqu'en 1925, la Commission répéta annuellement l'octroi de ces faveurs, l'étendant même à des jeunes filles qui ne faisaient pas partie du personnel enseignant. Cependant, toutes celles qui ont eu l'avantage de jouir de ces bourses sont devenues, par la suite, professeurs d'enseignement ménager dans les écoles de la Commission, à mesure que celle-ci en

construisait de nouvelles et y aménageait un local spécial pour ces cours. La plupart de ces jeunes professeurs avaient la responsabilité de cet enseignement dans deux et même trois écoles différentes, ce qui est une preuve évidente de dévouement. Cinq des premières boursières continuent toujours leurs bons services.

Ce qui précède est relatif aux écoles dirigées par des laïques. Les religieuses ont aussi fait leur grande part pour diffuser l'enseignement ménager. La Congrégation de Notre-Dame fut la première communauté qui institua ces cours de couture et de cuisine à son école Jeanne-Leber. L'apôtre de cette heureuse initiative est aujourd'hui directrice générale de l'enseignement ménager pour toute la communauté des Dames de la Congrégation. En 1916, les religieuses de Sainte-Anne suivirent l'exemple à leur école du Mile-End; la communauté de Sainte-Croix, à Saint-Edouard en 1918; puis celle des Saints Noms de Jésus et de Marie, en 1922, à l'école du Sacré-Coeur, aujourd'hui Sainte-Eulalie.

Au cours des dix dernières années, les Filles de la Sagesse, école Gédéon-Ouimet, les Soeurs de l'Assomption, école du Christ-Roi, les Petites Franciscaines de Marie, école Marie-Rollet et Madeleine-d'Ailleboust, ont offert des religieuses pour ce même service.

En 1943, on comptait à la Commission quarante-huit religieuses et dix-neuf laïques titulaires de cet enseignement. Aujourd'hui, le nombre en est monté à quatre-vingt-neuf.

Cette même année, la Commission scolaire décida de nommer une directrice générale pour les cours de science ménagère. Treize concurrentes furent choisies parmi les professeurs en titre. Mlle Juliette Mireault qui réunit les suffrages du jury, entra en fonction le 3 mars.

L'institution et le maintien de l'enseignement ménager occasionnent évidemment des frais assez élevés. D'autre part, on ne peut mettre en doute l'importance pour nos jeunes filles d'une préparation adéquate à leurs devoirs futurs, primordiaux, de maîtresses de maisons et de mères. A notre époque où la vie de famille est changée par la force des événements, où la mère est souvent obligée de chercher en dehors de la maison un supplément de revenus afin de pourvoir à tous les besoins des siens, n'est-il pas nécessaire de lui assurer des aides efficaces dans ses filles?

Nous voulons donc espérer que l'argent dépensé comme aussi le dévouement et le travail que représente cet enseignement spécial ne seront plus considérés comme inutiles par ceux mêmes que la mesure trouve moins enthousiastes ou qui n'en admettent pas l'urgence absolue. Nous voulons croire également que la société se rend compte des efforts constants de la Commission scolaire catholique de Montréal pour donner aux enfants qui fréquentent ses écoles, une formation aussi solide que complète. Pour le plus grand nombre de ses élèves féminines d'aujourd'hui, il est probable que la science du ménage et de l'alimentation qu'elles ont l'avantage d'acquérir, leur sera plus profitable et plus utile que les règles de l'algèbre et de la géométrie. C'est pourquoi nous tenons tant à sa diffusion.

JULIETTE MIREAULT,
directrice de l'enseignement ménager.

Le dessin

C'est aux environs de 1909, que l'enseignement du dessin fut donné d'une façon régulière dans quelques écoles de la Commission. A cette date nous trouvons à l'Académie Commerciale, appelée depuis Le Plateau, monsieur Ludger Larose, artiste peintre, dispensant ses leçons dans l'atelier du sous-sol de cette école.

En 1910, il est remplacé dans ses fonctions, par monsieur Jobson Paradis, autre artiste peintre de talent.

Dès 1911, monsieur Jean-Baptiste Lagacé, professeur d'histoire de l'art et artiste, est installé définitivement à l'école Le Plateau pour y enseigner le dessin, jusqu'en 1928.

Monsieur Joseph St-Charles, R.C.A., enseigne cette spécialité vers la même époque, à l'école Olier et à d'autres écoles primaires, cependant que monsieur Charles Gill fait bénéficier de sa belle culture et de sa science du dessin les élèves de l'École normale Jacques-Cartier.

Cette matière fut évidemment enseignée avant ces dates, mais de façon très minime. Ni la méthode Smith du conseil des arts et manufactures, ni celle de M. Templé prétendue nationale, n'ont produit de vrais résultats. Le voyage d'étude en Europe de M. Chs.-A. Lefèvre en 1890 et le programme esquissé en 1898 constituent des efforts théoriques sérieux pour asseoir l'enseignement de cette spécialité. Mais ils se heurtent semble-t-il, à une pratique routinière ancrée, à une inadéquate préparation des maîtres et à une fausse conception de la méthode. La nomination de M. Lefèvre au poste de directeur général de cette spécialité en 1911, devait assurer des bases psychologiques et pédagogiques à un enseignement logique et pratique du dessin dans la province.

A Montréal, l'organisation rationnelle n'en devait être faite totalement qu'en 1928. Quatorze professeurs, des hommes seulement, dispensent alors leurs leçons de dessin dans un certain nombre d'écoles; toutes cependant n'en sont pas pourvues. Ces maîtres comptent plusieurs années d'expérience, ils ont des connaissances méthodologiques dans l'enseignement de cette matière, ils accomplissent bien leur tâche.

Le 11 septembre 1928, la Commission passe une résolution qui exige le diplôme de professorat que l'École des Beaux-Arts vient de commencer à décerner, pour avoir le droit d'enseigner le dessin.

En 1930, quelques anciens professeurs quittent l'enseignement et sont remplacés par de nouveaux diplômés. Ce corps devient strictement professionnel.

Dès juin 1928, monsieur Jean-Baptiste Lagacé, alors nouvellement nommé directeur, inaugure le système d'expositions-contrôle. Toutes les classes de chacune des écoles de la Commission doivent exposer la série

des exercices exécutés pendant l'année. Cela permet de dépister les négligences et l'apathie. Les rapports des professeurs-visiteurs remis au directeur, sont étudiés et suggèrent des réformes possibles, en même temps qu'ils le renseignent sur l'interprétation du programme. Des directives efficaces sont données aux professeurs spéciaux. La « bonne parole » est répandue chez les professeurs réguliers afin de les intéresser davantage à l'enseignement du dessin. Des cours de perfectionnement sont conseillés et organisés. Un bon nombre en comprennent les avantages, les suivent et deviennent à leur tour, des prosélytes du dessin.

De nouveaux diplômés sont engagés, ce qui répand davantage l'enseignement méthodique dans un plus grand nombre de classes primaires complémentaires. Il y en a vingt-cinq en 1922-23, vingt hommes et cinq femmes.

Les expositions contrôlant l'application du programme de dessin, les cours de perfectionnement aux instituteurs réguliers, l'exigence d'un diplôme officiel, les conseils précieux donnés par M. Lagacé, qui fait de nombreux adeptes chez les directeurs et les principaux en les visitant à tour de rôle, deviennent les premières bases de cette organisation qui, de l'aveu de plusieurs pédagogues avertis, est la matière qui fait le plus de progrès, dans cette année 1930. L'élan donné ne se ralentit pas. Les expositions créent l'émulation entre collègues spécialistes et entre écoles. Tout n'est pas parfait, mais le dessin organisé sérieusement s'enseigne avec d'heureux résultats.

En 1934, sous la direction de M. le directeur de l'enseignement du dessin, une dizaine de professeurs zélés et dévoués collaborent à une répartition guide. Ils donnent leur temps, sans rémunération, à ce travail qui n'a pas d'autre but que d'aider les maîtres réguliers dans leur propre enseignement de cette matière. Cette série de leçons clairement expliquées est imprimée et, dès 1935, est distribuée aux professeurs des classes primaires, de la 1^{ère} à la 5^e année.

Aux expositions, on remarque fort bien les résultats de l'application d'un tel programme qui est en concordance parfaite avec les données officielles. En 1936, le nombre des professeurs de dessin augmente à vingt-trois hommes et cinq femmes. En 1939, pratiquement toutes les écoles sont pourvues d'un spécialiste dans les classes primaires complémentaires. Plusieurs instructeurs de dessin suggèrent de bonne grâce aux titulaires réguliers des types de leçons qui peuvent se donner avec profit. En définitive, le progrès s'accroît, et l'enseignement du dessin est solidement établi. On ne trouve plus de copiages, de dessins insignifiants ou de « tape-l'oeil ». Si la perfection n'est pas atteinte, les leçons donnent logiquement et régulièrement. Les résultats obtenus en sont la preuve incontestable.

De 1942 à 1946, le dessin bien organisé, inspire à la direction de faire porter ses efforts :

1° — Sur la propagande aux profanes, de sa réelle valeur pratique et éducative ;

2° — Sur l'établissement d'un mode de contrôle du programme ;
3° — Sur des directives méthodiques et pédagogiques, atteignant surtout l'enseignement élémentaire et données en particulier aux instituteurs réguliers.

Il fallait élargir la voie tracée et remettre un peu d'ordre dans la discipline du travail, scruter la valeur pédagogique des professeurs spéciaux, supprimer de douces habitudes, réviser l'emploi du temps et réveiller l'apathie de quelques routiniers, heureusement très rares.

En 1942, un nouveau directeur est nommé dans la personne de M. Maurice LeBel, qui s'occupe tout d'abord de la révision et de l'uniformité des méthodes d'enseignement, qui multiplie les visites-inspections à tous les professeurs pendant leur classe de dessin pour corriger les lacunes observées, et qui exige qu'une préparation de classe soignée lui soit présentée pour critique ou approbation.

Nous pouvons admettre que chaque année accuse un progrès marqué dans cet enseignement dont la valeur de formation intellectuelle et d'épuration du goût est aujourd'hui démontrée et admise.

PERSONNEL ACTUEL : MM. Rémi Arbour, Louise Barette, Jacques Barry, Henry Belisle, Henri Bison, Pierre Brassard, Fleurimond Constantineau, Simone Dénéchaud, Adrien Hébert, Henri Julien, J.-B. Lafontaine, Marie Lamothe, Fernand Leduc, J.-M. Massicotte, Georgette Morency, Laurent Morin, Roland Morin, Robert Pelletier, Raymond Pellus, Emile Sarrasin, Viateur, Savignac, Irène Sénécal, Wilfrid Thibault, Jean Vailancourt, Marcelle Turgeon. —

MAURICE LeBEL,
directeur de l'enseignement du dessin.

Le contrôle des absences

Dans chacune des écoles de la Commission scolaire de Montréal, le contrôle des absences a toujours été l'objet d'une vive préoccupation. Au début, les directions d'écoles l'organisaient elles-mêmes. On adressait aux parents un billet, une carte d'enquête sur la cause de l'absence. Quand celle-ci se prolongeait ou quand les réponses paraissaient sujettes à caution, on dépêchait un professeur qui ordinairement, après discussion à l'amiable avec les parents, ramenait la brebis au bercail.

Pour compléter le travail des écoles, lui donner un sens plus officiel et surtout pour régler les questions particulières, M. A.-C. Miller, directeur-secrétaire du district centre, lance en 1919 les premières tentatives d'un service de contrôle.

C'est par une résolution de la Commission de ce district, en date du 30 juin 1919, que les services de monsieur J.-A. Loranger sont retenus comme instituteur suppléant, à la disposition du directeur-secrétaire, et sous son contrôle immédiat. Aucune mention n'apparaît de ce nouveau poste; mais, en fait, le directeur confie à monsieur Loranger le contrôle des absences pour les élèves sous la juridiction de la Commission du district centre.

Monsieur Loranger s'acquittait de sa tâche depuis deux ans quand, le 16 juillet 1921, la mort vint le faucher. Le poste de surveillant est alors confié à M. Ovide Roy. En octobre 1923, la Commission du district centre recommande la nomination d'un assistant-contrôleur à ce poste, M. E.-B. Brunelle.

Dans les autres districts, est, nord et ouest, les archives ne contiennent aucun document relatif à semblable fonction.

Par une résolution du Bureau central, le poste de contrôleur des absences fut aboli en 1924. Le district centre, que l'expérience avait convaincu de la nécessité d'un tel service, ne laisse pas se dissiper le fruit des efforts de cinq années. Il plaide si bien sa cause que le Bureau central rescinde la résolution et autorise le district à retenir les services d'un contrôleur. M. E.-B. Brunelle est rétabli dans sa charge qu'il remplit de 1924 au 30 juin 1928, lors de la grande réorganisation de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal.

La Commission pédagogique, organisme chargé d'étudier les questions relatives au fonctionnement des écoles, décide à son tour de créer un service de surveillance des absences. C'est à cette époque que l'on désigne un contrôleur par district, soit quatre de langue française et un de langue anglaise. Plus tard, selon les besoins, le nombre des contrôleurs sera augmenté. En 1930, la direction des Etudes recommande l'engagement d'une surveillante pour les écoles de filles, mais l'étude du projet est ajournée.

En 1931, la Commission pédagogique prie le président général de faire les demandes nécessaires afin que les contrôleurs soient nommés même temps la formation d'un comité spécial de surveillance. Les deux projets sont adoptés.

Le comité se met à l'oeuvre, étudie la question à fond et fait les suggestions jugées nécessaires. Aussi, après avoir adopté le rapport du comité et pris connaissance de celui du directeur général, M. Piédalue, la Commission précise les devoirs et attributions des surveillants. L'année suivante, M. L.-Philippe Lussier, directeur-adjoint, expose la nécessité d'augmenter le nombre des contrôleurs et des enquêteurs. M. Beauchemin assistant-directeur, soumet alors le projet des fiches.

En 1943, le département de l'Instruction publique avise les commissions scolaires de la nouvelle loi de la fréquentation obligatoire. Mais, parce qu'à Montréal existe déjà un service efficace, la mise en opération de cette législation n'y apporte que de légères modifications.

Le recensement scolaire et le dépistage des élèves non-inscrits aux écoles forcent la Commission à augmenter le nombre de ses fonctionnaires. En 1945-46, afin de se conformer aux dispositions de la loi, article 290g, la Commission nomme, sous la surveillance de M. Fédera Vincent, les contrôleurs suivants: MM. J.-A.-C. Corbeil, J.-Cyrille Marcotte, Antonio Emond, Joseph Deschênes, Lionel Lord, G.-Ernest Couillard, Joseph Aumont, Wilfrid Gravel, Frank Horan, Zotique Deschâtelets.

Tel que stipulé par la loi, leur travail consiste à s'assurer de la fréquentation régulière des élèves déjà inscrits, à dépister les élèves d'âge scolaire non-inscrits et à les inciter à l'assiduité.

La clause la plus délicate de la loi, celle qui donne le plus de préoccupation aux contrôleurs, concerne les demandes de permis d'absence pour travail à la maison ou en dehors.

Un contrôleur spécial, M. E. Couillard, représente la Commission auprès de la Cour juvénile. Il rend des services précieux en collaborant avec ses collègues et en fournissant à la Cour tous les renseignements nécessaires sur la conduite des enfants et les conditions familiales dans chacun des cas qui sont présentés à ce tribunal.

Les contrôleurs d'absences n'exercent pas souvent leur zèle auprès des enfants les plus chanceux de notre métropole. Cependant, hommes d'humanité et de grande charité, ils prêchent la dignité humaine, reconfortent des faiblesses, éclairent des consciences, exaltent le plaisir du devoir accompli, et souvent ramènent au devoir une trop faible volonté.

G. BELLEFLEUR.

N. B. — Nous remercions M. Ls-P. Lussier des notes qu'il nous a fournies pour la rédaction de cet article. Un merci tout spécial aussi à Mlle Yvonne Deschênes, archiviste de la Commission, pour les nombreux services rendus.

G. B.

Les brigades de sécurité

Qui n'a pas vu ces grands garçons à l'allure dégagée postés en faction près de nos écoles? Ce sont nos brigadiers de sécurité. Ceinture blanche en bandoulière, ils sont là qui attendent le passage de leurs jeunes condisciples.

La maman du bambin de six ans se rassure quand elle sait qu'un ange gardien protégera son enfant à l'intersection voisine. Elle n'aura pas à se déplacer.

En effet, non seulement le brigadier indique au petit le moment de traverser la rue, il lui enseigne en plus à regarder d'abord à gauche puis ensuite à droite; il lui apprend la prudence.

Que d'accidents prévenus soit par la vigilance du brigadier, soit par l'habitude de prudence qu'il a fait contracter à ses jeunes condisciples!

Quel beau rôle plein de charité joue et remplit le brigadier! Par esprit de sacrifice, il est à son poste, quelle que soit la température, avant l'entrée et après la sortie des classes. De plus, il développe son initiative en prévoyant le danger, en jugeant le moment opportun de laisser les enfants traverser la rue; il cultive son sens des responsabilités et prend l'habitude du commandement. C'est un chef de file.

De son côté, l'école où opère une brigade de sécurité en retire de grands avantages. Elle peut compter sur ce corps d'élite pour l'observance fidèle des règlements de la circulation et même de ceux de l'école.

C'est un groupe qui prêche d'exemple. Ces grands élèves, tout en s'habituant à commander, apprennent à obéir; leur caractère s'assouplit. L'école gagne aussi la confiance des parents, jamais insensibles aux soins dont en entoure leurs enfants. Pères et mères savent gré à l'école de les entraîner à éviter le danger, de faire naître chez eux des réflexes plus rapides, d'éveiller leur sens d'attention, de rendre plus vif leur jugement et plus fort leur instinct de conservation personnelle. Tout cela appartient bien à l'école et à l'oeuvre d'éducation préventive des ligues de sécurité.

Voilà qui m'amène à vous parler de la mission de la Ligue de Sécurité de la province de Québec. Alors que j'étais principal de l'école Saint-Irénée, un accident mortel survint à l'un de mes élèves. A quatre heures, se dirigeant vers son domicile, il s'accroche à l'arrière d'un camion; arrivé aux voies ferrées de la rue Atwater, les soubresauts du camion lui font lâcher prise et il tombe. Une automobile qui le suivait de près l'écrase à mort. C'était en 1924. Extrêmement peiné, je cherchai un moyen pour protéger mes écoliers contre leur propre imprudence et contre la négligence des autres.

Quelques mois plus tard, monsieur Arthur Gaboury vint me parler de la formation d'une brigade de sécurité dans mon école. J'acceptai avec

joie; j'avais trouvé, grâce à l'initiative de l'administrateur de la Ligue de Sécurité, l'organisme de protection pour ma gent écolière.

L'inauguration se fit solennellement. Pour une fois la lumière naissante venait de l'ouest, car ce fut la première brigade fondée à Montréal. Peu à peu, avec l'encouragement des autorités scolaires, la Ligue introduisait les brigades dans d'autres écoles. Il y avait alors des réunions fréquentes des directeurs d'écoles. Les idées s'échangeaient et la Ligue se rendait à toutes les heureuses suggestions. Les règlements furent codifiés et les cercles de sécurité s'ajoutèrent.

Depuis 1939, je sers d'agent de liaison entre la Commission des Ecoles catholiques de Montréal et la Ligue de Sécurité. Depuis cette date aussi, la Commission paye le coût des ceintures et des insignes; elle continue sa confiance au mouvement et monsieur le président ainsi que monsieur le directeur des études ne manquent jamais une occasion de dire tout le bien qu'ils pensent des brigades de sécurité.

En 1943, plusieurs directrices répondaient à l'appel de monsieur le directeur des études et formaient des brigades dans leurs écoles.

Aujourd'hui, nous en comptons 69 de garçons avec 1495 membres, et 34 de filles avec 426 membres. Au total, 103 brigades, et 1921 membres, qui protègent environ 40,000 élèves à 1,500 croisements de rues.

Souhaitons que toutes les écoles aient leurs brigadiers ou leurs brigadières de sécurité, et que nos 100,000 écoliers soient en parfaite sécurité dans leurs allées et venues. La Ligue de Sécurité recevra avec reconnaissance toute idée nouvelle de nature à améliorer l'efficacité de ce service; la Commission, je n'en doute pas, secondera les efforts de la Ligue. Il ne reste donc plus aux écoles qu'à maintenir leur brigade bien vivante ou à songer sérieusement à former chacune la leur. N'attendons pas, pour comprendre la nécessité d'une brigade de sécurité, que l'accident soit arrivé. Notre devoir est de prévenir.

EMILE GIRARDIN,
directeur de district.

L'école canadienne

« L'école canadienne » est la revue pédagogique officielle de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal. Fondée sous ce nom en 1925 par monsieur Eugène Achard, elle devint, sous l'administration de monsieur Victor Doré, devenu surintendant de l'Instruction publique et récemment notre ambassadeur en Belgique, la propriété de la Commission. Elle prend rang parmi le groupe des services auxiliaires qu'un organisme comme celui de la Commission scolaire de Montréal crée à la mesure de ses besoins et de ses ressources. Le soussigné en est le rédacteur en chef depuis 1930.

Notre Revue tire à cinq mille exemplaires. Elle paraît mensuellement sauf pendant juillet et août. La Commission en fait l'hommage gratuit à tous les membres de son personnel enseignant. « L'école canadienne » a un certain nombre d'abonnés dans les provinces de Québec et de l'Ontario, les provinces maritimes et les provinces de l'Ouest, dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre. Elle circule aussi en Europe et en Amérique du Sud. Son dessein est d'enrichir la culture générale et professionnelle des éducateurs de l'enseignement primaire. S'inspirant de principes chrétiens, elle est surtout au service de l'élément français de notre corps professoral. Mais sa documentation officielle est toujours bilingue. De temps à autre, il paraît aussi dans la Revue des articles écrits en langue anglaise.

« L'école canadienne » jouit de la confiance des autorités de la Commission. C'est petit à petit cependant qu'elle a gagné l'estime des maîtres. Pendant un certain temps, on n'en comprenait pas la pensée exacte. Elle n'a jamais voulu suppléer à la préparation quotidienne et personnelle de la classe. Elle n'avait pas sous la main l'équipe nécessaire pour composer toute une série de modèles à fournir aux élèves pour qu'ils s'y exercent à acquérir la connaissance du programme d'études. Estimant que la plupart des maîtres engagés dans l'épuisant travail quotidien ont de moins en moins les loisirs nécessaires pour ajouter à leur culture générale et professionnelle, nous nous sommes plutôt employé à faire de « L'école canadienne » une revue pénétrée de cet esprit et attentive à remplir ce rôle. *Culture générale, Pédagogie générale et Méthodologie appliquée* constituent les principales rubriques de notre organe.

La Revue demande et accepte avant toute autre la collaboration du personnel enseignant de notre Commission. Il n'a pas toujours été facile de l'obtenir. Les prétextes qu'invoquaient nos maîtres étaient en partie fondés. Manque d'entraînement, manque de temps. On craignait aussi d'exprimer dans la revue officielle de la Commission des idées personnelles. Sans doute il existe des principes fondamentaux que personne et surtout des éducateurs ne sauraient ignorer ou oublier, des voies hors desquelles

ils ne sauraient s'engager. Le sens des responsabilités du Directeur des études, du Visiteur en chef et du Rédacteur en chef les oblige à ne laisser publier dans la Revue que des articles conformes à la morale catholique, soucieux de l'intérêt ethnique, respectueux de l'éthique professionnelle, dignes d'une pédagogie éprouvée. Mais il existe aussi à « L'école canadienne » une juste et large liberté d'opinion et d'expression. Les collaborateurs de notre milieu comme ceux de l'extérieur qui ont accepté d'écrire dans notre Revue n'ont jamais été empêchés d'exposer la matière de leur article sous l'angle de leur choix. Cette liberté est d'ailleurs l'un des privilèges essentiels de la personne humaine et l'une des conditions du développement de la personnalité.

Nous sommes donc reconnaissant à tous ceux qui ont répondu à notre invitation d'écrire dans « L'école canadienne » et, sans diminuer le mérite des collaborateurs de l'extérieur, nous devons un merci bien particulier aux instituteurs et aux institutrices qui ont répondu à notre appel. Dans ce volume consacré à rappeler l'effort du personnel laïque à la vie intense de la Commission, il ne m'aurait pas, j'imagine, de nommer les instituteurs et les institutrices qui, depuis 1930, année où nous assumions la lourde tâche de diriger la Revue, ont pris leur part de notre labeur.

Mlles Lucille Beauchamp, Marguerite Beaudry, Gisèle Bérubé, Ethel Bradley, Laurette Chabot, Kathleen Doran, Mary Dwyer, Fabiola Gauthier, Jeanne Généreux, Mercédès Grégoire, Madame Edgar Laperrière, Kathleen Lawton, Berthe Levert, Rose-de-Lima L'Heureux, Gertrude Marchand, Margaret McAnally, Josephine McKennirey, Marguerite McMenamin, Juliette Mireault, Annie O'Donnell, Agnes Palmer, Charlotte Kearns-Perrier, Madame Georges Phenix, Hermance Picquet, Marie-Flore Saint-Onge, Lise Savoie, Thérèse Thériault, Joyce Wood.

MM. François Aubry, Lionel Lemaître-Auger, T.S. Banks, Paul Barry, Jacques Beauchamp, Irénée Beauchemin, Gérard Beaudry, René Bélisle, Richard Bergeron, Thomas Blais, Omer Boudreau, Trefflé Boulanger, Marcel Boulard, Alain de Bray, Joseph Brunet, Michel Brunet, J.-M. Cameron, Joseph Dansereau, Charles Denhez, Albert Desbois, G.-E. Dion, Wilfrid DuCap, Edouard Ducharme, Raoul Duplessis, Alexandre Dupré, Donat Durand, Isidore Ferland, Frank Foy, Louis-D. Gadoury, Hermas Gauthier, René Gauthier, Keith Glashan, L.-E. Godin, Florentin Gougoux, Marc-Antoine Gravel, Roger Hanck, Paul Hénault, Roger Hénault, Jean Huberdeault, Maurice Huneault, Yvan Jobin, Antoine Joly, L.-O. Joubert, Myles Kehoe, John J. Kelly, Wm F. Knowles, Raymond Labrosse, Gérard Lapointe, Paul L'Archevêque, Maurice Latour, Jean-Marie Laurence, Maurice LeBel, René Lebrun, Pierre Leclair, Jules Leclerc, Louis Lecomte, Henry Léveillé, Gérard Loiselle, Louis-Philippe Lussier, James Lyng, Jean Martin, Harry McNabb, Narcisse Painchaud, Albert Paquette, Jules Paquette, Alide Paradis, Gérard Périgny, E.-C. Piédalue, Henri Picquet, Eugène Potvin, Marcel Racine, W. G. Reddy, J.-R. Renaud, Léo-N. Richard, Wilfrid Saint-Pierre, Lauréat St-Pierre, Emile Sarrasin, Gérard Sindon, Léopold Veilleux, Joseph-Jean Vézina, J.-A. Villeneuve, Roland Vinette, Arthur-G. Welbourne.

On admettra que cette liste est vraiment imposante. Il en est parmi nos collaborateurs qui n'ont écrit qu'un ou deux articles. Mais, par contre, plusieurs ont fourni une contribution de longue haleine, originale et féconde. Aux uns et aux autres nous gardons une reconnaissance émue. Nous savons que la Direction des études tient compte des services que rendent ces éducateurs à la cause de l'éducation et qu'elle apprécie comme il convient l'honneur qu'ils font rejaillir sur leurs collègues et partant sur la Commission. Puissent nos collaborateurs avoir de nombreux imitateurs!

Nous n'en dirons pas plus sur « L'école canadienne ». Elle s'impose de plus en plus à l'attention des gens qui portent à l'éducation un sincère intérêt. A la demande de messieurs les Commissaires « L'école canadienne » s'est vue chargée de perpétuer à jamais le souvenir des fêtes du *Centenaire* de notre Commission. Pour notre Revue, c'était le plus grand honneur de sa carrière. C'était un témoignage de confiance particulièrement flatteur. Elle s'est acquittée de cette tâche de son mieux. L'attestation officielle de son mérite ne fait que l'encourager à poursuivre son rôle avec encore plus de conscience.

RENÉ GUÉNETTE,
rédacteur en chef.

Le cinéma

C'est le 22 avril 1930 que la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, alors présidée par monsieur Victor Doré, introduisait officiellement dans ses écoles l'enseignement par le cinéma. A cette même date, elle me chargeait de l'organiser.

Muni d'un appareil silencieux, tel le maître ambulant de jadis, je me rendais d'école en école donner des leçons de géographie ou de sciences naturelles, selon la nature des films à ma disposition. J'étais à la fois opérateur et commentateur.

Les élèves jubilaient à l'annonce d'une séance de cinéma; de bon gré, ils payaient leur tribut en remettant le lendemain un intéressant compte rendu au titulaire de leur classe.

Disons que la séance ne consistait pas uniquement à faire dérouler un ou deux films. Une préparation soignée précédait cette séance: sommaire, mots au tableau noir, graphiques ou dessins, au besoin. Bref, c'était une véritable leçon qui portait d'heureux fruits.

Ce régime durait encore quand, au mois d'août 1937, le président de la Commission scolaire, monsieur Armand Dupuis, demanda d'intensifier cet enseignement dans toute la mesure du possible.

Quelques jours plus tard, le 16 août, le Conseil pédagogique, présidé par l'abbé J.-O. Maurice, présentait un rapport très favorable et priait la Commission d'augmenter les subsides pour l'achat de nouveaux projecteurs sonores et de pellicules adaptées aux matières du programme.

Délibérations de la Commission, du Conseil pédagogique; rapports de la direction des études, des comités spéciaux; projets du préposé à cet enseignement: tout cela dura au delà de deux ans avant d'arriver à la réalisation préconisée par la résolution du 8 novembre 1939.

Toutefois, le système primitif fut modifié du 27 février au 17 avril 1939. Selon un projet qui s'inspirait de mon plan numéro 1, une école centrale fut désignée dans chacun des sept districts français d'alors; durant une semaine, chaque après-midi, du lundi au vendredi inclusivement, les élèves de quatre écoles environnantes se rendaient au centre assister à des séances qui duraient de 3h.30 à 4h.30.

Un appareil sonore servit à l'expérience qui s'avéra concluante. La Commission se crut donc justifiée d'étendre l'enseignement par le cinéma à un plus grand nombre d'écoles.

Le 8 novembre 1939, la Commission accepta les conclusions d'un rapport préparé par le comité chargé d'étudier cette question du cinéma. Elle prévoyait ainsi l'aménagement des écoles primaires supérieures, la nomination d'un directeur de cet enseignement et de cinq adjoints.

A sa séance du 17 novembre 1939, la Commission confirma ma nomination comme chef de ce sous-service et celle de cinq adjoints: MM. Emile Bonin, Roch Fortier, Edouard Lapierre, Paul Morin et Ernest Rouleau. Des représentations régulières se donnèrent dans les écoles, du début de janvier à la mi-juin 1940.

Un système de rotation s'établit pour les films. Les adjoints allèrent d'une école à l'autre selon un horaire approuvé par la direction des études. Enfin, les élèves de nos écoles bénéficiaient d'un enseignement spécialisé. De nombreux horizons s'ouvraient ainsi à des milliers d'enfants. Les films choisis judicieusement offraient un grand intérêt. Presque toutes les écoles reçurent à quatre ou cinq reprises la visite des adjoints. Les témoignages des écoles étaient des plus élogieux.

En septembre 1940, par une décision de la Commission, les cinq adjoints retournèrent à l'enseignement régulier, et seul je restai en fonction pour répondre aux demandes des écoles primaires supérieures qui ont continué d'utiliser les appareils et les films de la cinémathèque.

Depuis, le travail du préposé à l'enseignement par le cinéma consiste: —

A — *Au début de l'année:*

- 1 — A vérifier, nettoyer, huiler les appareils à projections fixes, animées et sonores qui appartiennent à la Commission;
- 2 — A examiner les écrans, les micros, les objectifs, etc., qui accompagnent ces appareils;
- 3 — A apporter des soins particuliers aux pellicules: collures, dégraissage, passage au cinévac, etc.;
- 4 — A expédier des appareils dans les écoles primaires supérieures de garçons;
- 5 — A initier les professeurs-opérateurs du cours supérieur au maniement des projecteurs et des pellicules.

B — *Au cours de l'année,* le préposé visite les écoles primaires supérieures et fait des suggestions pour le meilleur rendement pédagogique des projections. Il s'applique à découvrir et à visionner des séries de films sur la géographie, les sciences physiques naturelles et sur l'artisanat, en conformité autant que possible avec le programme d'études des écoles primaires supérieures. Pour l'obtention de films, il sert d'intermédiaire entre les écoles supérieures et l'Office National du Film, le service de Ciné-photographie de Québec et les différentes compagnies distributrices ou prêteuses.

Il donne des séries de représentations dans les écoles supérieures de filles, à l'école Victor-Doré, à l'hôpital Sainte-Justine, à l'hôpital du Sacré-Coeur; et, si la direction des études le désire, il organise des représentations spéciales, souvent en collaboration avec les sous-services auxiliaires.

Il lui faut à maintes reprises assister à la projection des documentaires soumis, et juger de leur valeur éducative. De plus, il voit, dans la matinée du samedi, à la tenue à date des fiches pour la sortie et la rentrée des pellicules prêtées, et accorde certaines entrevues aux délégués des différentes écoles de la Commission.

C — *A la fin de l'année,* il commence l'inventaire de tout le matériel retourné par les écoles supérieures et en fait une sérieuse inspection.

Actuellement, la cinémathèque contient cent vingt-cinq pellicules. Il est cependant facile de se procurer des films édités tout récemment par l'Office National du Film et par le service Ciné-photographie de la province. Plusieurs copies peuvent en être mises à la disposition de la Commission. De plus, des éditeurs se spécialisent dans la traduction de projections scientifiques éditées en anglais.

C'est sûrement le manque de ressources qui a obligé la Commission à réduire les activités de ce sous-service. Aujourd'hui, la Commission n'aurait pas à acheter de nouveaux films pour renouveler sa filmathèque; car l'Office National et le département de l'Instruction publique mettraient à sa disposition tout ce qui serait nécessaire à la réorganisation du sous-service du cinéma.

Le Département cherche à répandre dans toute la province l'enseignement par le cinéma. La Commission qui, dans ce domaine, fut la pionnière, devrait-elle marcher au ralenti pendant qu'ailleurs l'essor s'en accélère?

La Commission possède un matériel en bon état; les frais d'opération ne seraient pas onéreux. Puis la preuve est établie que l'enseignement des sciences et de certaines matières par les aides visuelles est un facteur de succès. Le temps ne serait-il pas venu pour elle de s'arrêter à l'étude d'un programme d'expansion de ce procédé si intuitif de l'enseignement?

L'abbé Vachet a démontré l'excellence de l'image pour l'enseignement de la religion. La Chambre de Commerce des jeunes, réunie en Congrès, a préconisé l'emploi régulier du film documentaire éducatif dans toutes les écoles primaires.

Souhaitons, pour terminer, que bientôt nos écoliers de Montréal bénéficieront de nouveau de l'enseignement par la cinématographie.

RAOUL LABERGE,
directeur.

La bibliothèque des instituteurs

En 1931, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, que présidait monsieur Victor Doré, désireuse d'aider son personnel enseignant à donner un service de plus en plus éclairé, résolut de fonder une bibliothèque. Elle savait qu'elle fournissait ainsi, gratuitement, aux instituteurs et aux institutrices, le plus efficace instrument de travail qui soit: le livre.

Deux bibliothécaires furent chargés d'organiser, selon les méthodes les plus modernes, une collection de volumes et de revues. Le travail d'organisation première leur prit un an, et le 3 octobre 1932 la Bibliothèque des Instituteurs ouvrait ses portes.

Depuis lors elle a grandi en efficacité, parce qu'elle est fréquentée par un nombre toujours croissant de lecteurs, et en volumes, puisque le nombre en est monté à 15,000.

Il ne faudrait pas croire que, parce qu'elle s'adresse à des instituteurs, sa collection se limite à la pédagogie. Fidèle à l'intention qui a présidé à sa fondation, elle comprend des livres sur des sujets connexes à l'enseignement et propres à enrichir la culture de ceux qui se donnent la peine de puiser dans ses trésors. Histoire, littérature, philosophie, religion, sciences pures ou appliquées, beaux-arts, sciences sociales, biographies, récits de voyages, tout ce qui intéresse une « teste bien faicte », comme disait Montaigne, y est représenté par des ouvrages d'une haute valeur.

Le choix des livres à acquérir est fait par les bibliothécaires, puis soumis aux autorités de la Commission. En préparant ces listes, nous tenons compte des nouveautés parues et des suggestions des lecteurs. Nous nous renseignons en particulier sur les programmes des différents cours de l'Université suivis par les instituteurs, et, autant que possible, leur procurons les traités dont la lecture est recommandée par leurs professeurs.

Chaque mois une courte bibliographie publiée dans « l'Ecole canadienne » signale aux lecteurs français et anglais les volumes récemment ajoutés à la collection.

Environ quatre-vingts revues suppléent, par une information « à la page », à la documentation apportée par des livres de dates moins récentes.

Ces livres et ces revues peuvent être empruntés, ce qui donne aux maîtres trop occupés par leur dur métier pour travailler à la bibliothèque, le loisir de les consulter chez eux.

Pour bénéficier de ces avantages, il suffit d'être instituteur ou institutrice, religieux ou laïc, à l'emploi de la Commission des Ecoles ca-

tholiques de Montréal, de présenter une carte signée par le principal de l'école à laquelle on est attaché, et de s'inscrire dans les registres de la bibliothèque.

Le personnel enseignant de la Commission des Ecoles catholiques étant composé de francophones et d'anglophones, les 15,000 volumes et les revues de la bibliothèque se partagent en oeuvres françaises et anglaises, dans une proportion de 60% à 40%. Si l'on compare ces rapports à ceux des lecteurs possibles anglais et français (20% à 80%), ils peuvent paraître mal équilibrés. Ils se justifient par le fait que, en ce qui concerne certains sujets, tels la géographie, les sciences économiques, politiques et sociales, les mathématiques, les livres anglais ou américains font plus large la place réservée au Canada et aux choses canadiennes, aux points de vues méthodes et systèmes canadiens, de sorte que les lecteurs y puisent une foule de renseignements introuvables dans les livres publiés en France.

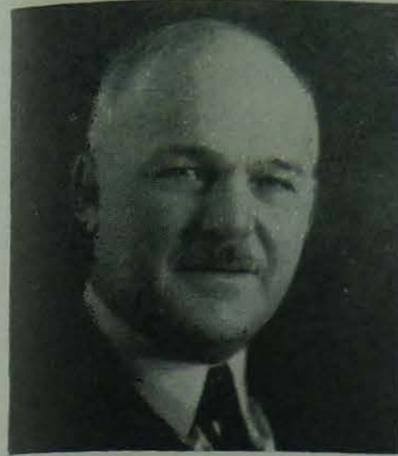
La bibliothèque est située au numéro 3690 de l'avenue Calixa-Lavallée, et installée dans l'aile sud de l'école primaire supérieure Le Plateau. Elle occupe une salle spacieuse, bien éclairée, où les lecteurs ont le loisir de feuilleter les livres, de travailler et de prendre des notes à leur gré.

Elle est ouverte cinquante-six heures par semaine, et, comme les instituteurs et les institutrices comprennent de plus en plus les avantages de la lecture, ils la fréquentent avec assiduité. La circulation des livres et des revues s'y chiffre à plus de 12,000 par année et va toujours en augmentant.

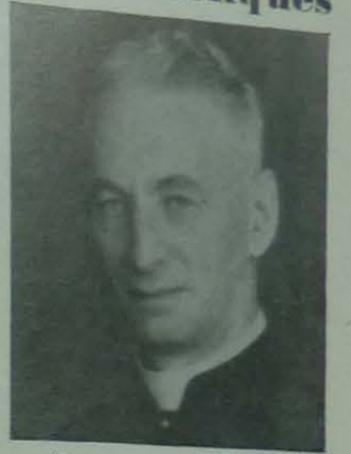
En fondant cette bibliothèque, la seule du genre en Amérique du Nord, la Commission des Ecoles catholiques a procuré un précieux instrument de travail à ses maîtres qui en apprécient la valeur, et qui l'utilisent pour le plus grand bénéfice des enfants qui leur sont confiés.

HÉLÈNE GRENIER,
bibliothécaire.

**Conseil d'Administration du Bureau
des Oeuvres sociales scolaires catholiques**



M. V.-E. Lambert
vice-président



M. l'abbé Paul-E. Coursol
conseiller



M. Alfred Fervac-Larose
président



M. Benoit Poupart, avocat
trésorier-honoraire



Mlle Alice LaBel
directrice-secrétaire

Le bureau des oeuvres sociales scolaires catholiques

De nos jours, les problèmes sociaux ne cessent de se multiplier. Parmi ces nombreux et difficiles problèmes, celui de l'enfance est digne, au plus haut point, de retenir l'attention de tous ceux qui ont le noble souci des intérêts supérieurs de notre peuple d'abord, puis de la société humaine. Dans le monde complexe où nous vivons, il ne s'agit plus seulement de donner à la jeunesse une instruction suffisante et une bonne formation morale. Les parents, les éducateurs et les sociologues, conscients de leur mission, se penchent avec une sollicitude attentive sur l'enfance et la jeunesse. Ils savent d'expérience que l'instruction et la formation morale dépendent, pour une bonne part, des conditions matérielles et des conditions physiques de l'enfant. Si celui-ci ne manque pas au moins du nécessaire, s'il est dans un état de santé excellent, il va de soi qu'il sera dans les conditions idéales pour tirer plein profit de l'instruction et de l'éducation qu'il reçoit dans le milieu scolaire. Un enfant débile et déficient parce qu'il est mal alimenté, insuffisamment vêtu et placé dans un milieu familial trop pauvre, fera fatalement un triste écolier. On conçoit qu'il n'aura ni le goût ni la force d'étudier sérieusement, de tirer vraiment parti des principes moraux et de la discipline que son maître s'efforce de lui communiquer. L'enfant qui n'est pas dans la pauvreté ou l'indigence mais qui se trouve à son foyer dans des conditions morales défavorables, est dans un cas analogue à l'indigent. Le Service social ne se propose pas que d'apporter une aide matérielle. Il se préoccupe au plus haut point d'améliorer, par des moyens variés, la destinée morale de l'enfant. Il veut faire sentir à ce dernier qu'il est compris, estimé, aimé par la société. Une pédagogie qui se veut efficace doit donc s'appuyer sur le concours d'un service social. Ce service social assure l'hygiène et le bien-être convenable à l'écolier; par conséquent, il le met en mesure de poursuivre avec fruit ses études et de profiter réellement de l'éducation qu'on lui donne.

Les autorités scolaires et deux philanthropes, MM. J.-J. Joubert et Napoléon Charest, ont compris qu'un service social, adjoint à l'éducation, était indispensable dans une métropole comme la nôtre, pour assurer le bon rendement d'une institution comme la Commission des Ecoles catholiques de Montréal. Tous trois, avec de généreuses et actives collaborations, ont été les véritables fondateurs de notre Service social scolaire. Ses débuts, en 1931, furent modestes. Aujourd'hui, il est permis de mesurer la route parcourue et de se réjouir des résultats obtenus. Et notre Service continue de se développer, d'agrandir son rayon d'activité bienfaisante, de secourir efficacement un grand nombre d'écoliers déficients ou nécessiteux.

C'est le 16 juin 1931 que la Commission des Ecoles catholiques de Montréal autorisait la distribution du lait dans ses écoles. A titre d'essai, elle accordait, pour cette fin, sa confiance à la maison J.-J. Joubert Limitée. Notons ici que, dès les débuts, une partie du lait consommé dans les écoles fut offert gratuitement aux enfants pauvres grâce à la générosité d'associations de charité ou de philanthropie.

Au commencement de l'exercice scolaire 1933-34, la Commission des Ecoles catholiques de Montréal, édifiée par l'efficacité du concours qui lui était apporté, décidait de prendre sous son contrôle l'organisme des Cantines scolaires et de l'intégrer au Service social scolaire catholique qui venait d'être fondé.

Depuis, les activités du Service social scolaire se sont toujours diversifiées et multipliées.

Nous ne donnerons ici que quelques relevés. Mais ils ne manquent pas, croyons-nous, d'éloquence.

Voici, pour quelques années, la quantité de demiards de lait distribués gratuitement aux élèves indigents :

en 1933-1934 —	902,793	demiards
en 1934-1935 —	932,986	"
en 1944-1945 —	1,162,573	"
en 1945-1946 —	1,241,726	"

On voit par ces simples chiffres que, d'année en année, l'oeuvre des Cantines a secouru un nombre plus considérable d'écoliers et d'écolières.

De sa fondation à la fin de l'exercice 1943-1944, quel genre de travail a accompli le Service social scolaire. Essayons d'en donner la synthèse :

1o) L'organisation et l'administration des Cantines scolaires, ainsi que la surveillance du service de la distribution du lait dans les écoles sous contrôle.

2o) La direction du travail de la pesée des élèves dans toutes les écoles primaires.

3o) La vérification et la compilation des rapports sur la pesée ainsi que les statistiques de ce travail pour constater les résultats obtenus.

4o) Enquêtes et démarches faites par le personnel du Service social scolaire pour secourir les cas de misère extrême qui nous ont été rapportés par diverses sources de renseignements.

Notre Service ne s'est pas contenté d'accomplir cette somme assez imposante d'organisation et de travail. Il a encore noué d'étroites relations de coopération avec toutes les oeuvres qui s'intéressent à l'enfance : Service d'Hygiène de l'Enfance de la Cité, l'Institut Bruchési, l'Institut

National Canadien des Aveugles, les Services sociaux des hôpitaux, particulièrement celui de Sainte-Justine, la société de Saint-Vincent de Paul, etc.

Dans une notice historique qui doit s'en tenir à quelques pages, nous sommes forcés de n'esquisser que les grandes lignes, de prendre une vue à vol d'oiseau.

Depuis 1944, le Bureau des Oeuvres sociales scolaires catholiques est constitué en corporation indépendante et il a sa propre charte provinciale. Cette charte définit et précise sa fonction qui est d'apporter, dans tout cas de besoin, une aide physique et morale à l'enfance scolaire. Depuis l'obtention de ses lettres patentes, le Bureau des Oeuvres sociales scolaires catholiques, tout en poursuivant les travaux énumérés plus haut, s'est en quelque sorte divisé en services distincts mais qui travaillent conjointement, sous une direction commune.

Il est juste de noter ici que ce fécond et excellent travail ne saurait être accompli sans la compétence éprouvée et surtout le dévouement inlassable, la générosité et l'esprit d'initiative toujours en éveil du personnel de notre bureau. Assistantes et collaboratrices du Bureau des Oeuvres sociales scolaires catholiques se dépensent sans réserve, multiplient les témoignages quotidiens de labeur et d'ingéniosité au service de l'enfance scolaire deshéritée. Signalons également que le personnel enseignant apporte à nos oeuvres sociales scolaires une collaboration aussi bienveillante qu'éclairée.

Le Bureau des Oeuvres sociales scolaires catholiques fait partie du Conseil des Oeuvres et son service social, reconnu comme corps professionnel par le Fichier central, bénéficie de tous les avantages que procure cette affiliation.

Quelles sont, au juste, les relations de notre Bureau et de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal? Le Bureau des Oeuvres sociales scolaires catholiques est un organisme qui fonctionne en marge de la Commission scolaire, mais dans un esprit d'intime collaboration avec elle. Il est régi par un conseil d'administration. Ce dernier est constitué de trois membres de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal, de trois membres de la Commission scolaire et de la directrice-secrétaire, qui a d'un représentant des souscripteurs et de la gérance générale de toutes les affaires de ce Bureau. Pour bien illustrer la liaison qui existe entre la Commission scolaire et notre Bureau, mentionnons ici les membres de la Commission scolaire qui font partie du conseil d'administration de notre Bureau : son président est M. Alfred-F. Larose, comme vice-président, nous avons M. V.-E. Lambert et comme conseiller, M. le curé P.-E. Coursol. De plus, pour la facilité de nos relations, le Bureau des Oeuvres sociales scolaires catholiques est logé dans un spacieux et agréable local, situé dans un édifice qui appartient à la Commission scolaire et qui se trouve à proximité de l'immeuble de son siège social. Comme on le voit, la Commission scolaire ne nous ménage ni son appui ni son concours généreux afin de nous faciliter notre tâche de dévouement auprès de ses écoliers.

Ajoutons que nous recevons de l'extérieur de nombreux témoignages d'estime et d'appréciation qui sont pour nous un précieux réconfort. Je me permets de citer, en conclusion à ces vues rapides un extrait d'article de M. Edouard Montpetit, paru dans la *Revue Trimestrielle Canadienne*, numéro de mars 1940.

« On a placé, il y a peu d'années, auprès des écoles catholiques de Montréal, un « service social » qui distribue du lait et des vêtements aux enfants pauvres. Plus tard, ce service s'est occupé de dépister les écoliers sous-alimentés et il a amorcé pour venir en aide aux élèves nécessiteux un mouvement de collaboration avec les oeuvres sociales ou paroissiales. L'inspiration qui a présidé à l'organisation de ce service, et qui l'oriente aujourd'hui qu'il fonctionne, est américaine. La personne qui le dirige, par ses études et le stage qu'elle a fait à l'Université Columbia, est au courant des procédés que l'on applique aux Etats-Unis à ce champ d'action scolaire. Pourtant, l'oeuvre qu'elle poursuit est une oeuvre d'un caractère canadien-français.

Si donc l'inspiration première, mettons l'exemple, vient des Américains, l'exécution est assurée en tenant compte de ce qui se fait en France et en Angleterre, et surtout en ne heurtant pas de front le sentiment d'un groupe ethnique formé d'individualistes, très attaché à ses façons de faire. Le classement des élèves quant à l'alimentation, et même « la cantine scolaire » chargée de distribuer le lait, ont été aussi bien empruntés à la France. L'action par les paroisses et les oeuvres sociales est un substitut canadien à ce que peuvent offrir de plus rigide, de plus enrégimenté, les organismes où s'exerce le devoir civique aux Etats-Unis. Ainsi, le service social, qui est d'origine, j'allais écrire, d'éveil américain, se fait, pour progresser et produire des résultats, canadien ».

Ce texte est pour nous toutes, modestes travailleuses dévouées au bien de l'enfance scolaire, un encouragement qui exalte notre légitime fierté à propos de l'oeuvre accomplie et nous incite à la poursuivre sans défaillance, avec un surcroît de zèle.

ALICE LEBEL,
directrice-secrétaire.

L'éducation physique

(section féminine)

1910-1932

La Commission des Ecoles catholiques de Montréal recommande, à sa séance du 13 décembre 1910, que des mesures soient prises afin que l'enseignement de la gymnastique soit donné dans les écoles de filles, de même qu'il est donné chez les garçons. Le directeur des études est chargé d'organiser cet enseignement et de le confier à des professeurs féminins. Le projet reste à l'étude jusqu'en 1932.

1932-1937

Des cours du soir sont alors organisés pour les institutrices, en vue de l'obtention du certificat « Grade B ». Ces cours sont donnés par le Département des Cadets, au moyen des instructeurs du Service permanent. Les titulaires féminins doivent enseigner quelques exercices en classe. L'École canadienne en publie en série, chaque mois. Monsieur L. St-Pierre, alors seul au département de l'Éducation physique, ne peut contrôler ni visiter toutes les classes de filles.

1937-1938

En février 1938, mademoiselle Cécile Grenier est transférée temporairement de l'école Marchand au département de l'Éducation physique, afin d'organiser la gymnastique dans les écoles de filles et de préparer un numéro pour le Festival. Quelques professeurs, choisies dans chaque école, sont initiées à cet enseignement. C'est ainsi que des écolières participent, pour la première fois, le 13 juin 1938, au numéro de gymnastique des garçons, à l'occasion du IX^e Festival des Écoliers, le premier qui fut organisé par la Commission scolaire. Participation: douze cents élèves de douze écoles, dont trois laïques: les écoles Marchand, Gabriel-Lalemant et Dollard-des-Ormeaux.

1938-1939

En juillet 1938, la Commission des Ecoles catholiques envoie mademoiselle Cécile Grenier au « Sydvenska Gymnastik Institutet » de Lund, en Suède. Au mois de septembre suivant, le poste d'assistante-directrice au département de l'Éducation physique est inauguré; on confie à mademoiselle Cécile Grenier l'organisation des écoles de filles.

Un système moderne de gymnastique rythmique, adaptable aux filles, est alors enseigné à des professeurs choisies dans chaque école. Ces professeurs devront transmettre cet enseignement aux écolières.

De plus, afin de répandre ce système le plus rapidement possible, deux fois par semaine, des cours du soir sont donnés bénévolement par mademoiselle Grenier :

a) Les premiers, pour toutes les institutrices laïques désirant se récréer et se perfectionner ;

b) Les seconds, pour la formation d'un groupe d'élite comprenant vingt-deux chefs de groupes, de trois écoles : Marchand, Sainte-Anastasie, Madeleine-d'Ailleboust.

Au Xe Festival des Ecoliers, le 12 juin 1939, les fillettes exécutent trois numéros au programme : gymnastique, danse, folklore.

Participation : mille huit cent soixante-seize élèves distribuées en trente et une écoles, dont neuf laïques.

1939-1940

Pour répondre au besoin de l'oeuvre grandissante, le département de l'Education physique augmente son effectif de deux recrues, qui se spécialisent sous la direction de l'assistante-directrice : Mlles Germaine Lamoureux et Suzanne Lincourt.

Le programme de gymnastique est divisé en deux groupements distincts et les cours se donnent :

a) En groupes, pour les élèves des 5ièmes aux 12ièmes inclusivement ;

b) Par classe, pour les élèves des 1ères aux 4ièmes inclusivement.

Ces deux groupements reçoivent de l'aide et une attention très suivie de la part de ces spécialistes.

Les cours du soir se continuent pour les instituteurs laïques dont le nombre reste bien stable et pour le groupe d'élite formé de quarante chefs représentant vingt écoles qui bénéficient du précieux concours de ces aides.

Pour la première fois, les filles ont leur fête, le Festival des Ecolières, le 31 mai 1940. Environ vingt mille élèves assistent au spectacle qui comprend un programme de douze numéros exécutés entièrement par les écolières de Montréal. Participation : soixante-huit écoles, dont treize laïques comprenant trois mille élèves de langue française et de langue anglaise.

1940-1941

L'arrivée de mademoiselle Gisèle Desrosiers pour seconder mademoiselle Grenier est une nouvelle preuve du progrès accompli par la section féminine.

Quatre-vingt-cinq institutrices continuent à fréquenter les cours du soir afin de perfectionner leur enseignement en se perfectionnant elles-mêmes.

On tente un essai d'organisation dans les classes supérieures.

Au cours de cette année scolaire, six démonstrations sont présentées au personnel de culture physique et au personnel enseignant en général :

a) Par quatre-vingt-quatre élèves de 1ère année de l'école Morin et vingt-quatre élèves de l'école Edouard-Charles-Fabre, (douze garçons de 3e année et douze filles de 4e année), pour démontrer le programme des classes de la 1ère à la 5ième année ;

b) Par le groupe d'élite composé des anciennes, ainsi que des aspirantes, décorées lors du premier Festival.

Cette année se clôture le 10 juin, par le deuxième Festival des Ecolières.

1941-1942

Une réduction s'effectue dans le personnel en décembre 1941 : mademoiselle Lincourt quitte le département pour fonder un foyer.

Au cours de l'année, seules les institutrices de gymnastique sont admises au cours des chefs de groupes des écoles.

Les gymnastes d'élite reçoivent la coupe Strathcona. A cette occasion, elles donnent une démonstration au Plateau.

En juin, un second départ : mademoiselle Lamoureux donne sa démission. Une autre qui se marie.

C'est le Troisième Centenaire de Montréal. Parents et amis sont invités en cette soirée mémorable du 10 juin qui se termine dans une apothéose. Une figure représentant un immense « 300 » couvre le tapis vert du Stadium. La foule au comble de l'enthousiasme applaudit longuement ces milliers de jeunes filles qui ont évolué dans un ensemble harmonieux.

1942-1943

Mademoiselle Ubaldine Lortie est nommée pour remplacer mademoiselle Lamoureux.

Les activités de l'année se répartissent comme suit :

a) Organisation générale.

b) Contrôle des écoles et aide aux professeurs.

c) Enquête sur le nombre d'années d'enseignement des professeurs de gymnastique.

d) Semaine du Bien-être physique dans les écoles.

e) Enquête sur la santé et les aptitudes en matière d'éducation physique de tous les professeurs.

f) Répartition des cachets aux instructeurs.

g) Rapports et compilation de toute l'année.

h) Semaine de démonstrations locales, à la fin de l'année scolaire.

i) Appréciation et remarques pour l'année.

j) Projet de réorganisation.

1943-1944

Les classes supérieures condensées en neuf écoles obtiennent des groupes de gymnastique indépendants avec des professeurs du département même de l'Éducation physique. C'est une révélation, car on voit mieux les résultats obtenus chez les grandes par des professeurs spécialisés.

Mademoiselle Sheila Ryan est engagée en novembre 1943 pour remplacer, pour la durée de la guerre mademoiselle Gallery, entrée dans le C.W.A.C. en septembre 1943.

Des cours sont donnés aux professeurs de gymnastique et aux chefs des écoles.

Vers la fin de l'année scolaire, des démonstrations locales sont organisées dans les écoles.

1944-1945

Les cours aux professeurs de gymnastique et aux chefs de groupes des écoles se continuent.

Pour résumer le programme de l'année, on donne des démonstrations dans les différentes écoles de la Commission.

1945-1946

A cause du goût plus prononcé chez les grandes de poursuivre leurs études et, par voie de conséquence, de l'augmentation des classes supérieures, mademoiselle Grenier, doit elle-même enseigner à treize classes, dans deux écoles du centre. Mlles Desrosiers et Lortie en font autant dans les autres districts.

Les institutrices bénéficient encore des cours du soir à l'Institut d'Éducation physique. L'Institut est composé de quelques institutrices et des élèves du groupe d'élite, étudiantes choisies dans les écoles de la Commission par les titulaires de gymnastique.

En octobre, mademoiselle Gallery revient occuper son poste au département auprès des élèves de langue anglaise.

L'enseignement de la technique du jeu *Volley Ball* féminin est donné dans les écoles supérieures de filles. Des rencontres inter-équipes sont organisées ainsi que des démonstrations de fin d'année devant les parents et les professeurs.

Le printemps dernier, les différentes écoles préparent des numéros de gymnastique. Et le 22 mai, l'Institut d'Éducation physique offre une soirée de gala que préside M. Alfred Larose, en hommage à la Commission scolaire catholique de Montréal, à l'occasion de son « Premier Centenaire ».

CÉCILE GRENIER,
assistante-directrice de l'Éducation physique.

Les classes auxiliaires

L'histoire des classes auxiliaires remonte aux années 1931 et 1932, alors que monsieur le chanoine Gustave JeanJean, professeur à l'Institut catholique de Paris, visitait Montréal. L'intérêt suscité par les idées pédagogiques et psychologiques du distingué conférencier stimule la conscience professionnelle de tous les éducateurs sincères. Aussi la président de notre Commission scolaire d'alors, monsieur Victor Doré, sourit au progrès et veut faire bénéficier nos écoles du savoir et de l'expérience de M. JeanJean. De concert avec le révérend Père Ceslas Forest, doyen de la faculté de philosophie de l'Université de Montréal, M. Doré suggère à Son Excellence Mgr Georges Gauthier de désigner un jeune prêtre qui irait à Paris, se mettre à l'école de monsieur le chanoine. Ce fut l'entrée dans le monde de l'enseignement de notre sympathique abbé Irénée Lussier. « La valeur n'attend pas le nombre des années ». Aussi, dès son retour au pays, monsieur l'abbé devient organisateur, visiteur et directeur des classes placées encore aujourd'hui dans le rayon de son inlassable dévouement. Nommé par la suite principal de l'école Emilie-Tavernier, professeur à l'Université de Montréal, conférencier à l'École des Parents et aux diverses organisations d'institut familial, il n'en reste pas moins le fidèle ami des jeunes confiés à ses soins.

Durant le séjour en Europe de monsieur l'abbé Lussier, la Commission avait effectué quelques tentatives de classes auxiliaires. A son retour, en 1935, il trouve, dans la ville de Montréal, trente-cinq classes portant la désignation de « spéciales ». Après enquête minutieuse et réorganisation, on en réduisit le nombre à vingt-trois. Trois méritent une mention bien particulière, celle de M. Gérard Sindon de l'école Jacques-Viger, de M. Louis Chatel, de l'école Belmont, de Mlle Joyce Wood de l'école Saint-Thomas-d'Aquin.

Monsieur l'abbé Lussier reconnaît la classe de l'école Jacques-Viger comme notre première véritable auxiliaire du côté français. Monsieur Sindon, jeune professeur, s'intéresse beaucoup aux conférences de M. JeanJean. Avec le consentement des autorités scolaires et grâce aux lumières du grand spécialiste français, il entreprend une expérience qui s'avère heureuse. Sa classe avec celle de M. Chatel, professeur formé à Boston, et celle de mademoiselle Wood, professeur spécialisé en Angleterre, deviennent des centres d'observation et d'entraînement pour les titulaires des classes auxiliaires déjà en fonction et pour ceux qui se préparent à ce genre d'enseignement.

Leur nombre a graduellement augmenté. De vingt-trois au début, il a atteint le sommet de quatre-vingt-dix. Le manque de locaux, la difficulté de recruter le personnel nécessaire et probablement aussi des considérations financières ont mis bien des obstacles à la fondation d'un plus grand nombre de classes. On se prend parfois à envier le large budget

que les grandes villes américaines mettent à la disposition des classes spécialisées. Ainsi, à New-York durant les années de crise, alors qu'au budget scolaire plusieurs items souffrent de dures amputations, un seul jouit d'une augmentation constante, celui des classes spéciales.

Dès 1936, l'Institut Pédagogique ouvrait un cours de pédagogie spécialisée, destinée à préparer le personnel féminin des classes auxiliaires. Du côté des hommes, à date, rien ne correspond à cette initiative, mais la rumeur veut que l'École normale Jacques-Cartier songe à combler sous peu cette lacune.

On méconnaît parfois le rôle des classes auxiliaires. Elles ne sont ni des classes de fous, ni des classes d'indésirables, comme on l'a parfois laissé croire. Elles visent à rendre l'école agréable et profitable à des enfants dont le talent particulier ne s'adapte pas avec avantage au cours régulier d'études. Placés dans les classes spécialisées, ces enfants s'avèrent capables d'acquérir un certain degré d'instruction, un entraînement moral et social qui en font des citoyens normaux, indépendants dans leur conduite et leur orientation professionnelle. Il nous arrive assez souvent de voir le résultat heureux de nos efforts; rien n'est plus réconfortant; il n'en faut pas plus nous attacher à notre tâche.

Nous souhaitons de tout coeur que tous ces cas spéciaux de nos écoles puissent bientôt recevoir une éducation à leur mesure.

ALBERT CRÉPEAU,
instituteur.

Le solfège

La famille canadienne-française a toujours manifesté un goût très marqué pour la chant et la musique. Chez nos anciens habitants aussi bien que chez nos braves patriotes, la musique des assiettes et des cou-teaux s'arrête tout juste, dit-on, pour faire place à celle des violons et des chansons. D'autre part, les ballades de nos mamans ont toujours accompagné les roulis des berceaux. Aussi leurs enfants ont-ils une oreille assez douée pour retenir les couplets et les airs entendus une ou deux fois.

La Commission pédagogique a vu dans ces dispositions des nôtres une raison de faire enseigner les éléments de la musique, pour développer leur sentiment du beau, embellir leur vie et les rendre meilleurs.

En 1937, un comité spécial est chargé d'étudier le problème et de lui trouver une solution. En septembre de la même année, le solfège devient matière du programme officiel. Trois spécialistes sont mis « à l'oeuvre et à l'épreuve », afin d'introduire graduellement le solfège dans les classes élémentaires: MM. Claude Champagne et Raoul Pâquet pour les écoles françaises, et mademoiselle Beatrice Donelly pour les institutions anglaises.

Des cours de perfectionnement sont donnés aux directeurs des chorales, puis aux titulaires des classes élémentaires. On suggère des procédés, on rédige même des manuels simples, faciles, à l'usage des maîtres, procédés et manuels qui assurent le succès de cet enseignement même à ceux qui connaissent peu l'art de la musique.

Il est vrai que le premier siècle de la Commission des Ecoles catho-liqués de Montréal aura connu l'ère des « hommes de bonne volonté » dont le dévouement sans bornes effectuait des prodiges de générosité! Que de fois les plus habiles dans la matière ont offert leurs services à des collègues qui se désolaient de la difficulté du travail. Cette collaboration généreuse a permis à plus d'un titulaire de mieux saisir l'esprit de la méthode et de donner par la suite des leçons efficaces. Dans son rapport de l'année scolaire 1942-43, M. Trefflé Boulanger pouvait dire: « Présentement, le solfège s'enseigne dans toutes les classes du cours élémentaire ».

A cette même date, le directeur général des études demandait à la Commission l'autorisation de procéder au choix d'un aide au directeur de l'enseignement du solfège, M. Raoul Pâquet, qui avait alors remplacé M. Claude Champagne.

M. Pâquet et son assistante, Mlle Donelly, ont visité régulièrement les classes placées sous leur contrôle. Ils ont de plus organisé à l'école Olier des cours de perfectionnement, qu'une trentaine de titulaires ont suivis avec succès.

Cette même année, les chorales ont participé à trois grands concours de chant d'église, de folklore et de lecture d'un texte musical. Les choeurs des écoles de langue anglaise ont aussi pris part à un programme

radiophonique au poste CFCF et ont donné un concert public à l'école Le Plateau. Selon le directeur de cet enseignement « Grâce aux excellentes méthodes de solfège et de chant et grâce surtout au travail persistant et bien fait des titulaires, les progrès du solfège sont encore remarquables cette année ».

M. Raoul Pâquet donne à son travail le meilleur de lui-même. Il s'inquiète des classes qui lui paraissent plus faibles, il rencontre les titulaires école par école. Il invite même à son studio, le soir ou le dimanche après-midi, les professeurs embarrassés par cet enseignement, et qui pourtant désirent réussir auprès de leurs élèves.

A la fin de l'année, des examens écrits ont lieu dans toutes les classes de 4e, 5e, 6e et 7e année. Monsieur Pâquet en donne l'appréciation suivante: « Parce qu'il n'y a qu'un visiteur pour le solfège, dans les classes françaises, il est assez remarquable que cette matière se soit, cette année encore, maintenu à un bon niveau. Le travail des professeurs s'est fait avec entrain. Ils ont réalisé une somme considérable d'efforts. Le programme, à chaque degré, se précise et est appliqué selon les directives données ».

Aux vacances de 1946, la mort nous a ravi M. Raoul Pâquet. Aux prières de ses collègues s'ajoutent les voix exercées de ses élèves pour supplier le Seigneur de recevoir son âme en son saint paradis.

G. BELLEFLEUR,
pour M. Raoul Pâquet.

Les bibliothèques scolaires

Le service des bibliothèques scolaires, établi vers la fin de l'année 1938, commença son travail dès le mois de janvier suivant. Il reçut la mission d'organiser des bibliothèques dans les écoles françaises et anglaises soumises à la juridiction de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal.

Dès son entrée en fonction, le service fit l'inventaire des livres de bibliothèques qui se trouvaient dans toutes les écoles de la Commission. La compilation des rapports qu'elles s'empressèrent de nous faire parvenir révéla qu'en juin 1939 elles possédaient 97,828 volumes, dont 86,162 dans celles de langue française, et 11,666 dans les autres de langue anglaise. On nous fournissait en même temps des détails sur l'état physique de ces livres.

Ces listes furent une aide précieuse dans le choix des livres destinés aux bibliothèques scolaires. Elles permirent d'éviter la répétition inutile des titres et nous renseignèrent sur le nombre de livres qu'il fallait ajouter aux collections existantes, en vue d'assurer aux élèves un nombre suffisant de volumes.

Plusieurs systèmes de bibliothèques scolaires existent au Canada et aux Etats-Unis. Nous avons opté pour celui d'une bibliothèque centrale, dans chaque école. Multiples sont les raisons qui ont déterminé cette préférence. Nous ne croyons pas nécessaire de les énumérer ici.

L'organisation simultanée de bibliothèques complètes, dans toutes les écoles, était chose impossible à cause de la dépense considérable qu'elle entraînerait, et surtout parce que la guerre, qui venait d'éclater, empêchait l'importation des livres français. L'idée d'y établir de petits noyaux de livres fut aussi écartée comme peu pratique. La direction des études approuva alors le plan de doter d'une bibliothèque, chaque année, de trente à quarante écoles.

Dès le début, trente-huit reçurent des collections. Nous avons tenu compte, dans ce choix, de l'importance de l'inscription. Nous avons également cherché à donner une part équitable aux écoles dirigées par les laïques comme à celles qui sont confiées aux communautés religieuses. D'autre part, tous les districts furent également servis, et nous dotâmes vingt écoles de garçons et dix-huit de filles. Par la suite, onze autres bibliothèques ont été ouvertes. Ce qui porte le total actuel à quarante-neuf.

L'inventaire de juin 1946 nous apprend qu'on y trouve 35,427 volumes. Au cours de l'année scolaire 1945-46, les élèves ont emprunté 170,578 livres; et, depuis la fondation de ce service auxiliaire, le total des livres prêtés atteint le chiffre de 1,096,993.

Ces heureux résultats sont le fruit de la collaboration de la direction et des bibliothécaires des écoles, qui n'épargnent ni leur temps

ni leurs peines afin de développer chez les élèves le goût de la lecture. Nous sommes heureux de les en féliciter et de les en remercier.

Au mois d'avril 1944, la Commission décidait d'établir une bibliothèque scolaire régionale à l'école Saint-Jean-Baptiste. Elle est bilingue et au service de tous les élèves de la Commission. Elle possède plus de 6,000 livres français et anglais, et opère sous la surveillance de deux bibliothécaires. Elle est ouverte tout le jour, pendant l'année scolaire et pendant les vacances. Les enfants accourent de partout, s'imposant souvent de longs trajets pour venir emprunter des livres. Deux salles spacieuses, meublées de tables et de chaises, peuvent accommoder une centaine de lecteurs. Depuis son inauguration le 15 juillet 1944, on a enregistré 46,173 présences et prêté 39,019 volumes.

Le service des bibliothèques scolaires en a aussi organisé une au bureau-chef. Elle est destinée au personnel de l'administration et comprend environ 3,000 volumes de documentation sur les divers problèmes scolaires.

Enfin, la plus récente initiative de la Commission dans le domaine des livres, est la création de bibliothèques dans les écoles supérieures Le Plateau, Saint-Stanislas et Saint-Viateur. Chacune de ces écoles est pourvue d'une salle de lecture où les élèves peuvent lire et travailler. La collection globale s'élève à 6,400 volumes, dont un bon nombre de références. A ces écoles supérieures françaises, on doit ajouter bientôt l'école supérieure anglaise Thomas D'Arcy McGee, qui possède, depuis plus de dix ans, une bibliothèque de quelque 3,000 volumes, sous la direction d'une bibliothécaire diplômée.

L'exposé qui précède ne tient compte, évidemment, que des bibliothèques organisées par notre service. Il est juste toutefois de faire remarquer qu'un grand nombre d'écoles possèdent des collections de livres qu'elles ont recueillis elles-mêmes et qu'elles mettent à la disposition de leurs élèves.

Le présent recensement a prouvé qu'en 1938 deux cents écoles avaient déjà des collections plus ou moins considérables. Celles qui se trouvaient contrôlées par le service des bibliothèques ont été incorporées dans les fonds de ces bibliothèques. Les autres sont demeurées dans les écoles qui les avaient formées. En certains endroits, elles se sont accrues; ailleurs, elles sont restées stationnaires.

Dans plusieurs cas, nous avons à déplorer l'insuffisance dans le nombre et la variété des livres. Il se trouve encore quelques écoles éloignées des centres, dont les élèves sont entièrement privés de lecture. Il reste à combler cette lacune. Ce sera l'oeuvre des années à venir. Nous exprimons le voeu que les bibliothèques scolaires se multiplient pour le plus grand bien des enfants de nos écoles.

JOSEPH-A. BRUNET,
directeur des bibliothèques scolaires.

Les cours du soir

Dans son « *Histoire universelle de la Pédagogie* », Jules Paroz rappelle ainsi les débuts des classes du soir en France:

« Dès 1837, on commença à donner, le soir, pendant l'hiver, des cours d'adultes, dans lesquels on enseignait la lecture, l'écriture, le calcul et quelques branches encore. Ces cours étaient destinés à combler les lacunes de l'école primaire. M. Duruy, ministre de l'Instruction publique, encouragea beaucoup ces cours. Des prix furent accordés aux maîtres et aux élèves. En 1864-65, 7,407 instituteurs et 437 institutrices donnèrent des leçons à 187,000 adultes. Outre l'intérêt intellectuel que présentaient ces cours, ils avaient encore une valeur morale, en ce qu'ils détournaient bien des jeunes gens du cabaret ».

En 1888, soit cinquante ans plus tard, selon le rythme accoutumé, le Canada français suivait l'exemple de la France. Quoi que l'on puisse penser, il n'y a rien d'exagéré dans ce retard: que l'on se rappelle toutes les difficultés auxquelles se heurtait alors notre organisation scolaire!

Le but de ces quelques lignes n'est pas d'exposer l'origine, les progrès, les avantages des cours du soir, mais d'en dresser le bilan actuel. Des plumes expertes ont souvent exposé à notre population la quasi absolue nécessité de profiter de cet enseignement post-scolaire, qui n'exige que de la bonne volonté et de la persévérance. Je ne prétends offrir d'autre démonstration que celle des faits, ni employer d'autre éloquence que celle des chiffres.

En 1888, les cours du soir gratuits furent inaugurés par l'Honorable Honoré Mercier, premier ministre de la Province. Tout de suite, ce fut un succès! M. le Premier Ministre s'intéressa vivement à ces cours, au point de présider lui-même la séance de distribution des prix, au printemps de 1889.

Puis, d'année en année, on ouvrit des classes dans les villes et les centres industriels dont la population dépassait 2,500 habitants.

Les règlements ayant été amendés en 1937, d'autres classes du soir furent organisées, notamment à Montréal, Verdun, Lachine, Sherbrooke, Granby, Iberville, Saint-Jean, Saint-Jérôme, Saint-Antoine des Laurentides, Saint-Canut des Deux-Montagnes, Val d'Or, Cadillac et Rouyn (pour le district de Montréal).

Tous les hommes, jeunes gens, dames, jeunes filles qui désirent raffermir ou augmenter leurs connaissances, peuvent le faire facilement en consacrant quelques heures par semaine à ces cours, sous la direction de professeurs compétents.

Fonctionnement.

Les écoles du soir sont établies dans les centres qui, par voie de résolution, en font la demande, avant le premier octobre de chaque année, à l'Honorable Secrétaire de la Province. Celui-ci seul peut en autoriser l'ouverture.

Le choix des professeurs est fait par les Commissaires d'écoles, conformément à l'article 221 de la loi de l'Instruction publique. Vingt-cinq inscriptions donnent droit à un professeur.

A Montréal, le bureau des Etudes de la Commission des Ecoles catholiques, présidé par son Directeur général, soumet la liste des professeurs à nommer à MM. les Commissaires, pour approbation.

Deux directeurs généraux, nommés par arrêté-en-Conseil, se partagent la Province. Ils sont chargés de l'organisation des cours et du contrôle de l'enseignement pour chacun des districts de Montréal et de Québec. Des rapports détaillés de l'inscription et de la fréquentation sont adressés mensuellement au secrétariat de la Province.

Organisation et durée des cours.

Grâce à la propagande individuelle, la collaboration de la presse, et aux annonces faites en chaire, les inscriptions varient de 2,500 à 3,000 élèves, pour ce qui regarde le district de Montréal. D'après le tableau de l'année courante, 40% des élèves suivent les cours pour la première fois, 35% pour la deuxième, 15%, pour la troisième et 10%, pour la quatrième fois.

Les élèves, dont l'âge est échelonné entre 15 et 60 ans, sont groupés par degré d'instruction, autant que faire se peut.

Les cours sont donnés trois soirs par semaine, de 7 h. 30 à 9 h., du début d'octobre à la fin de février.

Les matières enseignées sont: le français, l'anglais, les mathématiques et la sténographie. Les élèves sont classifiés d'après leur choix. En voici la distribution pour l'année courante:

- 95% des élèves canadiens-français désirent apprendre l'anglais;
- 2% des élèves canadiens-français désirent apprendre le français;
- 2% des élèves canadiens-anglais désirent apprendre le français;
- 1% des élèves désirent apprendre la sténographie.

Gratuité des cours.

Tous les frais de l'enseignement sont assumés par la Province. Les Commissions scolaires fournissent les locaux convenablement chauffés et éclairés. Les classiques seuls sont à la charge des élèves. Aucun frais d'inscription n'est exigé.

Plusieurs centres importants tels que Terrebonne, Ste-Rose-de-Laval, Ste-Thérèse-de-Blainville, Ste-Anne-des-Plaines, St-Vincent-de-

Paul, etc, ont été et sont encore privés de cette générosité de l'Honorable Secrétaire de la Province, faute de professeurs.

En consultant le numéro de mars 1937, de la Revue Dominicaine, on constatera que des cours gratuits spéciaux sont aussi donnés, et de National), la Fédération St-Jean-Baptiste (Monument des Employées de Magasin, la Société des Ouvrières catholiques, l'Association professionnelle des Employés de Bureau, par les Soeurs du Bon Conseil, et par les religieuses de Marie Réparatrice.

Je voudrais, en terminant ce bref exposé de l'enseignement gratuit post-scolaire, rendre hommage à nos autorités provinciales et à tous ceux et celles qui ont multiplié pour le peuple, et pour la classe ouvrière surtout, les sources de savoir.

Quant aux professeurs, dont la réputation n'est plus à faire, ils rivalisent de zèle et de dévouement pour rendre leurs classes attrayantes, intéressantes, captivantes et efficaces.

Durant les premières années, les cours du soir étaient administrés par le Département de l'Instruction publique. C'est seulement vers 1907 que le Secrétariat de la Province les prit à sa charge.

En terminant, je rends hommage à ceux qui m'ont précédé à la direction des écoles du soir du district de Montréal, j'ai nommé:

M. J.-H. Bergeron, décédé en 1918;

M. C.-J. Miller, de 1917 à 1929, maintenant directeur du Comité des examens;

M. Evariste LeBlanc, décédé en 1933.

J.-E. CLOUTIER,
directeur depuis 1933.

L'ASSOCIATION DES PRINCIPAUX DE LANGUE FRANÇAISE DE MONTREAL



Devise: « Acta non verba ».

PRÉSIDENTS: MM. G.-Etienne Dion (1942-43), Charles Denhez (1944), L.-Walter Héroux (1945), Adjutor Perron (1946), Ligouri Louis-Seize (1947).

« L'Association des Principaux, fondée en septembre 1942, est un cercle d'études pédagogiques dont le BUT est de procurer à ses membres les moyens de se mieux connaître, et partant, de s'entr'aider plus efficacement dans l'exercice de leurs fonctions ».

Nous sommes très heureux d'apporter notre entier appui à l'Alliance des Professeurs catholiques de Montréal, et, selon l'article XX de nos règlements, « nous nous honorons d'être membres de l'A.P.C.M. ».

Nos réunions, empreintes à la fois de sérieux et de franche camaraderie, nous permettent d'étendre le champ de nos connaissances et de fournir à nos membres l'occasion de faire valoir leurs talents de conférenciers. C'est ainsi que MM. Belisle, Brunet, David, Denhez, Dion, Duguay, Faille, Gagnon, Héroux, Huneault, Lavigne, LeBel, Louis-Seize, Perron, Piédalœ, Poissant, Ouellette, Tanguay, Tassé, Viau et autres ont su nous intéresser vivement par de brèves causeries sur des sujets pédagogiques ou d'actualité.

Des invités d'honneur rehaussent de leur présence la plupart de nos dîners-causeries. Mentionnons entre autres: Mgr Albert Valois, M. Alfred-F. Larose, les honorables Cléophas Bastien et Paul Beaulieu, M. Trefflé Boulanger, M. Léo Guindon, M. Adhémar Raynault, M. Michael McManus, M. A.-J. Beaulieu, M. Jean-Marie Gauvreau, M. Roméo Delcourt, M. Wilfrid DuCap, M. Emile Girardin, M. Irénée Beauchemin, M. A.-C. Miller, M. Jules Massé, M. Emile Pigeon, Me Maurice Rinfret et Mlle Alice LeBel.

Fidèles à notre devise, nous savons agir: nos voyages d'étude à New-York et à Ottawa; nos visites aux institutions suivantes: école du Meuble, école Victor-Doré, école Octave-Cassegrain, Jardin botanique, Aéroport de Dorval; la fête en l'honneur de M. Trefflé Boulanger, le direc-

teur des études; la préparation de questionnaires d'examen périodiques; l'édition de plusieurs films en couleurs et d'un cadre-souvenir à l'occasion du Centenaire de la C.E.C.M.; nos parties de sucre annuelles, etc., sont autant de réalisations qui démontrent l'esprit d'initiative de nos membres.

Notre Association est heureuse d'avoir collaboré à la publication du présent volume et tous nos membres voudront bien trouver ici l'expression de notre vive gratitude pour le magnifique travail accompli.

Le lieu habituel de nos réunions est Le Plateau.

ADJUTOR PERRON.